John Adams Library.

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No.
ADAMS
263.11
v.2

SERMONS
DU PERE
BOURDALOUË
de la Compagnie de JESUS,
POUR LES FÊTES DES SAINTS;
Et pour des Vêtures & professions Religieuses.
TOME SECOND.

A PARIS,
Chez RIGAUD, Directeur de l'Imprimerie Royale.

M. DCCXXIII.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.

ADAMS 263.11
v. 2

SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

Pour la Fête de sainte Magdelaine. 1.

Pour la Fête de saint Ignace de Loyola. 41.

Pour la Fête de Notre-Dame des Anges. 89.

Pour la Fête de saint Louis, Roi de France. 133.

Sur l'état Religieux. Le tréſor caché dans la religion. 183.

Sur l'état Religieux. Le choix que Dieu fait de l'ame Religieuſe, & que l'ame Religieuſe fait de Dieu. 228.

Sur l'état Religieux. Le renoncement religieux, & les récompenſes qui lui ſont promiſes. 268.

Sur l'état Religieux. L'opposition mutuelle des Religieux & de Chrétiens du siécle. 312.
Sur l'état Religieux. Comparaison des personnes Religieuses avec Jesus-Christ ressuscité. 351.
Sur l'état Religieux. L'alliance de l'ame Religieuse avec Dieu. 392.
Oraison Funébre de Henri de Bourbon, Prince de Condé, & premier Prince du Sang. 429.
Oraison Funébre de Louis de Bourbon, Prince de Condé, & premier Prince du Sang. 483.
Eloge de Monsieur le premier Président de Lamoignon. 552.

SERMON

SERMON

POUR LA FESTE DE *SAINTE MAGDELAINE.*

Et ecce mulier quæ erat in civitate peccatrix, ut cognovit quòd Jesus accubuisset in domo Pharisæi, attulit alabastrum unguenti, & stans retrò secùs pedes ejus, lachrymis cœpit rigare pedes ejus, & capillis capitis sui tergebat.

En même tems une femme de la ville qui étoit de mauvaise vie, ayant sçû que Jesus-Christ mangeoit chez un Pharisien, y apporta un vase d'albâtre plein d'une huile de parfum; & s'étant prosternée à ses pieds, elle commença à les arroser de ses larmes, & elle les essuya avec ses cheveux. En saint Luc. Chap. 7.

CETTE femme que l'Evangile nous représente aujourd'hui, & qui doit faire tout le sujet de nos considérations, selon la pensée des

Peres & dans le ſentimens même de l'Egliſe, c'eſt la bienheureuſe Magdelaine, dont l'hiſtoire vous eſt auſſi connue, qu'elle eſt pour vous édifiante & touchante. *Mulier in civitate peccatrix :* Femme, il eſt vrai, péchereſſe, mais prédeſtinée de Dieu, pour être un vaiſſeau d'élection & de ſainteté ; femme autrefois décriée par les déſordres de ſa vie, mais enſuite illuſtre par ſa pénitence ; femme auparavant le ſcandale des ames, mais depuis l'exemple le plus éclatant d'une parfaite converſion. Voilà, dis-je, Chrétiens, ce qui nous eſt ici propoſé, & ce que Dieu, par une providence particuliere, a voulu rendre public, afin que les grands pécheurs du monde euſſent dans la perſonne de cette Sainte, & un puiſſant motif de confiance, & un vrai modéle de pénitence ; un puiſſant motif de confiance, pour ne pas tomber dans le déſeſpoir, quelque éloigné de Dieu qu'ils paroiſſent ; & un vrai modéle de pénitence, pour ne pas préſumer de la miſéricorde de Dieu juſqu'à négliger le ſoin de leur ſalut. Car je puis bien dire à une ame chrétienne engagée dans le péché, ce que ſaint Ambroiſe, parlant de David, diſoit à l'Empereur Théodoſe : *Qui ſecutus es errantem, ſequere pœnitentem ;* Ame criminelle & infidelle à Dieu, ſi vous avez eû

Ambr.

le malheur de ſuivre Magdelaine dans ſes égaremens, conſolez-vous : car puiſqu'elle a trouvé grace auprès de Dieu, que n'avez-vous pas droit d'eſpérer ? mais tremblez, ſi l'ayant ſuivi dans ſes égaremens, vous ne la ſuivez pas dans ſon retour & dans ſa pénitence. Et en effet, que ne devez-vous pas craindre, ſi un exemple auſſi ſalutaire & auſſi convaincant que le ſien, qui a converti tant de cœurs endurcis, ne fait pas la même impreſſion ſur vous ? Magdelaine, Chrétiens, eſt la ſeule qui paroiſſe dans l'Evangile s'être adreſſée à Jeſus-Chriſt en vûe d'obtenir la rémiſſion de ſes péchés. Les autres qui étoient Juifs d'eſprit & de cœur auſſi-bien que de religion, ne recouroient à lui que pour obtenir des graces temporelles, pour être guéris de leurs maladies, pour être délivrés des démons qui les tourmentoient : & ſi Jeſus-Chriſt les convertiſſoit, c'étoit preſque contre leur intention : mais Magdelaine cherche Jeſus-Chriſt pour Jeſus-Chriſt même, & dans le ſentiment d'une véritable contrition. Tâchons donc à nous former ſur ce grand modéle, & pour cela implorons le ſecours du ciel par l'interceſſion de Marie, *Ave, Maria.*

DOnner sur la pénitence des regles & des préceptes, c'est un long ouvrage, Chrétiens, & qui souvent ne produit rien moins dans les esprits des hommes que ce qu'on en attendoit & que l'on avoit droit de s'en promettre. Mais donner un modéle vivant de la pénitence, c'est une instruction abrégée, dont tous les esprits sont capables, & une espece de conviction, à laquelle il est comme impossible de résister. Or c'est ce que j'entreprends aujourd'hui. Il n'y a personne dans cet auditoire, en quelque disposition & en quelque état qu'il puisse être, qui n'ait besoin de se convertir; car nous disons tous les jours à Dieu, & nous ne croyons pas lui faire une priere inutile : *Converte nos, Deus;* Seigneur, convertissez-nous. Soit que nous soyons dans l'état de sa grace, soit que nous n'y soyons pas; soit que nous commencions à marcher dans la voie de Dieu, soit que nous y soyons plus avancés, il y a pour nous un certain changement de vie auquel Dieu nous appelle, & en quoi consiste notre conversion. Il est donc important que nous ayions devant les yeux une idée sensible, où nous puissions reconnoître tous les caractères d'une vraie pénitence. Or c'est ce que l'Evangile

Ps. 84.

nous propose dans la personne de Magdelaine. Car je trouve que sa pénitence a eû trois qualités : qu'elle a été prompte, qu'elle a été généreuse, & qu'elle a été efficace. Pénitence de Magdelaine, pénitence prompte, pour surmonter tous ces retardemens si ordinaires aux pécheurs ; c'est la premiere partie. Pénitence généreuse, pour triompher de tous les obstacles, & en particulier de ces respects humains qui arrêtent tant de pécheurs ; ce sera la seconde partie. Pénitence efficace, pour sacrifier à Dieu tout ce qui avoit été la matiere & le sujet de son péché ; vous le verrez dans la troisiéme partie. Je m'en tiendrai à ce que nous dit l'Evangile, dont je veux seulement vous faire une simple exposition.

LA promptitude à suivre l'attrait & le mouvement de l'esprit de Dieu, quand il s'agit de conversion, c'est le premier caractère de la véritable pénitence, & celui que je remarque d'abord dans l'exemple de la bienheureuse Magdelaine. *Ut cognovit*, dit l'Evangéliste, si-tôt qu'elle connut : c'est-à-dire, dans le moment même que Dieu lui ouvrit les yeux, & que la grace par ses saintes lumieres lui éclaira l'esprit, elle renonça à son péché. Elle I. PARTIE.

n'héſita point, elle ne délibéra point, elle n'écouta point l'eſprit du monde qui lui inſpiroit de ne rien précipiter, & de ne pas faire légérement une démarche d'un auſſi grand éclat, & qui devoit avoir d'auſſi longues ſuites que celle-là. Elle n'eut point de meſures à prendre, ni d'affaires à régler, avant que d'en venir à l'exécution. Tous ces délais que l'amour-propre tâche à ménager quand une ame chrétienne eſt ſur le point de ſe convertir, &, comme parle ſaint Grégoire Pape, qui ſont déja une demi-victoire remportée ſur elle par le démon; tous ces raiſonnemens, diſons mieux, tous ces prétextes, que la prudence du ſiécle ne manque pas d'oppoſer à un pécheur, pour lui perſuader qu'il ne faut point aller ſi vîte, & que dans les choſes mêmes de Dieu on ne ſçauroit procéder avec trop de circonſpection, tout cela, dis-je, ne fit nulle impreſſion ſur ſon cœur. Elle n'attendit point un tems plus commode & une occaſion plus favorable: pourquoi? parce qu'elle agiſſoit déja par l'eſprit de la pénitence. Or en matiere de pénitence, dit ſaint Chryſoſtôme, à une ame qui connoît Dieu, il n'eſt pas même permis de délibérer, non plus qu'en matiere de foi il n'eſt pas même permis de douter. Qui-

conque doute volontairement, n'a pas la foi, disent les Théologiens ; & quiconque délibère, n'a pas l'esprit ni la vertu de la pénitence. Car à parler exactement, la pénitence est l'accomplissement actuel de tous les desirs & de toutes les délibérations. Se convertir, ce n'est pas raisonner, mais conclure ; ce n'est pas proposer, mais exécuter ; ce n'est pas vouloir se résoudre, mais être déja résolu : d'où il s'ensuit, que tandis que je consulte, que je raisonne, que je délibère, je ne me convertis pas.

Voilà, Chrétiens, ce que Magdelaine comprit d'abord, & voilà pourquoi le texte sacré porte, *Ut cognovit*, dès qu'elle connut. Ah, mes Freres, remarque saint Augustin, que cette parole exprime bien le mystère de la grace ! *Ut cognovit :* elle se convertit dans l'instant même qu'elle connut, parce que le tems de la connoissance est celui de la pénitence. En effet, ajoute ce saint Docteur, on ne se convertit point sans connoître ; & connoître à l'égard des prédestinés & des élûs, est le point décisif de la conversion : parce que dans un prédestiné, cette connoissance dont je parle produit infailliblement l'amour, & que l'amour est la conversion parfaite du pécheur. Il y avoit des années

entieres que Magdelaine étoit engagée dans le désordre d'une vie scandaleuse, & qu'elle ne se convertissoit pas ; pourquoi ? parce qu'elle ne connoissoit pas encore ce qui la devoit toucher, ou, pour m'exprimer plus correctement, parce qu'elle ne le connoissoit pas de cette maniere spéciale qui fait le discernement des ames dans l'exercice de la pénitence. Elle n'attend pas à demain pour se convertir, parce qu'elle ne sçait pas si elle connoîtra demain, de cette espece de connoissance particuliere qui fait que l'on se convertit véritablement. Elle se convertit aujourd'hui, parce qu'elle connoît aujourd'hui. *Ut cognovit.* Auparavant, quoiqu'elle eût des lumieres plus que suffisantes, pour être inexcusable devant Dieu & pour comprendre ce que Dieu demandoit d'elle, on peut dire qu'elle étoit dans les ténébres & dans l'aveuglement du péché, & c'est pour cela qu'elle ne cherchoit pas Jesus-Christ. Demain ce rayon favorable de grace dont elle est prévenue, auroit peut-être cessé pour elle, & c'est pour cela qu'elle ne remet pas à ce lendemain. C'est aujourd'hui qu'elle est éclairée, & c'est aujourd'hui qu'elle marche : *Ambulate, dum lucem habetis.*

Joan. 12.

Mais encore qu'est-ce que connut Mag-

delaine, qui la détermina en ſi peu de tems, & qui fut capable de la porter à une converſion ſi ſubite & ſi prompte ? Ce qu'elle connut ? deux choſes : premierement, que cet homme qu'elle cherchoit, étoit Jeſus, c'eſt-à-dire, Sauveur, & Sauveur des ames ; *Ut cognovit quòd Jeſus eſſet :* & en ſecond lieu, que ce Sauveur étoit dans la maiſon du Phariſien, c'eſt-à-dir, que la maiſon du Phariſien étoit le lieu marqué dans l'ordre de la prédeſtination divine, où elle devoit trouver l'auteur de ſon ſalut : *Ut cognovit quòd Jeſus eſſet in domo Phariſæi.* C'eſt ce qui l'oblige à ne point différer. Elle connut que cet homme qui paſſoit dans Jéruſalem pour un prophéte, étoit en effet le Meſſie promis par les prophétes, & par conſéquent le Sauveur du monde, & delà vient qu'elle ſe hâta de recourir à lui. Elle ne conſidéra point, dit ſaint Grégoire Pape, que ce Jeſus étoit un Dieu de majeſté devant qui les Anges tremblent ; que c'étoit un Dieu de ſainteté, qui a en horreur les ames mondaines & impures ; que c'étoit un Dieu ſévère & juſte, qui ne peut ſe diſpenſer de punir les crimes ; que c'étoit un Dieu-homme, venu pour la ruine, auſſi-bien que pour la réſurrection de pluſieurs en Iſraël : tout cela l'auroit troublée, &

eût pû apporter du retardement à son dessein. Elle ferma donc les yeux à tout cela. De toutes les qualités de Jesus-Christ, elle n'envisagea que celle de Jesus même, *Ut cognovit quod Jesus esset.* C'est un Sauveur, dit-elle, & je suis perdue; c'est un rédempteur, & je suis esclave; c'est un médecin, & je suis accablée de maux. Allons, & pourquoi remettre? nous n'en trouverons jamais un plus puissant ni plus miséricordieux que lui; reculer c'est lui faire injure, & diminuer la gloire de son nom: car puisqu'il est Jesus & Sauveur, pourquoi ne me sauvera-t-il pas dès aujourd'hui; & pourquoi ne me donnerai-je pas à lui dès ce moment, puisque dès ce moment je lui appartiens, & que je suis le prix de sa rédemption? Mais il est chez le Pharisien qui l'a invité à manger, & ce sera un contretems de l'aborder dans une pareille conjoncture. Ah, Chrétiens, un contretems? Au contraire, elle se hâte, parce qu'elle sçait qu'il est chez le Pharisien, *Ut cognovit quòd Jesus esset in domo Pharisæi.* Bien loin d'attendre qu'il en soit sorti, elle se fait un devoir de l'y trouver; & elle ne veut point d'autre heure que celle où elle apprend qu'il est à table avec les conviés, parce qu'en même tems Dieu lui fait connoître dans le secret du cœur,

que ce moment-là est le moment précieux & bienheureux pour elle, le tems de la visite du Seigneur, le jour du salut auquel sa conversion est attachée; que le Sauveur n'est entré chez le Pharisien que pour cela; que c'est là, & non point ailleurs, que la grande affaire de sa conversion se doit traiter; que ce banquet est l'occasion ménagée dans le conseil de la providence, uniquement pour cette fin; que Jesus-Christ l'y attend, qu'il y est avec tous les remédes de sa grace & de sa miséricorde pour la guérir, & que si elle laisse passer cette heure & ce moment, elle causera un désordre dans la disposition de son salut éternel dont les suites seront irréparables. Encore une fois, Chrétiens, voilà ce que Magdelaine connut, & ce qui la rendit si diligente & si active. *Ut cognovit.*

Mais sur-tout elle aima, elle fut pénétrée de cette charité divine, qui selon le Prophéte royal, par l'impression de ses mouvemens, change les ames qu'elle sanctifie, en autant d'aigles mysterieuses. Or puisqu'elle aima ce Dieu fait homme, de l'amour le plus saint & le plus parfait, il ne faut pas s'étonner qu'elle rompit si promptement les liens qui la separoient de lui & qui l'attachoient au monde: car aimer & vouloir être un moment sans sa

remettre dans les bonnes graces de celui qu'on aime, ſans lui ſatisfaire dès qu'on lui a déplû, ſans accomplir ce qu'il deſire, ce qu'il demande avec inſtance, & ce qui dépend de nous, ce ſont des choſes qu'il eſt bien difficile d'accorder enſemble dans les amitiés du ſiécle, mais qui deviennent abſolument incompatibles dans l'amour de Dieu.

Appliquons-nous donc à l'exemple de cette illuſtre pénitente, & pour commencer à en tirer le fruit que Dieu prétend, permettez-moi de raiſonner avec vous & avec moi-même ſur la différence de ſa conduite & de la nôtre. Car enfin, mes chers Auditeurs, c'eſt ſur quoi il faut aujourd'hui que nous nous expliquions à Dieu; & ſi nous ne le faiſons pas, c'eſt ſur quoi Dieu nous jugera. Qu'il faille nous convertir un jour, nous le ſçavons; que pour cela il faille renoncer à des engagemens & à des commerces qui ſont les ſources de nos déſordres, nous n'en diſconvenons pas; qu'étant tombés dans la diſgrace de Dieu, ce ſoit une néceſſité indiſpenſable de faire pénitence, nous en ſommes convaincus: mais quand ſera cette pénitence, mais quand ſera ce renoncement, mais quand ſera cette converſion, c'eſt à quoi nous ne répondons jamais. Il

y a peut-être des années entieres que nous roulons dans un train de vie, ou lâche & imparfaite, ou même impie & criminelle, entaſſant chaque jour péchés ſur péchés. Nous voyons bien qu'il en faut ſortir, que perſévérant dans cet état nous rempliſſons inſenſiblement la meſure de nos crimes, & qu'enfin nous pourrions mettre ainſi le comble à notre réprobation. Cependant nous n'entreprenons rien. Nous terminons tous les jours des affaires de nulle conſéquence, ne voulant pas qu'elles demeurent indéciſes; & pour celle de notre converſion, qui eſt l'importante affaire, nous ne la concluons jamais.

De dire qu'à en uſer de la ſorte, il y a non pas de la témérité & de l'imprudence, mais de l'enchantement & de la folie, parce que c'eſt manquer à la plus eſſentielle charité que nous nous devions à nous-mêmes; de s'étendre ſur les trois riſques affreux que nous courons en différant notre pénitence, l'un du tems, l'autre de la grace, & le troiſiéme de notre volonté propre qui nous manquera; d'inſiſter ſur le caprice & ſur la bizarrerie de notre eſprit, qui fait que nous voulons toujours faire pénitence dans un tems chimérique & imaginaire où elle ne dépend pas de nous, c'eſt-à-dire, dans le futur, & que

nous ne la voulons jamais faire dans un tems réel où elle eſt en notre pouvoir, c'eſt-à-dire, dans le préſent; de vous montrer l'excès de votre préſomption, qui va juſques à prétendre que la grace vous attendra, & qu'après l'avoir cent fois rebutée, nous ne laiſſerons pas de la trouver prête, dès qu'il nous plaira qu'elle le ſoit; de déplorer le peu de connoiſſance que nous avons de nous-mêmes, quand nous croyons que nous ſerons toujours maîtres de notre cœur pour en diſpoſer à notre gré; enfin de vous remettre dans l'eſprit ces penſées terribles des Peres de l'Egliſe, que tout ce que nous gagnons à différer, c'eſt de nous rendre encore Dieu plus irréconciliable, c'eſt d'éloigner de nous ſa miſéricorde, c'eſt d'amaſſer un tréſor de colère pour le jour de ſa juſtice, c'eſt de nous endurcir dans le péché, & de devenir par une ſuite néceſſaire plus incapables de la pénitence chrétienne, à moins que Dieu forçant, pour ainſi parler, toutes les loix de ſa providence, ne faſſe un coup en notre faveur, qui dans l'ordre même ſurnaturel doit paſſer pour un miracle : tout cela, je l'avoue, ce ſont des raiſons preſſantes, touchantes, convaincantes, & qui bien méditées devroient aller d'abord, comme dit ſaint Paul, juſqu'à diviſer vo-

tre ame d'elle-même par l'effort de la contrition, *Pertingens usque ad divisionem animæ.* Mais ces raisons après tout nous touchent communément assez peu. Quoiqu'elles soient prises de notre intérêt, cet intérêt ne regardant que des biens invisibles & des biens à venir, il agit si lentement sur nous, qu'à peine nous fait-il faire la moindre démarche. Autant que celui du monde est efficace pour nous exciter, autant celui-ci est-il foible & languissant. Nous nous aimons, nous craignons de nous perdre; & néanmoins insensés que nous sommes, nous ne prenons nulle sûreté, nous demandons toujours tréve, & au hazard de tout ce qui en peut arriver, nous disons toujours à Dieu, *Patientiam habe in me.* Que nous manque-t-il donc pour nous rendre plus vifs & plus agissans! ah, Chrétiens, un peu de cette charité qui triompha du cœur de Magdelaine, & dont les opérations sont aussi promptes, que ses conquêtes sont miraculeuses. Car voilà, mes Freres, dit saint Bernard, le privilége & le mystère de l'amour de Dieu. Ce que la crainte de notre damnation ne peut obtenir de nous, l'amour de Dieu l'obtient sans résistance. Avec la crainte de l'enfer on délibère; mais avec l'amour de Dieu on agit. A pei-

Hebr. c. 4.

Matth. c. 18.

ne l'a-t on ſenti, que l'on court, que l'on vole dans la voie des commandemens. C'eſt aſſez d'avoir une étincelle de ce feu ſacré, que Jeſus-Chriſt eſt venu répandre ſur la terre, avec cela on a honte d'avoir tant diſputé, avec cela on ſe fait des reproches d'avoir ſi long-tems réſiſté à Dieu.

Or à quoi tient-il qu'il ne prenne dans nos cœurs ce feu divin? Magdelaine connoiſſoit-elle mieux Jeſus-Chriſt que nous ne le connoiſſons: & même ne puis-je pas dire que nous le connoiſſons mieux qu'elle ne le devoit connoître, lorſqu'elle s'attacha ſi fortement & ſi promp ement à ce Dieu Sauveur? La foi du chriſtianiſme ne nous en découvre-t elle pas des choſes qui étoient alors cachées pour cette pénitente? Pou quoi donc tarder davantage? & ſans aller plus loin, pourquoi avant que de ſortir de cette Egliſe & de nous retirer de cet autel où Jeſus-Chriſt eſt encore, non plus en qualité de convié, comme il étoit chez le Phariſien, mais en qualité de viande & de breuvage, en qualité de victime immolée pour nous, en qualité de ſacrificateur & de paſteur, pourquoi, dis-je, ne vous pas donner à lui? Faiſons une fois ce que tant de fois nous avons propoſé de faire, & diſons-lui Non, Seigneur, ce ne ſera ni dans un

année ni dans un mois, mais dès aujourd'hui : car il n'eſt pas juſte que je veuille temporiſer avec vous. Ce ne ſera point quand je me trouverai dégagé de telle & telle affaire ; car il eſt indigne que les affaires du monde retardent celle de mon Dieu. Ce ne ſera point quand je me verrai ſur le retour de l'âge ; car tous les âges vous appartiennent, & ce ſeroit un outrage pour vous bien ſenſible, de ne vouloir vous réſerver que les derniers tems & le rebut de ma vie. Dès maintenant, Seigneur, je ſuis à vous, & j'y veux être. Recevez la proteſtation que j'en fais, & confirmez la réſolution que j'en forme devant vous. C'eſt ainſi, Chrétiens, que nous imiterons la promptitude de Magdelaine. Il y aura des obſtacles & ſur-tout des reſpects humains à ſurmonter ; mais c'eſt encore pour cela que notre pénitence, comme celle de Magdelaine, doit être généreuſe. Vous l'allez voir dans la ſeconde partie.

II. PARTIE.

RIen n'eſt plus oppoſé à la vraie pénitence que cette vûe de la créature, que nous appellons reſpect humain, & la raiſon qu'en apporte ſaint Chryſoſtôme, eſt bien naturelle : parce que la pénitence, dit-il, eſt une vertu eſſentiellement fondée ſur le reſpect que nous avons pour

Dieu, ou plutôt n'eſt rien autre choſe qu'un reſpect pour Dieu aimé, révéré, & jugé digne d'être recherché préférablement à toutes les créatures. Or Dieu conçû de la ſorte & cette préférence dûe à Dieu ainſi expliquée, exclut néceſſairement tous les reſpects humains. Cependant, Chrétiens, il faut l'avouer & le reconnoître avec douleur, c'eſt un dangereux ennemi que ce reſpect humain, puiſque la grace, toute puiſſante qu'elle eſt, eſt tous les jours obligée de lui céder; puiſque c'eſt le plus grand obſtacle qu'elle trouve dans le cœur de l'homme, puiſqu'elle a beſoin, pour le ſurmonter, de toute ſa vertu, & qu'elle n'eſt jamais plus efficace ni plus victorieuſe, que lorſqu'elle en vient à bout. Or c'eſt ce qu'elle a fait, & de la maniere la plus éclatante, dans la perſonne de la bienheureuſe Magdelaine. D'où je conclus toujours que la pénitence de cette Sainte nous eſt juſtement propoſée par le Saint-Eſprit comme le modéle de la pénitence des pécheurs. Vérité dont vous êtes déja perſuadés, mais qui vous touchera encore plus ſenſiblement, à meſure que je vous la repréſenterai dans la ſuite de notre Evangile.

Car, prenez garde, s'il vous plaît: Magdelaine ſe ſent appellée de Dieu; & la gra

te qui opére en elle par un mouvement ſecret, la preſſe de s'aller jetter aux pieds de Jeſus-Chriſt dans la maiſon du Phariſien. Mais quoi ? ira-t-elle ſe produire au milieu d'une aſſemblée, dans un repas de cérémonie ? s'expoſera-t-elle à la cenſure des conviés ? ſe fera-t-elle paſſer pour une imprudente & une inſenſée, après s'être déja décriée comme une femme perdue ? donnera-t-elle ſujet de parler à toute une ville, & que dira-t-on de ſon procédé ? comment interprétera-t-on cet empreſſement ? quelle matiere de diſcours & de raillerie, pour ceux qui ne pénétrant pas dans ſes intentions, jugeront d'une telle action avec malignité ? Ah, mes Freres, répond ſaint Auguſtin, voilà l'ennemi terrible & redoutable dont il faut que Magdelaine, ou plutôt que la grace triomphe. Cette crainte de la cenſure & des jugemens du monde, ce reſpect humain, c'eſt le ſecond démon qu'elle ſçait vaincre, & dont elle s'affranchit. Elle a été juſqu'à préſent une femme mondaine & ſans pudeur, dit Zénon de Vérone, (cette penſée eſt belle & vous paroîtra auſſi ſolide qu'elle eſt ingénieuſe :) elle a été juſqu'à préſent une femme mondaine, & elle en a retenu le front ; voilà pourquoi elle ne ſçait ce que c'eſt que de rougir, *Frons meretricis*. *Jerem. c. 3.*

facta est tibi, nescis erubescere. C'est-à-dire, pour appliquer ces paroles à mon sujet, quoique dans un sens bien différent de celui de l'Ecriture, Magdelaine a quitté le luxe d'une mondaine, l'impureté d'une mondaine, l'avarice insatiable d'une mondaine, les artifices & les ruses d'une mondaine, parce que tout cela ne pouvoit servir qu'à sa perte & à sa ruine; mais elle s'est réservée le front d'une mondaine pour ne point rougir, parce que cela pouvoit lui être encore utile, & étoit même nécessaire à sa pénitence: *Frons meretricis facta est tibi.* Et pourquoi, ajoute saint Grégoire Pape, rougiroit-elle d'aller trouver Jesus-Christ & de lui découvrir ses plaies, puisque c'est lui seul qui doit être l'auteur de sa guérison? Non, non, dit ce saint Docteur, cela n'entroit pas dans une ame aussi éclairée & aussi solidement convertie que Magdelaine. Elle avoit trop de sujets en elle-même qui la confondoient, pour en prendre d'ailleurs; & elle ne crut pas que rien de tout ce qui étoit hors d'elle lui dût causer de la honte, parce qu'elle sçavoit bien que tout son mal étoit au-dedans d'elle-même: *Quia semetipsam graviter erubescebat intùs, nihil esse credidit quod verecundaretur foris.* Greg.

C'est ainsi qu'elle raisonna, & c'est ainsi

ue l'amour qu'elle conçut pour Jesus-Christ, la rendit généreuse ; convertissant o elle (ne vous offensez pas de ce terme) onvertissant en elle, si j'ose ainsi parler, effronterie du péché dans une sainte ef-fonterie de la pénitence. Car pourquoi e me seroit-il pas permis de m'exprimer e la sorte, puisque Tertullien nous parle ien de la sainte impudence de la foi ; & ue la charité n'est pas moins hardie à mé-tiser dans la vûe de Dieu, les considéra-ons du monde, que la foi dans la pensée e cet auteur, à se glorifier des humilia-ons de la croix. Mais, me direz-vous, uels respects humains Magdelaine eut-le à surmonter dans la démarche qu'elle t en se déclarant au Sauveur du monde, & evant une nombreuse compagnie ? C'é-oit une pécheresse connue, & qui passoit our telle dans Jérusalem : que pouvoit-lle donc avoir à ménager, ou à craindre ? h, mes chers Auditeurs, c'est pour cela ême que suivant les loix du monde, elle voit tout à craindre & à ménager. Il est rai, c'étoit une pécheresse & une péche-esse connue, *Mulier in civitate peccatrix* ; nais vous sçavez ce que produit le péché lans nous, & ce qui seroit presque in-royable, si l'expérience ne le vérifioit as. L'effet du péché, sur-tout quand il

est formé en habitude, est de nous rendre honteux pour le bien, & en même tems hardis & effrontés pour le mal. Au lieu que Dieu ne nous a donné la honte, ou, pour parler plus exactement, le principe de la honte, que comme un préservatif contre le péché; le péché dont le caractère est de pervertir en toutes choses l'ordre de Dieu, fait que nous employons cette honte à ce qui devroit être le sujet de notre gloire, je veux dire aux exercices & aux devoirs de la pénitence chrétienne; & que nous faisons gloire de ce qui devroit être le sujet de notre honte, c'est-à-dire, du péché même. Ainsi un homme du siécle aura fait une profession ouverte d'être impie & libertin, & il ne s'en sera pas caché : forme-t-il la résolution de changer de vie? dès-là il devient timide, & n'ose plus, ce semble, paroître ce qu'il veut être & ce qu'il est. Il ne rougissoit pas d'une action criminelle, & maintenant il rougit d'une action de piété. De même une femme du monde se sera peu mise en peine de causer du scandale à toute une ville, & en cela elle se sera rendue indépendante des respects humains : mais qu'elle prenne le parti de retourner à Dieu, & qu'on lui parle d'en donner des marques, pour satisfaire à l'obligation d'édifier par sa

onduite ceux qu'elle a scandalisés par ses
nauvais exemples, c'est à quoi elle op-
ose cent difficultés. Elle n'a pas craint
e passer pour mondaine, & elle craint
ar-dessus tout de passer pour dévote,
'est-à-dire, pour servante de Dieu.

Voilà le désordre du péché; mais que
ait la grace de la pénitence? elle corrige
e désordre, en rétablissant dans nous un
ordre tout contraire. Car au lieu que le
béché nous rendoit hardis pour le mal &
imides pour le bien, cette grace de con-
version nous rend hardis pour le bien &
nonteux pour le mal. Dans l'état du péché
nous avions des égards pour les hommes
& nul respect pour Dieu; & la pénitence
nous inspirant le respect de Dieu, nous
affranchit de celui des hommes. En fut-il
jamais une preuve plus sensible que l'e-
xemple de Magdelaine? Etudions, Chré-
tiens, étudions cet admirable modéle. Elle
entre chez le Pharisien; elle paroît dans la
salle du festin avec un saint mépris des
conviés, sans craindre de les troubler, sans
s'arrêter à ce qu'ils diront, sans se distraire
un moment en leur rendant des civilités
inutiles, & même sans penser à eux: voilà
le respect de la créature anéanti. Mais en
même tems elle n'ose paroître en face
devant J. C. Elle se tient derriere lui, les

larmes aux yeux, *Stans retrò*. Elle demeure prosternée à ses pieds, *Secùs pedes*; & elle a tant de vénération pour sa personne, qu'elle n'a pas l'assurance de lui parler : voilà le respect de Dieu rétabli dans son cœur. Elle est exposée à l'injustice d'autant de censeurs, qu'elle a de témoins de sa pénitence. Le Pharisien la condamne comme une pechereſſe, & le blâme en retombe sur J. C. même : *Hic si esset propheta, sciret utique quæ & qualis est mulier quæ tangit illum, quia peccatrix est* : si cet homme étoit prophéte, il sçauroit que celle qu'il souffre à ses pieds, est une femme de mauvaise vie. Sur quoi saint Grégoire de Nysse prenant la défense de Jesus-Christ, fait une réponse bien judicieuse. Tu te trompes, Simon, dit-il à ce Pharisien ; & en voulant raisonner, tu péches dans le principe. Tu crois que Jesus-Christ n'est pas un prophéte, parce qu'il souffre que Magdelaine l'approche ; & c'est pour cela qu'il est prophéte & plus que prophéte, puisqu'il a eû la vertu de l'attirer. Car ce don d'attirer les pécheurs & de les sanctifier, est la grace particuliere des prophétes & des hommes de Dieu. Ainsi le Pharisien tomba dans une double erreur. Car il ne crut pas Jesus Christ prophéte, & il l'étoit : il crut Magdelaine pechereſſe, & elle

Luc. 7.

elle ne l'étoit plus : il jugea ce qui n'étoit pas, & il ne connut pas ce qui étoit. Mais quoi qu'il en ſoit, Magdelaine, mépriſa ſes jugemens & ſes erreurs ; & animée du ſeul amour de Dieu qui la poſſédoit, elle s'alla jetter aux pieds de Jeſus-Chriſt : voilà ce qui s'appelle une pénitence généreuſe, & ce que nous ſommes indiſpenſablement obligés d'imiter.

Car ſoyons bien perſuadés, Chrétiens, de cette maxime, & établiſſons-la comme une des régles les plus certaines de notre vie : tandis que le reſpect humain nous dominera, tandis que nous nous rendrons eſclaves des jugemens des hommes ; tandis que nous craindrons d'être raillés & cenſurés, quoi que nous faſſions, nous ne ſommes point propres pour le Royaume de Dieu. Qu'eſt-ce qui arrête aujourd'hui les effets de la grace dans la plûpart des ames ? Qu'eſt ce qui empêche mille converſions, qui ſe feroient infailliblement dans le monde ? un reſpect humain. Un homme dit : Si je m'engage une fois à mener une vie chrétienne & réguliere, quelle figure ferai-je dans ma condition ? Une femme dit : Si je renonce à ces viſites & à ces divertiſſemens, quelles réflexions ne fera-t-on pas ? On ſe donne l'allarme à ſoi-même ; on ſe demande commentpour-

rai-je soutenir la contradiction & les discours du monde? Avec cela il n'y a point de bons desirs qui n'avortent, point de résolutions qui ne s'évanouissent, point de ferveurs qui ne s'éteignent. On voudroit bien que le siécle fût plus équitable, & que sans choquer ses loix ni s'attirer ses mépris, il y eût non-seulement de la sûreté, mais de l'honneur même selon le monde à prendre le parti de la vraie piété; car on sçait que c'est le meilleur parti: on se tiendroit heureux de l'embrasser, & on ne doute point que l'on n'y trouvât des avantages bien plus solides que partout ailleurs. Mais la loi tyrannique du respect humain nous retient; & l'on aime mieux en se perdant, se soumettre à cette loi, que de se maintenir dans sa liberté en sauvant son ame. Or c'est cette loi, Chrétiens, qu'il faut combattre & détruire en nous par la loi souveraine de l'amour de Dieu. Que dira-t on de moi si je change de conduite? on en dira tout ce qu'on voudra; mais je veux être fidéle à mon Dieu: or je ne puis lui être fidéle, & avoir ces complaisances pour les hommes; c'est saint Paul qui me l'apprend, *Si hominibus placerem, Christi servus non essem.* Il faut donc que je sois résolu à déplaire aux hommes, à être raillé & contredit des

Galat. c. 1.

hommes, pour commencer de vivre à Dieu. Mais je ferai parler de moi dans le monde : le monde parlera selon ses maximes, & moi je vivrai selon les miennes. Si le monde est juste, s'il est chrétien, il s'édifiera de ma conduite ; & s'il ne l'est pas, bien loin de chercher à lui plaire, je dois l'avoir en horreur. Or il ne l'est pas, & il est même perverti jusqu'à ce point, de ne pouvoir souffrir la vertu, sans la censurer. Il faut donc que je le réprouve, & que je le déteste lui-même. Mais je passerai pour un esprit léger, pour un esprit foible, ou pour un hypocrite. Si je suis tel que je dois être, toutes ces idées s'effaceront bientôt, & ma conduite répondra à tous ces reproches. Mais quoi que je fasse, on me mepriſera : que je sois mépriſé, j'y consens ; je ne le puis être pour un meilleur sujet. N'est-ce pas pour cela que je suis chrétien ? Dans la religion que je professe, les mépris du monde sont plus honorables que tous ses éloges.

Mais cette résolution que je prends, est bien difficile à soutenir. Difficile, Chrétiens ? vous vous trompez, permettez-moi de vous le dire. Rien n'est plus aisé. Car ce que vous voulez faire pour Dieu, ne l'avez-vous pas fait cent fois,

& ne le faites-vous pas encore tous les jours pour le monde & pour les intérêts du monde? J'en appelle à votre propre témoignage. Y a-t-il respect humain que vous ne surmontiez pour une fortune temporelle, que vous ne surmontiez pour une passion, que vous ne surmontiez pour votre santé, & cela sans peine? Or il est bien indigne que vous trouviez difficile pour Dieu, ce qui vous devient si facile pour mille autres sujets. Mais quand la chose seroit aussi difficile que vous le prétendez, n'est-il pas juste que vous fassiez quelques efforts pour le salut? N'est-ce pas assez une importante affaire, & pouvez-vous en acheter trop cher le succès? Dieu n'est-il pas un assez grand maître, & quand il s'agit de rentrer en grace avec lui, qu'y a-t-il d'ailleurs à ménager? Cependant, Chrétiens, il reste encore un dernier caractère que doit avoir notre pénitence, comme celle de Magdelaine, qui fut une pénitence efficace, & c'est ce que je vais vous expliquer dans la troisiéme partie.

III. PART.

ON ne peut mieux exprimer en quoi consiste l'efficace de la pénitence chrétienne, que par ces admirables paroles de saint Paul: *Sicut exhibuisti membra vestra ser-*

Rom. c. 6.

vire immunditiæ & iniquitati ad iniquitatem, ita nunc exhibete membra vestra servire justitiæ ad sanctificationem : mes Freres, disoit aux Romains le grand Apôtre, comme vous avez fait servir vos corps à l'impureté & à l'injustice, pour commettre des actions criminelles ; il faut maintenant que vous les fassiez servir à la justice & à la piété, pour mener une vie toute sainte. Car c'est en cela que votre pénitence paroîtra véritable & solide. Il faut que ce qui a été la matiere de votre péché, devienne la matiere de votre pénitence. Ce que vous avez donné au monde, lorsque vous en étiez les esclaves, il faut maintenant que vous le donniez à Dieu ; & les mêmes choses que vous avez employées à votre vanité & à votre plaisir, vous devez désormais les employer aux exercices de la religion. Autrement ne vous flattez pas d'être bien convertis. Je n'en jugerai que par-là, & je ne ferai que par-là ce juste discernement de ce que vous êtes : & de ce que vous n'êtes pas.

Or ne dit-on pas, Chrétiens, que saint Paul avoit entrepris de faire dans ces paroles le portrait de Magdelaine & de sa pénitence ? Qu'est-ce que Magdelaine aux pieds du Sauveur ? Ah ! repond saint Augustin, c'est une idole du monde changée

en victime & consacrée au vrai Dieu ; c'est, ajoûte ce saint Docteur usant des propres termes de l'Apôtre, l'injustice & l'iniquité même qui donne des armes à la piété, le luxe qui en fournit à l'humilité, la mollesse & la délicatesse de la chair qui prête secours à la mortification & à l'austérité, afin d'accomplir cette parole de l'Apôtre, *Exhibete membra vestra arma Deo.* Venons au détail. Ainsi les yeux de Magdelaine avoient été comme les premiers organes de ces honteuses passions, qui commencent dans les ames mondaines par la curiosité de voir, & par le desir d'être vû ; mais si ses yeux l'avoient perdue ; c'est de ses yeux qu'elle tire ce qui doit contribuer à la sauver. Ses yeux avoient allumé dans son cœur l'amour du monde, & c'est par les pleurs qui coulent de ses yeux, qu'elle l'éteint. Elle n'en avoit jusques-là versé que pour de profanes objets, & que pour leur marquer une tendresse criminelle dont elle se piquoit ; mais, dit-elle, j'en verserai pour mon Dieu, & je n'en verserai que pour lui. Non-seulement j'en verserai pour lui, mais sur lui, puisqu'il s'est rendu visible. Je l'arroserai de mes larmes ; & mes larmes ainsi purifiées, me purifieront moi-même. J'en laverai les pieds de mon Sau-

veur, & j'obtiendrai par-là d'être lavée dans ſon ſang. *Felices lacrymæ*, conclut ſaint Léon, *quæ dum culpas abluerunt priſtinæ converſationis, virtutem habuere baptiſmatis !* Heureuſes larmes, qui tinrent lieu de baptême à Magdelaine, & qui l'ayant rendue mille fois coupable, eurent enfin le pouvoir & la vertu de la juſtifier ! Magdelaine dans l'extérieur de ſa perſonne avoit été vaine juſqu'à l'excès : idolâtre d'une beauté périſſable, & n'oubliant rien de tout ce qui pouvoit lui attirer & lui conſerver des adorateurs, elle s'étoit ſur-tout attachée au ſoin de ſes cheveux, que Tertullien appelle une impudicité étudiée & affectée, *Confictam & elaboratam libidinem.* Mais ces cheveux qu'elle a cultivés avec tant d'affectation & tant d'étude, lui ſeront-ils inutiles dans ſa converſion ? non, Chrétiens, l'eſprit de pénitence qui l'anime, lui apprend à en faire un nouvel uſage. Ils avoient été juſques-là l'ornement d'une tête pleine d'orgueil, & déſormais ils ſeront employés à l'exercice de l'humilité la plus profonde. Magdelaine s'en ſervira pour eſſuyer les pieds de Jeſus-Chriſt ; & en eſſuyant les pieds de ce Dieu Sauveur, cette pécheresſe effacera toutes les taches de ſes péchés. Je ſerois infini, ſi je m'arrêtois à toutes les preuves

Leo.

Tertul.

que me fournit l'Evangile pour établir & pour confirmer ma propoſition. C'étoit une femme ſenſuelle que Magdelaine : parfums, odeurs, liqueurs précieuſes, c'étoient ſes délices. Mais que ſera-ce pour elle dans ſa pénitence? Ah, ſi dans ſes mains elle porte encore un parfum exquis, ce n'eſt plus pour contenter ſes ſens, mais pour le répandre ſur les pieds de ſon Dieu. Les Diſciples même de Jeſus-Chriſt en ſeront ſurpris, ils en murmureront, ils s'en ſcandaliſeront : *Ut quid perditio hæc?* Mais elle ſçait ce qu'elle fait, & elle ne croit pas devoir rien ménager quand il s'agit de témoigner à ſon Sauveur la vivacité de ſon repentir & la ſenſibilité de ſon amour. Pour cela elle n'a rien de ſi cher à quoi elle ne veuille renoncer ; pour cela elle eſt diſpoſée à ſe ſacrifier elle-même. Trop heureuſe ſi ſon ſacrifice eſt agréable, & que Dieu daigne accepter une hoſtie tant de fois profanée, mais enfin ſanctifiée par le feu tout céleſte & tout ſacré qui la conſume.

Matth. c. 26.

Tels ſont déſormais les ſentimens de Magdelaine ; & ſans s'arrêter à des vains ſentimens, tels ſont les effets de ſa pénitence. Or voilà, Meſdames, (car c'eſt ſurtout à vous que j'adreſſe cette morale) voilà par où vous pourrez juger vous-

mêmes de la sincérité de votre retour à Dieu & de votre conversion. Tout le reste est équivoque, est trompeur, est faux. Ayez en apparence les plus beaux sentimens; tenez le langage, ou le plus sublime & le plus élevé, ou le plus vif & le plus touchant, tandis que vous en voudrez demeurer là, sans en venir aux mêmes effets que Magdelaine, ne comptez, ni sur tout ce que vous direz, ni sur tout ce que vous penserez ou que vous croirez penser. Vous avez dans vous-mêmes, aussi bien que cette fameuse pénitente, tout ce qui peut contribuer à votre sanctification, & vous pouvez dire à Dieu comme David : *In me sunt, Deus, vota tua;* oui, Seigneur, je reconnois que tout ce que vous desirez de moi, est en moi, & c'est pour cela que je suis absolument inexcusable si je ne vous le donne pas. Ces habits, Mesdames, dont vous vous faites une si vaine gloire, & qui entretiennent votre luxe; ces ajustemens qui occupent presque tout votre esprit, & à quoi vous employez plus de tems qu'à l'affaire de votre salut, & qu'à toutes les affaires même humaines dont Dieu vous a chargées; cet amour de vous-mêmes, qui vous fait rechercher avec tant de soin toutes les douceurs de la vie, les compagnies, les *Ps.* 55.

jeux, les ſpectacles, ſur-tout cet amour de votre corps, qui vous rend ſi attentives à le maintenir dans un certain éclat, à relever ſon luſtre par tous les déguiſemens d'une artificieuſe mondanité, à lui procurer toutes ſes aiſes, toutes ſes commodités, voilà de quoi la pénitence doit faire en vous un holocauſte à Dieu.

Je pourrois vous dire que le ſeul chriſtianiſme devroit vous porter à le faire, ce ſacrifice. Car pour peu que vous fuſſiez entrées juſqu'à préſent dans le véritable eſprit de la religion que vous profeſſez, vous auriez compris que c'eſt un eſprit de retraite, un eſprit d'humilité & de mortification; & qu'il n'eſt pas poſſible d'accorder enſemble la retraite chrétienne & les aſſemblées du monde, l'humilité chrétienne & le faſte du monde, la mortification chrétienne & la molleſſe du monde. Mais ce qui eſt un devoir ſi indiſpenſable pour vous en qualité de chrétiennes, combien plus encore l'eſt-il pour des péchereſſes & des pénitentes? Si dans une ſuppoſition imaginaire, tous ces divertiſſemens & ces plaiſirs mondains, toutes ces délicateſſes & ces ſuperfluités ne vous avoient pas éloignées de Dieu; ſi vous aviez ſçu avec tout cela lui être fidelles, peut-être tout cela vous auroit-il été moins

défendu. Mais lorſque vous ne pouvez ignorer à combien d'égaremens & de péchés tout cela vous a conduites, quel prétexte pouvez-vous avoir pour n'y pas renoncer ? Comment pouvez-vous revenir ſincérement à Dieu, & cependant aimer ce qui ſi long-tems vous en a ſéparées ? Comment pouvez-vous quitter de bonne foi votre péché, & ne quitter pas ce qui en a été la ſource empoiſonnée ? Comment pouvez-vous le haïr, & ne vouloir pas le détruire ? Or vous ne le détruirez jamais, tandis que vous n'en couperez pas la racine. Le même principe aura toujours les mêmes ſuites, & la même cauſe produira toujours les mêmes effets.

Pourquoi la pénitence de Magdelaine fut-elle une pénitence durable ? parce que ce fut une pénitence efficace. Du moment que cette ſainte pénitente eut ſacrifié à Dieu tout ce qui avoit entretenu juſques-là ſes déſordres, elle s'attacha ſi fortement à Jeſus-Chriſt, qu'elle lui demeura toujours étroitement & inſéparablement unie. Elle s'attacha à ce Dieu Sauveur, dit ſaint Bernard, dans tous les états où depuis il fit paroître ſon admirable humanité ; c'eſt-à-dire, qu'elle s'attacha à Jeſus-Chriſt vivant, qu'elle s'attacha à Jeſus-Chriſt mourant, qu'elle s'attacha à

Jesus-Christ mort & enfermé dans le tombeau, qu'elle s'attacha à Jesus-Christ ressuscité & triomphant, enfin qu'elle s'attacha à Jesus-Christ glorieux dans le ciel. C'est ce que nous sçavons de l'Evangile ; & s'il ne nous parle plus de Magdelaine après l'Ascension du Fils de Dieu, la tradition nous apprend où elle se retira, quelle vie dans sa retraite elle mena, quels exercices de piété & de mortification elle pratiqua, avec quelle ferveur & quelle persévérance elle les continua. Interrompit-elle jamais en effet sa pénitence ? Ah, Chrétiens, quelle merveille & quelle instruction pour nous ! Tous ses péchés lui avoient été remis, & elle en avoit eu une révélation expresse de la bouche même de Jesus-Christ : *Remittuntur tibi peccata tua.* Cependant bien loin de diminuer ses austérités, elle les redoubla. Si le Sauveur du monde lui dit, Allez en paix, *Vade in pace ;* elle comprit que cette paix ne devoit être que dans le cœur ; ou si vous voulez, elle comprit que cette paix devoit consister à se faire une guerre perpétuelle, à ne se pardonner rien de tout ce que son divin Maître lui avoit pardonné, à se traiter d'autant plus rigoureusement qu'il l'avoit traitée avec plus de douceur, à crucifier sa chair, à la couvrir du

Luc. c. 7.

cilice, à l'exténuer par l'abſtinence & par le jeûne. Elle le comprit, dis-je, & voici, Chrétiens, un myſtère que le monde ne peut ſe perſuader, & dont la ſeule expérience vous convaincra, ſi vous vous mettez en état, comme Magdelaine, d'en faire l'épreuve. Plus votre pénitence ſera efficace, c'eſt-à-dire, plus elle ſera ſévère, en retranchant de vos perſonnes tout ce qui flattoit vos ſens, tout ce qui favoriſoit vos paſſions, tout ce qui faiſoit le prétendu bonheur de votre vie; & plus alors cette pénitence, qui ſemble au-dehors ſi triſte & ſi dure, vous deviendra douce & aimable, parce que vous y trouverez l'abondance de la paix.

Car ce ne fut point une parole ſans effet que celle de Jeſus-Chriſt à Magdelaine, *Vade in pace;* mais cette parole divine opéra dans ſon cœur tout ce qu'elle ſignifioit. Dans un moment cette mondaine dégagée de la ſervitude du monde, commença à goûter la ſainte liberté des enfans de Dieu. Dans un moment cette ame expoſée à tous les troubles que cauſe immanquablement l'amour du monde, commença à jouir d'un repos inaltérable. Dans un moment cette conſcience déchirée de mille remords, commença à ſentir cette joie intérieure qui donne une

ſainte aſſurance, & que l'Ecriture compare à un repas délicieux. Dans un moment cette pechereſſe, délivrée de ſon péché comme d'un fardeau qui l'accabloit, commença à ſe trouver toute remplie de l'onction de la grace. Ce n'étoit point en ſe ménageant elle-même, en s'épargnant, en ſauvant de ſes premieres habitudes tout ce qu'elle en eût cru pouvoir réſerver ſans crime; ce n'étoit point, dis-je, par-là qu'elle ſe fût établie & maintenue dans un calme ſi parfait. Mais c'eſt en ſe dépouillant de tout, en ſe refuſant tout, en s'immolant toute entiere elle-même, qu'elle ſe mit dans une diſpoſition ſi tranquille & ſi heureuſe. Car au milieu de toutes les rigueurs de ſa pénitence, quel ſoutien & quelle conſolation étoit-ce pour elle, de penſer qu'elle ſatisfaiſoit à Dieu, qu'elle s'acquittoit auprès de la juſtice de Dieu, qu'elle réparoit la gloire de Dieu, qu'elle ſe tenoit en garde contre tout ce qui pouvoit lui faire perdre l'amour de Dieu, qu'elle purifioit ſon cœur & le diſpoſoit à recevoir les plus intimes communications de Dieu? Et d'ailleurs, qui peut dire de quelles douceurs ſecretes Dieu combloit cette ame ainſi purifiée & préparée, de quelles lumieres il l'éclairoit, de quel feu il l'em-

braſoit, de quelles viſites il la gratifioit ; quels ſentimens, quels tranſports il y excitoit ?

Voilà, Chrétiens, ce que vous éprouverez vous-mêmes ; & ſi vous ſortez de ce diſcours, déterminés comme Magdelaine à cette pénitence efficace qui eſt le caractère des ames bien converties, voilà ce que je puis vous promettre de la part de Dieu. *Vade in pace* : allez en paix, & n'écoutez point les retours de la nature. Le ſacrifice que je vous demande, l'effraie ; & plus vous donnerez d'attention à ſes frayeurs, plus elles augmenteront & vous troubleront. Mais comptez ſur la parole de Jeſus-Chriſt, & malgré toutes les frayeurs, entreprenez & commencez, agiſſez : bien-tôt vous verrez que c'étoient des frayeurs chymériques. Je ne vous dis pas que vous recevrez toutes les faveurs divines dont Magdelaine fut gratifiée dans ſon déſert ; mais ſans que Dieu vous faſſe part de ces dons extraordinaires & miraculeux, je dis que par un miracle de ſa grace encore plus grand, il vous rendra doux ce qui vous ſemble plus amer : qu'il vous rendra non-ſeulement ſupportable, mais léger, mais agréable & aimable, ce qui vous paroît plus peſant ; que dans le renoncement même à toutes les conſo-

lations du siécle, il vous fera trouver la plus pure & la plus sensible consolation. Ah, s'écrioit saint Augustin, parlant de sa pénitence & de ce qu'il y sentit, quel plaisir fut-ce tout-à-coup pour moi de me passer de tous les plaisirs; & ces vanités humaines où j'avois pris tant de goût, qu'elles me devinrent insipides! Quoi qu'il en soit, mon cher Auditeur, puisque vous avez péché, il n'y a point d'autre moyen de salut pour vous que la pénitence, ou tout autre moyen sans celui-là, vous est inutile. Dieu pouvoit vous le refuser; mais il vous l'accorde encore: il vous fait voir l'exemple de Magdelaine pour vous exciter, il vous tend les bras pour vous inviter, il vous parle par la bouche de son ministre pour vous appeller. Entrez dans la voie qui vous est ouverte: ne dussiez-vous y trouver que des épines, il faut la prendre & y marcher. Car c'est la seule voie qui vous reste pour vous préserver du souverain malheur, & pour arriver à l'éternité bienheureuse que je vous souhaite, &c.

SERMON
POUR LA FESTE DE SAINT IGNACE DE LOYOLA.

Fidelis Deus, per quem vocati estis in societatem Filii ejus Jesu Christi Domini nostri.

Dieu est fidéle, par qui vous avez été appellés à la compagnie de son Fils Jesus-Christ notre Seigneur. Dans la premiere Epître aux Corinthiens, Chap. 1.

C'Est aux Chrétiens de Corinthe, & en général à tous les fidéles que l'Apôtre saint Paul adressoit ces paroles : mais il me semble que je puis en particulier les appliquer au saint Patriarche dont nous célébrons la fête, & qu'elles lui conviennent d'une façon toute spéciale, puisqu'il fut appellé de Dieu pour l'établissement d'un Ordre que l'Eglise a approuvé, & qu'elle autorise encore sous le titre de la Compagnie de Jesus. Dieu, qui pour sa

gloire vouloit employer Ignace & l'engager dans une milice sainte, se servit de ses dispositions naturelles, & lui laissa ses idées guerrieres, mais en les tournant vers un autre objet, & lui proposant, non plus des provinces & des terres, mais des ames à conquerir. Il quitta les armes du siécle mais pour se revêtir des armes de la foi. Il cessa de combattre les ennemis de l'Etat, mais pour combattre les ennemis de l'Eglise ; & la compagnie qu'il entreprit de former & dont Dieu lui inspira le dessein, fut la compagnie de Jesus-Christ. *Fidelis Deus, per quem vocati estis in societatem Filii ejus Jesu Christi.* D'autres Fondateurs avant lui n'avoient point cru blesser les regles d'une humilité chrétienne & d'une modestie religieuse, en donnant aux saints Ordres qu'ils ont établis, les augustes noms de l'adorable Trinité, du Saint-Esprit, des Personnes divines : & c'est sur le modéle de ces grands hommes & par la même inspiration d'en-haut, que saint Ignace de Loyola choisit pour la compagnie dont il a été l'instituteur, l'adorable nom de Jesus. Quoi qu'il en soit, mes chers Auditeurs, nous allons voir, conformément aux paroles de mon texte, la fidélité de Dieu dans la vocation d'Ignace, & la fidélité d'Ignace à suivre la vocation de Dieu.

Dieu fidéle en appellant Ignace à la compagnie de ſon Fils, ce ſera la premiere partie. Ignace fidéle en repondant à Dieu qui l'appelloit, ce ſera la ſeconde. De l'une & de l'autre nous apprendrons ce que nous pouvons attendre de Dieu, & ce que Dieu attend de nous dans les conditions où il nous fait entrer. Voila tout le ſujet de ce diſcours. Vierge ſainte, c'eſt ſous vos auſpices que cet homme apoſtolique renonça au monde, pour ſe dévouer à ce Sauveur que vous avez porté dans votre chaſte ſein. Ce fut un des plus zélés défenſeurs de vos glorieux priviléges & de votre culte. Vous m'accorderez, pour le louer dignement, le ſecours que je vous demande. *Ave, Maria.*

JE dis que Dieu dans la vocation de ſaint Ignace s'eſt montré merveilleuſement fidéle, *Fidelis Deus*. Mais envers qui cette fidelité a-t-elle paru ? Premierement envers l'Egliſe, pour l'intérêt de laquelle Dieu ſuſcita ce grand homme, lorſqu'il lui inſpira le deſſein d'une vie Apoſtolique. Secondement envers Ignace même, quand Dieu le rendit capable de ſoutenir cette ſainte entrepriſe, & que par des dons de grace extraordinaires, il le mit en état de l'exécuter. Voilà l'idée générale de cette premiere partie. I. PART.

Quand Ignace fut appellé de Dieu aux fonctions de l'Apoſtolat, vous le ſçavez, Chrétiens, l'Egliſe avoit beſoin de ſecours, & Dieu par fidélité étoit engagé à lui en fournir. C'étoit un tems où l'héréſie s'élevoit de toutes parts, & déjà commençoit à ſouffler le feu de ces fameuſes rebellions, dont les reſtes fument encore. Or le Fils de Dieu ayant promis authentiquement à ſon Egliſe que jamais les portes de l'enfer ne prévaudroient contre elle, il ne pouvoit lui manquer dans une pareille rencontre ; & en conſéquence de ſa parole, il lui devoit donner des nouvelles forces pour la défendre. Je ne prétends point vous faire entendre par-là, que ſaint Ignace ait été un homme néceſſaire à l'Egliſe de Jeſus-Chriſt : non, Chrétiens, ce n'eſt point là ma penſée, & je dirois bien plûtôt de lui ce que ſaint Grégoire Pape diſoit en général des hommes Apoſtoliques, dans une inſtruction qu'il leur adreſſe : l'Egliſe de Jeſus-Chriſt a été néceſſaire à Ignace, parce qu'Ignace n'a pû ſe ſanctifier que dans l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, mais Ignace n'a point été & ne pouvoit être néceſſaire à l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, parce que l'Egliſe de Jeſus-Chriſt a bien pû ſe paſſer d'Ignace & ſe conſerver ſans lui. Il eſt vrai, mes chers Audi-

teurs : mais auſſi ferois-je tort à ſaint Ignace & en quelque ſorte à Dieu même, ſi je ne diſois qu'Ignace, tout ſerviteur inutile qu'il étoit, fut choiſi de Dieu pour la défenſe de l'Egliſe, & que ſa vocation a été l'un des moyens que Dieu avoit préparés pour faire voir à ſon Egliſe qu'il ne l'abandonnoit pas, & qu'il vouloit lui être fidéle. *Fidelis Deus per quem vocati eſtis.*

Reconnoiſſez-le d'abord, Chrétiens, par un trait admirable de la providence. Bien d'autres en ont fait la remarque, & c'eſt pour cela même qu'elle paroît plus vraie, & que je puis avec plus de raiſon la faire à préſent. Tandis que Luther léve l'étendard contre l'Egliſe & lui déclare la guerre, Dieu touche le cœur d'Ignace, & l'appelle pour l'oppoſer à cet héréſiarque. Quelle fidélité, Seigneur ! ainſi en aviez-vous autrefois uſé, faiſant naître un Auguſtin en Afrique, le même jour que Pélage l'ennemi de votre grace étoit né dans l'Angleterre ; & n'ayant jamais permis dans la ſuite des ſiécles, que votre Egliſe fut attaquée par un nouveau perſécuteur, ſans lui procurer d'ailleurs & en même tems un nouveau défenſeur. Ainſi, dis-je, ô mon Dieu, avez-vous toujours gardé la foi à cette divine épouſe ; & ne ſemble-t-il pas que vous ayez voulu

lui en donner un gage particulier dans la vocation d'Ignace ? *Fidelis Deus*. En effet, qu'eſt-ce qu'Ignace, ſelon les vûes de Dieu ? c'eſt un homme né pour la deſtruction de l'héréſie voila ſon caractère : fondateur d'un inſtitut dont l'eſſence eſt de combattre les ennemis de la foi, comme il eſt déclaré dans les Bulles des ſouverains Pontifes, voila ſa profeſſion ; de qui tout le zéle a été employé pour l'Egliſe, à étendre ſes conquêtes, à faire obſerver ſes loix, à maintenir l'uſage de ſes ſacremens, à inſpirer au peuple du reſpect pour ſes cérémonies, à conſerver les Fidéles dans ſon obéiſſance, à y ramener les hérétiques, ſans que pour cela il ait jamais épargné ni ſoins, ni travaux, ni force, ni crédit, ni repos, ni ſanté, ni réputation, ni vie : voila quels ont été les emplois d'Ignace. Un homme qui dans l'Ordre qu'il a établi, ne s'eſt propoſé que de tranſmettre ce zéle à un nombre infini de ſucceſſeurs ; c'eſt-à-dire, de préparer à toutes les Egliſes du monde des miſſionnaires fervens, des prédicateurs Evangéliques, des hommes devoués à la croix & à la mort, des troupes entieres de Martyrs dont il a été le pere : voilà les fruits de ſa compagnie. Encore une fois, mes chers Auditeurs, un homme de ce ca-

ractère, dans un tems où le schisme & l'erreur entreprenoient de renverser tout & de tout perdre, n'étoit-ce pas un secours manifeste que Dieu reservoit à son Eglise, & ce secours ne doit-il pas être considéré comme une marque sensible de la fidélité de Dieu pour elle ? *Fidelis Deus.*

Ah, Chrétiens, permettez-moi de le dire ici, c'est de-là qu'est venue toute la haine des hérétiques contre la personne & le nom d'Ignace. Voilà ce qui a rendu son institut, & ce qui rend encore ses enfans si odieux à nos religionnaires. Je ne sçais pas, mes Freres, disoit saint Jérôme, par quelle fatalité il arrive que tous les ennemis de l'Eglise sont les miens ? mais j'en bénis Dieu, & c'est une gloire pour moi, que mon nom soit déchiré par ceux qui déchirent la robe de Jesus-Christ. On vient de me dire qu'Helvidius a écrit depuis peu contre moi une sanglante satyre ; mais je me console, puisque c'est avec la même plume qu'il a écrit des blasphêmes contre Marie : car quel avantage que Jérôme, qui est le serviteur, soit traité comme la mere ? *Ut eodem quo Mariæ detraxit calamo, me laceret ; & caninam facundiam servus Domini pariter experiatur & mater.* Vous faites assez vous-mêmes, *Hieron.*

Chrétiens, l'application de ces paroles. Si saint Ignace étoit demeuré dans la grotte de Manrèze, s'il s'étoit contenté de pleurer & de faire pénitence pour les péchés du monde, s'il avoit fondé un Ordre de Solitaires, son nom même parmi les hérétiques seroit en bénédiction. Mais il a parlé contre les ennemis de l'Eglise, mais sa vocation a été de se présenter au Vicaire de Jesus-Christ & de se consacrer par état aux missions du Siége Apostolique : mais Dieu a voulu qu'il levât des troupes auxiliaires pour combattre l'hérésie ; avec cela ne devoit-il pas s'attendre aux plus violentes persécutions ? & en cela même n'a-t-il pas été une preuve vivante de la fidélité de Dieu envers son Eglise, à qui le ciel avoit destiné un homme si ferme, si constant, si zélé pour la secourir ? Tout ceci est général : disons quelque chose de plus marqué.

Ce que j'admire davantage dans la vocation de saint Ignace, c'est la conduite que la providence y a fait paroître, pour retrancher la source des maux dont son Eglise étoit affligée. Car prenez garde, Chrétiens : de plusieurs désordres d'où l'hérésie avoit pris naissance, le principal étoit celui-ci ; l'ignorance des choses de la foi qui régnoit parmi les peuples, jointe à la

à la mauvaise éducation de la jeunesse. Consultez les Ecrivains qui en ont parlé : voilà la porte par où entra le démon de l'erreur, pour porter ses coups à l'Eglise, & pour ruiner l'ancienne religion. Mais que fait Dieu en suscitant Ignace ? il donne à l'Eglise un préservatif contre ce mal si dangereux & si pernicieux. Car à quoi Ignace est-il spécialement appellé, & pour quelle fin ? pour enseigner, pour instruire, pour apprendre aux peuples à connoître ce qu'ils sont, pour déraciner de leurs esprits l'ignorance de nos mystères, pour y jetter les premieres semences de la doctrine de la foi ; en un mot, pour former de vrais chrétiens, de même que le Prophéte avoit été envoyé pour servir de maître aux nations : *Ecce dedi eum præceptorem gentibus*. C'est pour cela que parmi les grandes affaires dont il étoit chargé, & sur lesquelles on le consultoit de toutes parts comme un oracle, il faisoit une de ses plus importantes occupations d'aller dans les rues de Rome catéchiser la populace, d'expliquer aux simples les points de la foi, d'assembler les femmes & les enfans dans les places publiques, pour leur donner les principes du salut : spectacle qui seul attiroit toute la ville, jusques aux Prélats mêmes & aux Cardi- *Is. c. 55.*

naux, à qui il prêchoit par l'exemple de ſon humilité, tandis qu'il inſtruiſoit les autres & qu'il les touchoit par la vertu de ſa parole. C'eſt pour cela que lorſqu'Ignace envoyoit ſes freres au ſecours de quelque Egliſe, il leur recommandoit avant toutes choſes le ſoin du catéchiſme, les avertiſſant que c'étoit là ce qui avoit converti le monde; que la ſcience du catéchiſme avoit été celle des Apôtres, que l'Evangile n'avoit été d'abord annoncé que par le catéchiſme; que s'ils vouloient donc ſe rendre utiles à l'Egliſe de Dieu, ils devoient négliger toute autre fonction plutôt que celle du catéchiſme, & ſe ſouvenir que ſelon la parole du Fils de Dieu même, une des preuves de la miſſion de Jeſus-Chriſt fut d'évangéliſer les pauvres: *Matth. c. 11.* *Pauperes evangelizantur.* C'eſt pour cela qu'il a voulu que toute ſa Compagnie ſe fît un devoir particulier de l'inſtruction de la jeuneſſe. L'héréſie avoit pris pour maxime de commencer par-là, & de s'emparer des jeunes ames, afin de les corrompre plus aiſément: Ignace lui en ôte le moyen, & il lui enléve cet avantage. En effet, il y avoit déja dans l'Egliſe chrétienne de grands & de floriſſans Ordres, inſtitués pour prêcher la parole de Dieu. Saint François & ſaint Dominique en

avoient établi deux dont le succès rempliſſoit toute la terre : mais il n'y en avoit point encore qui par profeſſion fût engagé à ce divin emploi de former la jeuneſſe & de la ſanctifier. Or c'eſt le ſecours que Dieu, par un effet de ſa fidélité, préparoit à ſon Egliſe dans la perſonne d'Ignace : tellement que ce ſaint fondateur pouvoit dire après le Sauveur du monde, *Sinite parvulos venire ad me*, laiſſez venir à moi ces ames innocentes, puiſque Dieu m'a fait l'honneur de me choiſir pour les cultiver. Enfin c'eſt pour cela que Dieu donna ordre à Ignace de fonder des colléges & des écoles publiques, non point préciſément pour y enſeigner les ſciences prophanes, il étoit trop rempli de celle des Saints ; non point pour des intérêts temporels, il y avoit renoncé en quittant le monde, mais pour nourrir dans la vertu de jeunes enfans plus ſuſceptibles à cet âge tendre des ſaintes impreſſions qu'ils reçoivent, & pour leur faire ſucer de bonne heure le lait de la piété. Ah, Chrétiens, quels fruits de grace cette divine inſtitution n'a-t-elle pas produits ? combien d'ames ont été garanties de l'enfer ? combien de villes & de provinces ont été maintenues dans l'intégrité de la foi ? combien d'Etats ont été préſervés de la *Marc. c. 10.*

contagion de l'héréſie ? Car il eſt remarquable que dans tous les lieux du monde où cette inſtitution a été reçûe, jamais l'héréſie n'a dominé & qu'elle y eſt bientôt tombée en décadence. D'où je conclus que Dieu, en appellant ſaint Ignace, s'eſt montré fidéle, non-ſeulement à toute l'Egliſe en général, mais à toutes les parties qui la compoſent : fidéle à tous les Royaumes de la chrétienté, fidéle à toutes les nations de la terre, fidéle à tous les ordres de la république, fidéle à tous les âges & à toutes les conditions des hommes, puiſqu'il n'y a pas une condition ni un âge, pas une nation ni un empire à qui ce grand Saint, en conſéquence de ſa vocation, n'ait conſacré ſon travail & ſes ſervices. *Fidelis Deus per quem vocati eſtis in ſocietatem Filii Jeſu Chriſti Domini noſtri*

Mais allons plus avant, & voyons de la part de Dieu une autre eſpece de fidélité à l'égard même d'Ignace. Quel myſtère, mes chers Auditeurs, & quelle conduite ! Ignace eſt appellé de Dieu, mais à quoi? à une fin dont il paroît abſolument incapable, à une entrepriſe pour laquelle il n'a, ni talent, ni ouverture, ni diſpoſition d'eſprit. Il eſt deſtiné à diriger les ames, & c'eſt un ſoldat élevé dans les exercices

de la guerre & ſans uſage des choſes divines. Il eſt queſtion d'inſtruire les peuples, & Dieu prend un homme ſans lettres & ſans étude. Il s'agit d'inſtituer un grand Ordre, & de former un corps de religion qui ſe répande dans tout l'univers ; mais Ignace eſt ſeul, deſtitué de crédit & de forces, réduit à une pauvreté extrême, qui l'a dépouillé de tout ce qu'il étoit ſelon le monde. Hé, Seigneur, pouvoit-il dire auſſi-bien que Jérémie, où m'envoyez-vous, & qui ſuis-je ? Je ne fais que de naître à votre grace. A peine ai-je ouvert les yeux pour vous connoître : je ne ſuis encore qu'un enfant ; & quand il faut parler de vous, je ne ſçais pas prononcer une parole. Comment donc me confiez-vous un tel ouvrage ? Tu l'entreprendras, lui répond le Seigneur, & tu en viendras à bout. Ne dis point que tu es un enfant : *Noli dicere, Puer ſum ;* car il eſt de ma fidélité, après t'avoir choiſi, de te donner tous les moyens néceſſaires pour l'accompliſſement de ce grand deſſein. Auſſi, Chrétiens, n'eſt-ce pas un miracle que tout ce que le Seigneur opère dans Ignace preſque au moment de ſa converſion, pour en faire un inſtrument propre à avancer la gloire divine & à procurer le ſalut des ames ? Ignace n'eſt pas plutôt *Jerem. c. 1.*

entré dans cette solitude où il fut d'abord conduit par l'esprit de Dieu, que le voilà comme transformé dans un autre homme. Il a passé toute sa vie dans l'embarras de la Cour, & le bruit des armes: & dans un instant il est rempli de dons extraordinaires; il reçoit la grace d'une oraison sublime; les jours & les nuits suffisent à peine pour contenter le goût qu'il y trouve. Il y emploie les semaines entieres, sans autre aliment ni autre soutien, tant il est absorbé dans ce saint exercice. Ce ne sont que raviſſemens, qu'extases, où son corps paroît élevé de terre. Dieu se découvre à lui par les communications les plus intimes. Il voit sensiblement Jesus-Christ dans le sacrifice de l'Autel; il traite avec la Reine des Anges; il pénétre jusques dans le sanctuaire pour y contempler Dieu même & la Trinité de ses personnes: jamais cet adorable mystère ne fut révélé à un homme mortel plus clairement qu'à Ignace. Il semble que ce soit un saint Paul transporté dans le ciel, & joüissant déja de la vision bienheureuse. Lui-même ptoteste qu'après ce qu'il a vû, il est prêt de mourir pour la foi, quand il n'y auroit plus d'écriture, ni de tradition. D'où vient ce changement, Chrétiens? c'est qu'Ignace pour remplir sa vocation, doit

être un homme de Dieu, & parce qu'il a été jusqu'à présent tout autre, il faut que Dieu en fasse un homme nouveau. Or il le fait par cette profusion de lumieres & de graces ; & c'est en cela même que consiste la fidélité de Dieu envers ce saint Patriarche.

Mais ce n'est point assez qu'Ignace soit éclairé pour lui-même ; il faut encore qu'il le soit pour les autres, & Dieu en a-t-il pris soin ? Lisez, mes chers Auditeurs, lisez ce livre admirable des exercices, que ce saint solitaire composa dans sa retraite ; ce livre qui a reçû tant d'éloges dans l'Eglise de Dieu ; ce livre dont les souverains Pontifes ont voulu être les approbateurs, à qui le saint Siége a donné des graces & des priviléges si authentiques ; ce livre dont l'usage a produit tant de conversions & tant de merveilles dans le monde ; ce livre dont les fruits sont encore aujourd'hui si abondans, & dont l'excellente méthode se pratique avec tant de succès dans le christianisme. Voyez s'il y a rien de plus solide pour la conduite des ames, rien de plus prudent pour les regles de la foi, rien de plus certain pour le discernement des esprits, rien de plus relevé pour les maximes du salut. Qui fut l'auteur de cet ou-

vrage ? Ignace. Mais quel Ignace ? permettez-moi de parler ainſi. Eſt-ce Ignace conſommé dans la vie ſpirituelle, après pluſieurs années depuis ſa pénitence? non: mais Ignace ſortant du monde, mais Ignace après avoir quitté l'épée & s'être donné à Dieu. Cela ne tient-il pas du prodige ? mais ce prodige c'eſt une fidélité que Dieu croit devoir à la perſonne de ſon ſerviteur. Il l'a choiſi pour l'inſtruction des peuples : dès-là ſa providence l'oblige à lui donner toutes les connoiſſances des plus grands maîtres. *Fidelis Deus per quem vocati eſtis.*

Il y a plus : Ignace eſt un étranger, c'eſt un mendiant, c'eſt un inconnu ; il n'a ni accès dans Rome, ni pouvoir. Il n'importe : va, lui dit Dieu, va dans cette Capitale de l'univers ; c'eſt là que j'ai bâti mon Egliſe ; & c'eſt là que tu formeras une Compagnie dont je ſerai ſpécialement le chef. Ne meſure point l'entrepriſe par tes forces : plus tu es foible, mieux elle réuſſira. Toutes les puiſſances s'y oppoſeront, celles de l'enfer & celles de la terre, la ſageſſe des politiques, la paſſion des intéreſſés, le zéle des uns, la malice des autres ; on te rejettera comme un miſérable, on t'accuſera comme un novateur, on te condamnera comme un ambitieux : mais

e te ferai fidéle ; *Ego tibi Romæ propitius ero.*

Ce ſont ici, Chrétiens, les propres paroles que ſaint Ignace entendit de la bouche de Jeſus-Chriſt même, quand ce Dieu Sauveur ſe fit voir à lui dans cette célébre apparition, dont il l'honnora pour l'animer à pourſuivre conſtamment la fondation de ſon Ordre. Paroles que des eſprits prophanes ont voulu corrompre par une licence qui approche de l'impiété : mais paroles éternellement glorieuſes à ce ſaint Inſtituteur, qui reçut une aſſûrance de la protection divine pour le lieu même où Dieu l'avoit d'abord donnée à ſaint Pierre & à toute ſon Egliſe. C'étoit un oracle que ces paroles, & vous en ſçavez l'iſſue. Jamais Ordre ne fut plus combattu que celui d'Ignace dans ſon inſtitution, & jamais Ordre ne fut approuvé avec des marques plus ſenſibles de la providence. Les Cardinaux s'aſſemblent pour l'examiner, & tous ſe ſentent divinement émûs & comme forcés à l'autoriſer. L'un d'eux, tout déclaré qu'il étoit contre le deſſein d'Ignace, avoue enfin qu'il n'y peut plus réſiſter, & qu'il y reconnoît malgré lui le doigt de Dieu. On fait paroître ce pauvre, ce nouveau venu : il eſt admis honorablement par le Pape, on le

reçoit au nombre des fondateurs & des Patriarches de l'Egliſe, on lui expédie des bulles, on lui donne des pouvoirs, ſa Compagnie prend naiſſance : & qu'eſt-ce que cela ; ſi ce n'eſt pas toujours un effet de l'inviolable fidélité de Dieu ? *Fidelis Deus, per quem vocati eſtis.*

Mais Dieu ſouffre qu'Ignace ſoit perſécuté. Voilà ce que l'incrédulité de tout tems a produit contre la providence ſur les ames juſtes. Hé bien, Chrétiens, que concluez-vous de-là ? Ignace a vécu dans la perſécution : donc Dieu ne lui a pas été fidéle. Ha ! gardons-nous de tirer cette conſéquence ſi oppoſée aux principes de notre foi. Autrement, il faudroit dire que Dieu n'a pas même été fidéle à ſon Fils, & que de tous les Saints qui joüiſſent de la gloire, il n'y en a pas un qui ne pût former contre la providence de Dieu la même plainte. Non, mes chers Auditeurs, ne raiſonnons point de la ſorte. Dites plutôt avec moi que les perſécutions furent pour ſaint Ignace, les plus évidens & les plus illuſtres témoignages de la fidélité de ſon Dieu, & vous parlerez en chrétiens.

Car pourquoi ce grand Saint a-t-il ſouffert tant de contradictions & de violences, a-t-il eſſuyé tant d'outrages, a-t-il été

noirci de tant de calomnies ? ne vous l'ai-je pas dit d'abord ? ce fut pour l'intérêt de Dieu & pour sa justice. L'eût-on déféré à Barcelonne comme un visionnaire & un illuminé, s'il n'eût pas embrasé tous les cœurs par ses exhortations ferventes & pathétiques ? L'eût-on confiné à Alcala dans un cachot obscur, s'il n'eût pas reduit des femmes très-qualifiées aux saintes rigueurs de la pénitence en les ramenant de leurs désordres ? Lui eût-on préparé dans Paris le traitement le plus indigne, s'il n'eût pas gagné à Dieu des hommes apostoliques pour être les compagnons de son zéle ? N'est-ce pas en haine de la conversion de François Xavier, qu'on attenta sur sa personne ? D'où lui vint cette tempête qui se forma contre lui à Rome par un parti nombreux & puissant, sinon parce qu'il s'étoit hautement déclaré contre un prédicateur qui prêchoit le Luthéranisme ? Mille autres semblables sujets, n'est-ce pas ce qui lui a suscité tant de persécutions ? Or je vous demande : souffrir de la sorte, étoit-ce une marque que Dieu lui fût infidéle, puisque les persécutions sont les graces les plus exquises dans l'ordre de la prédestination des Saints ? puisque leurs souffrances sont regardées dans le christianisme comme une

béatitude ; puiſqu'il eſt certain que dans tout l'Evangile, Jeſus-Chriſt les a ſpécialement promiſes à ceux qui feroient les hérauts de ſa gloire ? Dites-moi, mes chers Auditeurs, ſi c'étoit abandonner Ignace, que de le faire participer au ſort des Apôtres & des élûs ? Mais d'ailleurs quand Dieu ajoute à tout cela une protection viſible & éclatante, & que par des reſſorts inconnus aux hommes, mais infaillibles, il fait tourner la perſécution à la gloire de ce ſaint homme ; quand Dieu lui donne la grace comme à un autre Joſeph de régner, pour ainſi dire, dans ſa priſon, d'y attirer les peuples, d'y enſeigner, d'y exhorter, d'y convertir les ames ; quand on dit publiquement à Alcala, que pour voir ſaint Paul dans les chaînes, il n'y a qu'à voir Ignace dans les fers ; quand il ſort des cachots de Salamanque avec une approbation juridique de ſa doctrine, ce qui lui gagne un nombre infini de ſectateurs ; quand Dieu change en un moment le cœur de ceux qui prétendoient le déshonorer dans l'univerſité de Paris, & qu'au lieu de le traiter auſſi rigoureuſement qu'ils ſe l'étoient propoſé, ils ſe jettent à ſes genoux, publient ſon innocence & font un éloge de ſa vertu ; quand ſes perſécuteurs dans Rome ſont punis de Dieu par

des châtimens exemplaires ; quand mille autres traits de providence donnent évidemment à connoître avec quelle attention le ciel veilloit sur lui & le soutenoit dans les traverses, peut-on dire qu'il en eût été délaissé ; & par une conséquence toute contraire, ne faut-il pas reconnoître que Dieu jamais ne fut plus fidéle à Ignace que dans les croix & les afflictions ? *Fidelis Deus per quem vocati estis in societatem Jesu Christi.*

Or pour tirer de cette premiere partie quelque instruction dont nous puissions profiter, voilà, mes chers Auditeurs, comment Dieu nous sera fidéle à nous-mêmes dans les conditions où il nous appelle, & où nous entrons par les ordres & sous la conduite de son adorable providence. Prenez garde, s'il vous plaît : je ne dis pas que Dieu nous sera fidéle dans les conditions où nous nous serons engagés de nous-mêmes sans le consulter & sans égard à ses desseins. Je ne dis pas qu'il nous sera fidéle dans ces états & dans ces ministères où nous nous serons ingérés, non selon son gré, mais selon le nôtre, selon le caprice qui nous guide, selon l'intérêt qui nous attire, selon l'ambition qui nous pousse, selon le plaisir qui nous flatte. Surtout je ne dis pas qu'il nous sera fidéle

dans ces occaſions dangereuſes où la ſeule paſſion nous conduit, & où la ſeule paſſion nous retient. Car de quelle fidélité nous peut-il être redevable, lorſqu'il ne nous a rien promis; c'eſt trop peu, lorſqu'il nous a même expreſſément menacés de retirer ſon ſecours, & de nous en priver? Je dis donc ſeulement qu'il nous ſera fidéle, quand ce ſera lui qui nous aura choiſis, & que nous nous conformerons à ſon choix; quand ce ſera lui qui nous aura envoyés, & que nous aurons ſes divines volontés à exécuter; quand ce ſera lui qui nous aura appellés, & que nous ne ſuivrons point d'autre vocation que la ſienne. Oui, Chrétiens, c'eſt alors que notre Dieu nous ſera fidéle, qu'il fera deſcendre ſur nous l'abondance de ſes graces, qu'il nous éclairera de ſes lumieres, qu'il nous revêtira de ſa force, qu'il nous garantira du péril, qu'il nous conſolera dans nos peines, qu'il fera tout réuſſir à ſa gloire & pour notre ſalut. Car voilà ce qu'il ne nous peut refuſer ſans bleſſer tout à la fois & ſa bonté, & ſa ſageſſe, & ſa juſtice; ſans manquer à la parole qu'il nous a ſi ſolemnellement donnée, & que tant d'exemples ont confirmée. Cependant obſervez bien encore la promeſſe que je vous fais de ſa part, & prenez-en bien

le ſens. Je ne prétends pas qu'il fera toujours réuſſir les choſes ſelon nos idées humaines, & que nous n'aurons point de combats à livrer, point d'obſtacles à ſurmonter, point même de mauvais ſuccès ſelon le monde à ſupporter. Ce n'eſt point là ce qu'il a voulu nous faire entendre, en nous aſſûrant qu'il ſeroit avec nous, & que nous pourrions toujours compter ſur ſon aſſiſtance.

Mais je prétends que ſoit que nos entrepriſes ſuccédent ſelon nos vûes, ou qu'elles échouent; ſoit que nous ſoyons dans l'eſtime publique, ou dans le mépris; quoi qu'il arrive, il ſçaura tirer de tout ſa gloire, & faire tout ſervir à notre avancement & à notre ſanctification. Mais une telle fidélité de la part de Dieu n'eſt pas ce que nous demandons. Nous voudrions qu'il nous fût fidéle pour nous élever, pour nous diſtinguer, pour nous faire en tout paroître avec éclat. La moindre difficulté qui nous arrête, la moindre diſgrace qui nous humilie, le moindre revers qui nous dérange, c'eſt aſſez pour troubler notre foi & pour nous faire accuſer la providence du Seigneur. Si le ſaint Patriarche dont je fais l'éloge, en eût jugé comme nous, il eût bientôt abandonné l'ouvrage qu'il avoit entrepris & commen-

cé. Il eût cru devoir céder à tant d'orages & à de si rudes tempêtes dont il se vit assailli. Mais au plus fort de la persécution, il espéra, comme Abraham, contre l'espérance même : car il sçavoit que Dieu a des voies secretes qu'il n'est pas obligé de nous révéler, & que quand il paroît plus éloigné de nous, c'est souvent alors qu'il en est plus près. Agissons donc avec confiance ; & sûrs que Dieu nous sera fidéle comme à Ignace, soyons nous-mêmes, comme Ignace, fidéles à Dieu : c'est le sujet de la seconde partie.

II. PART. SAint Paul écrivant aux Corinthiens, leur fait en peu de paroles le portrait & l'éloge d'un homme apostolique, quand il leur dit que c'est le ministre de Jesus-Christ & le dispensateur des mystères de Dieu : *Sic nos existimet homo ut ministros Christi & dispensatores mysteriorum Dei.* Or vous sçavez, mes Freres, ajoûte ce grand Apôtre, que lorsqu'il s'agit d'un dispensateur, la premiere chose qu'on attend de lui, c'est la fidélité à son maître : *Hic jam quæritur inter dispensatores, ut fidelis quis inveniatur.* Selon qu'il a plus ou moins été fidéle, nous le jugeons plus ou moins digne de louanges & de récompenses attachées à son ministère. Prenons

1. Cor. c. 4.

Ibid.

nous-mêmes cette regle, mes chers Auditeurs, pour nous former une juſte idée du mérite & de la gloire de ſaint Ignace. Il fut appellé à cette excellente fonction le miniſtre du Dieu vivant pour la défenſe de l'Egliſe, & pour le ſalut des peuples. Voyons donc ſi dans la diſcuſſion de ſa vie, il ſe trouvera tel que le veut ſaint Paul, ou plutôt que Dieu lui-même le demandoit, *Ut fidelis quis inveniatur.* Car il ne ſuffiſoit pas que Dieu parût fidéle envers lui, il falloit qu'il répondît à Dieu, qu'il remplît la vocation de Dieu, & qu'il fût ainſi fidéle à Dieu. Fidélité tellement néceſſaire, que Dieu tout-puiſſant qu'il eſt, n'en pouvoit faire ſans cela un parfait miniſtre de l'Evangile. Comprenez, s'il vous plaît, ma penſée. Dieu ſans cela en pouvoit faire un Prophéte & un homme de prodiges: c'eſt-à-dire, que Dieu ſans cela pouvoit lui donner la connoiſſance de l'avenir, & lui faire voir dans le futur les événemens les plus éloignés, qu'il a vûs en effet & prédit plus d'une fois; que Dieu pouvoit le rendre terrible aux démons, qu'il a mis en fuite d'une ſeule parole & chaſſés des corps; que Dieu pouvoit répandre ſur ſon viſage une ſplendeur toute miraculeuſe, & ſemblable à celle des Bienheureux, état où ſaint Phi-

lippe de Neri témoigna l'avoir apperçû, que Dieu pouvoit lui conférer la grace des guériſons, qu'il a ſouvent opérées pendant ſa vie, & qu'il opère encore après ſa mort. Enfin, que Dieu pouvoit lui communiquer même la vertu & le pouvoir de reſſuſciter les morts, témoin celui de Barcelonne, dont il eſt parlé dans la bulle de ſa canoniſation. Pour tout cela il ne falloit que la ſeule fidélité de Dieu, parce qu'Ignace proprement ne contribuoit rien à tout cela : mais tous ces avantages & toutes ces graces n'étoient point aſſez pour former un ouvrier Evangélique, & un digne miniſtre du Seigneur. Il lui falloit quelque choſe de plus, & quoi ? ah ; Chrétiens, il falloit ſur-tout que ce fût un homme mort à lui-même ; un homme crucifié au monde & à ſa chair, un homme zélé pour la gloire de Dieu, & prêt à tout entreprendre & à tout ſacrifier pour elle ; un homme à qui le ſalut des ames fût plus cher que toutes les choſes de la terre, que ſon repos, que ſa ſanté, que ſa vie même. Voilà comment la fidélité du ſerviteur devoit ſeconder la fidélité du maître qui l'employoit, & comment elle l'a ſecondée en effet. J'en ai les preuves que je tire de l'hiſtoire de ce grand Saint, & que je vous prie de bien écouter.

En quoi consiste le vrai caractère d'un ministre & d'un dispensateur fidéle ? en deux choses, répond saint Jean Chrysostôme, interprétant les paroles de saint Paul : sçavoir, dans le soin qu'il prend d'acquérir toutes les dispositions que requiert son ministère, & de s'en rendre capable, c'est la premiere ; & dans le zéle qu'il fait paroître à s'acquitter de son ministère, & à ne rien épargner pour en remplir toute la mesure, c'est la seconde. Quiconque en use de la sorte dans l'administration des dons de la grace qui lui ont été confiés, peut être regardé comme un véritable dispensateur de la maison de Dieu. Or si cela est, j'ose dire que jamais homme ne merita cette éminente & glorieuse qualité avec plus de justice qu'Ignace de Loyola ; & en le disant, je n'avance rien dont il ne me soit aisé de vous faire convenir avec moi. Vous l'allez voir.

Car pour commencer d'abord par le soin qu'il eut de se disposer à son ministère, que ne fit-il point pour se mettre en état de suivre la vocation de Dieu, & pour devenir un sujet propre à la conversion des ames & à leur sanctification ? C'étoit un homme du monde, un homme tel que je vous l'ai d'abord représenté, sans nulle teinture des lettres & sans nulle autre

ſcience que celle des armes : mais au moment qu'il a compris à quoi Dieu le deſtine, que conclut-il ? que dit-il ? Vous le voulez, Seigneur, & j'y conſens : mais avant toutes choſes, il faut donc faire de moi un homme nouveau. Il faut ceſſer d'être tout ce que je ſuis, afin de pouvoir être tout ce que vous prétendez que je ſois : car quelle apparence que je puiſſe ſervir à vos adorables deſſeins, en demeurant ce que j'ai été ? Il faut donc en quelque ſorte me détruire moi-même. Et puiſque cela ne ſe peut que par des violens combats contre moi-même, que par une mortification continuelle, que par une parfaite abnégation, c'eſt par-là, que je vais entrer dans la ſainte carriere où vous m'appellez ? Tels furent les ſentimens d'Ignace, tel fut ſa réſolution ; & vous ſçavez, Chrétiens, comment il l'exécuta.

Le ſuivrons-nous à Manrèze, & dans cette grotte devenue ſi fameuſe par ſa pénitence ? faut-il vous dire quelle vie il y mena, quelles auſtérités il y pratiqua, quelles abſtinences & quels jeûnes il y obſerva ? c'eſt ce que vous avez entendu cent fois, & ce que vous ne pouvez ignorer. Vous ſçavez où le porta une ſainte haine de lui-même ; qu'il ne voulut point d'autre nourriture que le pain & l'eau, ni d'au-

re lit que la terre ; que les disciplines sanglantes & réitérées chaque jour jusqu'à trois fois, furent ses exercices les plus ordinaires ; qu'il fit du cilice son vêtement ; que par un stratagême particulier & nouveau, pour repousser les attaques de l'ennemi qui le troubloit, & pour calmer les peines intérieures qui lui déchiroient cruellement l'ame, il refusa à son corps durant huit jours entiers tout soulagement & tout aliment ; que dans cette guerre si vive & si animée qu'il déclara à ses sens, toute sa prudence consista à ne point écouter la prudence humaine ; que par-là il se réduisit bientôt dans la derniere foiblesse, & que dès-lors il sembla prendre pour maxime, non pas de vivre, mais d'endurer une longue & perpétuelle mort. Voilà, dis-je, de quoi vous êtes suffisamment instruits.

Mais encore pourquoi tant de rigueurs ? si vous me le demandez, Chrétiens, je vous réponds toujours que ce fut par un double motif de fidélité envers Dieu, & de fidélité envers le prochain. Je dis de fidélité envers Dieu, parce qu'il ne crut pas pouvoir travailler efficacement à l'édification de l'Eglise de Dieu, s'il ne commençoit par sa propre destruction ; de même que ces Ninivites à qui Jonas prêcha avec tant de

ſuccès la pénitence. Souffrez que j'appli que ici cette figure. Le Prophéte leur an nonça qu'après quarante jours leur ville
Jon. ſeroit renverſée de fond en comble, *Adhuc*
c. 3. *quadraginta dies, & Ninive ſubvertetur.* Cette parole s'accomplit-elle? ne s'accomplit-elle pas? elle ne s'accomplit pas ſelon la lettre, diſent les Peres & les Interprétes, puiſque Ninive ſubſiſta toujours: mais dans un ſens plus ſpirituel & plus relevé, ajoûtent-ils, elle ſe vérifia, puiſqu'au tems marqué par le Prophéte les Ninivites ſe reconnurent, ſe convertirent, changerent de mœurs, de coutumes, de vie, enſorte qu'on put dire que ce n'étoit plus déſormais l'ancienne Ninive, mais une autre élevée ſur les ruines de la premiere; tant la face des choſes parut différente. C'eſt ainſi que je me figure Ignace ſortant de Manrèze, après avoir conſumé dans le feu de la plus ſévère mortification tous les reſtes du monde, de la chair, du péché; & ſe préſentant à Dieu, pour lui dire avec la même confiance qu'Iſaie :
Iſa. *Ecce ego, mitte me*; me voilà prêt main-
c. 6. tenant, Seigneur, à recevoir vos ordres. Vous cherchez un homme qui les publie, & qui vous faſſe connoître : envoyez-moi. Je ne ſuis plus cet Ignace autrefois l'eſclave du monde & de la vanité. Tout

e que j'étois, eſt mort dans ma perſonne, & je ne penſe qu'à vous obéir : *Ecce ego, mitte me.* Fidélité donc envers Dieu, & je dis de plus, fidélité envers le prochain. Car ſi ce ſaint pénitent ſe ménagea ſi peu, c'eſt qu'il conçut que pour faire quelque progrès auprès des ames dont Dieu vouloit lui confier la conduite, il falloit qu'il fût impitoyable envers lui-même ; que ſans cette ſévérité pour lui-même, il ſeroit incapable de porter le poids du miniſtère évangélique, d'en ſoutenir le travail & d'en ſurmonter les difficultés ; que s'il ne mouroit à lui-même, il n'auroit jamais auprès des peuples ce crédit ſi néceſſaire pour s'inſinuer dans leurs eſprits, & pour les perſuader ; que dès qu'ils remarqueroient en lui quelque recherche de lui-même, ils perdroient toute créance en ſes paroles, & ne s'attacheroient qu'à ſes exemples. Principes bien contraires à ceux de ces prétendus zélés, qu'on a vûs de tout tems dans le chriſtianiſme, & qui voulant s'ériger en maîtres abſolus des conſciences, ont établi pour fondement de leur conduite la ſévérité envers les autres, & l'indulgence envers eux-mêmes. Apôtres de la pénitence pour la prêcher, & ſes déſerteurs quand il a été queſtion de la pratiquer. Ennemis déclarés d'une

vie commode lorſqu'il a ſeulement fall
la combattre dans une pompeuſe morale
mais attachés à toutes les commodités d
la vie lorſqu'il s'eſt agit de les prendre &
de ſe les procurer. Hypocrites Phariſiens
contre qui le Sauveur du monde s'eſt tan
élevé, & qu'il a ſi bien marqués dans l'E-
vangile, en diſant que tout leur zéle ſe ter-
minoit à charger leurs freres de fardeaux
lourds & accablans, tandis qu'ils ne vou-
loient pas même les toucher du doigt.

Cependant une vertu ſans lumiere &
ſans connoiſſance ne ſuffit pas à un hom-
me Apoſtolique. Il doit être éclairé, puiſ-
qu'il doit inſtruire les autres; & ſi ſon
zéle n'eſt conduit par la ſcience, fût-il
d'ailleurs le plus pur & le plus ardent, c'eſt
un zéle dangereux, & qui peut donner en
mille écueils. Que fera donc Ignace, &
déſormais eſt-il en état d'entreprendre des
études peu ſortables à ſon âge, & de s'avan-
cer dans les ſciences dont il ignore juſques
aux premiers élémens? Ah! Chrétiens,
laiſſons agir ſa fidélité. Elle eſt humble,
elle eſt généreuſe & conſtante, c'eſt aſſez:
tout lui conviendra. Elle fera paſſer cet
homme de trente-trois ans par tous les
degrés; elle le réduira dans la pouſſiere
d'une claſſe au rang des enfans; elle le
ſoumettra à la diſcipline d'un maître; elle
lui

li donnera toute la patience & toute la ermeté qu'il faut pour dévorer les prelieres épines de la Grammaire, & pour en upporter tous les dégoûts. Que je conulte là-deſſus certains eſprits forts du ſiéle; que ſera-ce à les entendre parler & elon leurs idées mondaines, qu'une telle éſolution ? ce ſera foibleſſe, ce ſera baſeſſe d'ame, ce ſera folie. Mais moi je rétends que jamais Ignace ne fit rien pour Dieu de plus héroïque & de plus grand : ourquoi ? parce que jamais il n'eut plus de iolence à ſe faire, pour réprimer tous les entimens humains, & pour vaincre toutes es répugnances de la nature. Ici bien diférent de ſon adorable maître, lors même u'il travailloit à pouvoir un jour l'imier. Jeſus-Chriſt encore enfant, s'aſſit au nilieu des Docteurs dans le temple de Jéuſalem; & Ignace, cet homme déja forné, eſt auſſi parmi des enfans dans une cole publique. Jeſus-Chriſt s'éleva auleſſus de ſon âge pour enſeigner, & Ignace s'abaiſſe au-deſſous du ſien pour receoir les enſeignemens. Jeſus-Chriſt dans a douziéme année fit la fonction de Docteur, & Ignace à trente-trois ans prend la qualité de diſciple. Les Scribes & les Phariſiens furent dans l'étonnement de voir a ſainte aſſurance de Jeſus-Chriſt; &

tout ce qu'il y a dans Barcelone de gens sensés & raisonnables, est ravi d'admiration en voyant la docilité d'Ignace. Quelle différence, mes chers Auditeurs, & tout ensemble quel rapport entre l'un & l'autre puisque l'un & l'autre n'eurent en vûe que de s'employer aux affaires de Dieu & de lui témoigner leur fidélité. *Nescie-batis quia in his quæ Patris mei sunt, oportet me esse.* Luc. c. 2.

Ce fut cette même fidélité qui attira Ignace dans Paris, pour y reprendre avec une ardeur toute nouvelle le cours de ses études; qui lui en fit essuyer tous les ennuis, toutes les fatigues, toutes les humiliations; & qui dans l'extrême & volontaire pauvreté qu'il avoit choisie comme son plus cher héritage, & dont il ressentoit toutes les incommodités, l'engagea à se retirer dans un hôpital, à mendier lui-même son pain de porte en porte, à se dégrader selon le monde, & à se mettre dans la vile condition de valet, suivant l'exemple de son Sauveur; *Formam servi accipiens.* Philip. c. 2. Quel état pour un homme jusques-là distingué, & par sa naissance, & par ses emplois! Mais que nous importe, dit-il, à quelle condition nous nous trouvions réduits, quand c'est pour l'avancement de la gloire de Dieu, & pour l'accomplisse-

nent de ſes éternelles & ſuprêmes volon-
és ? Soyons pauvres, ſoyons dépendans,
oyons eſclaves, ſoyons dans le rang le
lus abjet & le plus bas, pourvû que Dieu
oit par-là honoré & le prochain ſanctifié.
t pourquoi ne m'en coûteroit-il pas au-
ant pour me former à la milice du ciel,
u'il m'en a couté pour me ſignaler dans
elle de la terre ? Rien ne m'a rebuté,
orſqu'il a été queſtion d'acquerir la ſcien-
e des armes ; en dois-je moins faire pour
cquérir la ſcience du ſalut ? Touché de
es ſentimens, il redouble ſes ſoins & ſon
ttention : la moindre négligence qui lui
chappe, eſt pour lui un crime qu'il ſe
eproche amérement, & dont il ſe punit
igoureuſement. Dieu le ſoutient, il le
énit, & voici la merveille que nous ne
ouvons aſſez admirer. C'eſt que ce zélé
iſciple, tout diſciple qu'il eſt, commence
devenir maître. Déja inſpiré d'en-haut
& dirigé par l'eſprit de Dieu, il jette les
premiers fondemens de cette Compagnie
ont il devoit être l'inſtituteur & le pere.
Déja dans l'Univerſité de Paris il s'aſſo-
cie neuf compagnons, illuſtres par les
talens de leur eſprit & par leur ſçavoir,
mais plus illuſtres encore par leur piété
& par leur zéle. Dans le ſein de notre
France, & dans la capitale de ce Royau-

me, Ignace léve déja ſes troupes auxi liaires, que Dieu réſervoit à ſon Egliſe ; & qui d'année en année croiſſant toujours & groſſies de toutes parts, devoient ſ répandre dans toutes les parties du monde Car, permettez-moi de le remarquer ici c'eſt à notre France que le monde chré tien eſt redevable de ce ſecours ; c'eſt l qu'Ignace s'eſt inſtruit ; là que la ſaintet s'eſt élevée, s'eſt perfectionnée, s'eſt con ſommée ; là qu'il s'eſt tracé le plan d ſa Compagnie, & qu'il a trouvé de dig nes ſujets pour le ſeconder & la fair naître ; là que de concert & portés d même zéle, ils ſe ſont tous dévoués à l gloire du Seigneur & au ſervice des ames de-là enfin qu'ils ſont ſortis pour aller ſ préſenter au ſouverain Pontife, & pou mettre la main à l'œuvre de Dieu qu'il avoient méditée. Auſſi le glorieux fonda teur de la Compagnie de Jeſus reconnut-il toujours dans la ſuite qu'il devoit tou à la France, la regardant comme ſon ber ceau, ou, pour mieux dire, la regardan comme ſa mere, & s'appliquant à lui en voyer des ouvriers qui puſſent l'acquitte envers elle, & lui rendre en quelque ſorte ce qu'il en avoit reçû.

Mais revenons, & diſons que ſi ſain Ignace a fait paroître une pleine fidélité

n ſe préparant àſon miniſtère, il n'a pas noins dignement rempli l'autre devoir l'un parfait diſpenſateur, en travaillant ous les ordres du maître qui l'avoit ap-ellé & ſelon la forme que Jeſus-Chriſt nême lui avoit tracée. Vous ſçavez, Chré-iens, que la gloire eſt un bien propre le Dieu, & qui n'appartient qu'à Dieu. l nous abandonne toutes les autres cho-es, juſqu'à ſa grace, dit ſaint Auguſtin : nais pour la gloire, c'eſt ſon fonds, & un fonds inaliénable. Il ne la céde à per-ſonne, & s'il y a quelque bien qu'il puiſſe attendre de la part des hommes & en particulier de ſes miniſtres, c'eſt celui-là. Voilà pourquoi le Fils de Dieu diſoit de lui-même, qu'il étoit venu ſur la terre pour y chercher, non pas ſa gloire, mais celle de ſon Pere; que c'étoit l'unique fin de ſa miſſion & l'unique fin de la miſſion de ſes Apôtres. *Non quæro gloriam meam.* Et parce que cette gloire de Dieu conſiſte en partie à être connu des hommes, à en être adoré & aimé, c'eſt pour cela que ce même Sauveur ajoûtoit qu'il étoit venu pour la converſion des pécheurs & la répa-ration du monde, *Non ſum miſſus, niſi ad oves quæ perierunt*; & qu'il n'avoit choiſi ſes Apôtres, que pour être les coo-pérateurs de ce grand ouvrage : *Poſui vos*

Joan. c. 8.

Matth. c. 15.

Joan. ut eatis, & fructum afferatis.

c. 15. Or ceci posé, mes chers Auditeurs, voulez-vous juger de la fidélité d'Ignace dans l'exécution des desseins de Dieu sur lui ? voyez quelle fut l'ardeur & l'étendue de son zéle pour la gloire divine & pour le salut des ames. Quel vaste champ s'ouvre devant moi, & ce qui me reste de tems peut-il suffire à une si abondante matiere? Puis-je vous marquer mille traits particuliers? puis-je vous dire tout ce qu'Ignace a entrepris, tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a souffert, non-seulement pour la gloire de Dieu, mais pour la plus grande gloire de Dieu, & non-seulement pour le salut de ses freres, mais pour leur plus haute perfection ? Je ne vous le représenterai point dans cet étang à démi glacé, où il se plongea lui-même jusqu'au cou : s'estimant heureux de pouvoir par cet étrange stratagême arrêter un seul péché, & retenir par ce spectacle un malheureux que son libertinage portoit vers l'objet criminel de sa passion. Je ne vous parlerai, ni de ces ferventes prédications & des fruits merveilleux qu'elles produisirent; ni de ses soins auprès des malades, pour sauver leurs ames, encore plus que pour soulager leurs corps; ni de ses pénibles voyages, tantôt pour courir au secours d'un

fugitif, qu'il eût pû poursuivre selon les loix d'une rigoureuse justice, & qu'il assista selon l'esprit de la plus pure charité, tantôt pour visiter les saints lieux, & pour réparer la gloire de son maître là où elle avoit été, & où elle étoit tous les jours si outrageusement blessée; tantôt pour parcourir les villes & les bourgades; & pour répandre par-tout la bonne odeur de Jesus Christ. Je ne vous dirai rien des saints établissemens qu'il institua, & des maisons qu'il bâtit pour être consacrées à la pénitence, se souvenant que son Sauveur n'avoit pas exclu de son Royaume céleste les femmes perdues, & qu'elles pouvoient autant glorifier Dieu dans leur retraite, qu'elles l'avoient déshonoré dans leur péché. Tout cela, & bien d'autres preuves de la fidélité de son zéle, je les laisse; car ce détail seroit infini. Je m'attache à un seul fait plus géneral, mais aussi plus éclatant, & par où je conclus ce discours.

C'est, Chrétiens, cette institution d'une Compagnie dont l'unique fin & la gloire de Dieu & le salut du prochain; dont tous les sujets ne doivent servir qu'à la gloire de Dieu, & au salut du prochain; dont toutes les vûes, tous les intérêts, toutes les fonctions, tous les travaux ne

doivent tendre qu'à la gloire de Dieu & au salut du prochain. D'une Compagnie qui sans se renfermer dans l'enceinte d'une province ou d'un empire, doit annoncer la gloire de Dieu & son saint nom dans tout l'univers, *Euntes in mundum universum*; doit prêcher l'Evangile à tous les peuples, sans distinction d'âge, depuis les enfans jusques aux plus avancés; sans distinction de qualités & d'états, depuis les plus pauvres & les plus petits, jusques aux plus riches & aux plus grands: *Prædicate Evangelium omni creaturæ.* D'une Compagnie, qui sans se borner à un moyen plutôt qu'à l'autre, fait profession d'embrasser tous les moyens de glorifier Dieu & de sanctifier les ames: les écoles publiques & l'instruction de la jeunesse, la connoissance des lettres & divines & humaines, le ministère de la sainte parole, la direction des consciences, les assemblées de piété, les missions & les retraites. D'une Compagnie, qui pour se dégager de tout autre intérêt que celui de Dieu & des ames qu'il a rachetées de son sang, renonce solemnellement à tout salaire & à toute dignité; qui pour être plus étroitement liée au service de l'Eglise de Dieu, s'engage par un vœu exprès à s'employer par-tout où les ordres du sou-

Marc. c. 16.

verain Pontife & du Vicaire de Jesus-Christ la destineront, fallût-il pour cela s'exposer à toutes les miseres de la pauvreté, à toutes les rigueurs de la captivité, à toutes les horreurs de la mort. D'une Compagnie, qui par la miséricorde du Seigneur, & par la force toute-puissante de son bras, perpetuée de siécle en siécle & toujours animée du même esprit, à la place des ouvriers qu'elle perd, en doit substituer d'autres, pour leur succéder, pour hériter de leur zéle, pour cultiver les mêmes moissons, pour soutenir les mêmes fatigues, pour essuyer les mêmes périls, pour combattre les mêmes ennemis & avec les mêmes armes, pour remporter les mêmes victoires, ou pour faire de leur réputation, de leur repos, de leur vie, les mêmes sacrifices. Aidé de la grace, & en suivant toute l'impression, après avoir conçû & médité le dessein de cette Compagnie, l'avoir ensuite conduit avec autant de sagesse que de constance & de force, l'avoir exécuté avec succès & porté enfin à toute sa perfection, dites-moi, Chrétiens, si ce n'est pas avoir été fidéle à Dieu, non-seulement comme ces bons serviteurs de l'Evangile, en des petites choses, *In modico fidelis*, mais dans une des plus difficiles & des plus grandes entreprises ? *Luc.* c. 19.

Or voilà ce qu'a fait saint Ignace de Loyola. Je ne dis pas, voilà ce qu'il s'est proposé, voilà ce qu'il a ébauché, voilà ce qu'il a commencé; mais je dis, voilà ce qu'il a lui-même achevé, ce qu'il a lui-même consommé, & à quoi lui-même il a mis la derniere main. C'est lui qui par la ferveur de ses prieres, par l'abondance des lumieres divines, par l'élévation & la vaste étendue d'un génie supérieur, par la droiture & la profondeur de ses réflexions, par l'invincible fermeté & la grandeur de son courage, a formé l'idée de cet institut, en a dicté toutes les regles, en a marqué toutes les fonctions, en a levé toutes les difficultés, en a réuni toutes les parties, en a composé tout le corps, l'a nouri, l'a fortifié, l'a fait agir jusqu'aux extrémités de la terre. Dire donc d'Ignace qu'il a été le fondateur de la Compagnie de Jesus, c'est faire en un mot l'éloge complet de sa fidélité envers Dieu, & par conséquent envers le prochain. Car c'est vous donner à entendre, que non content de glorifier Dieu par lui-même, il l'a glorifié par tant de missionnaires envoyés au-delà des mers & aux nations les plus reculées, pour y publier l'Evangile & y détruire l'infidélité; qu'il l'a glorifié par tant de prédicateurs, employés

uprès des fidéles pour leur enſeigner eurs devoirs & les retirer de leurs déordres ; qu'il l'a glorifié par tant de ſçaans hommes, conſumés de veilles & l'études, pour confondre l'héréſie & pour léfendre la religion ; qu'il l'a glorifié par ant de Martyrs, expoſés aux glaives, aux eux, aux croix, aux tourmens les plus truels pour l'honneur de la foi, & pour igner de leur ſang le témoignage qu'ils ui rendoient ; qu'il l'a glorifié d'un pole lu monde à l'autre, où il a eu la conſolaion de voir les membres de ſa Compagnie s'étendre pour la conquête des ames & l'accroiſſement du Royaume de Jeſus-Chriſt.

Ce n'eſt pas aſſez, & pourquoi n'ajouterois-je pas, qu'il le glorifie encore, non-ſeulement dans le Ciel où Dieu a couronné ſes travaux ; mais dans toute l'enceinte de cet univers où ſes enfans, ſous ſa conduite & par ſon eſprit, travaillent à maintenir l'ouvrage de leur pere & y conſacrent tous leurs ſoins ? Car ce que ſaint Paul a dit en parlant d'Abel, & de l'offrande qu'il préſenta à Dieu pour l'honorer, je puis bien ici l'appliquer au ſaint Inſtituteur dont je fais l'éloge, & à la Compagnie qu'il a laiſſée après lui, comme la dépoſitaire de ſes ſentimens, &

l'heritiere des graces dont il fut ſi abon
Hebr. damment pourvû : *Et per illam defunctus*
c. 11. *adhuc loquitur.* Oui, mes chers auditeurs
c'eſt par elle qu'Ignace, tout mort qu'il
eſt, parle encore, & fait retentir ſa voix
dans toute la terre ; c'eſt par elle qu'il diſ
tribue le pain d'une ſaine doctrine aux
enfans de la maiſon du Pere céleſte ; c'eſt par
elle qu'il va à travers les tempêtes & les ora
ges, au milieu des bois & dans le fond
des déſerts, chercher les brebis égarées
d'Iſraël & les appeller ; c'eſt par elle qu'il
dirige tant d'ames ſaintes, qu'il touche
tant de pécheurs, qu'il convainc tant
d'hérétiques, & qu'il éclaire tant d'ido-
lâtres. Pardonnez-moi, Chrétiens, &
permettez-moi de rendre aujourd'hui ce
témoignage à une Compagnie dont je re-
connois avoir tout reçû, & à qui je crois
devoir tout. Témoignage fondé ſur une
connoiſſance certaine de la droiture de ſes
intentions & de la pureté de ſon zéle,
malgré tout ce que la calomnie a préten-
du lui imputer, & les noires couleurs
dont elle a tâché de la défigurer & de la
ternir. Au reſte quand je m'explique de
la ſorte, ce n'eſt point à l'avantage des
enfans que je le fais ni pour les relever,
mais uniquement pour relever le pere,
ou plutôt pour relever la gloire de Dieu,

qui les enfans, comme le pere, doivent tout rapporter. Non, Meſſieurs, vous ne nous devez rien, ſi vous le voulez: & ſi vous nous deviez quelque choſe, je vous dirois tout le contraire de ce que diſoit ſaint Ambroiſe après la mort du grand Théodoſe, dont il faiſoit l'éloge funébre. Il montroit les deux héritiers de l'Empereur préſens à cette cérémonie, & s'adreſſant au peuple, il s'écrioit : *Reddite filiis quod debetis patri*; rendez aux enfans ce que vous devez au pere. Je renverſerois la propoſition; & vous préſentant Ignace, je m'écrierois : *Reddite patri quod debetis filiis*; ce que vous croyez devoir aux enfans, rendez-le au pere. Car c'eſt au pere que tout eſt dû, puiſque les enfans n'agiſſent que par les regles que le pere leur a preſcrites, que par l'eſprit qu'il leur a inſpiré, qu'avec les moyens qu'il leur a fournis. Je dirois encore mieux : tout ce que vous pouvez devoir, ſoit au pere, ſoit aux enfans, rendez-le à Dieu; car c'eſt à Dieu, & à Dieu ſeul, le principe de tout, que tout honneur appartient. *Ambr.*

Ainſi vous parlerois-je : mais j'ai quelque choſe à vous dire qui vous touche de plus près, & à quoi il vous eſt encore plus important de faire une ſérieuſe attention.

Car ce qui a fait, mon cher Auditeu toute la ſainteté d'Ignace & ce qui l'a él vé à une ſi haute perfection, c'eſt d'avo été fidéle à Dieu. Pourquoi n'êtes-vo pas ſaint comme lui, & pourquoi mêm n'êtes-vous rien moins que ſaint ? Exa minons quelle eſt la cauſe de cette diff rence. D'où vient qu'Ignace fut un hom me de Dieu, & que vous êtes un hom me du monde ; qu'il n'eut des penſées qu pour Dieu, que vous n'en avez que pou le monde ; qu'il ne ceſſa point de glo rifier Dieu, & que vous ne ceſſez poin de l'outrager ? Remontons à la ſource Eſt-ce que Dieu ne veut pas tirer de vou ſa gloire ? eſt-ce qu'il ne vous appelle pa à la ſainteté de votre état ? eſt-ce qu'i vous refuſe les graces & les moyens néceſ ſaires pour y parvenir ? Peut-être vous le perſuadez-vous, & peut-être aimez-vous à vous entretenir dans cette fauſſe per ſuaſion, pour avoir lieu de vous autorifer dans le relâchement & dans le déréglement où vous vivez. Mais c'eſt une erreur dont il faut aujourd'hui vous détromper. Je vous l'ai dit, & je le répéte : dans quelque état que vous vous trouviez par les ordres de la Providence, vous devez & vous pouvez vous y ſanctifier ; vous le devez, puiſque c'eſt votre vocation ;

& vous le pouvez, puisqu'en conséquence de cette vocation, Dieu vous offre son secours & est toûjours prêt à vous le donner. Mais si Dieu vous est fidéle comme il le fut à Ignace, êtes-vous comme Ignace, fidéle à Dieu ? vous voulez que Dieu fasse tout, & qu'il ne vous en coûte rien. Mais saint Ignace s'est fondé sur une maxime bien opposée, sçavoir que ne pouvant rien faire sans Dieu, il n'étoit pas d'une moindre nécessité pour lui de faire tout avec Dieu. Voilà le principe qui l'a fait agir, & le mal est que vous prenez toute une autre regle. Ce grand Saint a sçû distinguer entre la grace & l'action ; la grace qui nous prévient de la part de Dieu, & l'action qui la suit de notre part ; & il a conclu que ce n'étoit pas la premiere, mais la seconde qui nous sanctifioit, & que la premiere sans la seconde étoit même le sujet de notre condamnation. Au lieu que vous confondez l'une & l'autre, au lieu que vous attendez tout de l'une sans prendre soin d'y ajouter l'autre, croyant volontiers que la grace de Dieu suffit, & vous mettant peu en peine d'y répondre. Ah ! Chrétiens, n'oubliez jamais cette importante vérité, qu'on ne peut trop vous imprimer dans l'esprit, je veux dire que comme vous ne pouvez

vous ſauver ſans Dieu, Dieu jamais n
vous ſauvera ſans vous; que comme vou
ne pouvez vous ſanctifier ſans Dieu, ja
mais Dieu ne vous ſanctifiera ſans vous
& que de même qu'il y a une fidélit
de Dieu envers l'homme à quoi Die
ne manque jamais, il y a une fidélité d
l'homme envers Dieu à quoi vous ne de
vez jamais manquer, afin que vous puiſ
ſiez un jour entendre de la bouche d
votre Juge cette conſolante parole: Ve
nez bon ſerviteur, ſerviteur fidéle; parce
que vous m'avez été fidéle, entrez dan
la joie du Seigneur & dans ſon Royaume
éternel, où nous conduiſe, &c.

SERMON
POUR LA FESTE DE NOTRE-DAME DES ANGES.

Sur l'indulgence de Portiuncule.

Iste pauper clamavit, & Dominus exaudivit eum.

Ce pauvre a prié, & le Seigneur l'a exaucé. Au Pseaume 33.

SI jamais cette parole du Prophéte s'est accomplie, n'est-ce pas, Chrétiens, à l'égard du glorieux Patriarche saint François d'Assise, & dans la concession de l'indulgence dont nous célébrons aujourd'hui la solemnité? Il pria ce pauvre Evangélique: dans cette fameuse apparition, où le Sauveur du monde, accompagné de Marie sa mere, se fit voir à lui, & sans réserve lui promit comme à Salomon de tout accorder à sa priere, il ne

demanda ni la grandeur ni la fortune h
maine ; il oublia même, ce ſemble, l
propres intérêts, & ne penſa qu'à ce
des Fidéles pour qui il obtint une rém
ſion entiere & une pleine indulgence, to
tes les fois qu'avec les diſpoſitions requ
ſes & à certain jour marqué, ils viſit
roient cette Egliſe de Portiuncule, dédi
à la Reine du ciel, & d'où il adreſſoit
Dieu ſa demande. Une priere ſi chrétie
ne & ſi ſainte ne pouvoit être rejettée
Marie la ſeconda, Jeſus-Chriſt l'écouta
François eut la conſolation d'avoir procu
ré aux plus grands pécheurs une des gra
ces les plus précieuſes, & une des plu
promptes & des plus infaillibles reſſour
ces contre les vengeances divines & le
châtimens dont ils étoient menacés. Ainſi
mes chers Auditeurs, pour vous propo
ſer d'abord le deſſein de ce diſcours, nou
avons à conſidérer, d'une part ſaint Fran
çois qui prie, d'autre part la Mere de
Dieu qui intercéde, & enfin Jeſus-Chriſt
qui accorde. François qui prie, & pour
qui ? pour les pécheurs : c'eſt ce que je
vous ferai voir dans la premiere partie.
Marie qui intercéde, & en faveur de qui ?
pour François, dont elle appuie auprès
de ſon Fils l'humble & fervente priere :
c'eſt ce que je vous repréſenterai dans la

conde partie. Jesus-Christ qui accorde, quoi ? l'indulgence la plus générale & plus complette : ce sera le sujet de la oisieme partie. Ce n'est point encore as- z ; mais je reprends, & je fais trois pro- ositions plus expresses & plus particulieres. ar je dis : François pria pour les pécheurs, je prétends que par le mérite de sa per- nne il fut digne d'être exaucé ; premie- e proposition. Marie intercéda pour Fran- ois, & j'avance qu'elle y fut engagée ar les plus puissants motifs ; seconde pro- osition. Jesus-Christ en faveur de l'un & e l'autre accorda l'indulgence que nous ouvons tous ici nous appliquer, & je outiens que c'est un des dons de Dieu es plus estimables ; derniere proposition. l s'agit de nous-mêmes, Chrétiens ; il 'agit de notre avantage le plus essentiel : que faut-il de plus pour vous intéresser & pour soutenir votre attention, après que nous aurons salué Marie, en lui di- ant : *Ave, Maria.*

JE me figure d'abord, Chrétiens, Fran- I. PART. çois prosterné dans le sanctuaire comme n autre Salomon, & levant les mains our faire à Dieu la même demande que e monarque, lorsqu'il dédia le temple le Jérusalem. *Orantes in loco isto, exaudi* 3. Reg. v. 8.

eos in cælo, & dimitte peccata servorum tuorum. Seigneur, dit cet homme séraphique dont je parle, faites grace à votre peuple, & pardonnez les péchés à tous ceux qui vous invoqueront en ce saint lieu. Car c'est ainsi que François pria, & je dis qu'il fut digne d'être exaucé, pourquoi? Est-ce en général parce qu'il étoit saint? cela suffiroit pour justifier ma proposition; car la foi m'apprend qu'il n'y a rien de plus puissant auprès de Dieu que la sainteté; & quelle merveille que Dieu écoute un Saint qui le prie & qui l'aime aussi ardemment que celui-ci, puisque selon l'Ecriture il fait la volonté de ceux qui le craignent? Si la crainte de Dieu, dit saint Augustin, a tant de pouvoir auprès de Dieu, que sera-ce de son amour? *Si hæc timentibus, quid amantibus* Mais le sujet que je traite, demande quelque chose de plus particulier; & sans m'en tenir à cette raison, je prétends que saint François mérita d'être exaucé par trois admirables qualités qui lui ont été personnelles, & qui lui ont gagné le cœur de Dieu. 1. Parce que c'étoit un pauvre volontaire. 2. Parce que c'étoit un pauvre crucifié. 3. Parce que c'étoit un pauvre désintéressé pour lui-même & zélé pour le prochain. Trois titres qui dûrent sin-

Augustin.

liérement relever devant Dieu la per-
nne de François d'Assise & le mérite de
priere. Examinons-les.

C'est un pauvre, & un pauvre volon-
ire, un pauvre Evangélique qui s'adresse
Dieu : ah ! Chrétiens, en faut-il davan-
ge pour lui faire trouver grace, & pour
i rendre Dieu favorable ? Dieu qui, se-
n le texte sacré, n'attend pas que les pau-
res le prient ; qui se plaît à écouter jus-
ues à leurs simples desirs, *Desiderium pauperum exaudivit Dominus* ; qui pour ux a l'oreille si attentive & si délicate, u'il entend même la simple préparation le leur cœur, *Præparationem cordis eorum audivit auris tua ;* & qui fait tout cela, lit saint Chrysostôme, pour honorer la pauvreté, comment n'y auroit-il pas égard, dans un homme tel que François, où elle e présente avec tous ses avantages & out ce qui la peut rendre plus précieuse ux yeux du Seigneur ? Car, prenez gar-
de, quand saint François prie, c'est un pau-
vre, mais ce n'est pas un pauvre ordinaire; c'est ce pauvre par excellence, que Dieu fit voir à David, lorsqu'il voulut lui découvrir toute la perfection de la loi de grace : *Iste pauper clamavit, & Dominus exaudivit eun.* Oui, le voilà ce pau-
vre. *Iste pauper*, ce pauvre, après Jesus-

Psal. 9.

Ibid.

Christ, le plus grand amateur & obſervateur le plus exact & le plus ſévère de la pauvreté de l'Evangile. *Iſte pauper*, ce pauvre à qui Dieu dit comme à Salomon, 3. *Reg.* c. 3. *Poſtula quod vis, ut dem tibi*, Regarde & de toutes les choſes du monde demande-moi celle que tu veux, afin que je te donne; mais qui ne trouve rien de meilleur pour lui ni de plus digne de ſon choix que la pauvreté; qui lui donne la préférence ſur tout le reſte, & la veut avoir ſeule pour partage. En cela plus heureux que Salomon, quand ce Prince choiſit la ſageſſe, parce que la ſageſſe de Salomon ne renfermoit pas en elle la pauvreté de François; au lieu que la pauvreté de François contient éminemment la ſageſſe de Salomon, puiſque la ſouveraine ſageſſe eſt d'être pauvre avec Jeſus-Chriſt & comme Jeſus-Chriſt. *Iſte pauper*, ce pauvre qui a fait à Dieu une réponſe toute différente de celle de Salomon, & qui ne dit pas: Seigneur, ne me donnez ni les richeſſes, ni la pauvreté, *Mendicitatem &* *Prov.* c. 30. *divitias ne dederis mihi*; mais qui dit tout au contraire: Seigneur, préſervez-moi des richeſſes comme du poiſon le plus mortel, & donnez-moi pour héritage la pauvreté. Ce ſera mon plus précieux tréſor, & j'en ferai toutes mes délices. C'eſt ſur

le que je bâtirai des Egliſes ſans nom-
re; c'eſt elle qui ſervira de pierre fonda-
ientale au ſaint Ordre dont il vous a plû
e m'inſpirer le deſſein ; je la laiſſerai
ar teſtament à ceux qui me ſuivront ; elle
ur tiendra lieu de fonds, de patrimoine,
e ſubſiſtance, & ils la garderont com-
ne le plus honorable & le plus noble par-
ge qu'ils puiſſent recevoir de moi. *Iſte*
auper, ce pauvre en effet inſtituteur
'un Ordre que nous pouvons appeller
Ordre des Lévites de la nouvelle loi, pour-
uoi cela ? parce que les Lévites compo-
oient cette tribu d'Iſraël à qui Dieu n'a-
oit donné nulle poſſeſſion dans la terre
romiſe, & dont il voulut être lui-mê-
ne le ſeul bien, &, pour parler avec l'E-
riture, l'unique poſſeſſion : *Non habuit Levi partem, neque poſſeſſionem, quia ipſe Dominus poſſeſſio ejus eſt.* Belle figure, Chrétiens, de l'Ordre de ſaint François, ui le premier, entre les Ordres religieux, eu la gloire de ne pouvoir rien poſſé-
er ; qui s'eſt réſervé ce renoncement uni-
erſel comme une de ſes plus ſingulieres
rérogatives, & à qui l'Egliſe l'a confir-
née dans les Conciles généraux au même
ems qu'elle l'ôtoit aux autres. Ceux-ci
ont profeſſion d'être pauvres, mais pau-
res dans le particulier, quoiqu'en com-

Deut. c. 10.

mun ils soient capables d'acquérir & voir en propre : François & dans le co mun & dans le particulier veut être pr de toute propriété, afin que la parole Prophéte Royal puisse mieux se véri en lui ; *Iste pauper clamavit, & Domi exaudivit eum.*

Aussi, Chrétiens, comment Dieu e il pû se défendre de la prire d'un ho me qui lui disoit avec la même confia ce que les Apôtres : Seigneur, j'ai qui tout, & je me suis réduit pour vous à tat d'une pauvreté, qui n'a point enc été vûe ni pratiquée dans le monde. J engagé des milliers d'hommes à l'embra fer comme moi. Voyez, mon Dieu, que grace vous voulez nous accorder : *E*
Matth. c. 29. *nos reliquimus omnia, & secuti sumus t quid ergo erit nobis?* Vous nous offrez vie éternelle, & nous l'acceptons ? m souvenez-vous, Seigneur, que vous no l'avez déja promise par d'autres titre Vous nous parlez d'un centuple s la terre, nous ne vous le demando point ; & j'ose vous dire au nom tous mes Freres & en mon nom, q nous n'y prétendons rien. Vous cherch rez donc, ô mon Dieu, dans les tr sors de votre miséricorde quelqu autre grace plus conforme à l'état d

vi

ie où vous nous avez appellés : & puiſque
ous voulez bien que je vous explique
ır cela mes deſſeins, ah ! Seigneur, par-
onnez à cepeuple, & accordez à tous ceux
ui viendront ici vous invoquer, l'entiere
miſſion de leurs péchés. Voilà ce que je
oudrois obtenir de vous par le mérite
e la pauvreté que je vous ai voüée. Je
is, mon Dieu, par le mérite de cette pau-
reté, non point parce que c'eſt la mienne,
ais parce que c'eſt la vôtre, & qu'ayant
é d'abord conſacrée dans votre huma-
ité ſainte, vous daignez bien encore la
onſidérer dans la perſonne de votre ſer-
iteur. Ainſi, mes chers Auditeurs, Fran-
ois eſt-il exaucé parce qu'il eſt pauvre,
le pauper clamavit ; & la pauvreté, l'ob-
et du mépris des hommes, eſt ce qui fait
on crédit auprès de Dieu, *& Dominus*
audivit eum.

Je dis plus : non-ſeulement c'eſt un pau-
re qui prie par la bouche de ſaint Fran-
ois, mais c'eſt un pauvre crucifié, c'eſt-à-
ire, un pauvre attaché à la croix de Jeſus-
hriſt pour y vivre, comme Jeſus-Chriſt
fut attaché pour mourir ; un pauvre qui
ut droit de prendre la deviſe de S. Paul,
hriſto confixus ſum cruci ; & qui put dire *Galat.*
e lui-même avec plus de fondement que *c. 2.*
et Apôtre, *Ego autem ſtigmata Domini* *Gal. c. 6.*

Jesu in corpore meo porto, puisqu'il por
réellement sur son corps les sacrés stigm
tes de son maître. Il est vrai, quand sai
François pria pour obtenir l'indulgen
qui fait le sujet de cette fête, il ne porte
pas encore visiblement ces glorieuses cic
trices : mais nous apprenons de son histo
re qu'elles lui avoient déja été imprimé
par une action divine & intérieure. Ell
ne paroissoient pas encore aux yeux d
hommes, comme elles parurent dans
suite des années; mais Dieu les voyoit
Chrétiens, & de quels sentimens dut-
être touché à l'égard d'un homme en qu
il découvroit des traits si marqués & ur
si parfaite image de son Fils ? Que cett
pensée m'ouvre un grand champ, & qu
n'ai-je tout le loisir de m'y étendre ? Pou
quoi Jesus-Christ après sa résurrectio
voulut-il conserver les vestiges de ses ble
sures ? Les Peres en ont apporté bien d
raisons : mais la plus solide, à ce qu'
me paroît, & la plus vraie, c'est cell
qu'en donne saint Jean Chrysostôme. Ca
le Fils de Dieu, dit-il, devoit prier pou
nous dans le ciel, & selon la parole d
saint Jean, plaider lui-même notre caus
en qualité d'avocat & de médiateur; &
voilà pourquoi il voulut toujours garde
les cicatrices de ses plaies, quoiqu'elle

fuſſent en apparence ſi peu convenables à l'état de ſa gloire, parce qu'il ſçavoit que rien n'étoit plus propre à fléchir en notre faveur la juſtice de ſon Pere, que de pouvoir ſans ceſſe lui préſenter le prix de notre rédemption. Appliquons ceci, mes chers Auditeurs : François devoit être un jour l'interceſſeur de tout le genre humain ; il avoit à demander une rémiſſion générale pour les pécheurs & c'eſt de quoi il s'acquitte aujourd'hui : mais pour cela il lui falloit un crédit particulier auprès de Dieu, & que fait le Sauveur du monde ? il lui imprime ſes ſtigmates, il lui ouvre le côté, il lui perce les mains & les pieds, il en fait un homme crucifié, afin que Dieu conſiderant François, ſi je puis parler de la ſorte, comme un autre Jeſus-Chriſt, ſe trouve en quelque façon obligé de déférer à ſa priere pour le reſpect de la divine perſonne qu'il repréſente : *Et Dominus exaudivit eum.* Hé quoi, mes Freres, diſoit ſaint Paul dans la ſeconde Epître aux Corinthiens, ſi la loi de Dieu écrite ſur le marbre mérita tant de reſpect, que les enfans d'Iſraël n'oſoient jetter les yeux ſur Moyſé, quand il l'apporta de la montagne ; combien plus en mérite-t-elle, maintenant qu'elle eſt gravée dans nos cœurs ? Je dis

de même des ſtigmates de ſaint François ſi l'image du crucifix ſeulement exprimé ſur la pierre ou ſur l'airain, eſt ſi vénérable, dans notre religion que nous nous proſternons devant elle, qu'elle remplit les démons de terreur, & que les Anges la révèrent; que ne lui eſt-il pas dû lorſqu'elle eſt formée ſur la chair des Saints, ſur une chair conſacrée par toutes les pratiques de la plus auſtère pénitence, ſur une chair revêtue de toute la mortification de l'homme-Dieu?

Car prenez garde, Chrétiens: François n'a pas ſeulement porté ſur ſon corps les ſtigmates de Jeſus-Chriſt; mais il a porté & ſur ſon corps & dans ſon cœur, ce qu'elles figuroient, je veux dire la mortification de Jeſus-Chriſt. En effet l'auſtérité de vie qu'il embraſſa, les jeûnes continuels qu'il obſerva, le ſac & le cilice dont il ſe chargea, les veilles & les travaux infatigables auſquels il ſe dévoua, les rigueurs de la pauvreté qu'il éprouva; le renoncement général, je ne dis pas aux plaiſirs, mais aux ſimples commodités & aux beſoins, à quoi il ſe condamna; la loi indiſpenſable de châtier ſon corps & de le réduire en ſervitude, qu'il s'impoſa; la regle la plus mortifiante & pour les ſens & pour l'eſprit, à laquelle il s'o-

obligea ; les deux maximes qu'il ſe propoſa, & l'exactitude infinie avec laquelle il les pratiqua, l'une de ſe conſiderer lui-même comme ſon plus grand ennemi, & de ſe faire enſuite la guerre la plus cruelle, quoique la plus ſainte ; l'autre de traiter ſa chair comme une victime de pénitence & d'en être le ſacrificateur, (penſée dont il fut toujours pénétré, & en conſéquence de laquelle, il ſembla n'être au monde que pour travailler à ſa propre deſtruction & à ſon propre anéantiſſement) tout cela montre bien, que cet Ange de la terre, que cet homme ſéraphique ne ſe regardoit que comme un homme crucifié au monde & à qui le monde étoit crucifié : *Mihi mundus crucifixus eſt & ego mundo.* En voulez-vous être plus ſenſiblement convaincus ? voyez ſes enfans, les imitateurs de ſa vie & les héritiers de ſon eſprit. C'eſt pour votre édification, & Dieu veuille que ce ne ſoit pas pour votre confuſion que ſaint François les a formés, qu'il les a élevés, & que Dieu nous les propoſe & nous donne dans eux l'idée la plus juſte de ce crucifiement Evangélique. Ailleurs on parle de la croix, ailleurs on en fait de beaux diſcours, ailleurs on en affecte les dehors, ailleurs on s'en pare & on s'en glorifie ; mais dans les maiſons de *Galat. c. 6.*

ſaint François on la porte en eſprit & e
vérité. C'eſt dans les ſucceſſeurs de
grand Saint que Dieu conſerve les prém
ces, ou ſi vous voulez, le reſte de cet e
prit de pénitence, par où l'Egliſe doit êt
ſanctifiée; & tout mondains que no
ſommes, pouvons-nous voir ces homm
détachés d'eux-mêmes, ſans rougir de n
ſenſualités & de nos délicateſſes ? Si l'
niquité & le relâchement du ſiécle n'em
pêche pas qu'ils ne ſoient tels que no
le voyons, que devons-nous penſer d
leur glorieux Patriarche; & témoins de l
ſainteté des enfans, quel jugement devon
nous faire de celle du Pere ?

Ah ! Chrétiens, voilà le fonds eſſen-
tiel & capital du mérite de ſaint François
la croix de Jeſus-Chriſt. Il s'en eſt chargé
& il l'a portée toute ſa vie. Dans cet éta
il s'eſt préſenté à Dieu, il a pouſſé ver
le ciel un cri accompagné de larmes :
Hebr. *Cum clamore valido & lachrymis :* n'é-
c. 5. toit-il pas de la gloire du Sauveur, que le
ſerviteur fût exaucé en cette occaſion par
les mérites du maître ? *Et Dominus exau-
divit eum.*

D'autant plus qu'en portant la croix,
ce ne fut pas tant pour ſes propres péchés
que François fit pénitence & qu'il pria,
que pour les péchés des autres; & de-là

ſuit la troiſiéme qualité qui dut rendre ſa priere plus efficace auprès de Dieu. J'ai dit que c'étoit un pauvre Evangélique & un pauvre crucifié, c'eſt beaucoup ; mais voici quelque choſe encore de plus, c'eſt un pauvre déſintéreſſé & zélé tout enſemble ; déſintéreſſé pour lui-même, zélé pour le prochain : voilà ce qui fait le comble de ſon mérite. Car pour qui demande-t-il ? pour ſa perſonne ? pour celle de ſes enfans ? pour la conſervation de ſon Ordre, & des Maiſons qu'il vient d'établir ? Non, Chrétiens, il ne penſe point à tout cela : ſon zéle plus pur que la flamme, cherche ailleurs à ſe répandre ; & ſe ſouvenant que Jeſus-Chriſt ne s'eſt fait pauvre qu'afin de ſe mettre dans un état où il eût droit de demander pour nous, il veut que ſa pauvreté ait le même avantage. Pour qui donc prie-t-il ? pour tous les pécheurs dont il ſouhaite ardemment le ſalut, & pour qui il voudroit, comme ſaint Paul, être anathême. Pour les juſtes qu'il aime avec tendreſſe, & qu'il porte tous dans les entrailles de ſa charité. Pour l'Egliſe, dont il conjure le ciel de ſanctifier tous les membres. Pour vous & pour moi qui n'étions pas encore, mais à qui néanmoins il appliquoit déja par avance le fruit de ſa priere. Oui c'eſt pour nous que Fran-

çois, auſſi-bien que Jeſus-Chriſt, s'eſt fa
2. Cor. c. 8. pauvre ; *Propter vos egenus factus eſt*, c'eſt pour nous quil interpoſe aujourd'h le crédit de ſa pauvreté. Rien pour mo Seigneur, dit-il à Dieu, mais tout poi votre peuple. Vous me faites trop de biens mais ce peuple a beſoin de votre miſéri corde. Oubliez François, & jettez le yeux ſur ces ames engagées dans le péché Il s'agit pour elles d'un pardon, mai d'un pardon entier, qui leur remette ave l'offenſe toute la peine. C'eſt ainſi qu je vous le demande, ô mon Dieu, & c'eſ ainſi que vous me l'accorderez. Quelle merveille, mes chers Auditeurs, qu'un pauvre s'empreſſe de la ſorte pour d'autres néceſſités que les ſiennes ! Quand un pauvre demande pour lui-même, on l'écoute par compaſſion ; mais quand il demande pour un autre, on le regarde avec admiration. Priant pour ſoi, il eſt exaucé en conſidération de ſa misère ; mais priant pour autrui, on l'exauce en vûe du mérite de ſa perſonne. C'eſt donc pour cela que Dieu s'eſt rendu à l'humble ſupplication de François : c'eſt, dis-je, parce que c'étoit un pauvre volontaire, un pauvre crucifié, & un pauvre déſintéreſſé. *Iſte pauper clamavit, & Dominus exaudivit eum.*

Tirons de-là pour nous, en concluant cette premiere partie, quelques inſtructions importantes. Voulez-vous ſçavoir pourquoi vos prieres ont ſi peu de pouvoir auprès de Dieu? c'eſt que vous n'avez nulle des qualités que je viens de vous préſenter dans cet homme ſéraphique, dont je fais l'éloge : que vous n'êtes pas pauvre comme lui, que vous n'êtes pas crucifiés comme lui, que vous n'êtes pas délés comme lui. Quand je dis, mon cher Auditeur, que vous n'êtes pas pauvre, je ne veux pas dire que vous ſoyez dans l'opulence & dans l'abondance de toutes choſes. Car peut-être êtes-vous pauvre en effet; mais vous ne l'êtes pas comme ſaint François, pourquoi? parce que ſaint François a aimé ſa pauvreté, & que vous avez en horreur la vôtre, parce que ſaint François a fui les richeſſes, & que vous les recherchez avec paſſion; parce que ſaint François faiſoit conſiſter ſon bonheur à être pauvre, & que vous regardez cet état comme le ſouverain malheur. Non, Chrétiens, ne penſez point que ce ſoit, dans les regles du chriſtianiſme, l'indigence ou la poſſeſſion des biens qui faſſent la vraie diſtinction des pauvres & des riches. Au milieu de votre pauvreté, peut-être êtes-vous devant Dieu dans le même rang que le

mauvais riche de l'Evangile ; & quand l
tre maison seroit remplie de trésors, a c
tous vos trésors vous pourriez être a
pauvres que saint François. Si je prétens
que vous ne l'êtes pas, ce n'est point p
cisement parce que vous possédez les bie
de la terre ; mais parce qu'en les pos
dant, vous vous en laissez posséder vou
mêmes ; mais parce qu'au lieu d'en être l
maîtres, vous en êtes les esclaves ; ma
parce que vous ne croyez jamais en avo
assez ; mais parce que votre cœur y e
attaché plus qu'à Dieu ; mais parce qu'
n'y a rien que vous ne sacrifiiez tous l
jours à cette malheureuse convoitise, qu
vous brûle. Oui, voilà pourquoi je vou
dis que vous n'êtes pas pauvres comm
saint François. Or j'ajoûte, & c'est un
conséquence infaillible & tirée des prin
cipes de la foi, que jamais vous n'aurez
droit d'être exaucés de Dieu, si vous n'en
trez en participation de cette sainte pau
vreté. Car il faut vous souvenir que Dieu
n'est pas riche indifféremment pour tout le
monde, mais seulement pour les pauvres
Evangéliques ; que sa grace est d'une qua
lité à ne pouvoir se répandre que dans une
ame vuide de tout le reste ; qu'elle ressem
ble à cette huile du prophéte Elisée, qui
s'arrêtoit dès que les vaisseaux étoient rem

is ; & que plus vous aurez le cœur lein des faux biens du siécle, moins vous rez capables de recevoir les dons de ieu. De plus, mon cher Auditeur, aussi nsuel que vous l'êtes, aussi adonné à os plaisirs, aussi sujet à une vie molle, aussi ennemi de la mortification chrélenne, comment pouvez-vous faire agréer os vœux à Dieu? François n'est exaucé ue parce qu'il porte l'image de la croix : ais quel caractère en avez-vous ? où ont les marques de votre pénitence ? à uoi Dieu peut-il reconnoître dans toute otre personne quelque vestige de la pasion de son Fils ? Si vous n'aviez pour nodéle que ce Dieu crucifié, vous me diriez que c'est un Dieu, & qu'il est trop au-dessus de vous pour pouvoir vous former sur lui : mais voici un homme crucifié ; je dis un homme seulement homme, un homme tel que vous & de même nature que vous : quelle excuse pouvez-vous alléguer contre cet exemple ? Enfin, trop intéressés pour nous-mêmes & pour des avantages purement humains, nous ne pensons jamais aux autres, dont nous sommes souvent chargés devant Dieu, & dont nous devons répondre à Dieu. Nulle charité, nul zéle pour le prochain. François a voulu faire pénitence pour tous les

pécheurs : eût-il fallu s'immoler mille fo
lui-même pour le salut de tous les hon
mes, il y étoit disposé, & je puis bie
lui appliquer ce que l'Ecriture a dit
Eccles. Josias : *Ipse est directus divinitùs in pe*
c. 49. *nitentiam gentis.* Mais quelle part pr
nez-vous, soit aux besoins spirituels, so
aux besoins même temporels de vos fr
res ; & tandis que vous êtes si insensibl
pour eux, devez-vous être surpris qu
Dieu ferme pour vous les trésors de
miséricorde ? Avançons. Au même tem
que François pria pour les pécheurs, Ma
rie intercéda pour François, & j'ajoût
qu'elle y fut engagée par les plus puissan
motifs, comme je vais vous le montre
dans la seconde partie.

II. PARTIE.

DEux grands motifs engagerent la Me
re de Dieu à intercéder pour Françoi
d'Assise, & à lui obtenir l'indulgence qu'i
demandoit. Motif de piété maternelle, &
si je l'ose dire, motif d'intérêt propre.
Motif de piété maternelle par rapport à
saint François, c'est le premier : motif d'in-
térêt propre par rapport à elle-même, c'est
le second. Renouvellez, s'il vous plaît,
votre attention, Chrétiens, & apprenez
combien cette Reine du Ciel est favora-
ble à ses enfans, & quel soin elle prend

le ceux qui la ſervent & qui ſe font un devoir de l'honorer.

Je dis motif d'une piété maternelle, & pourquoi ? Ne le ſçavez vous pas, mes chers Auditeurs, & ignorez-vous la profeſſion ſolemnelle & authentique que fit d'abord François, d'appartenir ſpécialement à Marie, en ſe dévoüant à elle & la choiſiſſant pour chef de ſon Ordre ? Ne vous a-t-on pas dit cent fois quelle alliance il contracta avec elle, comment il entra dans ſon adoption, comment il la prit pour ſa mere, comment il ne voulut point d'autre demeure qu'une pauvre cabane, & combien il la chérit, ſeulement parce qu'elle étoit dédiée à l'auguſte Vierge dont le nom lui fut toujours ſi vénérable & les intérêts ſi précieux ; comment il ſe tint trop honoré & trop heureux d'avoir conçû là, pour ainſi parler, & enfanté le ſaint Ordre dont il fut l'inſtituteur ; d'en avoir jetté les fondemens ſur un ſol que poſſédoit Marie, ſi je puis encore uſer de cette expreſſion, en qualité de propriétaire. Voilà les vûes que ſe propoſa ce glorieux Patriarche, lorſqu'avec tous ſes enfans il ſe retira à Portiuncule. C'étoit une maiſon déſerte & ruinée ; & c'eſt pour cela même qu'elle lui plut, parce qu'elle étoit plus conforme à la pauvreté

qu'il embraſſoit. C'étoit une maiſon étroite & abandonnée ; & c'eſt pour cela même qu'elle lui parut digne de ſon choix, parce qu'elle marquoit mieux le caractère de l'humilité Evangelique dont il faiſoit profeſſion. Mais ſur-tout il l'agréa, parce que c'étoit une maiſon conſacrée à ſa puiſſante Protectrice. Dès que François l'apperçut, il en fut charmé ; & s'adreſſant à ſes Compagnons : Ah, mes Freres, leur dit-il, voilà la terre de bénédiction que Dieu nous a promiſe, voilà le lieu de mon repos : *Hæc requies mea in ſæculum ſæculi.* Il eſt vrai, c'eſt une maiſon dénuée de tout ; mais ſouvenons-nous que nous ferons les domeſtiques de la Reine du monde. Pour moi, ajoûta cet homme ſéraphique, j'aime mieux cette petite portion du domaine de Marie, que les Royaumes & les Empires des Princes du ſiécle ; & puiſque nous allons entrer en poſſeſſion de ſon héritage, il n'y a point de graces que nous ne puiſſions attendre du Ciel. Ainſi parla François, & c'eſt avec de tels ſentimens qu'il établit ſes freres dans ce lieu de ſainteté, qui fut comme le berceau d'un des plus floriſſans Ordres de l'Egliſe. Car c'eſt de-là que ſont ſortis tant d'Apôtres, de Martyrs, de ſaints Confeſſeurs ; tant d'Evêques, de Cardinaux,

Pſal. 131.

& même de ſouverains Pontifes ; tant de prédicateurs de l'Evangile, de Docteurs, de Théologiens conſommés dans la ſcience de Dieu, tant d'hommes illuſtres, dont la mémoire, comme celle du juſte, ſera éternelle. C'eſt là que Marie les a formés ; là qu'elle leur a donné le lait de cette éminente & ſaine doctrine dont ils ont été remplis; là que par une fécondité Virginale elle les a multipliés, pour les répandre enſuite juſqu'aux extrémités de la terre. Or revenons, Chrétiens, & dites-moi : Marie, la mere de cette famille ſpirituelle & le chef de cette maiſon, n'étoit-elle pas engagée à contribuer de tout ſon pouvoir aux inſignes faveurs dont il plaiſoit à Dieu de la combler ? Puiſque Portiuncule étoit le berceau où elle nourriſſoit & elle élevoit une ſi nombreuſe multitude d'enfans en Jeſus-Chriſt, ſa piété ne la portoit-elle pas à y faire deſcendre toutes les graces & toutes les bénédictions divines : & quand François ce fidéle & zélé ſerviteur, adreſſoit au ciel ſa priere, & une telle priere, la Mere de Dieu ne devoit-elle pas ſentir ſes entrailles émues, & prier elle-même avec lui & pour lui ?

N'en doutons point, mes chers Auditeurs : tandis que François & cette troupe de diſciples qui l'accompagnent, proſter-

nés devant l'Autel du Seigneur, prie
ſur la terre ; Marie dans le Ciel proſtern
devant le trône de ſon Fils, lui préſen
elle-même leurs vœux. Elle les reconn
pour ſes enfans, & que dit-elle à ce Di
Sauveur ? ce que lui-même il dit à ſon P
re, en lui montrant & lui recomma
Joan. dant ſes Apôtres : *Serva eos in nomi*
c. 17. *tuo quos dediſti mihi.* Voilà mes enfan
& me voilà, Seigneur, avec eux en vot
préſence, Ils ſont à vous, & ils ſont
moi. Ils ſont à vous parce que vous l
avez attirés par votre grace, que vous l
dirigez par vos exemples, que vous l
avez remplis de votre eſprit ; & ils ſo
à moi, parce que vous me les avez do
nés, & que c'eſt de vous-même que le
eſt venu le deſſein de s'appuyer auprès d
vous de mon nom & de ſe ranger ſou
ma conduite. Or comme mere, puis-j
les oublier ; & comme mon Fils, que pou
vez-vous me refuſer ? *Serva eos in nomi*
ne tuo quos dediſti mihi. Non, Chrétiens
rien ne lui ſera refuſé à cette mere toute
puiſſante, ſur-tout quand c'eſt pour Fran-
çois qu'elle intercéde ; & elle ne peut rien
refuſer elle-même, ſur-tout lorſque c'eſ
François qui l'invoque & qui l'appelle à
ſon ſecours. Rien, dis-je, ne lui ſera re-
fuſé à cette médiatrice, & elle ſera écou-

e, d'autant plus que c'eſt en faveur de
ançois qu'elle prie. Si c'étoit un pécheur
uvert de crimes, ſi c'étoit un mondain
ongé dans le plaiſir & lié par de cri-
inelles habitudes, Marie en s'intéreſſant
ur lui, trouveroit même alors un accès
vorable & auroit encore de quoi ſe faire
tendre. Les graces de converſion, &
s graces les plus efficaces & les plus pré-
euſes, lui pourroient être accordées.
u'eſt-ce donc, quand c'eſt la priere d'un
ſte qu'elle va offrir, la priere d'un des
us parfaits ſectateurs de Jeſus-Chriſt,
priere d'un Saint ? Et comment pour-
it-elle refuſer elle-même ce que Fran-
is lui demande, & être inſenſible à la
nfiance qu'il lui témoigne, puiſqu'elle
auce juſques aux plus grands pécheurs,
qu'elle leur fait tous les jours ſentir les
lutaires effets de ſa miſéricorde ? Je dis
lus, puiſqu'outre ſa piété maternelle, ſon
térêt même & ſon propre honneur l'en-
ageoit à ſeconder François, & étoit un
ouveau motif pour entrer dans ſes vûes,
pour travailler à les faire heureu-
ement & promptement réuſſir.

Car de quoi s'agiſſoit-il dans la conceſ-
on de cette indulgence que demandoit
int François ? de ſanctifier une Egliſe
epuis long-tems érigée ſous le nom de

Marie, & ſous le glorieux titre de N
tre-Dame des Anges ; de rétablir le cu
que tant de fois la Reine du ciel y av
reçû, & qui commençoit à s'abolir ;
le renouveller, & de le ranimer, de le re
dre plus ſolemnel & plus univerſel. Vo
ce que François avoit entrepris. Il voyc
l'autel de ſa ſainte Mere dans un aba
don qui la déshonoroit & qui le touchoi
& combien de fois à ce ſpectacle s'écri
t-il : *Zelus domûs tuæ comedit me :* Ah
Joan. c. 2. Vierge ſi vénérable & ſi aimable, c'eſt
zéle de votre maiſon qui me dévore. Pui
qu'elle eſt à vous, il faut qu'elle ſoit digr
Pſal. 92. de vous : *Domum tuam decet ſanctitud*
Il faut que vous y receviez les homma
ges qui vous ſont dûs & que tous le
peuples y viennent en foule. Mais pou
y attirer les peuples, de quel moyen
ſervira-t-il ? ſera-ce par une vaine curio
ſité qui les engagera ? ſera-ce par la mag
nificence & l'éclat d'un ſuperbe & nou
vel édifice ? ſera-ce par la pompe & l
variété des ornemens ? non, Chrétiens
on n'y verra briller ni l'argent ni l'or
Mais ſi les vœux de François ſont accom
plis, cette maiſon abandonnée ſera déſor
mais, par un privilége particulier, & ob
tenu du Pere des miſéricordes, un lieu
d'indulgence & de rémiſſion. Ce ſera tout

semble, & le refuge des pécheurs, & la demeure des Saints. Le refuge des pécheurs, qui contrits & pénitens y recevront l'entière abolition de leurs dettes, & qui arrachés de cette espérance s'y rendront de toutes parts. La demeure des Saints, de ces fervens compagnons de François, dont les exemples se répandront au-dehors, gagneront les cœurs, & par un charme secret, attireront aux pieds de Marie & de son autel les villes & les provinces. Marie donc y étoit intéressée; & en priant pour saint François, elle prioit en quelque sorte pour elle-même, puisqu'il étoit question du rétablissement d'un temple bâti sous l'invocation de son nom.

Ce n'est pas tout; mais je prétends qu'elle ne s'y trouvoit pas moins fortement portée par un autre intérêt encore plus cher. Car elle avoit à prier en faveur d'un Ordre religieux, qui de tous les Ordres de l'Eglise devoit être dans la suite des siécles un des plus déclarés & des plus ardens défenseurs des priviléges de cette Vierge & de ses illustres prérogatives. Elle avoit à lui procurer par une reconnoissance anticipée, un des plus grands avantages & l'une des graces les plus singulieres qu'il pût attendre du ciel, qui est l'indulgence de ce jour. Vous me deman-

dez en quoi cet Ordre si célébre à fait v
son zéle pour l'honneur de la mere de Di
& moi je vous demande en quoi il ne
pas fait paroître. Oublions tout le re
& arrêtons-nous à un seul point, qui r
ferme tous les autres. C'est ce saint O
dre, vous le sçavez, mes chers Au
teurs, qui le premier a fait une profess
publique de reconnoître & de soutenir l'i
maculée conception de la Vierge. C'
lui qui l'a prêchée dans les chaires av
l'applaudissement des peuples, lui qui
défendue dans les écoles & les université
lui qui l'a fait honorer dans le Christi
nisme & célébrer par des Offices appro
vés du saint Siége. Oui, c'est à l'Ordre d
saint François que Marie est redevable d
cette gloire. Avant cet Ordre sacré, il étoi
permis de dire & d'enseigner que la mer
de Dieu n'avoit pas été exempte elle
même de la tache originelle, qu'elle avoi
eu dans sa conception le sort commun de
hommes, qu'elle avoit été comme le
autres à ce moment sous l'empire du pé-
ché : mais depuis que François a paru au
monde, depuis que ses enfans y sont
venus, & que tant de maîtres se sont
fait entendre, ce qu'il étoit libre de pu-
blier, est proscrit de nos instructions &
de nos prédications. L'Eglise ne peut plus

offrir ce langage. Elle consent qu'on re-
ée la très-pure conception de la Vierge,
on en instruise les fidéles, qu'on les
rmisse dans cette créance si conforme à
t piété & si avantageuse à la mere de
t Sauveur : mais quiconque oseroit au-
ment s'expliquer en public, elle le désa-
ie comme un téméraire : que dis-je ?
le frappe de ses anathêmes les plus ri-
reux, & le rejette comme un rebelle.
dites-moi si nous devons être surpris,
Marie en vûe de tout cela ait favo-
cet Ordre séraphique d'une protection
te spéciale ; & que le Pere ait reçû
le une assistance particuliere, lorsqu'il
préparoit autant de hérauts & de zéla-
rs de sa gloire, qu'il devoit avoir dans
suite des âges d'héritiers & de succes-
rs ?

Heureux, Chrétiens, si nous avons le
me zéle pour cette sainte mere, & la
me confiance en sa miséricorde. Car
n'est point en vain qu'on l'honore lors-
on l'honore de cœur & en effet. Ce
st point en vain qu'on se confie en elle,
sque c'est une confiance solide & chré-
inne. Or qu'est-ce que l'honorer de cœur
d'effet ? c'est, comme François, ne s'en
ir pas à de stériles paroles, ni à quel-
es prieres que la bouche récite : mais

faire honneur à ſon ſervice par la pu
de nos mœurs & la ferveur de notre p
Et qu'eſt-ce que ſe confier en elle
dement & chrétiennement ? c'eſt à l'ex
ple de François, ne pas tellement co
ter ſur elle & ſur ſon ſecours, qu'on al
donne le ſoin de ſoi-même ? mais
courir avec elle, agir avec elle, ſeco
ſa vigilance maternelle comme nous
mandons qu'elle ſoutienne notre foible
& qu'elle ſeconde nos efforts. Si c'eſt
que nous avons recours à Marie, &
nous nous dévoüons à elle, il n'y a
que nous n'en puiſſions eſpérer. Mais
faiſons-nous? parce que nous ſçavons q
le peut tout auprès de Dieu, nous r
repoſons de tout ſur ſa médiation. P
que nous avons entendu parler de
de miracles qu'elle a opérés, nous n
promettons les mêmes faveurs ſans y
porter les mêmes diſpoſitions. C'eſt a
que nous ſoyons fidéles à quelques
tiques d'une dévotion préſomptueuſe
mal réglée, pour nous tenir quittes de to
autre choſe. Abus, mes chers Auditeu
& erreur. Ce ſeroit donner à la méc
tion de la Mere plus de vertu, qu'à
médiation du Fils. Car Jeſus-Chriſt mê
notre ſouverain médiateur, avec t
ſes mérites, ne nous a pas diſper

travailler & de coopérer nous-mêmes notre salut ; & de-là jugeons, si c'est ne espérance bien fondée, lorsque sans rien ire, ou pour détourner les foudres du el, ou pour obtenir ses graces, nous ous flattons d'avoir une ressource assu- e dans l'interceſſion de la Mere de Dieu. Nous avons vû comment saint Fran- ois pria pour les pécheurs, comment Marie intercéda pour saint François : oyons maintenant ce que Jesus-Christ ccorda à la priere de l'un & de l'autre. e soutiens que c'est un des dons du ciel es plus excellens, & je conclus par cette roisiéme partie.

III. PARTIE.

NOus avons, Chrétiens, dans notre religion des articles de créance bien surprenans ; mais j'ose dire qu'entre les autres, la foi d'une indulgence pléniere n'est pas ce qui doit moins étonner. Elle nous découvre des effets de miséricorde si extraordinaires, que sans la révélation divine & sans l'autorité de l'Eglise, nous ne pourrions soumettre nos esprits à croire un point qui passe toutes nos vûes, & qui est au-dessus de toutes nos espérances. Je n'entreprends pas de pénétrer ces mystères de grace, & la briéveté du tems m'oblige à les présuppoſer. Je ne vous dirai

point qu'il eſt prodigieux qu'un Dieu j
loux de ſa gloire & de ſa juſtice, comm
eſt le nôtre, s'engage à en remettre to
tes les prétentions, à en céder tous les i
térêts, & cela par la voie la plus courte
la plus aiſée, la plus gratuite, qui eſt
conceſſion de l'indulgence. Je ne m'arr
terai point à exalter le mérite & la gran
deur de ce bienfait, capable d'exciter cor
tre les hommes toute l'envie des démons
puiſqu'il eſt vrai qu'un pécheur, eût-i
commis tous les attentats que peut imagi-
ner une créature rebelle, eût-il mérité tou
les tourmens de l'enfer, dès-là qu'il ga-
gne entiérement l'indulgence pléniere, ſe
trouve tout-à-coup pleinement quitte de-
vant Dieu, peut ſe glorifier de ne devoi
plus rien à la juſtice de Dieu, paroît auſſi
net & auſſi pur aux yeux de cette ſouve-
raine majeſté, que s'il ſortoit des eaux du
baptême, qu'il eſt dans la même diſpo-
ſition, pour être admis ſans obſtacle &
ſans délai à la gloire du ciel, que les Mar-
tyrs, lorſqu'ils venoient de répandre leur
ſang : & ſi vous qui m'écoutez, Chrétiens,
vous avez eu aujourd'hui le bonheur de
recevoir la grace de l'indulgence attachée
à cette Egliſe, voilà l'état où vous êtes,
& qui fait que je vous conſidère, non plus
comme des hommes pécheurs, mais com-
me

me des sujets sur qui Dieu a déployé toute sa magnificence, & à qui il ne manque plus que la couronne d'immortalité. Mais encore une fois n'insistons point là-dessus, & contentons-nous d'admirer la bonté divine, qui touchée de la priere d'un seul homme, je dis de François d'Assise, soutenu du suffrage de Marie, condescendit à lui accorder une telle grace pour tous les hommes. Car jamais le Seigneur accorda-t-il rien de semblable à Moyse, à David, à tous les Patriarches de l'ancienne loi ? Moyse sollicite auprès de Dieu le pardon d'une petite troupe de criminels, & à peine l'obtient-il. David même intercéde pour un peuple innocent, & il est refusé. N'en soyons pas surpris, mes chers Auditeurs. Quand Moyse & David prioient, Dieu n'avoit pas ouvert tous ses trésors. C'étoient des Saints de l'ancienne loi, où la justice régnoit encore ; & Jesus-Christ nous assûre que le plus petit dans la loi nouvelle devoit être plus grand qu'eux. Or quel est ce plus petit ? C'est François, qui lui-même a choisi & voulu porter ce nom dans le Royaume de l'Eglise, & dont nous pouvons dire en ce sens : *Qui minor est in regno cœlorum.* *Matth. c. 11.*

Cependant, Chrétiens, pour ne vous pas renvoyer sans quelque connoissance

du don ineſtimable qu'il reçut de Dieu; parcourons-en les prérogatives. Elles ſont rares & ſingulieres; mais n'eſt-il pas étrange que la plûpart les ignorent, lors même qu'ils prétendent en profiter? Je vais dans une courte expoſition vous en inſtruire, afin de remplir mon devoir, & que vous puiſſiez ſatisfaire au vôtre. Appliquez-vous. Je prétends que de toutes les indulgences, celle-ci eſt une des plus aſſûrées & des plus authentiques qu'il y ait dans l'Egliſe, pourquoi? parce que c'eſt une indulgence accordée immédiatement par Jeſus-Chriſt; premier privilége qui lui eſt particulier. Parce que c'eſt une indulgence atteſtée par les miracles les plus certains; autre privilége qui la diſtingue. Parce que c'eſt une indulgence répandue parmi tout le peuple chrétien, avec un merveilleux progrès des ames & de ſenſibles accroiſſemens de piété; dernier privilége qui nous la doit rendre infiniment précieuſe. Reprenons.

Indulgence immédiatement accordée par Jeſus-Chriſt. Il eſt vrai, le Vicaire de Jeſus-Chriſt peut accorder une indulgence; mais quelque autorité qu'il ait pour diſpenſer aux Fidéles les dons de Dieu, l'indulgence qu'il accorde, peut quelquefois n'être de nulle vertu, parce qu'elle peut manquer,

ou d'une cause suffisante, ou d'une autre condition essentiellement requise. Ainsi le déclare la Théologie. Mais une indulgence directement & spécialement accordée par Jesus-Christ, doit être infaillible : car cet Homme-Dieu ne connoît-il pas toute l'étendue de son pouvoir, n'agit-il pas toujours selon les regles de sa sagesse éternelle ; & d'ailleurs étant le maître absolu de ses graces, n'est-il pas dans la distribution qu'il en fait, au-dessus de toute loi, & n'en peut-il pas disposer comme il lui plaît ? Or voilà le premier avantage de l'indulgence dont je parle : ce fut Jesus-Christ en personne qui l'accorda à saint François; mais du reste, & c'est ce que je vous prie d'observer, en obligeant François d'en communiquer avec le souverain Pontife, & de se soumettre là-dessus à son discernement & à ses lumieres. Marque indubitable qu'il n'y eut rien, ni dans la concession, ni dans la publication de cette indulgence, que de solide, que de bien fondé, que de conforme à l'esprit de Dieu. C'est ainsi que Jesus-Christ agissoit, vivant parmi les hommes : c'est ainsi qu'après avoir guéri les malades, il leur recommandoit de se présenter aux Prêtres : *Ite, ostendite vos Sacerdotibus*. Dépendance de l'Eglise qui fut toujours & qui est encore le ca- *Luc. c. 17.*

ractère ſpécial à quoi l'on doit diſcerner les œuvres de Dieu ; & j'aurois ici, Chrétiens, une belle occaſion de vous faire remarquer l'aveuglement de nos hérétiques. Car prenez garde : l'hérétique rejette les indulgences, & ſaint François en publie une. Sur quoi ſe fonde l'hérétique ? ſur ce que l'eſprit de Dieu lui a révélé, dit-il ; & ſur quoi ſe fonde ſaint François ? ſur ce qu'il a appris & reçu de Dieu même. Voilà de part & d'autre le même langage. Mais voyez la différence : elle eſt eſſentielle. Car l'hérétique ſe fonde ſur un eſprit de Dieu, ou plutôt ſur une révélation de Dieu, dont il ſe fait lui-même le juge, & qu'il ne veut ſoumettre à nul autre jugement. En quoi il s'attribue de plein droit un pouvoir, dont il ne peut produire aucun titre légitime ; en quoi, pour ne rien dire de plus, il s'expoſe évidemment à l'erreur, puiſque rien n'eſt plus ſujet à nous tromper, & par conſéquent ne nous doit être plus ſuſpect que notre ſens propre ; en quoi il renverſe toute ſubordination, tout ordre, & jette le troupeau de Jeſus-Chriſt dans une affreuſe confuſion, puiſque ce principe une fois établi, chacun ſans égard à nulle puiſſance ſupérieure, ſe trouvera

maître de s'attacher à ses idées, & de les suivre comme autant de vérités inconteſtables. Mais par une regle toute contraire, l'esprit de Dieu, ou si vous voulez, la révélation de Dieu, sur quoi s'établit saint François, est une révélation sûre & hors de tout soupçon : pourquoi ? parce que c'est une révélation soumise au tribunal de l'Eglise, & reconnue, approuvée par toute l'Eglise. Quelle est donc la témérité, je devrois dire l'extravagance de l'hérétique, de vouloir qu'on le croie sur son esprit qui est un esprit particulier, & de trouver mauvais que saint François soit cru sur le sien, qui est un esprit universel ?

Mais le moyen que l'esprit de François ne fût pas suivi, comme il l'a été de tous les fidéles, après les miracles authentiques par où Dieu lui a rendu, & à l'indulgence qu'il publioit, des témoignages si sensibles & si éclatans ? N'attendez pas de moi que j'entre ici dans un détail de faits, que l'histoire vous apprendra, & dont elle conservera le souvenir jusques à la fin des siécles. Je sçais qu'il y a de ces esprits mondains & prétendus-forts, qui par la plus bizarre conduite, veulent des miracles pour croire, & ne veulent croire nul miracle ; qui pour éviter un excès,

donnent dans un autre beaucoup plus dangereux ; c'eſt-à-dire, qui pour ne ſe laiſſer pas entraîner aux erreurs populaires par une crédulité trop facile, s'obſtinent contre les faits les plus avérés par une incrédulité opiniâtre ; qui ne reconnoiſſent, ni les miracles des premiers ſiécles, parce qu'ils ſont trop éloignés d'eux, ni ceux de ces derniers ſiécles, parce qu'ils ſont trop près deux, comme ſi de nos jours le bras de Dieu s'étoit raccourci ; qui néanmoins voudroient d'ailleurs réduire tout au témoignage de leurs yeux, comme s'il n'y avoit rien de croyable dans le monde que ce qu'ils ont vû ou que ce qu'ils voient ; comme ſi Dieu, pour les convaincre, devoit faire ſans ceſſe de nouveaux prodiges ; comme s'il falloit à un eſprit droit & ſage d'autres preuves qu'une tradition commune & appuyée ſur la parole de tant de témoins. Non, mes chers Auditeurs, ne nous piquons point de cette prudence profane, ſi contraire à la docilité chrétienne. Ne croyons pas ſans raiſon à tout eſprit ; l'Apôtre nous en a avertis, & c'eſt l'avis que je vous donne moi-même : mais auſſi ſans raiſon, ne nous faiſons pas une maxime générale de contredire tout ce qui ne ſe trouve pas conforme à nos vûes, & qui nous paroît

hors des voies ordinaires. Quand donc on nous parle de ces merveilles qui ne purent avoir d'autre principe que la toute-puissance de Dieu, & qui servirent à François de gages certains pour confirmer la grace qu'il avoit obtenue, & pour en attester la vérité; quand on nous raconte en particulier ce qu'éprouva l'Evêque d'Assise, lorsqu'au milieu de tout le peuple assemblé, sur le point de publier l'indulgence de Portiuncule, & voulant la limiter au nombre de dix années, il ne put jamais prononcer une parole, & se sentit forcé de déclarer solemnellement qu'elle étoit perpétuelle; quand on nous fait le récit de tant d'autres événemens miraculeux, adorons la vertu divine qui opère de telles œuvres, & rendons à la vérité reconnue & si solidement prouvée, l'humble & le juste hommage de notre soumission.

Mais de quoi, mes chers Auditeurs, nous devons sur-tout bénir le Seigneur, c'est des admirables progrès & des fruits de grace qu'a produits dans les ames la sainte indulgence dont je voudrois ici vous faire connoître toute la vertu. Elle s'est répandue dans toutes les parties du monde, & qui peut dire les salutaires & heureux changemens qu'elle y a opérés?

Les peuples l'ont reçue avec respect, l'ont recherchée avec ardeur, s'en sont servis pour la réformation & la sanctification de leurs mœurs. Combien de pécheurs ont profité de ce don de Dieu, non-seulement pour acquitter leurs dettes passées, mais pour se mettre en garde & se fortifier contre l'avenir, pour rompre une habitude criminelle qui les tyrannisoit, pour éteindre le feu d'une aveugle convoitise & d'une passion sensuelle qui les brûloit, pour reprendre la voie du salut qu'ils avoient quittée, & pour y marcher avec assûrance ? Combien de chrétiens lâches & tiédes, au pied de l'autel où ils étoient venus se laver dans ce bain sacré & recueillir ce précieux trésor, se sont tout-à-coup sentis animés, excités, transportés ; ont formé le dessein d'une vie toute nouvelle ; & de froids & indifférens qu'ils étoient, sont sortis pleins de zéle & d'une ferveur qui les a soutenus durant tout le cours de leurs années ? Combien de Justes ont puisé dans cette source divine & intarissable les plus pures lumieres pour les éclairer, les plus hauts sentimens pour les élever, d'abondantes richesses qu'ils ont conservées, multipliées, fait croître au centuple pour l'éternité. Voilà ce que l'on a vû tant de fois, ce que l'on a tant

e fois admiré, sur quoi tant de fois on
est écrié : *Digitus Dei est hic*, le doigt *Exod.*
e Dieu est là. Mais aussi, Chrétiens, par- c. 8.
e qu'il n'y a rien de si utile & de si saint
ù le relâchement de notre siécle ne se
oit glissé, combien d'autres ont perdu &
erdent encore un talent qui leur devroit
tre si cher, & que le Pere de famille
eur met dans les mains pour le faire va-
oir ? C'est avec cette derniere réflexion
que je vous renvoie.

Je ne parle point de ceux qui volontai-
rement & de gré consentent à se priver
d'un bien qu'ils rechercheroient au-delà
des mers, s'ils le sçavoient autant estimer
qu'il mérite de l'être ; gens terrestres &
grossiers dans toutes leurs vûes, insensi-
bles aux intérêts de leur ame, plus avides
d'un gain temporel & périssable, que de
tous les dons du ciel & de toutes les in-
dulgences de l'Eglise. Je n'en dis rien,
parce qu'ils ne sont pas ici présens pour
écouter ce que je dirois. Ce qu'ils négli-
gent maintenant, sera le sujet un jour de
leurs regrets ; & le traitement le plus doux
qu'ils puissent espérer de Dieu, c'est de
gémir long-tems dans les flammes venge-
resses où il faut expier après la mort, ce
que l'on n'a pas pris soin de purifier pen-
dant la vie. Je parle donc seulement des

autres, qui plus fidéles en apparence & plus vigilans, ont pris, à ce qu'il semble les mesures convenables, pour se disposer à l'indulgence qui leur est offerte. Je prétends que de ceux-là même il y en a un très-grand nombre à qui elle n'est point appliquée. Mais, dites-vous, ils ont fait ce qu'ils ont cru nécessaire pour cela : or on les a vûs aux tribunaux de la pénitence confesser leurs péchés; on les a vûs à la table de Jesus-Christ participer aux saints mystères, & il y a lieu de penser qu'ils y sont venus en état de grace. Tout cela est vrai, si vous le voulez, mes chers Auditeurs, & néanmoins je m'en tiens toujours à ma proposition, & je dis qu'avec toutes ces dispositions, ils ne peuvent encore compter de s'être suffisamment & dignement préparés. Car il falloit renoncer pleinement au péché, c'est-à-dire, il falloit renoncer non-seulement au péché mortel, mais au véniel; non-seulement à l'acte du péché, mais à toute affection au péché. S'il reste dans le cœur le moindre desir, la moindre attache criminelle & volontaire, fussiez-vous de toutes les sociétés, eussiez-vous part à toutes les dévotions, jamais vous ne recevrez le fruit d'une indulgence pléniere. Ainsi l'enseigne toute la Théologie, fondée sur ce

principe de foi, que Dieu ne remet point la peine du péché, tandis que l'affection au péché perſévère dans une ame. Or, diſent les docteurs, l'indulgence pléniere eſt une rémiſſion générale de la peine dûe à tous les péchés. Donc elle ſuppoſe que toute affection au péché, pour léger qu'il ſoit, ait été détruite par un renoncement total & abſolu. Condition eſſentielle, & condition bien raiſonnable. Car Dieu vous dit : Ceſſez de vouloir m'offenſer, & je ceſſerai de vouloir vous punir. Eſt-il rien de plus juſte? mais tout juſte qu'il eſt, Chrétiens, qui de vous l'a fait? ſoyez-en juges vous-mêmes, puiſqu'il n'y a que vous-mêmes qui le puiſſiez ſçavoir, & qui en puiſſiez juger. Cependant, ô mon Dieu, nous ne ceſſerons point de rendre à votre infinie miſéricorde de ſolemnelles actions de graces. Vous pourriez au moment que nous nous ſéparons de vous par le péché, nous abandonner, & nous livrer à toute la rigueur d'une juſtice inéxorable : mais vous nous préſentez la pénitence comme un bouclier pour parer à vos coups & pour les détourner. Ce n'eſt point aſſez, & parce que la pénitence, en nous réconciliant avec vous, nous impoſe de longues & de pénibles ſatisfactions, vous voulez bien encore ſur cela, Sei-

gneur, vous relâcher de vos droits. Vous nous offrez l'indulgence, vous nous la faites annoncer par vos Miniſtres, vous l'attachez aux exercices du chriſtaniſme les plus ordinaires & les plus faciles. Heureux, ſi nous entrons dans cette voie que vous nous ouvrez, & qui au ſortir de ce monde, doit nous conduire à vous, pour vous poſſéder éternellement. Ainſi ſoit-il.

SERMON
POUR LA FESTE DE SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE.

Quis similis tuî in fortibus, Domine, quis similis tuî ? magnificus in sanctitate.
Qui d'entre les forts vous peut être comparé, & qui vous est semblable, Seigneur, à vous, qui êtes grand & magnifique dans votre sainteté ?
Au Livre de l'Exode, chapitre 15.

C'Est ainsi que parla Moyse, quand il vit l'éclatant miracle que Dieu par son ministère avoit opéré en faveur des enfans d'Israël, les tirant de l'Egypte, & divisant les eaux de la mer rouge, pour les faire passer au milieu des abymes, où leurs ennemis devoient être submergés. Je me sers aujourd'hui de ces paroles, pour faire l'éloge d'un Roi, qui par une heureuse & singuliere conformité non-seulement avec Moyse, mais avec Dieu mê-

me, dont le zéle l'animoit, a porté juſques dans l'Egypte ſes armes victorieuſes, s'y eſt rendu redoutable aux ennemis du nom chrétien, y a fait des miracles de valeur, auſſi-bien que de piété, pour la délivrance du peuple de Dieu. Moyſe ſaiſi d'étonnement à la vûe du prodige dont il étoit témoin, s'écrie que Dieu eſt magnifique dans ſa ſainteté, & il nous donne par-là une des plus hautes idées que nous puiſſions concevoir de l'excellence de Dieu. Il ne dit pas que Dieu eſt magnifique dans les tréſors de ſa ſageſſe, dans les œuvres de ſa puiſſance, dans les effets de ſa miſéricorde, ni dans aucun autre de ſes divins attributs. Il s'arrête à la ſainteté, *Magnificus in ſanctitate* : & nous ne devons pas en être ſurpris, dit ſaint Chryſoſtôme, expliquant ce paſſage. Car la ſainteté eſt dans les attributs de Dieu ce qu'il y a de plus parfait, de plus grand, de plus adorable; & même tous les autres attributs que Dieu poſſéde, ne ſont dignes de nos adorations, que parce qu'ils ſont inſéparables de ſa ſainteté. D'où il s'enſuit que la magnificence de la ſainteté eſt en Dieu, comme la grandeur de la grandeur même, & comme la perfection de la perfection même. Moyſe avoit donc raiſon de demander à Dieu : Qui d'entre les forts,

ô Seigneur, eſt ſemblable à vous, & qui d'entre les hommes de la terre a l'avantage de participer à cette magnifique ſainteté, dont vous êtes l'exemplaire & le modéle? *Quis ſimilis tui? magnificus in ſanctitate.* Or j'oſe ici répondre en quelque maniere à cette queſtion. Car j'ai à vous produire un ſaint, dans la perſonne duquel vous avouerez que ce caractère (ſelon la meſure que Dieu veut bien le communiquer à la créature, & lui en faire part) a éminemment paru. C'eſt l'incomparable ſaint Louis, dont nous célébrons la fête, & qui par un effet de la grace de Jeſus-Chriſt, eſt parvenu à cette divine reſſemblance, *Magnificus in ſanctitate.* Ç'a été un homme magnifiquement ſaint, héroïquement ſaint, &, ſi j'oſe me ſervir de cette expreſſion, royalement ſaint. Voilà tout le fonds de ſon panégyrique. Il falloit être pour cela auſſi élevé dans le monde que ſaint Louis : car pour nous, Chrétiens, dans la médiocrité des conditions où Dieu nous a fait naître, ce titre ne nous convient pas. Nous pouvons bien, & nous devons être humbles dans la ſainteté, fidéles dans la ſainteté, ſincères dans la ſainteté; conſtans & fermes dans la ſainteté, mais il ne nous appartient pas d'être magnifiques dans la ſainteté.

C'eſt le privilége des grands, quand il plaît à la providence d'en faire des Saints; & entre ceux que Dieu a choiſis pour les ſanctifier ſur le trône, c'eſt la louange particuliere de notre Saint. Car dans les principes de la vraie religion, nous pouvons dire en quelque ſorte de ſaint Louis, ce que les Romains idolâtres diſoient de leurs Empereurs, qui avoient été mis au nombre des Dieux : *Reliquos Deos accepimus : Cæſares dedimus* : pour les autres Dieux de l'Empire, diſoient-ils, nous les avons reçûs du ciel; mais pour ceux-ci qui étoient nos princes, le ciel les a reçus de nous. Et moi je dis : Pour les autres Saints que nous honorons dans le monde chrétien, l'Egliſe nous les a donnés; mais pour ſaint Louis, c'eſt la France qui l'a donné à l'Egliſe. Nous avons donc tous, comme François, une obligation ſpéciale de l'honorer, & nous en avons une encore plus étroite & plus indiſpenſable de l'imiter. Car ſa ſainteté quoique royale & magnifique, ne laiſſe pas, comme vous verrez, d'être auſſi-bien que celle de Dieu, un exemple pour nous; & c'eſt à moi de vous appliquer cet exemple, après que nous aurons demandé les graces & les lumieres du ſaint-Eſprit par l'interceſſion de Marie. *Ave, Maria.*

C'Eſt un ſentiment, Chrétiens, très-injurieux à la providence, de croire qu'il y ait dans le monde des conditions abſolument contraires à la ſainteté, ou que la ſainteté par elle-même puiſſe avoir quelque choſe d'incompatible avec les engagemens de certaines conditions & de certains états, dont il faut néanmoins reconnoître que Dieu eſt l'auteur. Or pour vous détromper d'une erreur ſi dangereuſe, il me ſuffit de vous mettre devant les yeux l'exemple de ſaint Louis, & voici toute la preuve de ce que je prétends établir dans ce diſcours pour votre inſtruction, & pour l'édification de vos ames. Saint Louis a été ſur la terre un grand Roi & un grand Saint; on peut donc être ſaint dans tous les états, & dans toutes les conditions du monde. Raiſonnement ſenſible & convaincant. Car enfin s'il y avoit dans le monde une condition difficile à accorder avec la ſainteté, il eſt évident, & vous en convenez vous-mêmes, que ce ſeroit la Royauté. Cependant, grace à la providence de notre Dieu, la Royauté n'a point empêché ſaint Louis de parvenir à une éminente ſainteté; & la ſainteté éminente à laquelle ſaint Louis eſt parvenu, ne l'a point empêché de remplir dignement

& excellemment les devoirs de la Royauté. Je dis plus : ce qui a rendu saint Louis capable d'une si haute sainteté, c'est la Royauté ; & ce qui l'a mis en état de soutenir si honorablement la Royauté, c'est la sainteté. En deux mots, saint Louis a été un grand Saint, parce qu'étant né Roi, il a eu le don de faire servir sa dignité à sa sainteté, ce sera la premiere partie. Saint Louis a été un grand Roi, parce qu'il a sçu en devenant Saint, faire servir sa sainteté à sa dignité ; ce sera la seconde partie. Deux vérités, dont je tirerai pour notre consolation deux conséquences également touchantes & édifiantes, l'une, que l'état de vie, où nous sommes appellés, est donc dans l'ordre de la prédestination éternelle, ce qui doit le plus contribuer à nous sanctifier devant Dieu ; l'autre, que notre sanctification devant Dieu, est donc le plus sûr & le plus efficace de tous les moyens, pour nous rendre nous-mêmes selon le monde, parfaits & irrépréhensibles dans l'état de vie où nous sommes appellés. C'est un Roi qui va nous apprendre l'un & l'autre. Appliquez-vous.

DE quel que maniere que nous concevions la sainteté, & quelque plan que nous

ous eu faſſions, être ſaint ſelon toutes
s regles de l'Ecriture, c'eſt avoir pour
Dieu un zéle fervent, accompagné d'une
umilité profonde. C'eſt aimer ſon pro-
hain, non pas de parole, mais en vérité
c par œuvres, en lui rendant tous les de-
oirs d'une charité tendre & efficace.
C'eſt être ſévère à ſoi-même, & com-
ne parle le grand Apôtre, crucifier ſa
hair avec ſes paſſions & ſes deſirs dé-
églés par la pratique d'une mortification
ſolide. Arrêtons-nous là, Chrétiens,
pour reconnoître les graces extraordinai-
es, les graces prévenantes & ſurabon-
dantes, les graces victorieuſes & miracu-
leuſes, dont Dieu a comblé ſaint Louis.
En effet, ces trois choſes eſſentielles en
quoi je prétends avec ſaint Jérôme, que
la vraie ſainteté conſiſte, ſont celles qu'on
a toujours crû d'une plus difficile allian-
ce avec la grandeur du monde, & pour
leſquelles la condition des grands du
monde a toujours eu plus particuliérement
beſoin de la toute-puiſſante grace de Je-
ſus-Chriſt. Car voilà, diſoit ſaint Jérôme,
depuis la corruption du péché, les trois
déſordres, & les funeſtes écueils de la
grandeur mondaine. Par l'énorme abus
que nous en faiſons, elle nous devient à
l'égard de Dieu la ſource d'un ſecret or-

gueil qui nous fait perdre l'humilité, le zéle de la Religion. Elle nous donne l'égard du prochain une dureté de cœu qui nous rend insensibles aux maux d'au trui, & qui étouffe en nous la compassio & la miséricorde. Elle nous inspire à l'é gard de nous-mêmes un amour-propr sans mesure, qui va jusqu'à nous fair secouer le joug de la pénitence & de l'aus térité chrétienne. Effets malheureux qu les Saints ont déplorés, & dans la vû desquels David a tremblé. Or par un visible miracle de la grace de Jesus-Christ, cette grandeur du monde si dangereuse, n'a point été dans la personne de saint Louis, sujette à ces désordres, puisqu'elle n'a point empêché que saint Louis n'ait été un Prince parfaitement dévoué à Dieu, n'ait eu pour son peuple le cœur d'un pere charitable, n'ait exercé contre soi-même toute la sévérité de l'Evangile. Disons mieux, puisque la grandeur même souveraine, n'a servi qu'à faire paroître saint Louis humble devant Dieu avec plus de mérite, charitable envers son prochain avec plus d'éclat, sévère à soi-même avec plus de force & plus de vertu. D'où je conclus que la Royauté, bien loin d'avoir été en lui un obstacle à la sainteté, fut au contraire le grand moyen par

il s'éleva à la plus héroïque sainteté. ntrons là-dessus dans un détail qui vous nvaincra & qui vous instruira.

Saint Louis le plus grand des Rois, a é devant Dieu le plus soumis & le plus umble des hommes. C'est ce qu'il a posé our fondement de tout l'édifice de sa erfection. Voilà la pierre ferme sur laquelle comme un sage architecte, il a âti. Son humilité, qui fut sa vertu dominante, fit que ce saint Monarque, malré sa souveraineté, ou plutôt par la raison même de sa souveraineté, ne se considéra jamais dans le monde, que comme un sujet né pour dépendre de Dieu; & our obéir à Dieu. Il étoit Roi, & il toit chrétien : mais accoutumé à peser es choses dans la balance du sanctuaire, l préféra toujours la qualité de chrétien à celle de Roi; parce qu'être Roi, disoit-il, c'est être, mais à titre onéreux, le maître des hommes; & être chrétien, c'est être par un solemnel & éternel engagement, serviteur de Jesus-Christ. Or cette servitude qui l'attachoit à Jesus-Christ, lui paroissoit mille fois plus honorable, mille fois plus estimable & plus aimable que la domination de tout l'univers. De là vient qu'il se glorifioit hautement de ce nom de chrétien, & qu'il

avoit comme chrétien une vénération pa
ticuliere, une tendre dévotion, une p
dilection pour le lieu où il avoit reçu
ſaint Baptême. C'eſt pour cela qu'en
toutes les villes de ſon Royaume, celle
Poiſſy lui étoit ſi chère; & que pour
tisfaire ſa piété, ſupprimant tous les a
tres noms qui marquoient ſa puiſſance
la terre, il ſe contentoit ſouvent de ſign
Louis de Poiſſy, parce que c'étoit là p
une ſeconde naiſſance, infiniment plus
luſtre que la premiere, qu'il ſe ſouvenc
d'avoir été régénéré en Jeſus-Chriſt;
où il ſçavoit que ſon nom avoit été in
crit dans le livre de vie, & mis au non
bre des fidéles pour être écrit dans le cie
Tel étoit, dis-je, le ſentiment qu'il avo
de ſa profeſſion de chrétien. Au contra
re, celle de Roi ne lui parut jamais qu
comme un fardeau peſant, que comme u
poids terrible, dont il étoit chargé, &
ſous lequel il gémiſſoit, n'y trouvant poin
d'autre avantage que de ſe voir par là dan
une indiſpenſable obligation d'être enco
re plus ſujet à Dieu que ſes ſujets mê
mes. Car pourquoi ſuis-je Roi, ajoûtoit-
il ſinon pour faire régner Dieu, pou
établir, pour maintenir, pour amplifier
l'Empire de Dieu? C'eſt pour cela qu'il
m'a choiſi; & ce caractère de Roi, qui

ar rapport aux hommes que je gouverne, ſt un caractère de prééminence & de ſu-ériorité, par rapport à Dieu au nom de ui je les gouverne, n'eſt pour moi qu'-ne dépendance, mais une dépendance ſa-utaire, & dont je fais tout mon bonheur. Voilà comment en jugeoit ſaint Louis; & voilà ce qu'il enſeignoit à Philippe ſon ils, héritier de ſa couronne. Voilà ce qu'il ui inſpiroit : le reſpect de Dieu, & le mé-ris de la vaine grandeur du monde. Or le là, mes chers Auditeurs, procédoit e zéle admirable qu'il eut toujours pour out ce qui concernoit la gloire de Dieu & ſon culte. De là ce zéle pour la pro-agation de l'Evangile, ce zéle pour l'in-égrité & l'unité de la foi; ce zéle pour la diſcipline de l'Egliſe, ce zéle pour la ré-formation & la pureté des mœurs, ce zéle de la maiſon de Dieu qui le dévoroit, & qui lui faiſoit regarder toutes les injures faites à Dieu, comme des outrages faits à lui-même; en ſorte que jamais homme n'eut plus de droit que lui, de dire, comme David, *Zelus domûs tuæ comedit me, & opprobia exprobrantium tibi ceciderunt ſuper me.* Zéle des intérêts de Dieu, fondé ſur cette grande maxime de religion, dont il avoit l'ame pénétrée, qu'être Roi, c'étoit être par office le

miniſtre de Dieu, & l'exécuteur en ch
des ordres de Dieu. Je reprends, & ſu
vez-moi.

J'ai dit, zéle de la propagation de l'
vangile. Car n'eſt-ce pas ce qui détermi
ſaint Louis à ces longs & fameux voy
ges qu'il entreprit, pour faire la guerre a
ennemis du nom chrétien? Conſulta-t-il
pour s'y réſoudre, une autre ſageſſe q
celle dont furent remplis les Apôtre
lorſqu'ils formerent le deſſein d'aller ju
ques aux extrémités du monde pour
porter le flambeau de la foi? & quand
ſaint Monarque s'oubliant lui-même, ſ
crifiant ſa ſanté, expoſant ſa vie, ſorto
de ſon Royaume pour paſſer les mers
avoit-il autre choſe en vûe que l'accroiſſ
ment du Royaume de Jeſus-Chriſt
Avec quel ſoin ne s'employa-t-il pas,
dans la Paleſtine, & dans l'Egypte, à l
converſion des Saraſins? Combien n'e
gagna-t-il pas à Dieu? & quand ces In
fidéles venoient à lui pour embraſſer l
chriſtianiſme, avec quelle joie ne les re
cevoit-il pas, les prenant ſous ſa protectio
Royale, les comblant de graces, leur of
frant & leur aſſûrant des établiſſemen
en France, ſe chargeant de pourvoir
leur inſtruction, & les regardant comm
les plus chéres conquêtes, parce que c'é
toien

bient, disoit-il, autant de sujets qu'il gagnoit à Jesus-Christ & à son Eglise? Un Roi comme saint Louis, plein de cet esprit, n'étoit-il pas un Apôtre dans sa condition; & mourant martyr de son zéle, comme il mourut dans la derniere de ses expéditions, aussi apostolique qu'héroïque, ne pouvoit-il pas avec une humble confiance & sans présomption, dire après saint Paul, qu'il n'étoit en rien inférieur aux plus grands des Apôtres?

J'ai dit zéle de la discipline de l'Eglise. Que ne fit pas saint Louis pour la rétablir dans le Clergé de France, & avec quelle bénédiction & quel succès n'y travailla-t-il pas! Un des scandales du Clergé étoit dans ce tems malheureux la simonie: avec quelle autorité ne retrancha-t-il pas ce désordre, par cette célébre ordonnance, ou pragmatique-sanction, que nous gardons encore comme un trésor, & que nous pouvons bien mettre au nombre de ses précieuses reliques, puisque c'est son ouvrage, & un des plus saints monumens qu'il nous ait laissés! L'abus des biens ecclésiastiques étoit, j'ose parler ainsi, l'abomination de la désolation dans le lieu saint: avec quelle prudence & quelle force n'y chercha-t-il pas le remede, ayant convoqué pour cela

un concile à Paris, où il fit faire sur le
jet des Bénéfices des réglemens, con
lesquels ni le tems ni la coutume ne pr
criront jamais. Réglemens dont il vo
lut être le premier & le plus religie
observateur, s'étant même ôté le pouv
d'en dispenser, & par un serment
lemnel s'étant obligé à n'avoir jamais
cela nulle acception de personne. Rég
mens, si je les rapportois, qui confo
droient le relâchement de notre siécl
& peut-être même sa prétendue sévé
té. Celui qui regarde la pluralité des
tres, que saint Louis traitoit de mon
trueuse, ne suffiroit-il pas pour nous h
milier? Nous nous piquons sur les anci
Canons, d'exactitude & de sévérité chr
tienne; mais nous nous en piquons
spéculation, & saint Louis par son zé
la mettoit en œuvre.

J'ai dit zéle de l'intégrité & de l'uni
de la foi. Car quelle horreur saint Lou
n'eut-il pas de tout ce qui la pouvoit tro
bler, & avec quelle fermeté ne s'éleva-t-
pas contre les héréſies de son tems? Que
le victoire ne remporta-t-il pas sur cell
des Albigeois, à qui il acheva de donne
le coup mortel? Dieu pour combattre le
erreurs qui commençoient dès-lors à na
tre, & qui ont depuis inondé le mond

hrétien, avoit ſuſcité les deux floriſ-ans ordres de ſaint François & de ſaint Dominique. De-là vint l'eſtime & l'af-ection paternelle que ſaint Louis fit pa-oître envers l'un & l'autre, les ayant tou-ours honorés de ſa bienveillance & de ſes ienfaits, parce qu'il les regardoit, diſoit-l, comme les boucliers de la foi catho-que. Et parce que cela même leur avoit ttiré la haine & la perſécution de certains ſprits attachés à ce parti de la nouveauté; ue fit ſaint Louis? il uſa de tout ſon pou-oir pour détruire ce parti; & il en vint à out. Celui qui en étoit le chef, avoit ompoſé un libelle ſchiſmatique, où il écrioit la profeſſion religieuſe. S. Louis n pourſuivit à Rome la condamnation & le fit publiquement lacérer; non point ar une ſimple raiſon d'Etat, pour préve-ir les troubles qu'ont coutume de cau-er ces ſortes de diſſentions; mais par eſ-rit de religion, parce que jamais il n'ou-lia qu'il étoit, comme Roi chrétien, hargé devant Dieu du ſacré dépot de la oi, & que c'étoit à lui d'en maintenir unité & l'intégrité, en réprimant avec igueur tout ce qui pouvoit y donner moindre atteinte.

J'ai dit zéle de la réformation & de la ureté des mœurs. Quelle ample matie-

re ce seul article ne me fournit-il pas
Jusques au regne de saint Louis, le blas
phême, quoiqu'exécrable, s'étoit rend
si commun, qu'il avoit cessé ou pres
que cessé d'être en exécration. On e
déploroit le désordre, mais on en remet
toit à Dieu le châtiment. Avec quel cou
rage saint Louis ne l'entreprit-il pas? vou
sçavez le fameux Edit qu'il fit publie
contre les blasphémateurs, & la rigueu
inflexible avec laquelle il voulut qu'o
l'exécutât dans la personne d'un hom
me opulent, à qui il fit percer la lan
gue, parce qu'il avoit profané la sain
teté & la majesté du nom de Dieu. Le
mondains en murmurerent : mais sain
Louis ne compta pour rien d'être censu
ré par les mondains, pourvû que Die
fût vengé. C'est lui qui le premier de no
Rois défendit le duel, & qui pour l'inté
rêt de Dieu, encore plus que de son Etat,
en fit un un crime punissable; après s'être
instruit sur ce point dans une assemblée
de Prélats, & avoir reconnu que ces com
bats si contraires à la tranquillité publi
que, étoient également opposés aux loix
de la conscience & de la religion. C'est lui
qui extermina l'usure, & qui en arrêta le
urs par la sévérité des peines auxquel
il condamna sans rémission les usuriers

lans toute l'étendue de ſon Royaume. Dites-moi un ſeul vice qu'il ait toléré. Il avoit généralement pour tous les impies & tous les hommes vicieux, mais beaucoup plus encore pour les ſcandaleux, cette haine parfaite, dont le Prophéte Royal ſe faiſoit une vertu, quand il diſoit : *Perfecto odio oderam illos.* Et parce qu'il ſçavoit que les plus ordinaires aſyles des hommes de ce caractère ſont les maiſons des Grands, ah! Chrétiens, la belle leçon, non-ſeulement pour les Grands, mais abſolument pour tous ceux qui ſont chargés de la conduite des familles particulieres) S. Louis, afin d'exercer dans l'ordre ce zéle de réforme que Dieu lui avoit inſpiré, commençoit ſelon la parole de l'Apôtre par ſa propre Cour, qui pouvoit bien alors être regardée comme la maiſon de Dieu : *Ut incipiat judicium à domo Dei.* C'eſt-à-dire, qu'il faiſoit faire de tems en tems des informations juridiques de la vie & des mœurs de tous les officiers de ſa Cour; & s'il s'en trouvoit parmi eux de libertins, ſur-tout de libertins par profeſſion; s'il en découvroit de notés & décriés par leurs débauches, quelque mérite d'ailleurs qu'ils puſſent avoir, il les éloignoit de ſa perſonne : étant convaincu, qu'il ne pouvoit ni ne devoit faire nul

Pſ. 136.

1. *Petr.* c. 4.

fond sur la fidélité de ceux qui par libert
nage avoient secoué le joug de Dieu ; &
ayant toujours pris pour regle cette grai
Ps. de maxime de David : *Non habitabit i*
100. *medio domûs meæ qui facit superbiam:* au
cun de ceux qui mépriſent Dieu, n'hab
tera dans ma maiſon ; & je n'aurai pou
ſerviteur que celui qui ſoumis à Dieu
marchera dans une voie droite & pure
Ibid. *Ambulans in via immaculata hic mihi mi*
niſtrabat. Voilà, mes chers Auditeurs, c
qui fait l'eſſentiel & le capital de la ſain
teté d'un Roi. Toutes les autres dévotion
que S. Louis a pratiquées, n'en ont été
pour ainſi dire, que l'acceſſoire. Il eſt vrai
S. Louis avoit fait de ſon palais une mai-
ſon de priere : dans ſes plus importante
occupations, il aſſiſtoit régulierement à
tout l'Office de l'Egliſe ; & ſelon l'exem-
ple du Roi Prophéte, malgré la multitu-
de des affaires, il rendoit à Dieu pluſieur
fois le jour le tribut & l'hommage de ſa
piété. Juſques dans ſes camps & dans ſes
armées, la tente qu'on lui dreſſoit, étoit
une eſpece de ſanctuaire où la divine Eu-
chariſtie repoſoit, auſſi bien que l'Arche
ſous les tentes d'Iſraël. Avec quel foi n'ou-
vrit-il pas le tréſor de ſon épargne pour
racheter de l'Empereur de Conſtantino-
ple la ſainte Couronne, pour laquelle il

ût donné toutes les couronnes du mon-
e ; & avec quelle humilité ne la porta-t-
pas lui-même, la tête & les pieds nuds,
ans l'auguſte temple qu'il avoit fait conſ-
uire pour la placer, & où nous la révé-
ons encore aujourd'hui ? Tout cela étoit
aint ; mais encore une fois, tout cela n'é-
oit en lui que les marques, ou tout au
lus que les effets de la ſainteté. Ce qui
a ſanctifié comme Roi, c'eſt ce zéle ar-
ent qu'il a eû pour l'honneur de Dieu ;
& ce zélè n'eut de ſi merveilleux ſuccès,
que parce qu'il étoit ſoutenu de la puiſ-
ance royale. Car ſi S. Louis n'eût été
Roi, il n'eut jamais fait pour Dieu
ce qu'il a fait. C'eſt ce que j'ai prétendu
vous donner à entendre, quand j'ai dit
que la Royauté n'avoit ſervi qu'à le ren-
dre encore plus ſaint envers Dieu.

Suivant le meme principe, il ne faut pas s'étonner qu'il ait été ſi charitable envers ſon peuple, & qu'il ait aimé ſes ſujets comme ſes propres enfans. Nous en avons dans ſa vie des exemples dont vos cœurs ſeront attendris. N'étoit-ce pas un ſpectacle bien digne de Dieu & bien édifiant pour les hommes, de voir ce Monarque dans la poſture où ſon hiſtoire nous le repréſente, aſſis au pied d'un arbre dans le parc de Vincennes, & recevant lui-mê-

me en personne les requêtes des veu
& des orphelins, consolant les misérab
& les affligés, écoutant les pauvres,
sans distinction rendant justice à tou
monde? Là un simple gazon lui ten
lieu de tribunal; mais ce tribunal dan
simplicité avoit quelque chose de pl
vénérable que celui de Salomon. S. Lou
y étoit attaché par le motif d'une chari
bienfaisante, dont les fonctions, quoiqu
laborieuses, n'avoient rien pour lui d'
néreux. Car il présupposoit toujours q
Dieu l'avoit choisi pour son peuple,
non pas son peuple pour lui; & dans ce
te vûe il se faisoit non-seulement un d
voir & un mérite, mais un plaisir de cor
sacrer à ce peuple que Dieu lui avoit cor
fié, ses divertissemens & son repos, l
santé même & sa vie. Oui, je dis sa vie
qui toute nécessaire qu'elle étoit, ne lu
fut jamais plus précieuse que celle de se
sujets. Il le montra bien dans sa prison
lorsque les Sarrasins lui ayant fait offr
de le mettre en liberté, pourvû qu'i
laissât tous les François de sa suite dans le
fers: A Dieu ne plaise, répondit-il, que
je les abandonne; ils ont été les compa-
gnons de ma fortune, je veux l'être de
leurs souffrances; & comme je ne souhai-
te d'être libre que pour eux, je ne puis

nſentir à l'être ſans eux. Il le montra
en, lorſque dans une autre rencontre il
offrit lui-même à demeurer priſonnier,
ourvû qu'on renvoyât l'armée Fran-
oiſe, qui ſe trouvoit ſur le point de pé-
r. Ce ſont les miracles de ſa charité rap-
ortés dans la Bulle de ſa canoniſation. Il
agiſſoit après la journée de Mazoure, qui
t une journée ſanglante, d'enterrer les
orps des ſoldats tués dans le combat.
out le champ de bataille en étoit cou-
ert, & ils rempliſſoient l'air d'une telle
nfection, que l'on n'oſoit preſque en ap-
rocher. Allons, diſoit S. Louis, exhor-
nt à cette œuvre de piété les Seigneurs
e ſa Cour, allons; ce ſont nos freres, &
s ſont morts pour J. C. Si nous ne pou-
ons leur donner une ſépulture digne
'eux, au moins qu'elle ſoit digne de
ous. Il embraſſoit ces cadavres déja cor-
ompus, & les portoit lui-même com-
ne en triomphe. De quoi la charité chré-
ienne ne nous rend-elle pas capables ?
Je ne vous parle point de ſa tendreſſe pour
es pauvres, ni de ſon zéle pour le ſoula-
gement de leurs misères. Les monumens
qui nous en reſtent, vous l'apprennent
bien mieux que moi. Les hôpitaux ſans
nombre qu'il a fondés; les ſomptueux
établiſſemens qu'il a faits pour toute ſorte

de malheureux, pour toute sorte d'in
gens, pour toute sorte de malades p
les orphelins, pour les veuves, pour
aveugles, pour les insensés, pour les vi
ges dans le péril, & pour les pécheres
converties; ses bonnes œuvres dont to
la France est pleine, ses aumônes qui su
sistent, & que l'Eglise universelle ne ces
ra jamais de publier: *Eleemosynas illi*
enarrabit omnis Ecclesia sanctorum:
aumônes, dis-je, si j'ose m'exprimer ai
si, que la magnificence de sa charité a p
pétuées, & dont les pauvres de J. C.
vent encore; tout cela vous prêche bi
plus hautement que je ne le pourrois fa
re, la charité de S. Louis. Il me suffit
vous dire que cet amour tendre & affe
tueux envers les pauvres, est un des poin
sur lesquels il semble que S. Louis, po
avoir trop suivi son zéle, ait eû plus b
soin d'apologie. Mais ne lui est-il p
glorieux d'en avoir eû besoin sur un t
sujet? En effet, raisonnant selon les idé
de la prudence charnelle, quelques-un
trouvoient qu'en se familiarisant tro
avec les pauvres, il avilissoit sa dignit
Mais il répondoit avec S. Bernard, que l
pauvres, selon l'Evangile, étant les en
fans & les héritiers primitifs du Royau
me du ciel, un Roi de la terre ne pouvo

Eccles. c. 31.

oir avec eux trop de commerce, & qu'il
e devoit pas rougir de paroître au milieu
eux, puiſque toute ſon ambition devoit
tre de régner un jour avec eux : *Nec* *Bern.*
ontemnendum Regi vivere cum talibus,
ujus tota ambitio eſt cum talibus regnare.
eſt donc vrai, mes chers Auditeurs : S.
ouis, à en juger ſelon le monde, aima les
auvres avec excès. Il les logeoit dans ſon
alais, il les recevoit à ſa table, il les ſer-
oit de ſes mains, il leur lavoit les pieds,
panſoit leurs ulcères & leurs plaies ; &
out cela ſelon le monde, ſembloit peu
onvenir à ſa condition. Mais il étoit
erſuadé que tout cela ne répondoit pas
ncore, & ne répondroit jamais à la ſain-
eté de la religion ; que peut-être c'eût
té trop pour un Roi païen, mais que
e n'étoit pas encore aſſez pour un Roi
hrétien ; & que le pauvre dans le chriſ-
ianiſme étant, comme la foi nous l'en-
eigne, la vive repréſentation de Jeſus-
Chriſt, il n'y avoit point de Monarque
qui ne dût non-ſeulement l'aimer, mais
e reſpecter.

Je ſerois infini, ſi j'ajoutois à cette immenſe charité pour le prochain l'auſtérité de ſaint Louis envers ſoi-même. Auſtérité qui dans la condition & le rang où Dieu l'avoit fait naître, ne doit pas

être considérée comme une simple vert
mais comme un miracle de la grace, &
la grace la plus puissante de Jesus-Chr
Austérité qui fit de S. Louis, sinon
martyr de la foi, au moins un martyr
la pénitence, mais de la pénitence la p
méritoire devant Dieu, puisqu'elle ét
jointe à une parfaite innocence. Le F
de Dieu disoit aux Juifs en leur parla
de Jean-Baptiste : Qu'êtes-vous allé ch
cher dans le désert? un homme vêtu av
molleſſe ? c'est dans les palais des R
qu'on trouve ceux qui s'habillent de
sorte : *Ecce qui mollibus vestiuntur, in a*
Matt. c. 11. *mibus regum sunt.* Mais souffrez, ô div
Sauveur, que votre proposition, quo
que générale, ne soit pas aujourd'hui sa
exception. Car j'entre dans la Cour
S. Louis ; & bien loin d'y trouver u
homme mollement vêtu, j'y trouve u
Roi couvert d'un affreux cilice, attén
de jeûnes, couché sous le sac & sur l
cendre : un Roi qui, pour se préserve
de la corruption des plaisirs du monde
châtie son corps & le réduit en servitu
de ; qui efface par de rigoureuses morti
fications, les plus légères taches de so
ame ; qui non content de crucifier sa chair
& d'en faire une hostie vivante qu'il im
mole à Dieu chaque jour, tient son esp

dans une continuelle sujettion, toujours occupé à combattre ses passions, à régler ses inclinations, à modérer ses desirs, à ne rien permettre & à ne se rien pardonner; juge sévère de lui-même, parce qu'il s'est soumis au jugement de personne. Voilà ce que je trouve, non dans le désert, mais dans la Cour d'un Roi: & voilà, mes chers Auditeurs, ce que Dieu m'oblige à vous représenter dans cette fête, ou pour votre édification, ou pour votre condamnation. Pour votre édification, si vous en sçavez profiter; ou pour votre condamnation, si vous n'êtes pas touchés de cet exemple. Voilà ce que Dieu vous opposera dans son dernier jugement. Un Roi humble, un Roi mortifié, un Roi pénitent, tout saint qu'il est d'ailleurs, voilà ce qui vous confondra. Ce ne sera plus la Reine du midi qui s'élévera contre vous, *Regina austri surget in judicio*: ce sera votre Roi qui reprenant sur vous dans ce jour terrible tout son pouvoir & tous ses droits, prononcera des arrêts contre votre orgueil, contre vos relâchemens & vos tiédeurs, contre votre dureté pour les pauvres, contre votre luxe & votre amour-propre. Que répondrons-nous & de quelle excuse nous servirons-nous? Car si S. Louis a pû être humble

Matth. c. 12.

ſur le trône, à quoi tient-il que nous
le ſoyons dans des conditions où to
nous porte à l'humilité; dans des ét
où nous n'avons qu'à être raiſonnable
pour pratiquer l'humilité : où ſans no
méconnoître nous-mêmes, nous ne po
vons oublier les engagemens indiſpe
ſables que nous avons à vivre dans l'h
milité ? S. Louis, au milieu des délic
de ſa Cour, a pû être pénitent : qui no
empêche de l'être dans de continuell
épreuves où nous nous trouvons, dans l
maladies, dans les ſouffrances, dans l
pertes des biens, dans tous les accidens
toutes les diſgraces à quoi nous ſomme
expoſés, & où il ne nous manque qu'un
acception volontaire & une ſoumiſſio
chrétienne ? Si S. Louis dans la condui
te des armées & le gouvernement d'u
Etat, a pû conſerver le recueillement in
térieur, & l'habituelle diſpoſition d'un
union intime avec Dieu, à qui nous en
pouvons-nous prendre, ſi nous menon
une vie diſſipée & toute extérieure, dan
les affaires & les menus ſoins qui nous oc-
cupent ? A la vûe de ce grand Saint, quel
prétexte même apparent pouvons-nous
avoir, pour nous diſpenſer d'être ſaints;
A vons-nous dans le monde de plus grands
obſtacles à ſurmonter, de plus violentes

ntations à vaincre, des écueils plus fu-
eſtes à éviter, & des ennemis plus redou-
ables à combattre ? Ah ! Chrétiens, je le
épéte,& je ne puis trop vous le dire:pro-
rons de cet exemple ; & afin que Dieu
ans le jour de ſa colere ne s'en ſerve pas
ontre nous, ſervons-nous-en dès main-
enant contre nous-mêmes. Convaincus
ar l'exemple de S. Louis (pratique ex-
ellente à laquelle je réduis tous le fruit
e cette premiere partie) convaincus par
'exemple de S. Louis, qu'il n'y a point
ans le monde de condition, où l'on ne
uiſſe être chrétien & parfait chrétien,
e nous plaignons plus de celle où l'or-
re de Dieu nous attache, & ne rejettons
lus ſur elle les déréglemens, ni les imper-
ections de notre vie. Si nous ſçavons,
omme S. Louis, faire un bon uſage de
otre condition, bien loin qu'elle ſoit un
bſtacle à notre ſalut, nous y trouverons
es ſecours infinis pour le ſalut ; bien loin
u'elle nous diſſipe & qu'elle nous dé-
ourne de Dieu, nous y trouverons mille
ujets de nous élever à Dieu, de nous
oumettre à Dieu, d'accomplir les deſſeins
e Dieu ; bien loin qu'elle nous empêche
e pratiquer les vertus chrétiennes, elle
nous en fournira de fréquentes occaſions :
'eſt-à-dire, que nous trouverons ſans ceſ-

se dans notre condition des occasions
pratiquer la pénitence, la patience, l
béissance; des occasions de pratique
charité, la douceur, l'humilité. Pro
dence de mon Dieu, que vous êtes a
rable & que vous êtes aimable, de n
faciliter ainsi les voies du salut éterne
& de nous avoir donné dans la perso
du saint Roi que nous honorons un m
dele de perfection si engageant & si to
chant! Ne la cherchons point, mes ch
Auditeurs, non plus que S. Louis, ne
cherchons point, cette perfection, h
de notre condition. C'est dans la Roya
té & sur le trône que S. Louis a trou
la sienne; & c'est dans la médiocrité
l'état où Dieu nous a appellés, que no
trouverons la nôtre. La dignité de
Louis lui a servi à relever sa sainteté
c'est ce que vous avez vû: & par le pl
heureux retour, sa sainteté lui a ser
à relever sa dignité, c'est ce que vo
allez voir dans la seconde partie.

II. PART. CE n'est pas d'aujourd'hui que les mon
dains ont eû sur le sujet de la piété & de l
sainteté chrétienne, les plus injustes & le
plus malignes idées; & c'est de tout tem
qu'il s'en est trouvé d'assez aveugles, o
plutôt d'assez pervertis, pour prétendr

la perfection évangélique, par les
ſons eſſentielles qu'elle a avec l'humi-
li, rendoit les hommes incapables des
gndes choſes; qu'elle leur abattoit le
urage, qu'elle détruiſoit en eux les ſen-
mens d'une noble & honnête émulation,
'elle y affoibliſſoit les lumieres de la
idence; en un mot, qu'en ſuivant ſes
x, & s'attachant à ſes principes, il étoit
poſſible de proſpérer dans le monde. Er-
r renouvellée par un faux Sage de ces
rniers ſiécles, & tentation dangereuſe
nt l'eſprit de menſonge s'eſt prévalu,
ur étouffer dans les ames foibles les ſe-
ences de la religion, & pour faire ſous le
étendu nom de politiques un nombre
fini de libertins & d'impies. Il ne fal-
it pas une moindre autorité que celle
S. Paul, pour renverſer une doctri-
ſi pernicieuſe : & ce grand Apôtre ne
uvoit pas mieux la confondre, qu'en
i oppoſant la maxime contradictoire; &
utenant, que la piété, ſans avoir des
es baſſes & intéreſſées, eſt utile à tout,
ietas ad omnia utilis, & que c'eſt à elle
ne les avantages de la vie préſente, auſſi-
en que ceux de la vie future, ont été pro-
is, *Promiſſionem habens vitæ quæ nunc*
& futuræ. Mais S. Paul avec toute ſon
torité auroit eû peut-être de la peine à

1. *Tim.* c. 4.

Ibid.

nous persuader cette vérité, si Dieu a voit pris soin de nous la rendre sensible d'illustres exemples. Et c'est, mes ch Auditeurs, ce que vous allez voir enc dans l'exemple de S. Louis, qui tout sa Roi qu'il étoit selon l'Evangile, n'a laissé d'être selon le monde, non-seu ment un grand Roi, mais sans cont tation un des plus grands Rois, qui jam aient porté le sceptre. Je dis grand d tous les états où la grandeur d'un Sou rain peut & doit être considérée. Car i été grand dans la guerre, il a été gra dans la paix, il a été grand dans la pros rité, il a été grand dans l'adversité, i été grand dans le gouvernement de s Royaume, grand dans sa conduite avec étrangers, grand dans l'estime de ses e nemis mêmes; & tout cela par cette sai teté de vie qui reluisoit dans sa personn & qui malgré la politique du monde, le caractère de distinction qui l'a élevé a dessus de tous les Rois de la terre. J donc droit de dire de lui, prenant la ch se dans le second sens de la propositi que j'ai avancée, qu'il a été magnifiq dans la sainteté, *Magnificus in sanctita* Encore un moment de votre attentio

S. Louis, par une alliance rare, & q ne convient qu'aux héros, a été tout à

fes un Roi guerrier, & un Roi pacifique; comme telle il a encore paru entre les forts, semblable à celui qui s'appelle dans l'Ecriture, tantôt le Dieu de la paix, & tantôt le Dieu des armées. *Quis similis tibi in fortibus, Domine?* Mais parce que S. Louis étoit un héros chrétien & formé sur le modéle de Dieu, il n'a été guerrier & pacifique qu'en saint & en homme de Dieu. C'est-à-dire, il n'a point aimé la paix, pour vivre dans l'oisiveté & dans la molleſſe; & il n'a point fait la guerre pour chercher une fauſſe gloire, ni pour ſatisfaire une iniquiéte & vaine ambition. Il a fait la guerre pour réprimer la rebellion, & pour pacifier ſes Etats; & il a entretenu la paix dans ſes Etats, pour aller déclarer la guerre aux ennemis de Dieu. Or par-là, dans l'un & dans l'autre, il s'eſt acquis la réputation du plus grand Roi de la chrétienté. En effet, quand je lis dans nos annales ces mémorable expéditions de S. Louis contre les Princes infidéles, & ces exploits de guerre dans l'Orient, ſi approchants du miracle: quand je me repréſente ce Monarque à la tête de l'armée Françoiſe, forçant le port de Damiette, faiſant ſur un rivage ennemi la plus hardie deſcente qui fut jamais; & à la vûe de vingt mille

combattans qui s'y oppoſoient, ſe en-
dant, malgré toute leur réſiſtance, mai-
tre de la place : quand je me l'imagin aux
priſes avec les Turcs & avec les Sarr ns,
dans ces trois fameuſes batailles qu'i eur
livra, & où, comme parle un de nos
hiſtoriens, il faiſoit tout enſemb la
fonction de ſoldat, de capitaine, & de
général; inſpirant aux ſiens par ſa pr n-
ce toute l'ardeur de ſon courage, ſe dé-
gageant lui ſeul d'un gros d'ennemis qui
le tenoit enveloppé, & ſortant de-là vic-
torieux ſans autre ſecours que celui ſa
propre valeur : quand je compare tou la
avec ce qu'on nous vante des ſiécles pa-
phanes, je ne crains point d'exagér r,
en diſant, que la Gréce, ni l'ancie ne
Rome n'ont jamais rien produit de ſi
héroïque. Mais quand je viens d'aill rs
à penſer, que ce qui rendoit ce grand ho
ſi intrépide, ſi fier, ſi invincible, c'é it
le zéle de la cauſe de Dieu pour laqu e
il combattoit, & l'intérêt de la vraie r -
gion qu'il défendoit : ah! Chrétiens e
conclus qu'il n'eſt donc pas vrai, qu la
ſainteté affoibliſſe le courage des ho -
mes, & je conçois au contraire qu le
vrai courage & celui des parfaits hér s,
ne peut être inſpiré aux hommes e
par la vraie ſainteté.

e ſçais que S. Louis, au milieu de
glorieux ſuccès a eû des diſgraces &
adverſités à eſſuyer, puiſqu'il fut fait
onnier dans le premier de ſes voyages,
u'il mourut dans le ſecond. Mais c'eſt
ement dans ſes adverſités & ſes diſgra-
, qu'il me paroît encore plus grand &
ſupérieur à lui-même. Car je ne
tonne pas que malgré les prodiges de
aleur, un Prince auſſi généreux que
ſoit tombé, dans la chaleur du com-
, entre les mains de ſes ennemis : ç'a
le ſort des plus grands capitaines.
is qu'ayant été pris dans le combat, il
ſoutenu ſa captivité auſſi dignement
auſſi héroïquement qu'il la ſoutint;
is que dans ſa priſon, ces Infidéles
mes l'aient honoré juſqu'à vouloir ſe
mettre à lui, juſqu'à vouloir le choiſir
r leur Souverain; mais qu'en recou-
nt ſa liberté, il ait recouvré en même
s toute ſa puiſſance, comme nous
prenons de ſon hiſtoire; mais qu'avant
de quitter la Terre ſainte, il ait réta-
& mis en état de défenſe toutes les pla-
qu'il y avoit conquiſes; mais qu'au
même de la mort, il ait obligé le
i de Tunis à acheter la paix à des
nditions auſſi glorieuſes pour la Fran-
, qu'elles lui étoient avantageuſes &

utiles, c'eſt ce qui pourroit vous ſur-
prendre auſſi-bien que moi, ſi j'a-
joutois que ce furent là les merveu
effets de la piété de S. Louis & d ſon
éminente vertu. Car ce que je vou rie
de bien remarquer, ſi les Sarraſins éli-
bérerent, tout priſonnier qu'il é it,
d'en faire leur Roi, ce ne fut, dit in-
ville, que parce qu'en traitant ave lui
ils ne purent ſe défendre d'avoir ur
lui une vénération ſecrete; que ar
qu'en l'obſervant de près, il leur pa ut
un homme divin; que parce qu'ils ſe n-
tirent touchés, ou, pour mieux dire, c r-
més de la ſainteté de ſa vie. Vou z-
vous encore bien connoître quelle i-
preſſion ſon édifiante & magnanime ſ n-
teté fit dans les eſprits & dans les cœu e
ces barbares? écoutez-le parler dans s
conférences qu'il eut avec eux. Il eſt n
leur puiſſance, & il s'explique dev t
eux avec autant de liberté que s'il é t
leur maître. Ils le tiennent captif, & c t
lui qui leur fait la loi. Ils lui dem -
dent ſa rançon, & il leur répond q l
n'y a point de rançon pour les Ro
qu'il ne refuſe pas de payer celle
ſes ſoldats, mais que ſa perſonne ſac
ne doit être miſe à nul prix. Le Sult
eſt frappé de cette grandeur d'ame, &

se par où il veut. Avant que de l'élargir, demande qu'il s'oblige par un ferment solemnel à renoncer à sa religion, s'il manque à sa parole; & il déclare qu'un Roi chrétien ne connoît point d'autre serment que sa parole même, & qu'il ne sait ce que c'est que de mettre sa religion en compromis sous quelque condition que ce puisse être. Sur cela sa parole seule est acceptée. On lui rapporte avec effroi que les propres sujets du Sultan viennent de l'assassiner, & que dans une pareille conjoncture tout est à craindre pour lui; mais il demeure ferme & intrépide. Celui des conjurés qui a fait le coup, lui demande une récompense, pour l'avoir délivré de son ennemi; mais Louis imitant la piété de David, & sans se mettre en peine du danger où il s'expose, reproche à ce parricide sa perfidie. Or il n'y avoit que la sainteté qui pût le soutenir de la sorte, & lui inspirer des sentimens d'une droiture & d'une générosité toute Royale. D'autres auroient au moins dissimulé; mais lui jusques dans ses fers, il est libre; & l'esprit de Dieu qui le possède, l'élève au dessus de toutes les considérations & de tous les ménagemens humains.

Un Roi si grand dans l'adversité, ne devoit pas moins l'être dans la prospérité.

Auſſi, ſelon le rapport des auteurs n
tem orains, n'étoit-il rien de plus a
gnifique & de plus auguſte que la C ur
de S. Louis; rien de plus pompeux ue
l'appareil où il ſe faiſoit voir aux j rs
de cérémonie. Ne ſurpaſſoit-il pas en la
tous les Rois ſes prédéceſſeurs, parce il
ſe croyoit obligé de repréſenter en ce c
caſions la majeſté Royale dans tout n
luſtre, & de paroître aux yeux de ſon p
ple comme la vive image de Dieu? i
mais, depuis l'établiſſement de la mo r
chie, la France n'avoit été ſi floriſſa
ſi abondante, ſi opulente; jamais on y
avoit vû les ſciences auſſi bien cultivé
les loix auſſi bien obſervées, la juſtice a ſi
bien rendue, les charges exercées auſſ i
gnement & avec autant d'honneur, e
commerce établi auſſi ſûrement & a c
autant de tranquillité. En un mot, jan s
le nom François ne s'étoit trouvé d s
un ſi haut crédit: & d'où venoit ce
de la piété de S. Louis, qui com
Roi, ſe faiſoit une religion d'appuyer
d'autoriſer tout ce qui contribuoit à
félicité de ſon peuple; perſuadé qu'il
toit Roi que pour rendre ſon peuple h
reux. C'eſt cela même qui le rendit
grand dans la conduite & le gouver
ment de ſes Etats. Jaloux d'y mainte

bon ordre, il ſçut ſe faire obéir, ſe ire craindre & ſe faire aimer. Vous ſça- ez de quelle maniere il ramena les Prin- es ſes vaſſaux au devoir de la ſoumiſſion ui lui étoit dûe. Le Comte de la Mar- he avoit oſé en ſecouer le joug : vous çavez ſon malheureux ſort, & comme il pprit à ſes dépens dans la journée de Tail- ebourg, quelle étoit la force de ſaint Louis, t ce qu'il pouvoit. Le Duc de Bretagne e fit le chef d'une autre ligue : vous ſçavez e qu'il lui en coûta, & combien lui fut nutile la jonction de l'Anglois & ſa pro- ection, contre la juſtice de ſaint Louis. La Cour de Rome, par des entrepriſes ouvelles, voulut donner quelque atteinte ux droits de ſa couronne : vous ſçavez vec quelle vigueur ſaint Louis agit pour es défendre. Nous en avons dans ſon hiſ- oire des preuves authentiques. Mais du eſte, comment les défendoit-il ? avec un merveilleux tempérament d'autorité & de iété ; c'eſt-à-dire, qu'il ſoutenoit les droits le ſa couronne en Roi, & en Fils aîné le l'Egliſe : en Roi avec autorité, & en Fils aîné de l'Egliſe avec un eſprit de eligion & de piété ; montrant bien qu'en qualité de Roi, il ne reconnoiſſoit point de ſupérieur ſur la terre, & ne vouloit dépendre que de Dieu ſeul, quoiqu'en

qualité de Fils aîné de l'Egliſe, il fût t
jours prêt à écouter l'Egliſe comme
mere, & à l'honorer. Jamais Roi n'
des ſujets plus ſouples, ni ne fut mie
obéi, pourquoi ? parce que jamais F
n'eut dans un plus haut degré toutes
vertus qui font reſpecter & eſtimer
Souverains, & qui leur gagnent les cœ
des peuples.

Auſſi dans quelle eſtime étoit-il, no
ſeulement parmi ſes ſujets, mais chez
étrangers ? C'étoit dans le monde ch
tien, le pacificateur & le médiateur
tous les différends qui naiſſoient entre
têtes couronnées. Honneur, ſelon la
gle de ſaint Paul, qu'il ne s'attribuoit
& qu'il ne cherchoit pas, mais qui
étoit déféré par un libre conſentement
tous les Princes ſes voiſins. Et ſur qu
ce conſentement étoit-il fondé ? ſur l'
pinion qu'ils avoient de ſa probité,
ſon équité, de ſon incorruptible int
grité ; en ſorte qu'ils avoient tous recour
lui, comme à un arbitre ſuprême, do
les jugemens étoient pour eux autant d'
racles & d'arrêts définitifs. En effet,
Pape & l'Empereur Frédéric ont ils ſ
leurs droits réciproques des conteſtatio
qui les diviſent ? ſaint Louis eſt choiſi p
l'un & par l'autre, pour en être jug

lenri, Roi d'Angleterre, eſt-il mal-content
e ſes ſujets, & ſur le point de leur faire
ntir ſon indignation & ſa vengeance ?
int Louis l'appaiſe ; & par ſes bons offi-
s il arrête la guerre civile, dont l'An-
eterre étoit ménacée. Le Duc de Bre-
gne & le Roi de Navarre vivent-ils dans
ne inimitié mortelle ? ſaint Louis par un
ariage les réconcilie. Un autre que lui,
en loin d'entrer dans ces querelles pour
s terminer, les eût fomentées pour en
ofiter ; & c'eſt ce que lui ſuggéroient
s miniſtres de ſon conſeil : mais ce grand
oi avoit au-dedans de lui-même un con-
il ſecret, & ce conſeil étoit ſa conſcien-
, qu'il conſultoit en toutes choſes, ou
utôt à laquelle il rapportoit tous les
tres conſeils. Conſeil d'Etat, conſeil
guerre, conſeil de finances, il écou-
it tout cela ; mais de tout cela, il en
pelloit à ce conſeil intérieur, où il dé-
béroit ſeul avec Dieu, & où ſeul avec
ieu il décidoit. Non, non, Seigneur,
ſoit-il, qu'il ne m'arrive jamais de me
ire une politique eſſentiellement oppo-
e à votre Evangile. Vous avez dit que
enheureux étoient les pacifiques ; mal-
eur à moi, ſi renonçant à cette béatitu-
e, je m'employois à ſouffler le feu de
diviſion & de la guerre. Peut-être

dans l'idée des enfans du siécle en ferc
je plus fort : mais je ne veux point
mon Dieu, d'autre force que celle qui
selon toute la droiture de votre loi ;
peu m'importe que ma conduite soit
gré des sages du monde, pourvû qu
qualité de pacifique, je sois au nombre
vos enfans. Voilà comment parloit sa
Louis, & dans ce langage il y avoit
fonds de grandeur, que le monde mê
étoit forcé de reconnoître. Mais il ne
contentoit pas de parler ainsi : ce qu'il
soit, il le pratiquoit. Le Pape Grégo
IX. lui offre pour son frere le Con
d'Artois, la couronne Impériale, ap
avoir excommunié Frédéric : saint Lo
insensible à son intérêt, mais encore p
incapable de faire servir son intérêt à
passion d'autrui, refuse sans balancer l'
fre qui lui est faite ; & quoiqu'il
contre Frédéric de légitimes sujets de pla
te, il ne veut, ni consentir à sa dég
dation, ni avoir part à sa dépouille.
répond au Pape, qu'il suffit au Con
d'Artois d'être son frere, & Prince
son sang ; que ce seul avantage joint a
prétentions que lui donne son mérite
sa naissance, valent mieux pour lui q
l'Empire, dans les circonstances où l'E
pire lui est présenté ; & cette réponse a

ſlide que déſintéreſſée remplit d'admira-
on toute l'Europe. L'Empereur & le
ape même en conçoivent pour ſaint Louis
u profond reſpect, & déſormais ſaint
ouis paſſe pour l'exemple & le modéle
es Princes généreux. A quoi eſt-il rede-
able de cette gloire? à ſa ſainteté.

En faut-il davantage, mes chers Au-
teurs, pour nous détromper aujourd'hui
e cette damnable erreur des libertins &
es mondains, qu'en s'aſſujettiſſant aux
gles de la ſainteté Evangélique, on ne
eut jamais réuſſir dans le monde? Ah,
eigneur, quand cette maxime ſeroit auſſi
raie, qu'elle eſt fauſſe & inſoutenable,
e ne devrois pas pour cela balancer ſur le
arti que j'aurois à prendre. Suppoſé même
e ce principe, je devrois ſans héſiter,
noncer d'eſprit & de cœur à tous les
vantages, à tous les ſuccès, à toutes les
ortunes du monde. Je dis plus : je de-
rois compter pour rien tout ce qui s'ap-
elle prudence du monde, ſageſſe du mon-
e, & même perfection ſelon le monde,
our m'attacher à la ſainteté, qui eſt le vé-
table caractère de vos élûs. Dans l'im-
uiſſance où je ſerois d'accorder l'un &
autre enſemble, cette ſainteté ſeule devroit
e ſuffire; & content de la poſſéder, je
evrois être prêt à fouler aux pieds tout le

reſte, pour pouvoir dire comme le Sa
Sap. c. 7. *Et divitias nihil eſſe duxi in comparati illius.* Mais votre providence, ô m Dieu, ne nous réduit pas à cette néc ſité, & vous n'avez pas mis notre ve à une ſi forte épreuve. Ce qui nous re inexcuſables devant vous, c'eſt qu'au cc traire il eſt certain qu'en nous éloigna des voies de la ſainteté, nous nous él gnons de ce qui peut uniquement nc rendre, même ſelon le monde, folic ment parfaits, & dignes de l'eſtime & l'approbation des hommes. C'eſt qu' abandonnant la ſainteté, nous deveno dans l'opinion même du monde, des hor mes vains, des hommes frivoles, d hommes trompeurs & pleins d'injuſtic Il n'y a en effet que la ſainteté qui pui nous donner une ſolide perfection. Ot la ſainteté chrétienne, il n'y a dans monde qu'apparence de vertu, que diſ mulation, que menſonge, qu'illuſion hypocriſie. Que faut-il donc faire po arriver à cette perfection ſolide, dans l conditions où nous nous trouvons enga gés ? Retenez bien ceci, Chrétiens, & qu cette inſtruction ſoit pour jamais la regl de votre conduite. C'eſt qu'il faut un bonne foisnous réſoudre à imiter l'exem ple de ſaint Louis, & à ſanctifier comm

notre condition par l'esprit de notre
ligion. Je m'explique. La sainteté a fait
saint Louis un grand Roi; cette même
inteté dans les divers états de vie que
us avez embrassés, fera de vous des
mmes sans tache & sans reproche, des
mmes au-dessus de toute censure, des
mmes d'une réputation que le libertinage
spectera. Vous avez dans le monde des
plois à exercer : ayez comme saint Louis
la religion, vous les exercerez avec hon-
eur. Vous avez des affaires à régler, des
térêts à ménager, des différends à ter-
iner : faites tout cela comme saint Louis,
ns l'esprit d'une exacte religion, Dieu
donnera sa bénédiction. Par là vous vous
tirerez non-seulement l'estime, mais la
nfiance de ceux avec qui Dieu vous a
és. Sans cela, quelque talent que vous
yez d'ailleurs selon le monde, jamais le
onde ne fera fond sur vous, ni ne se
onfiera en vous. Cette morale convient à
us, mais c'est particuliérement à vous,
mes chrétiennes, que je prétends aujour-
'hui l'appliquer; à vous que la provi-
lence a choisies pour être élevées dans
ette sainte Maison; vous que je puis bien *S. Cyr.*
ppeller les élûes de votre sexe, puisque
Dieu par sa miséricorde, vous a prédes-
inées entre mille autres, pour être ad-

miſes dans ce ſéjour de la vertu. C'
à vous, dis-je, que je parle : c'eſt p
vous que Dieu a excité la piété du
grand Monarque du monde ; pour v
que le ſucceſſeur de ſaint Louis, & l'
ritier de ſon zéle auſſi bien que de
couronne, a formé l'important deſſ
de votre établiſſement ; pour vous q
a entrepris ce grand ouvrage, qui ſera
monument éternel de ſa religion, aut
que de ſa magnificence & de ſa gloi
La piété de ſaint Louis ſembloit av
pourvû à tout le reſte : le ſoin de po
voir à vos perſonnes étoit réſervé à Lo
le Grand. La France étoit pleine de m
ſons de charité que ſaint Louis avoit é
gées pour cent autres beſoins : mais
vûes n'avoient point été à en fonder un
où la jeune nobleſſe de votre ſexe tro
vât un favorable aſyle ; & vous le tro
vez ici. C'eſt pour l'accompliſſement
cette œuvre inſpirée du ciel, que Dieu vo
a ſuſcité une ſeconde Mere, à qui vo
êtes encore plus redevables, qu'à cell
dont vous avez reçu la vie : une me
ſelon l'eſprit, dont la vûe pleine de
geſſe a été de vous procurer une éduc
tion digne de votre naiſſance, dont l'a
tention & le premier ſoin eſt de vous fo
mer à tout ce qu'il y a dans le chriſti

ſme de plus parfait & de plus pur, dont ute la joie eſt de voir chaque jour en ous les merveilleux fruits d'une ſi ſalu- ire inſtitution. C'eſt à vous encore une is que j'ai prétendu faire une applica- on particuliere de ce diſcours, qui ſe ré- uit enfin à bien comprendre, que vous ne uſſirez jamais dans nulle condition du onde, ſi vous n'y agiſſez & ne vous y omportez ſelon les maximes de la piété rétienne; que quelque parti que vous reniez, & à quelque vocation que Dieu ous deſtine, vous n'y ſerez jamais ce que ous y devez être, ſi vous ne travaillez olidement à vous ſanctifier. Voilà en quoi onſiſte la ſcience des Saints, & voilà n quoi doit conſiſter toute la vôtre.

Grand Roi dont nous honorons aujour- 'hui l'éminente & magnifique ſainteté; rand Saint, dont les vertus & les mé- ites relévent ſi hautement la ſouveraineté c la majeſté, faites par votre puiſſante nterceſſion auprès de Dieu, que toutes es perſonnes qui m'écoutent, ſoient per- uadées & touchées des vérités impor- antes que je viens de leur annoncer. Re- ardez-nous du haut du ciel, ô ſaint Mo- arque, & dans cette félicité éternelle que vous poſſédez, ſoyez ſenſible à nos nisères. Tout indignes que nous ſommes

de votre ſecours, ne nous le refuſez pa
Jettez les yeux ſur cette maiſon qui vo
eſt dévouée, ſur ces vierges qui ſont v
filles, & qui raſſemblées dans ce ſai
lieu, vous invoquent comme leur per
Regardez d'un œil favorable ce Royaum
que vous avez ſi ſagement gouverné, &
ſi tendrement aimé. Si par la corruptio
des vices qui s'y ſont introduits depui
votre regne, la face vous en paroît déf
gurée, que cela même ſoit un motif pou
vous intéreſſer, comme ſon Roi, à le r
nouveller. Si vous y voyez des ſcandales
aidez-nous à les retrancher. Etendez ſur
tout votre protection ſur notre auguſte Mo
narque. C'eſt votre fils, c'eſt le chef d
votre maiſon, c'eſt l'imitateur de vos ver
tus, c'eſt la vive image de vos héroïque
& royales qualités. Car il a comme vou
le zéle de Dieu, il eſt comme vous le
protecteur de la vraie religion, le reſtau-
rateur des autels, l'exterminateur de l'hé-
réſie. Que n'a-t-il pas fait pour mériter
tous ces titres? Avec quel force n'a-t-il
pas combattu les ennemis de la foi, &
avec quel ſuccès ne les a-t-il pas vaincus?
Obtenez-lui les graces & les lumieres dont
il a beſoin, pour achever les grands deſ-
ſeins que Dieu lui inſpire. Que cet eſ-
prit de ſainteté qui vous a dirigé dans tou-

es vos voies, vienne repoſer ſur lui ;
u'il nous anime nous-mêmes, & qu'il
ous conduiſe tous à l'éternité bienheu-
euſe, &c.

SERMONS
POUR
DES VESTURES,
ET DES PROFESSIONS
RELIGIEUSES.

PREMIER SERMON SUR L'ÉTAT RELIGIEUX.

Le Tréſor caché dans la Religion.

Simile eſt regnum cœlorum theſauro abſcondito in agro, quem qui invenit homo, abſcondit, & præ gaudio illius vadit, & vendit univerſa quæ habet, & emit agrum illum.

Le Royaume des cieux eſt ſemblable à un tréſor enterré dans un champ : l'homme qui l'a trouvé, le cache ; & tranſporté de joie, il va vendre tout ce qu'il poſſéde & achéte ce champ. En ſaint Matth. chap. 13.

C'Est une de ces ſimilitudes dont Jeſus-Chriſt ſe ſervoit pour expliquer le myſtère du Royaume de Dieu. Vous le comprenez parfaitement, Ames religieuſes, qui élevées dans l'école de ce divin Maître, êtes ſes fidéles diſciples auſſi-bien que ſes ſaintes épouſes ; & je puis

vous appliquer aujourd'hui ce qu'il aj-
Luc. toit en parlant à ſes Apôtres : *Vobis*
c. 3. *tum eſt noſſe myſterium regni Dei, ca-*
ris autem in parabolis. Pour vous, i
êtes ſpirituelles & éclairées, il vous a é
donné de diſcerner & de connoître e
Royaume myſtérieux, que les juſtes
la foi poſſédent dès maintenant ſur la t
re. Telle eſt la grace de votre état,
tel eſt le fruit de ces profondes médi
tions dont vous vous occupez ſi utileme
& ſi ſaintement dans la religion : *Vo*
datum eſt. Mais pour les autres, qui ſo
groſſiers & aveugles dans les choſes
Dieu, c'eſt-à-dire, pour les mondains
ce Royaume ne leur eſt propoſé qu'en p
raboles, & ils n'en ont par-là qu'une id
confuſe, ſi le prédicateur de l'Evangi
ne leur en découvre le ſecret. Permette
moi donc de m'accommoder à leur di
poſition ; & puiſqu'en vertu de mon m
niſtère je ſuis redevable à tous, ſouffre
mes cheres Sœurs, que joignant à v
tre édification particuliere l'inſtruction g
nérale des chrétiens du ſiécle, qui ne ſo
ici aſſemblés que pour profiter de votr
exemple, je leur faſſe entendre ſous l
parabole du tréſor caché, ce qu'il y a d
plus important dans ce Royaume de Dieu
dont le Sauveur du monde nous a fai

u-même de ſi excellentes leçons. L'il-
ſtre Vierge qui fait le ſujet de cette cé-
monie, & qui par un acte héroïque de
ſpiété, va ſe dévouer pour jamais à Dieu,
ſa la preuve ſenſible & vivante de tout
e que j'avancerai. Comme elle eſt déja
te pénétrée des lumieres du ciel, &
'après les ſaints exercices qu'elle a ſi di-
lement ſoutenus, nous n'avons rien pour
e à déſirer, ſinon qu'elle perſévère dans
ferveur où nous la voyons; ſans m'ar-
ter à l'inſtruire, c'eſt vous, hommes
ſiécle qui m'écoutez, que j'inſtruirai
r elle. Par elle vous connoîtrez la na-
re de ce tréſor, à quoi le Royaume des
eux eſt comparé. Par elle vous appren-
ez où on le trouve, comment on le con-
rve & à quel prix il mérite d'être ache-
. Nous avons beſoin des graces du ſaint
ſprit, & pour les obtenir, nous nous
dreſſons à vous, glorieuſe Mere de mon
Dieu, & nous vous diſons, *Ave*, *Maria*.

A Prendre dans les vûes de Jeſus-Chriſt
a parabole que je viens de vous propo-
er, quel en eſt le ſens? Ce Royaume de
Dieu ſemblable à un tréſor, ſelon la pen-
ée des Peres de l'Egliſe, & en particu-
ier de ſaint Jérôme, c'eſt le chriſtianiſ-
ne où Dieu par ſa miſéricorde nous a ap-

pellés, & où ſont renfermées pour ous toutes les richeſſes de ſa grace: *Simi eſt regnum cœlorum theſauro.* L'homme eureux & prédeſtiné, dont parle le Sau ur du monde, n'eſt autre que celui n ne qui a trouvé ce tréſor, *Quem qui inv it homo;* qui a ſçû le mettte à couvert, *ſ- condit;* & qui s'eſt dépouillé de tout ur l'acquérir, *Et vendit univerſa quæ h t, & emit.* Trois choſes diſtinctement r r- quées dans l'Evangile, & qui vont l e le partage de ce diſcours. Car voici t mon deſſein. Le chriſtianiſme que nous - feſſons, & dont ſelon Dieu nous nous ; - rifions, eſt en effet notre tréſor: r s ce tréſor, avouons-le, mes chers Au - teurs, ne ſe trouve que rarement & d i- cilement dans le monde; mais ce tre r eſt infiniment expoſé, & court de gra s riſques dans le monde; mais à en ju : par la conduite de la plûpart des homm , on voudroit qu'il n'en coûtât rien, ou t moins qu'il en coûtât peu, pour avoir : tréſor dans le monde. Au contraire trouve infailliblement & ſans peine ce t ſor dans la religion; on met en aſſûra & hors de danger ce tréſor dans la re gion; & on ne ménage rien, ou plu on ſacrifie tout, pour poſſéder ce tré dans la religion. Trois oppoſitions en

religion & le monde, que je vais dé-
opper ; & d'où nous conclurons, que
ſt donc évidemment & à la lettre dans
ne religieuſe que s'accomplit la para-
le du tréſor caché : pourquoi ? parce
elle a les trois avantages que deman-
le Fils de Dieu, & qui ſont pour cela
uis : je veux dire, parce qu'en quit-
t le monde & ſe conſacrant à la religion,
e trouve parfaitement le chriſtianiſme,
venit : qu'embraſſant une vie cachée,
le met en ſûreté, *Abſcondit ?* & que
ſe réſervant rien, elle l'achéte au prix
toutes choſes, *Et vendit univerſa quæ*
bet, *& emit*. Avantages encore une fois
i conſiſte par rapport à ce tréſor, ſon
nheur, ſa ſageſſe, ſon courage. Son bon-
ur, en ce qu'elle le trouve ; ſa ſageſ-
, en ce qu'elle le cache ; ſon courage,
ce qu'elle abandonne tout, juſqu'à ſe
rer elle-même, pour l'acheter. Voilà,
néreuſe Epouſe de Jeſus-Chriſt, les trois
érogatives eſſentielles de votre vocation,
de quoi j'ai à vous féliciter. Voilà,
mmes du ſiécle, par où j'entreprends,
de vous convertir, ou de vous con-
ndre, ſi vous me donnez une favorable
tention.

I. PART. C'EST par une inspiration particul de Dieu, que Job parloit autrefois, qu il interrogeoit toute la nature, pour voir où étoit la sagesse, & en quel lieu l'univers on la pouvoit trouver: *Sapi* *Job. c. 28.* *tia ubi invenitur* ? Et c'est par le même prit, que ce saint homme, après av inutilement cherché une chose si précie & si rare, faisoit répondre les éléme la mer & la terre, qu'elle n'étoit po *Ibid.* chez eux ni avec eux : *Abyssus dicit, N est in me ; & mare loquitur, Non est mecu* Il vouloit, dit saint Grégoire Pape, n déclarer par-là, que la corruption gér rale où étoit le monde dès-lors, & où est encore plus aujourd'hui, en avoit ba ni la sagesse ; qu'il n'en restoit plus la terre aucun vestige, que depuis que hommes s'étoient égarés en suivant les ro tes trompeuses de leurs passions crimin les, ils avoient perdu cette sagesse de vû qu'à peine désormais la connoissoient-il qu'ils se souvenoient peut-être d'en avo ouï parler, mais que dans l'état de pe dition & de mort où le péché les avo réduits, ils ne s'en souvenoient qu *Ibid.* leur confusion : *Perditio & mors dixerunt Auribus audivimus famam ejus.* En u mot, qu'il n'y avoit que Dieu qui sç

où habitoit cette sagesse ; mais qu'ab-
olument il falloit sortir du monde pour
a trouver, & pour en découvrir les voies:
Dis intelligit viam ejus, & ipse novit *Ibid.*
itum illius. C'est ainsi que s'en expli-
quoit ce Juste de l'ancien testament, qui
n'étant ni Juif ni Chrétien, ne laissoit
pas d'être inspiré de Dieu, pour donner
aux Juifs & aux Chrétiens les plus vives
leçons de la religion. Or permettez-moi
de faire l'application de tout ceci au su-
jet que je traite. Elle vous paroîtra natu-
relle, & même touchante. Car la foi nous
apprend que le christianisme est la véritable
sagesse; cette sagesse cachée, comme parle
l'apôtre, dans le mystère de l'humilité
divin Dieu, *Sapientiam in mysterio quæ* 1. *Cor.*
abscondita est; cette sagesse que nul des c. 2.
mondains n'a connue, & qu'il est néan-
moins si important & si nécessaire de con-
naître, *Quam nemo Principum hujus sæ-* *Ibid.*
culi cognovit; cette sagesse dont Jesus-
Christ est l'auteur, & en comparaison de
laquelle toute la sagesse du monde n'est
que folie. Voilà, dis-je, le trésor que
la foi nous présente, & qui peut seul nous
enrichir. C'est le christianisme pris dans
la pureté de ses principes & dans la per-
fection de son être.

Mais où le trouve-t-on maintenant ce

chriſtianiſme pur & ſans tache ; ce (ſ-
tianiſme tel qu'il a paru dans ſon ét li-
ſement, & que les Païens mêmes on
révéré : où le trouve-t-on ? *Ubi inven* r?
Interrogeons, non plus, comme . p,
la mer & les élémens, mais toutes les n-
ditions du ſiécle. Dans l'affreuſe déca n-
ce où nous le voyons, en eſt-il une ſe ,
qui rendant témoignage contre elle- ê-
me ne confeſſe de bonne foi, que ce . ſt
plus chez elle qu'il faut chercher ce c ſ-
tianiſme ſi vénérable ? Le monde qui b-
prement & à la lettre eſt cet abyſme i-
niquité, qu'a voulu nous marquer le ſ t
Eſprit dans les paroles de Job ; le mon ,
auſſi perverti qu'il eſt, n'en tombe- il
pas d'accord? *Abyſſus dicit, Non eſt in* .
Et le cœur de l'homme mondain, qu ſt
cette mer orageuſe, toujours dans l'ag -
tion & le trouble que lui cauſe l'inqu -
tude & la violence de ſes deſirs, ne n s
le fait-il pas entendre ? *Et mare loquit* .
Non eſt mecum. Le déréglement des mœ s
qui croît tous les jours, & qui n'eſt c
trop réellement la mort & la perdition (
ames, ne nous dit-il pas qu'il n'y a p
parmi nous qu'un vain phantôme, & qu'
ſouvenir éloigné de cet ancien chriſtian
me, dont on nous fait encore de ſi m
gnifiques éloges ? *Perditio & mors* .

ent, Auribus audivimus famam ejus.
ons plus clairement, & sans figure.
est-il donc ce christianisme tant vanté,
peu pratiqué, où, pour mieux dire,
eu connu: où est-i ? *Ubi invenitur*
e ici, mes chers Auditeurs, que sans
ndre de paroître prévenu en faveur de
rofession que j'ai embrassée, je vais
re à Dieu la gloire qui lui appartient,
ous convaincant d'une vérité, dont je
e le monde même de ne pas convenir.
s me demandez où l'on trouve aujour-
li ce christianisme qui faisoit autrefois
miration même des infidéles ? Et moi
ous dis, qu'on le trouve dans l'esprit
gieux, où Dieu par sa miséricorde l'a
ré de ce déluge universel, & de ce dé-
lement de tous les vices qui ont inon-
e reste de la terre.
Car malgré la triste & fatale dépava-
où nous avouons avec douleur que
hristianisme est insensiblement tombé,
s ne pouvons après tout, disconvenir,
Dieu ne se soit reservé un peuple par-
lier, qui malgré l'envie du démon,
encore à présent l'honneur du christia-
ne; & qu'il n'y ait au milieu de nous
communautés d'ames élûes, qui dé-
nées de leurs corps, peuvent justement
pliquer ces paroles de l'Apôtre : *In car-*

2. Cor. c. 10. *ne ambulantes, non secundum carnem militamus:* quoique nous vivions dans la chair, nous ne vivons point & nous ne marchons point selon la chair. Des communautés d'ames innocentes & toutes semble pénitentes, qui zélées pour le Dieu qu'elles servent, lui font aux dépens d'elles-mêmes des sacrifices continuels, puisque c'est pour lui, & pour lui seul, qu'elles se mortifient sans cesse, & qu'avec une humble confiance elles ont droit de lui dire aussi-bien que David, *Quoniam propter te mortificamur totâ die.* Des communautés de vierges, qui séparées du monde, usent de ce monde, comme n'en usant point, *Qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur;* qui remplies de sainte haine pour le monde, & autant indignées du monde d'esprit & de cœur qu'elles le sont d'intérêt & de commerce, peuvent se rendre sans présomption ce consolant témoignage, qu'elles sont crucifiées au monde, & que par la même raison le monde leur est crucifié, *Mihi mundus crucifixus est, & ego mundo;* qui sensibles à toutes les choses périssables sont absolument mortes à elles-mêmes, du nombre de ceux dont il est écrit, *Mortui estis, & vita vestra abscondita est Christo in Deo,* vous êtes morts, & votre

Pſal. c. 43.

I. Cor. c. 7.

Gal. c. 6.

Coloſſ. c. 3.

eſt cachée avec Jeſus-Chriſt en Dieu;
uniquement occupées des choſes éter-
les, ſont déja ſpirituellement reſſuſci-
s, & n'ont de converſation que dans le
l, *Noſtra autem converſatio in cœlis eſt.* *Philip.*
s communautés de vierges, qui par le *c.* 3.
vilége de leur état, ſont les véritables
meſtiques de Dieu, & ont non-ſeule-
nt le bonheur, mais le mérite d'être
jours en ſa préſence, toujours aux pieds
ſes autels, toujours dans l'exercice de
culte, comme ſi elles étoient déja, ſe-
l'expreſſion de ſaint Paul, les conci-
ennes des Saints. Car c'eſt à elles,
nme religieuſes, que conviennent ſin-
iérement ces deux qualités, *Cives Sanc-* *Epheſ.*
um & domeſtici Dei. Voilà encore une *c.* 2.
s ce que nous trouvons dans ces monaſ-
es, où Dieu eſt ſervi en eſprit & en
ité.

Tout cela, ſur-tout dans un ſexe ſi déli-
& ſi foible, nous paroît au-deſſus de
omme. Cependant ſaint Paul, pour faire
uſte définition de l'homme chrétien,
omprenoit tout cela. C'eſt-à-dire, que
on le plan de ſaint Paul, il falloit tout
a pour être chrétien; que dans la doc-
ne de ſaint Paul, il ſuffiſoit d'être chré-
n, pour être indiſpenſablement obligé
out cela; qu'à proportion de tout cela,

on étoit, du tems de saint Paul, plu
moins chrétien ; & que supposé les sai
regles qu'établissoit saint Paul, tout
manquant, on n'étoit plus qu'une or
de chrétien. Anathême à ceux & à ce
qui mépriſant ces regles, voudroien
corder avec le nom de chrétien un
mondaine, une vie sensuelle, une vie
sipée, une vie contradictoirement o
sée à tout cela. Quoi qu'il en soit,
chers Auditeurs, grace à la providen
notre Dieu, nous avons la consolatio
trouver encore tout cela dans le mal
reux siécle où nous vivons, puisque
gré sa corruption, nous y trouvons
maisons religieuses, dont la ferveur
tante & unanime ne nous représente
moins que le christianisme naissant.
Ordres dont l'éminente piété, dont la
faite pauvreté, dont l'inviolable régu
té, dont l'angélique pureté, dont l'e
plaire austérité seroient autant de mira
si Dieu par un autre miracle plus g
ne les avoit même rendus comm
Or en les rendant communs, qu'a
tendu Dieu, sinon de nous découv
trésor dont je parle, qui est le vrai c
tianisme ?

Hors de la religion, je le répéte
trésor conçu de la sorte ne se trouve

arement ; & à prendre même le monde
ans le ſens de l'Ecriture, il ne s'y trouve
oint du tout. Car tout ce qui eſt dans
e monde, eſt, ou concupiſcence de la
hair, ou concupiſcence des yeux, ou or-
ueil de la vie ; & y chercher autre choſe
ue ces trois ſources infectées & empoi-
onnées du péché, c'eſt non-ſeulement ne
as connoître le monde, mais vouloir que
ain Jean ne l'ait pas connu, quand il a
it ſans exception: *Omne quod eſt in mun-* 1. *Joan.*
o concupiſcentia carnis eſt, & concupiſ- c. 2.
entia oculorum, & ſuperbia vitæ. Ne
herchons donc point dans ce qui s'ap-
elle le monde, ces précieux caractères du
hriſtianiſme dont je viens de faire le dé-
ombrement. Ce ſeroit chercher dans le
énébres les plus épaiſſes, la plus brillante
umiere. Or quel rapport y a-t-il entre
un & l'autre? *Quæ ſocietas luci ad te-* 2. *Cor.*
ebras? Ne cherchons point de ſageſſe c. 6.
hrétienne dans cette vie molle, dont les
rétendus honnêtes gens du monde ne ſe
ont pas même un ſcrupule ; je dis plus,
ont les dévots mêmes du monde ne ſont
as toujours ennemis. Eſpérer de l'y trou-
er, ce ſeroit contredire le ſaint Eſprit,
: en appeller de l'arrêt qu'il a prononcé,
Non invenitur in terra ſuaviter viventium.
Non, ce renoncement à ſoi-même, ce

crucifiement de la chair, cette mortifi
cation de l'esprit, qui est la vraie sagesse
des élûs, ne se trouvent point parmi ceux
qui affectent de mener une vie commo
de & aisée. Ne cherchons point l'esprit
chrétien dans ces états du monde, où
l'ambition & la cupidité dominent. Si
je voulois ici les parcourir tous, je vous
y ferois voir tout le christianisme si dé
figuré, qu'à peine le distingueroit-on du
paganisme, même corrompu. Laissons
le monde prophane. Mais pour trouver
le trésor que nous cherchons, entrons en
esprit dans ces sanctuaires de la virginité
fermés pour le monde; dans ces cloîtres
consacrés à la retraite, & où les épouses
de Jesus-Christ font leur demeure. Pour
ne nous y méprendre pas, arrêtons-nous
à ceux où l'esprit de Dieu paroît plus
régner, à ceux dont nous sçavons mieux
que l'esprit du monde est banni, à ceux
où la regle est dans sa vigueur, à ceux
dont l'éclatante sainteté, de notre pro
pre aveu, nous édifie. Ne sortons point
de celui-ci, connu pour être, sans con
tredit, en possession de tous ces avanta
ges. C'est ici que nous découvrons le tré
sor Evangélique; & sans le chercher plus
loin, c'est ici que nous trouvons le chri
tianisme, non point en spéculation

n idée, mais en ſubſtance & en pra-
que.

En effet, mes chers Auditeurs, (car il
t important d'approfondir cette vérité)
n quoi conſiſte, à le bien entendre, ce
riſtianiſme qui eſt par excellence le don
e Dieu? dans des choſes inconnues au
onde, & qui pour les hommes du mon-
e ſont autant de tréſors cachés : je veux
ire dans la béatitude de la pauvreté, dans
gloire de l'humilité, dans le goût &
attrait de l'auſtérité. Voilà ce que le mon-
e ne connoît pas, & à quoi, ſelon l'E-
angile, ſe réduit néanmoins le Royau-
e de Dieu que je vous prêche. Je m'ex-
lique. Dans le monde on trouve des pau-
res, mais qui s'eſtiment malheureux de
être. Dans le monde on voit des hom-
es humiliés, mais qui ont en horreur
humiliation. Dans le mondre on ſouffre,
ais on eſt au déſeſpoir de ſouffrir, &
n fait toutes choſes pour n'y ſouffrir pas.
Or rien de tout cela n'eſt le chriſtianiſme
ont il eſt ici queſtion. Avant Jeſus-
Chriſt il y avoit des pauvres ſur la terre,
omme il y en a encore, & en auſſi grand
ombre : mais cette pauvreté n'étoit pas
elle que le Fils de Dieu vouloit établir
armi les hommes, ni par conſéquent celle
ui devoit faire leur bonheur dans cette

vie, & leur mérite pour parvenir à la
éternelle. Car on ne trouvoit sur la t
qu'une pauvreté forcée; & celle qu'y v
loit établir Jesus-Christ, devoit être
pauvreté volontaire, une pauvreté de cœ
une pauvreté desirée, choisie, embra
par état & par profession. Or il est é
dent que la pauvreté avec toutes ces c
ditions, ne se trouve point dans le mo
de. C'est dans la religion, dit saint B
nard, que se vérifie clairement & s
siblement ce divin paradoxe du Sauve
Matt. c. 5. *Beati pauperes.* C'est là que par choi
& même par vœu, on se fait un bonhe
de n'avoir rien, de ne posséder rien,
n'espérer rien; là que se trouvent ces pa
vres Evangéliques, héritiers du Royaur
céleste. Combien de fidéles se sont ten
heureux dans cette vûe de quitter tout,
de se dépouiller de tout? Le monde l
a traités de fols & d'insensés: mais ur
partie de leur béatitude a été d'être r
putés fols, & insensés dans l'opinion d
monde, pourvû qu'ils eussent l'avantag
d'être les imitateurs de la pauvreté d
Dieu qu'ils adoroient. Le comble de leu
bonheur a été d'être persuadés, comm
Moyse, que la pauvreté de Jesus-Chris
étoit pour eux un plus grand trésor, qu
toutes les richesses de l'Egypte; & c'es

qu'ils n'ont trouvé que dans la religion.

Il en eſt de même de la gloire de l'humilité. Autre paradoxe de l'Evangile. Rien de plus commun dans le monde que l'humiliation; mais en même tems, rien dans le monde de plus rare que l'eſtime & l'amour de l'humiliation. Des mépris, des diſgraces, des rebuts, des traitemens indignes à eſſuyer, mais tout cela accompagné de chagrins, de dépits, de murmures, voilà ce que produit le monde. Des hommes, par les révolutions de la fortune, abaiſſés & anéantis; mais juſques dans l'abaiſſement & l'anéantiſſement, des hommes orgueilleux & ſuperbes, voilà de quoi le monde eſt rempli. Où ſe glorifie-t-on ſincérement d'être humilié? dans la religion, où l'on n'a point d'autre ambition que de n'en point avoir, point d'autre prétention que de ne prétendre rien; où l'ame chrétienne, ſur-tout dans la ſolemnité de ſon ſacrifice, peut dire encore mieux que David: J'ai choiſi d'être la derniere dans la maiſon de mon Dieu, & le choix que j'en ai fait, eſt celui que j'accomplis aujourd'hui en me ſéparant du monde. Combien de Grands, revêtus des honneurs du monde, ſe ſont fait un honneur encore plus grand d'y renoncer, pour parvenir

à cette gloire ? Combien de vierges d
tinguées par leur naiſſance, ont mépr
les établiſſemens du monde, les plus c
pables de flatter l'amour-propre, pour êe
les épouſes d'un Dieu humble en prena
le voile ſacré ? Voilà ce que j'appelle
tréſor de l'Evangile.

Que trouve-t-on enfin dans le mond
vous le ſçavez ; des croix ſans onction, d
ſouffrances ſans conſolation, une péniten
& une auſtérité ſans mérite. Et quel eſt
partage de ceux qui s'attachent au mond
l'eſclavage & la ſervitude, un éternel a
ſujettiſſement aux loix dures & tyranniqu
du monde, qu'ils ſubiſſent malgré eux
dans l'amertume de leur cœur. Rien
plus oppoſé au tréſor dont je parle. C
ce tréſor, dit ſaint Bernard, eſt la jo
qu'on a de ſouffrir & de ſe mortifier pou
Dieu ; la douceur de penſer, comme ſai
Paul, que l'on ſe captive, & qu'on e
dans le liens pour Jeſus-Chriſt ; le goû
que l'on trouve à porter ſon joug ; les co
ſolations intérieures de la pénitence volon
tairement préférée aux plaiſirs des ſens ; l
paix de l'ame dans une vie auſtère, ſoute
nue conſtamment & avec ferveur. Or o
tout cela ſe rencontre-t-il, ſi ce n'eſt dan
la religion ?

Confiteor tibi, Pater, Domine cœli &

rræ, quia abſcondiſti hæc à ſapientibus Matth.
prudentibus, & revelaſti ea parvulis. c. 11.

vous bénis, ô mon Dieu, Seigneur du
el & de la terre, je vous bénis d'avoir ca-
é ces choſes aux ſages & aux prudens
ſiécle, & de les avoir révélées aux ſim-
es & aux petits. Je vous rends graces de
'avoir choiſi, tout indigne que je ſuis,
our m'aſſocier au nombre de ces ames pré-
ſtinées. J'ai connu par-là ce qui devoit
re mon unique tréſor; & il ne tient qu'à
oi de le poſſéder, & d'en jouir en de-
eurant ferme, & en me ſanctifiant dans
vocation religieuſe. Si vous étiez aſſez
ureux, hommes du ſiécle, pour entrer
ns ces ſentimens, on pourroit dire que
us auriez trouvé le tréſor Evangélique.
ais qu'arrive-t-il? de deux choſes l'une:
qu'ayant des cœurs endurcis, vous ne
ûtrez pas ces penſées; ou que ces penſées,
r la diſſipation du monde, s'effacent bien-
de vos eſprits. Car pour trouver le chriſ-
niſme, il ne ſuffit pas de ſçavoir tout
la & de le penſer; il faut en être pé-
tré & efficacement perſuadé. Or ces pen-
es, à la vûe même de cette cérémonie
ui vous aſſemble ici, ne font communé-
ent ſur vous qu'une impreſſion ſuperfi-
elle, qui ne va pas juſqu'à la perſuaſion,
qui va bien moins encore juſques à la

converſion. Avouons-le toutefois, malg
l'iniquité du ſiécle, il y a encore dans
monde de vrais chrétiens, qui par une gr
ce ſpéciale y trouvent le Royaume de Die
Ne leur diſputons point cet avantage; ma
ajoûtons pour leur inſtruction, que
Royaume de Dieu, que ce chriſtianiſm
eſt expoſé pour eux dans le monde à mill
dangers, dont on ſe préſerve auſſi heureu
ſement que ſaintement dans l'état religieux
C'eſt le ſujet de la ſeconde partie.

II. PARTIE

S'Aſsûrer un tréſor, quand on l'a trouvé
c'eſt à quoi nous porte le premier inſtinc
de la cupidité; & lorſqu'il s'agit d'un tréſo
de biens ſpirituels, c'eſt à quoi le zél
de la charité, que nous nous devons
nous-mêmes, doit premiérement & ſoi
gneuſement pourvoir. Car malheur à nou
qui ſommes en qualité de chrétiens le
enfans de la lumiere, ſi nous avions là-
deſſus moins de prudence que les enfans d
ſiécle. J'en conviens, mes chers Auditeurs
le chriſtianiſme où Dieu nous a appellés,
eſt pour nous un tréſor de graces. Mais pa
une fatalité, qu'il ne ſuffit pas de déplo-
rer, ſi nous n'avons ſoin de nous en garan-
tir, ce tréſor de graces ſelon les caractères
différens de ceux qui le trouvent, ou qui
prétendent l'avoir trouvé, eſt expoſé dans

monde à trois grands dangers. Car pour
s ames vaines & dissipées, il est expo-
à la corruption du monde; pour les
nes foibles, quoique d'ailleurs touchées
e Dieu, il est exposé à la crainte des rail-
ries & des persécutions du monde; & le
irai-je? pour les ames mêmes parfaites,
est exposé à la vanité, qui est le per-
icieux écueil de toutes les vertus du mon-
e. Trois dangers dont l'homme chrétien
oit mettre à couvert sa religion, qui est
on tréfor. Trois dangers qu'il n'évitera
mais, qu'en se séparant du monde, non-
eulement d'esprit & de cœur, mais, autant
u'il est nécessaire & que sa condition le
eut permettre, de commerce & de socié-
é. Et trois dangers contre lesquels la pro-
ession religieuse est un préservatif comme
nfaillible, puisqu'il est vrai, selon la re-
narque de saint Bernard, que dans l'état
eligieux, on pratique le christianisme
isément, librement & sûrement: aisé-
ment, sans être dans la nécessité de com-
attre toujours les maximes du monde cor-
ompu: librement, sans être sujet à la cen-
ure du monde, ennemi & persécuteur de
a piété; sûrement, sans craindre l'osten-
ation, & sans avoir à se défendre de l'or-
gueil secret, qui est la tentation ordinaire
du monde, même le plus régulier. Ap-

pliquez-vous, chrétiens, & pendant c
je vous fais voir les avantages de ceux c
renoncent au monde, pour suivre Jes
Christ; concevez bien l'obligation où vo
êtes de vous tenir en garde contre le mo
de, si vous y voulez conserver cet ines
mable trésor du christianisme, dont
possession vous doit être plus chere q
la vie.

Il faut pour cela se préserver de la co
ruption du monde. Premiere vérité, do
la pratique est un des plus sûrs moyens c
salut. Car comme raisonnoit saint Chr
sostôme, il n'est point nécessaire d'être n
vicieux, ni d'avoir un mauvais fonds d'e
prit ou de naturel, pour être exposé dan
le monde à l'air contagieux que l'on y re
pire. Pour peu qu'on manque de vigilanc
& d'attention sur soi-même, avec de bon
nes inclinations, avec de bons principe
& une bonne éducation, avec de bonne
intentions même, on se perd dans le mon
de, & on s'y corrompt. Il suffit d'y être
dissipé, pour être en danger de s'y perdre.
Et en effet, cessez d'y marcher avec cette
circonspection que demande l'Apôtre, &
qui doit aller jusqu'au tremblement, dès-
là l'esprit du monde s'empare de vous,
dès-là vous en prenez les impressions, dès-
là par un progrès presque insensible, de

chrétien que vous étiez, vous devenez mondain & vous vous pervertissez, sinon par les mœurs & par les actions, au moins par les sentimens. Qui me donnera, s'écrioit David, en vûe d'une si dangereuse corruption, qui me donnera les aîles de la colombe, afin que je prenne mon vol, & que je cherche en m'élevant un air plus épuré ? *Quis dabit mihi pennas sicut columbæ, & volabo, & requiescam?* Ah ! Seigneur, ajoûtoit ce saint Roi, vous m'en avez appris le secret. C'est de me séparer du monde, & de me renfermer dans une sainte retraite, où dégagé des objets créés, & occupé de vous, j'éloigne de moi tout ce qui pourroit altérer l'innocence de mon ame, & donner quelque atteinte à mon cœur : *Ecce elongavi fugiens, & mansi in solitudine.* Or voilà, mes chers Auditeurs, ce que fait l'ame religieuse. Convaincue qu'elle est, de la malignité du monde, & persuadée de sa propre fragilité ; simple comme la colombe, mais dans sa simplicité même, prudente comme le serpent, elle se sauve, en fuyant, & en s'éloignant: *Ecce elongavi fugiens.* Elle fuit le monde, tandis que vous avez la présomption, je ne dis pas d'y demeurer, mais de vous y plaire, de vous y aimer, de vous y intriguer, de vous y pousser, & malgré tout cela

Psal. 54.

Ibid.

de vous y croire en sûreté. Elle s'en é-
gne, tandis que vous y entretenez des i-
sons & des habitudes, où succombero la
vertu des Saints, & même la vertu es
Anges. Dépositaire, comme chrétien,
du don de la foi, qui est le trésor que Dieu
lui a confié, pour ne pas risquer ce tré-
sor, elle le renferme, & elle se renfe e
avec lui dans la solitude qu'elle a cho e
pour sa demeure : *Et mansi in solitud* .
Voilà le parti que la prudence du salut i
fait embrasser ; & si vous agissez com e
elle, par l'esprit de Dieu, malgré les p-
tendus engagemens de vos conditio ,
voilà en quoi par proportion, chacun e
vous doit l'imiter. Donnons plus de j r
à cette pensée.

Le monde dans son désordre même, t
plutôt par la raison même de son dés-
dre, a ses maximes & ses loix essenti-
lement opposées à celles de Dieu. Cep-
dant parce qu'on est du monde, on cr
ne pouvoir pas se dispenser d'obéir à
loix, & ce qui est encore bien plus dép-
rable, d'y accommoder jusqu'à sa religi
Ces loix du monde se trouvent confirm
par des usages, qui sont autant d'abus ; a
torisées par des exemples, qui sont auta
de scandales ; fortifiées par des occasion
qui sont autant de tentations & de tent

tions les plus violentes. Mais parce qu'on
est du monde, on se fait malheureusement
un point de sagesse de vivre selon ces usa-
ges, une nécessité de se conformer à ces
exemples, un capital intérêt de rechercher
ces occasions : faut-il s'étonner si la corrup-
tion qui s'ensuit de-là, est un mal univer-
sel? Je sçais que qui en use de la sorte,
n'est plus chrétien que de nom ; & je sçais
que la premiere loi du christianisme est
de contredire les loix du monde, d'aller
contre le torrent des coutumes du monde,
d'être pour cela, s'il le faut, singulier dans
le monde, afin de pouvoir dire comme
Ovid, *Singulariter fum ego donec tran-* Pſ.
seam. Mais qui le fait, & où est l'ame assez 140.
heureuse pour être dans ces dispositions ?
C'est vous, digne Epouse de Jesus-Christ,
qui renonçant au monde, allez pour ja-
mais vous engager dans un état de vie, où
ces dispositions, quoiqu'héroïques, vous
deviendront comme naturelles. Dans un
état où l'Evangile est la seule regle que
vous aurez à observer ; où vous n'aurez
qu'à suivre la coutume pour marcher dans
la voie de Dieu, & pour vous sanctifier ;
où il ne se présentera à vos yeux que des
objets qui vous détermineront à faire le
bien ; où par l'éloignement des occasions,
vous vous trouverez dans une espece d'im-

puissance de faire le mal; où nul scan le ne vous troublera, où nulle fausse max ne ne vous séduira, où les exemples vous u- tiendront, où les conversations vous i- fieront. N'ai-je donc pas raison de c n- clure, que par-là vous vous assûrez ce é- cieux trésor de la grace qui vous fait c é- tienne?

Ce n'est pas tout : dans le monde es choses même indifférentes de leur natu, par une maligne qualité que leur com u- nique le monde, corrompent le cœu e l'homme. Car, comme a très-bien obs é saint Chrysostôme, on se perd dans le m - de par les richesses, & on s'y perd pa a pauvreté; l'élévation y fait naître l - gueil, & l'humiliation y jette dans le - sespoir; on y abuse de la santé, en la t sant servir à ses plaisirs, & l'infirmi y est un pretexte pour vivre dans l'impéni - ce. Mais rien de semblable dans la r - gion: pourquoi? parce que la religion, une grace qui lui est propre, fait de ces c - ses indifférentes autant de moyens effica , pour arriver à sa fin. C'est dans la relig que tout contribue au salut & au bien élûs du Seigneur. C'est là que l'on se sa - tifie par les richesses, en les sacrifian Dieu; & par la pauvreté, en l'embrass & la professant pour Dieu. Là que

exercices humilians ſervent de fond aux
pls ſublimes vertus, & que les honneurs
dat on ſe dépouille, rendent l'humilité
pls méritoire. Là que l'on immole ſa ſanté
à auſtérité d'une regle, & que l'on ſe per-
fetionne par la maladie, en s'accoutumant
&en apprenant chaque jour à mourir. Car
vlà les véritables & inconteſtables pri-
vèges de la vie religieuſe : & de-là quelle
aſirance, pour y conſerver purement &
iniolablement l'eſprit chrétien ? Il y a
pls encore. Dans les devoirs mêmes les
pls légitimes, les chrétiens du ſiécle trou-
vat des piéges & des embûches que leur
diſſe l'ennemi de leur ſalut. Combien de
pres & de meres reprouvés dans le chriſ-
tiniſme, par l'amour déſordonné qu'ils
or eu pour leurs enfans ? Combien de
femes chargées de crimes devant Dieu,
p la complaiſance ſans bornes & l'atta-
clment aveugle qu'elles ont eu pour leurs
mris ? Il n'y a que vous, ô mon Dieu,
q ſçachiez juſques où s'étend cette cor-
rtion du monde. Mais c'eſt encore par
là mes cheres Sœurs, que nous devons
vus & moi, eſtimer la grace de notre
vcation, puiſqu'en nous retirant du mon-
d, elle nous délivre pour jamais de ces
droirs, qui, quoique juſtes, n'auroient
p laiſſé de nous partager entre Dieu &

la créature. Une épouse du siécle, dit
Paul, est occupée & le doit être du
de plaire à son époux. Devoir saint,
tout saint qu'il est, joint souvent au
ger de déplaire à Dieu. Celle qui s'att
au Seigneur, n'a que le Seigneur à
plaire. Ainsi elle n'est point divisée, &
tes ses obligations se trouvant réunies
une seule, dont Dieu est l'objet, elle
che avec une sainte confiance, parce qu
n'a plus même besoin de tant de discer
ment, ni pour moderer ses affections
pour régler ses actions. Ses affections
moment qu'elles ont Dieu pour terme
sont plus capables d'excès, & ses act
sont plus que suffisamment réglées par
tat auquel elle se fixe : la voilà donc,
christianisme avec elle à couvert du m
de corrompu. Allons plus avant.

On voit dans le monde, quoique c
rompu, des ames bien intentionnées,
ames touchées de leurs devoirs, & qui v
droient de bonne foi chercher le Royau
de Dieu. Mais elles sont foibles, & un
effets de leur foiblesse, est de ne pou
soutenir la censure d'un certain monde
bertin, & ennemi de la piété. Elles n'o
se déclarer chrétiennes, parce qu'e
craignent de passer pour dévotes, & c
voir à essuyer la raillerie; d'être traité

ou d'hypocrites, ou de petits esprits: lâches esclaves du respect humain, qui semblent n'avoir de religion, qu'autant qu'il plaît au monde qu'elles en aient. N'est-ce pas là, mes chers Auditeurs, un des scandales du christianisme dont vous avez le plus à vous garantir? Car ce n'est pas assez pour le salut, d'être chrétien; il faut le paroître, il ne faut point rougir de l'être, il faut faire voir qu'on l'est, il faut pour cela mépriser le monde & ses jugemens, & être persuadé que sans cela l'on ne doit attendre de Dieu qu'une affreuse malédiction: *Qui me erubuerit, hunc Filius hominis erubescet.* Mais qu'y a-t-il de plus rare, dans le siécle où nous vivons, que ces ames libres & affranchies de la servitude du monde? Dans la profession religieuse nul péril, nul danger: on n'y craint, ni le monde, ni la censure du monde. On y sert Dieu, sans être contredit des hommes; on y est chrétien en liberté; on n'y rougit point de souffrir une injure sans se venger; on y est humble & patient, sans être accusé de bassesse de cœur. La censure même du monde est une espece de secours pour la pratique du christianisme: pourquoi? parce que nous voyons que le monde, au moins équitable en ceci, ne censure les religieux que quand ils viennent à oublier ce qu'ils sont, *Luc. c. 9.*

& ne les honore que quand ils ſont p
tement ce qu'ils doivent être. Autant
a de malignité pour critiquer & railler
qui demeurant dans le monde, y ve
être exactement & réguliérement chrét
autant a-t-il de mépris pour ceux qui,
quitté le monde, voudroient encore
mondains. Du moment que nous ſon
religieux, le monde, mes cheres Sœ
tout monde qu'il eſt, exige de nous
vie exemplaire & irréprochable. Le
de, tout perverti qu'il eſt, ne nous
me qu'à proportion qu'il nous croit ſa
& il n'a de reſpect pour nous, qu'a
que nous lui paroiſſons avoir d'éloi
ment pour lui. Peut-on ſe trouver
Dieu dans une ſituation plus avantag

Enfin, pour les ames mêmes parfa
le chriſtianiſme eſt encore expoſé da
monde : & à quoi ? aux louanges, au
plaudiſſemens, à la vanité, ennemis
vent plus dangereux que toutes les pe
cutions du monde. Mais où ſe ſauve
de leurs attaques ? dans la religion, où
une protection particuliere de Dieu
n'ont preſque point d'entrée. Car, co
me diſoit ſaint Bernard, prouvant c
vérité par une oppoſition ſenſible & c
vaincante, qu'un chrétien engagé dan
monde faſſe la moindre partie de ce

on communément les religieux, on l'ad-
ni & on le canonise ; au lieu que les re-
gieux n'en reçoivent nul éloge, parce
u'on suppose qu'ils ne font que ce qu'ils
oivent. Or voilà, mes Freres, reprenoit
ait Bernard, ce que nous avons gagné en
uittant le monde ; de n'être pas estimés
aints, avant que nous le soyons, ni même
uand nous le sommes. Un religieux tiéde,
n pratiquant ce qu'il pratique, seroit, mal-
r sa tiédeur, regardé dans le monde com-
me un chrétien parfait ; & un chrétien dans
e monde censé parfait, avec sa prétendue
erfection, à peine seroit-il supporté dans
a religion. D'où vient celà ? c'est que dans
a religion, bien de la régularité, bien de
humilité, bien de la piété, n'est presque
ompté pour rien ; au lieu que dans le mon-
le peu, & souvent rien, est compté pour
eaucoup. Combien d'ames pures & éle-
ées se gâtent tous les jours dans le mon-
le par la complaisance secrete qu'elles
nt pour elles-mêmes, & par le faux en-
ens que le monde donne à leur vertu ?
as parler de celles qui ne sont dévotes
ue par ostentation, & qui par-là ne le sont
as ; combien en voit-on, que la dévotion,
as qu'elles s'en apperçoivent, rend au
oins intérieurement vaines & présomp-
ueuses ? combien de péchereſſes conver-

ties se sont laissé éblouir de l'éclat
de leur conversion, & en ont ainsi pe
fruit? Car il ne suffit pas, dit un gra
pe, d'être en garde contre les tent
grossieres du démon, si l'on n'a encor
de se préserver du poison subtil de la l
ge & de l'estime des hommes: *Qui stu-*
Greg. *dium cœlestis desiderii à malignis spir*
custodire non sufficit, qui hoc ab hum
laudibus non abscondit. Dans la reli
graces au Seigneur, il n'y a point d
risques à courir; on y est régulier san
tinction, humble sans singularité, mo
& austère sans éclat. La vie parfaite
une vie commune, & par conséquent
bri de la fausse & de la vraie lou
Quelque progrès que vous y fassiez da
vertus chrétiennes & religieuses, on
pense point à vous, on n'y parle poin
vous: Dieu seul & votre conscience
les approbateurs de votre conduite.
ce que vous y amassez de mérites, e
ché, & comme absorbé dans la masse
mérites infinis de la communauté
vous êtes membre. Circonstance,
cheres Sœurs, qui seule suffiroit pou
faire estimer ma condition, & pour
faire goûter le bonheur. Le christian
y est en assûrance; & par un troisi
avantage, il y est prisé ce qu'il vaut

me religieuse donne tout pour le posséder. core un moment de réflexion pour cette rniere partie.

C'Est une des illusions du siécle les plus dinaires, de vouloir être chrétiens & de oire le pouvoir être, sans qu'il en coûte en à la nature & à l'amour-propre. Et oique l'Evangile nous prêche, qu'il faut ut quitter, & se renoncer soi-même, our parvenir à cette grace, que j'appelle tréſor du christianisme; quoique saint ul proteste qu'il s'estime heureux de ut perdre, pourvû qu'il gagne Jesus-hrist, *Propter quem omnia detrimentum feci, ut Christum lucrifaciam:* par un secret len surprenant qu'a trouvé le monde, ais que les Saints n'ont point connu, on flatte de pouvoir gagner Jesus-Christ, ne perdant rien, & de pouvoir le posséder en retenant tout, je dis tout ce qu'il ut au moins être prêt à sacrifier, pour quérir un si grand bien. En un mot, on t dans cette erreur, & l'on y vit tranquillement, que pour être chrétien il n'est s nécessaire de se détruire & de s'anéantir; qu'on le peut être à des conditions us supportables & plus proportionnées à otre foiblesse: c'est-à-dire, qu'on le peut re, en goûtant les douceurs de la vie, en

III. PART.

Philip. c. 3.

les recherchant & en se les procura ; qu'on le peut être, en faisant éterne- ment sa volonté, & suivant sans contr - te & sans gêne le mouvement de ses - sirs ; qu'on le peut être en travaillant à é- lever, en s'efforçant de s'enrichir, en c - nant à son ambition toute l'étendue e les loix du monde lui accordent ; qu n le peut être enfin sans se dépouiller p r cela de soi-même, ni en venir à ce ren - cement dont on ne laisse pas, parce qu n est chrétien, de reconnoître en spéc - tion la nécessité ; mais dont on sçait bi , parce qu'on est sage & prudent selon a chair, se défendre dans la pratique. C voilà, mes chers Auditeurs, le rafinem t de la dévotion chymérique, dont le mo e se pare. On veut avoir la gloire du chi- tianisme, mais on ne veut pas en avoir a peine. On en veut avoir le mérite, m s on ne veut pas en porter le joug. On v t en être quitte pour des paroles, pour s maximes, pour des sentimens, sans pas t jamais jusques aux œuvres. Tel est l'al s dont je gémis, & qui excite tout mon zé .

Mais n'ai-je pas en même tems de qu i me consoler, quand je considere que Di , pour la condamnation de cet abus, s - cite actuellement dans son Eglise des an s ferventes, des ames remplies de l t

esprit

prit, des ames touchées de la grace de
ur vocation, qui par un vœu particulier
consacrant à lui, & faisant divorce avec
monde, achétent le mérite & la gloire
être parfaitement chrétiennes, aux dé-
ens de tout ce qu'il en peut coûter à des
éatures mortelles? N'ai-je pas de quoi
énir Dieu, quand je les vois non con-
ntes de quitter leurs biens, leurs préten-
ons, leurs droits, se quitter elles-mêmes
ns réserve, se priver de leur liberté,
interdire les plaisirs les plus innocens,
livrer comme des victimes; & pour-
uoi? pour donner une preuve authenti-
ue à Dieu & aux hommes, qu'elles sça-
nt estimer le christianisme & le faire va-
ir ce qu'il vaut. Quand je les vois, dis-
, pénétrées d'une sainte joie, & que je
s entends protester aussi-bien que l'Apô-
e des gentils : *Omnia detrimentum feci, & arbitror ut stercora, ut Christum lucri-faciam*; oui, tout cela nous a semblé une
eureuse perte, & nous avons regardé
omme de la boue tout ce que le monde
ous pouvoit promettre, en comparaison
u bonheur dont nous jouissons par la pro-
ssion religieuse, d'être toutes à Jesus-
hrist, comme il est tout à nous. Quand
en ai devant les yeux un exemple aussi
latant que celui de cette illustre vierge,

n'ai-je pas, encore une fois, de quoi rendr
à Dieu d'immortelles actions de graces
d'avoir confondu par-là l'infidélité & l'a
veuglement des mondains ? Reprenons
s'il vous plaît, & ſuivez-moi.

On ſe fait honneur dans le monde d
pratiquer le chriſtianiſme, & l'on croit e
effet l'y pratiquer. J'en conviens, ſi vou
le voulez : mais avouons auſſi que l
chriſtianiſme eſt aujourd'hui pratiqué dan
le monde d'une maniere dont on devro
rougir, & dont on rougiroit, pour pe
qu'on eût de bonne foi, bien loin de s'e
faire honneur. Jamais dans le monde pr
tendu chrétien, tant de zéle pour la voi
étroite, jamais tant de démonſtration d
réforme, jamais en apparence tant d'ar
deur pour la ſévérité de la morale & pou
la pureté de l'ancienne diſcipline : mais a
milieu de tout cela, jamais tant d'amou
propre, jamais tant de recherche de ſoi
même, jamais à proportion des condition
tant de molleſſe, ou du moins tant d'at
tention à être abondamment pourvû d
tout, & à ne manquer de rien. Or ave
cela, il eſt aiſé d'être chrétien : avec cel
l'on ne ſent point la peſanteur de ce far
deau du chriſtianiſme, & de ce poids d
baptême dont parloit Tertullien; ave
cela on n'en eſt ni fatigué ni ſurchargé

ais où eſt-ce qu'il ſe fait ſentir ? diſons- hardiment, & parce qu'il eſt vrai, & rce qu'il eſt utile de le dire : où il ſe fait ntir ce poids, c'eſt dans les Communau- s religieuſes, où les exercices d'une vie glée, où les jeûnes, où les veilles, où le ence, où la pauvreté, où l'aſſiduité aux ices divins ſont une pénitence ſans in- rruption, qu'il faut avoir éprouvée pour bien juger. Car c'eſt là que par choix par état l'on porte ce qu'il y a de plus ſant dans le chriſtianiſme ; & c'eſt là que me chrétienne dit à Dieu avec la même nfiance que David : *Propter verba la- orum tuorum ego cuſtodivi vias duras.* Pſal. 16. our vous, Seigneur, & pour le reſpect de tre loi, je marche dans des voies dures pénibles. Le monde a lui-même des ies dures & pénibles ; mais on y mar- e, parce qu'on eſt dominé par ſes paſ- ns, parce qu'on eſt eſclave de ſon ambi- n, parce qu'on eſt livré au démon de varice, & c'eſt ainſi que l'on porte le ids du monde ; au lieu qu'on ſuit les ies dures & pénibles de la religion, par- qu'on veut s'attacher exactement aux roles de Jeſus-Chriſt & à ſes conſeils : *ropter verba labiorum tuorum.* Et c'eſt que nous pouvons appeller la perfection le comble du poids du baptême, *Pondus* Tertul.

baptiſmi. Auſſi eſt-ce par-là, mes che
Auditeurs, qu'on achéte le tréſor
Royaume de Dieu. Mais écoutez ce q
j'ajoute.

Dans le monde on profeſſe le chriſti
niſme, mais en même tems on fait da
le monde ſa volonté; & par un abus q
le monde remarque bien lui-même,
dont il eſt quelquefois peu édifié, ceux q
dans le monde ſe piquent le plus d'êt
chrétiens & de le paroître, j'entends ce
tains dévots, ſont ſouvent ceux en qui
propre volonté regne davantage, ceux q
y ſont plus attachés & qui s'en départe
le moins. Or pourvû que l'on faſſe ſa vo
lonté, rien ne coûte; & il n'y a ni exc
de ferveur, ni pratique de pénitence, r
régularité de vie qu'on ne ſoutienne ave
plaiſir, tandis qu'on le veut, & qu'on
pique de le vouloir. Car cette volonté d
moment qu'elle eſt libre & qu'elle prédo
mine, tient lieu de tout, & adoucit la plu
rigoureuſe auſtérité. De-là combien d'illu
ſions dans la plûpart des vertus du monde
Il n'en eſt pas de même de la religion
on y jeûne, on y veille, on y prie; mai
en tout cela on y fait la volonté d'autrui
& jamais la ſienne. Or voilà le gran
ſacrifice, dont l'homme avec raiſon ſe
glorifieroit, s'il pouvoit jamais avoir droi

e ſe glorifier devant Dieu : cette obéiſ-
nce à laquelle il ſe voue, cette dépen-
ance d'une volonté étrangère à laquelle
ſe rend ſujet, cette loi qu'il s'impoſe
e ne pouvoir plus diſpoſer de ſoi-même,
e n'être plus le maître de ſes actions,
e vivre dans un âge parfait comme un
upille, qui ne doit jamais être émancipé,
qui par un effet merveilleux de la voca-
on qu'il a embraſſée, n'eſt libre que pour
e l'être plus, n'a de volonté que pour
en avoir plus, n'uſe de ſa raiſon & de
s lumieres que pour n'en uſer plus. Voilà
e qui fait l'eſſentiel mérite de l'homme,
où il faut qu'il en vienne, afin qu'on
uiſſe dire de lui, *Vendit univerſa quæ*
abet. Car tout le reſte ſans cela eſt peu,
cela ſeul ſans tout le reſte, eſt d'un
rix infini. Or il n'y a que l'ame reli-
ieuſe, qui ſoit chrétienne à cette condi-
on. Finiſſons, & voici ce qui doit ache-
er de confondre le monde, en conſolant
eux qui ont le courage & le zéle de le
uitter.

Qu'en coûte-t-il à la plûpart des chré-
ens du ſiécle, pour mériter l'honneur
u'ils ont d'être, en qualité de chrétiens,
ncorporés à Jeſus-Chriſt ? Oſeroient-ils
ire qu'il faſſent pour cela aucun effort
ont le chriſtianiſme leur ſoit proprement

& purement redevable ? Je parle de ce
dont le monde même vante ſi hautem
la vertu & la probité ; de ceux qui, d
l'opinion du monde, paſſent commu
ment pour gens d'honneur ; de ceux
lui paroiſſent irreprochables : que leur
coûte-t-il pour être chrétiens ? Ils renc
cent à toute injuſtice : les Païens, diſ
le Sauveur, n'en font-ils pas autant ?
s'abſtiennent des plaiſirs impurs : les ſa
de la gentilité ne s'en ſont-ils pas abſt
nus ? Ils ont de la modération dans le
paſſions, de la regle dans leurs action
de l'équité dans leurs jugemens, de
ſincérité dans leurs paroles : la raiſon, i
dépendamment du chriſtianiſme, ne le
enſeigne-t-elle pas tout cela ? C'eſt da
la profeſſion religieuſe, que pour ſe re
dre digne de Jeſus-Chriſt, on enchérit ſ
les vertus païennes ; & comment ? en
dégradant, pour ainſi dire, ſoi-même
& ſe réduiſant, ſelon la doctrine de l'A
pôtre, à l'état des enfans. Car voilà
que les Païens n'ont jamais fait, & n'o
jamais en la penſée de faire. Ils jettoie
dans la mer l'or & l'argent ; mais ils de
meuroient pleins d'eux-mêmes, dit ſai
Jérôme, & ils n'eſtimoient pas aſſez cet
ſageſſe mondaine, dont ils ſe déclaroien
les ſectateurs, pour l'acheter au prix d'un

v obſcure & humiliée. Voilà ce que ne
ſont point encore les chrétiens engagés
dns le monde. Ils ſeront réguliers, ils ſe-
ront pieux, ils ſeront mortifiés, ils donne-
ront tout ; mais en ſe réſervant toujours
lur volonté propre, & n'allant jamais juſ-
c'à cette pleine abnégation, qui eſt le
prfait chriſtianiſme & le point capital du
ſcrifice de l'ame religieuſe : *Vendit uni-*
rſa quæ habet, & emit.

C'eſt ici, mes chers Auditeurs, ſi le
tms me le permettoit, que je vous ferois
marquer en paſſant l'erreur & la mau-
viſe foi de l'héréſiarque Luther, qui pour
colorer ſon libertinage & juſtifier ſon apoſ-
ſie, affecta d'exalter les vœux du baptê-
e, dans le deſſein de décrier les vœux de
religion ; comme ſi les vœux de la reli-
on n'ajoûtoient rien à la ſainteté du
aptême, & qu'en effet un ſimple chré-
en donnât autant à Dieu qu'un religieux.
rreur que toute la Théologie condamne,
omme également oppoſée à la raiſon & à
foi. Car ces ſaintes Filles que vous
oyez, en ſe dévouant à Jeſus-Chriſt, lui
nt fait par leur profeſſion, des ſacrifices,
ue nul de vous ne lui a faits en vertu de
on baptême. Elles pouvoient être riches
bien pourvûes, & elles ſe ſont rendues
auvres ; elles pouvoient être libres, &

elles ont choisi de se captiver sous le jo
d'une obéissance éternelle. Elles pouvoi
goûter les plaisirs légitimes & permis,
elles ont embrassé la croix. Il leur a d
coûté bien plus qu'à vous, pour être
qu'elles sont, puisque tout chrétiens
vous êtes, vous n'avez jamais préten
faire ce qu'elles font. Vous êtes puiss
dans le monde, disoit saint Paul aux C
rinthiens déja convertis à la foi, mais
pour cela n'avoient pas renoncé aux av
tages des conditions où Dieu les avoit
naître ; vous êtes puissans dans le mon
& nous qui avons tout quitté pour Jes
Christ, nous sommes foibles, sans crédit
Cor. sans autorité : *Nos infirmi, vos autem f*
c. 4. *tes.* On vous honore, & on nous com
Ibid. pour rien : *Vos nobiles, nos autem ignobil*
Vous êtes considérés & respectés, pe
dant que l'on nous regarde comme le reb
des hommes : *Tanquam purgamenta huj*
Ibid. *mundi facti sumus.* Or c'est ce que les vr
religieux pourroient bien s'appliquer,
se comparant avec les chrétiens de ce si
cle. Mais du reste, à l'exemple de sai
Paul, je vous dis tout ceci, mes chers A
diteurs, non pas pour vous faire d'inutil
Ibid. reproches, *Non ut confundam vos :* ma
pour vous avertir, comme mes chers Fr
res, d'un de vos plus essentiels devoir

d, ut filios meos chariſſimos, moneo. Ibid.
C'est-à-dire, pour vous faire connoître le
rite de la vocation chrétienne, pour
os apprendre ce qu'elle vaut, combien
os la devez priſer, & à quoi il faut que
os ſoyez déterminés, lorſqu'il s'agit de
rquer à Dieu juſqu'à quel point vous
ovez eſtimer ce tréſor. Car enfin ces
épuſes de Jeſus-Chriſt, dont la ferveur
us édifie, ne ſervent pas un autre Dieu
e vous, ne croient pas un autre Evan-
e que vous, n'attendent pas un autre
oire que vous. Si elles l'achétent plus
er que vous, c'eſt ce qui vous doit faire
mbler, puiſqu'il eſt certain que quoi
'elles donnent pour l'avoir, elles ne
nnent rien de trop, & que le Royaume
ciel priſé dans ſa juſte valeur, vaut en-
re bien au-delà. Que devez-vous donc
nclure de leur exemple, ſinon que juſ-
'à préſent vous n'avez pas connu le don
Dieu? Ah! Seigneur, devez-vous dire,
me flattois d'être chrétien, & je ne
tois pas; mais aujourd'hui j'apprend à
devenir. Si vous êtes, mon cher Au-
teur, dans ces diſpoſitions, c'eſt, pour
ous, avoir trouvé le tréſor de l'Evangile,
c'eſt le fruit que vous devez remporter
e cette cérémonie. Vous, Vierge fidelle,
chevez ce que vous avez commencé.

péſentez-vous avec confiance à l'A
où votre Dieu vous attend. Pronon
ſans peine ces vœux qui vous engagen
éternellement & irrévocablement à
Quoi que vous lui donniez, il vous
rendra au centuple & en cette vie &
l'autre, où nous conduiſe, &c.

SECOND SERMON SUR L'ÉTAT RELIGIEUX.

e choix que Dieu fait de l'Ame religieuse, & que l'Ame religieuse fait de Dieu.

lemento, Israël, & ne obliviscaris: Dominum elegisti hodie, ut sit tibi Deus; & Dominus hodie eligit te, ut sis ei populus peculiaris.

ouvenez-vous-en, Israël, & ne l'oubliez jamais : vous choisissez aujourd'hui le Seigneur, afin qu'il soit votre Dieu : & le Seigneur vous choisit aujourd'hui, afin que vous soyez son peuple particulier. Dans le Deutéronome, ch. 26.

C'Est ainsi que Dieu parla aux Israëlites, lorsqu'après les avoir tirés de la servitude, & les avoir long-tems éprouvés dans le désert, il les fit entrer dans la terre promise, qu'ils avoient si ardemment desirée, & qui devoit être pour eux

une terre de bénédiction. Mais toutes
choſes, dit ſaint Paul, n'étoient enc
que des figures; & ce qui arrivoit al
aux Iſraëlites, ſelon le deſſein de D
même, ſe rapportoit eſſentiellement
2. Cor. c. 10. nous : *Hæc autem in figura facta ſi*
noſtri. En effet, c'eſt dans les parfaits ch
tiens, que ces figures de l'ancienne
trouvent leur accompliſſement; & ſa
ſortir du lieu où nous ſommes, c'eſt d
cette cérémonie religieuſe que l'on v
clairement & ſenſiblement la vérité de
que le S. Eſprit a prétendu nous faire
tendre par ces divines paroles que j'ai p
ſes pour mon texte, & qui renferment t
le ſujet de ce diſcours. Car, dites-moi, u
ame dans les diſpoſitions où nous par
cette généreuſe Fille, qui ſert ici de ſp
tacle aux Anges & aux hommes; une a
que Dieu par la vertu toute-puiſſante de
grace, tire aujourd'hui de l'eſclavage
monde; une ame prédeſtinée, dont l'he
reux ſort, après de ſaintes épreuves,
d'entrer dans la religion qu'elle regar
comme la terre des élûs, & vers laquel
elle porte ſes vœux les plus ardens; u
vierge, qui à la face des autels, par u
profeſſion ſolemnelle, choiſit le Seigne
pour ſon Dieu, & que le Seigneur choi
réciproquement pour l'aſſocier au nomb

d'ſes épouſes, c'eſt-à-dire, au nombre de
ce vierges qui lui ſont uniquement dé-
vuées, & qui compoſent dans le chriſtia-
nſme ce peuple particulier, dont il ſe glo-
rie d'être ſervi, n'eſt-ce pas à la lettre
tut le myſtère qu'exprime ce paſſage :
Dominum eligiſti hodie, ut ſit tibi Deus; &
Dominus hodie eligit te, ut ſis ei populus pe-
culiaris. C'eſt donc à vous, digne Epouſe
e Jeſus-Chriſt, que j'adreſſe ces paro-
le : écoutez-les avec reſpect, & n'en per-
dz jamais le ſouvenir; *Memento, & ne*
oliviſcaris. En vous conſacrant à la vie
rligieuſe, vous allez choiſir le Seigneur,
an qu'il ſoit votre Dieu; *Dominum ele-*
gſti hodie, ut ſit tibi Deus. Et par une in-
ſgne faveur, votre Dieu va vous choiſir,
an que vous ſoyez particuliérement ſa
éature : *Et Dominus hodie eligit te, ut ſis*
populus peculiaris. Méditez bien ces vé-
rités importantes, & qu'elles demeurent
pur jamais profondément gravées dans
otre cœur. Voilà ce que je vous propoſe,
ce que vous devez enviſager comme le
nds de toutes vos obligations : le choix
ue vous faites de Dieu, & le choix que
)ieu fait de vous. Le choix que vous faites
e Dieu, ſource des mérites infinis, que
ous amaſſerez en le ſervant, & qui ſeront
s fruits du ſacrifice que vous allez lui

offrir, c'eſt la premiere partie. Le c
que Dieu fait de vous, ſource des g
abondantes qu'il vous prépare, &
commence dès ce jour à répandre ſu
tre perſonne, c'eſt la ſeconde partie
choix que vous faites de Dieu, afin
ſoit particuliérement votre Dieu; fo
ment ſolide du droit propre que vous
rez de vous confier en lui & de tout a
dre de lui. Et le choix que Dieu fa
vous, afin que vous ſoyez ſpécialeme
créature; ſouverain motif de l'inviol
attachement que vous devez avoir
lui. Que ne dois-je point me promettr
ces deux conſidérations, parlant ici à
ames religieuſes pleines de l'eſprit de
vocation, continuellement occupées
ſoin de le conſerver, de le renouveller
l'augmenter? Quel exemple pour les ch
tiens du ſiécle, qui m'écoutent: car p
votre édification, mes chers Auditeu
il n'y aura rien dans ce diſcours que v
ne puiſſiez, & que vous ne deviez vous
pliquer, ſelon ce que vous êtes, & ce c
Dieu demande de vous, dans la vie ſé
liere & néanmoins chrétienne, à laque
il vous a appellés. Tout ce que je di
vous inſtruira, ou ſi vous n'en profitez p
vous confondra. Mais indépendamme
du fruit que les chrétiens du ſiécle en

ront, voici encore une fois, fidelle Epou-
du Sauveur, les deux avantages dont
profeſſion religieuſe va vous mettre en
ſſeſſion, & dont le devoir de mon miniſ-
re m'oblige à vous féliciter. En vertu de
ction que vous allez faire, le Dieu de
nivers, parce que vous le choiſiſſez, va
evenir ſinguliérement votre Dieu; &
us, parce qu'il vous choiſit lui-même,
us allez devenir ſinguliérement ſa créa-
re. C'eſt-à-dire, il va être votre Dieu
ec toute la diſtinction qu'il le peut être
ns l'ordre de la grace; & vous, avec la
ême diſtinction, vous ſerez ſa créature,
une maniere qui dans l'ordre de la grace
dès maintenant vous combler de gloire.
vant que d'en venir à la preuve, ayons
cours à la Mere de Dieu, & ſaluons-la,
lui diſant, *Ave, Maria.*

I. PARTIE.

Hoiſir le Seigneur, & par ce choix en
re ſon Dieu, c'eſt un des ſecrets de la
édeſtination divine, qu'il n'appartenoit
'à Dieu même de nous révéler; & dire
'en quittant le monde pour embraſſer
tat religieux, nous avons trouvé ce ſe-
et, c'eſt une vérité, mes cheres Sœurs,
ſſi conſolante pour nous, qu'elle eſt pro-
e à nous ſoutenir dans la pratique de nos
voirs. Mais cette vérité, quoique con-

ſtante, a beſoin d'éclairciſſement. Car
fin, demandent les Interprétes, expliqu
ce paſſage du Deutéronome, *Domin*
elegiſti, ut ſit tibi Deus, Dieu ne ſero
pas notre Dieu, ſi nous ne le choiſiſſi
de la ſorte; & dépend-il de nous qu'il
notre Dieu ou qu'il ne le ſoit pas, qu'i
ſoit plus ou qu'il le ſoit moins, qu'il le
par un titre ou par un autre; & en con
quence du choix que nous avons fait
lui, ſommes-nous en droit de prétend
qu'en effet il ſoit plus notre Dieu, qu'il
l'eſt du reſte des hommes? C'eſt à ces i
portantes queſtions que je répondrai,
c'eſt de ces queſtions mêmes que je tire
les preuves les plus convaincantes &
plus touchantes de la premiere propoſiti
que j'ai avancée. Mais auparavant con
vons-la bien, & formons-nous-en une i
juſte, & qui puiſſe déſormais être la re
de toute la conduite de notre vie.

Oui, mes cheres Sœurs, je le répé
quand nous nous ſéparons du monde p
nous conſacrer à Dieu par le vœu ſole
nel de la religion, nous accompliſſons
vérité & en eſprit ce que les Iſraëli
charnels n'accomplirent qu'en figure, lo
qu'ils entrerent dans la terre promiſe. N
ſeulement nous choiſiſſons le Seigne
mais nous le choiſiſſons dans cette vû

ju' ſoit particuliérement notre Dieu. Or
e eux vous montrer d'abord, combien
l'ue part ce choix lui eſt honorable, &
le autre combien il nous eſt avantageux.
Rapport à Dieu & à nous-mêmes, par où
ics devons meſurer l'excellence & la
perfection de ce choix. Il y a plus : car ce
hix préſuppoſé, je veux vous faire re-
marquer, & même vous faire ſentir, com-
bien Dieu nous eſt néceſſaire, dans la ſé-
paration du monde où la religion nous
engage. Mais auſſi veux-je en même tems
vous obliger à reconnoître, que quelque
ſéparés du monde que nous ſoyons, ce
hix préſuppoſé, Dieu nous ſuffit. Appli-
quez-vous à ma penſée, dont voici le pré-
ci réduit à cinq chefs. Choix glorieux à
Dieu, choix heureux pour nous, choix
q nous rend Dieu néceſſaire, choix qui
fa que Dieu nous ſuffit, & choix enfin
dù il s'enſuit que Dieu eſt tout autre-
ment notre Dieu, qu'il ne l'eſt des chré-
tiens du ſiécle. Plaiſe au ciel que je puiſſe
bien imprimer dans vos eſprits & dans vos
cœurs des vérités ſi édifiantes.

Premiere vérité : choix glorieux à Dieu.
La démonſtration en eſt ſenſible, & vous
le devez être touchées. C'eſt qu'en vertu
de ce choix nous rendons à Dieu un au-
thentique témoignage, qu'il eſt Dieu, &

parfaitement notre Dieu, & à l'excl on
de tout autre notre seul & unique I u,
puisqu'il mérite que nous quittions ur
pour lui, & que pour lui nous renon ns
à nous-mêmes. Car il n'y a que Dieu ui
mérite cette abandonnement total, & ur
qui il nous soit permis de renoncer à r s-
mêmes jusqu'à nous sacrifier nous ê-
mes, comme il n'y a que l'ame religi se
qui rende à Dieu cet honneur, au m ns
dans toute l'étendue que cet honneu ui
peut être rendu sur la terre. Et c'est i,
mes cheres Sœurs, que je commence à é-
couvrir le privilége ineſtimable de r re
vocation. Non, disoit saint Basile à s
disciples, il n'y a que Dieu seul à qu e
sacrifice volontaire de la profession r-
gieuse puisse être dû, & pour qui il p e
être louable. Quitter tout pour tout a e
que pour Dieu, ce seroit un excès de fo ;
mais pour Dieu, c'est une éminente sag .
Renoncer à soi-même pour la créat ,
ce seroit une idolatrie secrete & une
piété; mais pour Dieu, c'est un acte hé -
que de religion. En cela, dis-je, consist
grandeur de Dieu; & par un admira
enchaînement des intérêts de Dieu a
les nôtres, en cela la grandeur de D
quoiqu'absolue & indépendante de no
semble ne pouvoir être séparée de nos

érêts. Car vous seul, ô mon Dieu, vous seul êtes digne que nous quittions tout pour vous, parce que dans vous seul nous trouvons tout ce que nous quittons, & infiniment au-delà de tout ce que nous quittons. Vous seul avez droit d'exiger, que pour vous nous renoncions à nous-mêmes, parce que vous seul pouvez nous dédommager de ce renoncement, & qu'étant Dieu, vous avez seul de quoi pouvoir être la récompense de notre sacrifice.

Mettons nos intérêts à part : ce n'est point encore de quoi il s'agit. J'ai dit au Seigneur : Vous êtes mon Dieu, parce que vos n'avez nul besoin de mes biens : *Dixi Domino : Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges.* Ainsi parloit David ; & moi, peut & doit ajoûter l'ame religieuse, j'ai dit au Seigneur : Vous êtes mon Dieu, parce que non-content de mes biens, dont vous n'avez, ni ne pouvez avoir besoin, vous avez attendu de moi un hommage plus digne de vous, qui est le sacrifice de moi-même, & c'est celui que je vais vous présenter. Où sont les chrétiens du siécle qui choisissent Dieu à ce prix ; & à qui pour le posséder, il en coûte ce dépouillement de toutes choses, & ce sacrifice d'eux-mêmes complet & entier ? L'ame chrétienne, je l'avoue, est

Psal. 15.

est obligée, comme chrétienne de r bn-
cer à tout, au moins d'esprit & de ur,
puisque sans cela elle ne peut être à us-
Luc. c. 14. Christ, *Qui non renuntiat omnibus qu of-
sidet, non potest meus esse discipulus:* & par
la raison seule qu'elle est chrétienne lle
doit renoncer à elle-même, puisq lle
est incapable sans cela de suivre us-
Christ, qui nous a dit à tous sans e p-
Luc. c. 9. tion, *Si quis vult post me venire, ab et
semetipsum.* Mais où sont ceux qui da le
le monde observent à la lettre ces ux
préceptes; & entre ceux qui s'effo nt
de les observer, où est celui qu es
observe sans restriction? Prenez & re
sidérez le chrétien du siécle le plus z ;
& dans sa condition le plus parfait; c l-
que parfait que vous le supposiez, e se
donnant à Dieu, que ne se réserve-t-il s?
Quelque détaché du monde que no le
concevions, à combien de choses il
néanmoins vrai, qu'il ne renonce pas l
lement, & qu'il n'a pas même inten n
de renoncer? Maître de ses biens & s
liberté, que quitte-t-il & de quoi se
pouille-t-il? Il n'y a que l'ame religie ;
qui par un retour & un généreux effor le
sa reconnoissance, puisse dire à Dieu t
présomption: Qu'ai-je pû vous donn ,
Seigneur, que je ne vous aie pas donn ?
qu'ai-je pû quitter pour vous, que je n e

as quitté ? qu'ai-je pû faire, pour m'of-
rir vous comme une hostie vivante, que
e n'ai pas fait ? Je dis par un effort de sa
connoissance : car si elle parle de la sorte,
e n'est point pour exalter le mérite de son
acrifice, mais pour honorer au contraire
e non de Dieu. Ce n'est point pour se glo-
ifier, ni pour se prévaloir de son état ;
ma pour reconnoître devant Dieu que
e qu'elle quitte, n'est qu'un léger tribut de
e qu'elle lui doit. Ce n'est point par un
sprit d'ostentation, mais par une vive ex-
ression de son respect infini pour ce sou-
erain Etre. Et voilà, mes cheres Sœurs,
omment le choix que nous faisons de
Dieu lui est si glorieux.

Mais il est encore plus heureux pour
ous : seconde vérité dont vous allez con-
ir. Car fondés sur ce choix, & tandis
ue ce choix subsiste, nous sommes sûrs,
utant qu'on le peut être en cette vie, que
ous aimons Dieu, & que nous l'aimons
'un amour parfait, qui est inséparable de
a grace ; de cet amour souverain qui nous
ustifie aux yeux de Dieu, & qui seul, fus-
ions-nous d'ailleurs chargés de crimes, a
a vertu de nous réconcilier avec Dieu ; de
et amour de préférence en quoi consiste
a plénitude de la loi, & à quoi le salut de
homme est immanquablement attaché.

Amour de préférence, dont nous avc
gage le plus certain. Permettez-m
vous développer ce point; vous y
verez un fonds inépuiſable de conſola
Hors de l'état réligieux, il eſt aiſé de
à Dieu, qu'on l'aime par-deſſus t
choſes, & qu'on l'aime plus que ſoi
me. Mais autant qu'il eſt aiſé de le d
de le penſer, autant eſt-il rare & dif
de le pratiquer. Autant que ce langa
ordinaire dans le chriſtianiſme, autar
il douteux dans un chrétien qui n'
renoncé au monde, & qui jouit tranq
ment & à ſon aiſe des biens de la vi
un mot, dit ſaint Chryſoſtôme, on
facilement ſe tromper, en ſe flattant q
aime Dieu, & que pour Dieu, s'il le
loit, on ſeroit prêt à tout quitter, pen
qu'on ne quitte rien & qu'on ne ſe dé
de rien. Au moment que nous preno
parti de la religion, nous tenons le m
langage; mais nous le tenons à bien
leur titre. Pour montrer que nous ain
Dieu préférablement à tout, nous le
férons actuellement à tout, non pa
idée ni en ſpéculation, mais en pratiqu
par l'engagement le plus réel. Nou
voulons pas que Dieu nous en croie
notre parole: en quittant tout pour
nous lui en donnons une preuve, qu

être équivoque ni sujette à l'illusion. vaincus par une fatale expérience, que ne devons pas nous en fier à nos pro- sentimens, pour nous assurer de -mêmes, nous nous vouons à Dieu u'à nous ôter la disposition de nous- mes, & jusqu'à renoncer pour Dieu à les droits que nous avons sur nous- mes. Mais aussi pouvons-nous après , sans craindre de mentir au saint Es- protester à Dieu que nous l'aimons, & répondre de nous-mêmes sur l'article us essentiel de la loi. Donnons encore ude jour à cette pensée. Dans cette vie, nne, dit l'Ecriture, ne sçait s'il est ge d'amour ou de haine; *Nescit homo* *Eccles. c. 9.* *rum amore an odio dignus sit*: & par con- quent personne dans cette vie ne sçait s'il Dieu, ou s'il ne l'aime pas. Car si j'é- certain que j'aime Dieu, je serois cer- que Dieu m'aime & qu'il me trouve ge de son amour. Il est vrai, personne e sçait infailliblement; mais si quel- n le peut sçavoir, & si quelqu'un le de cette science, qui sans être infail- l, ne laisse pas de rendre l'espérance des ss ferme & tranquille, je soutiens que et l'ame religieuse. Pourquoi? parce le sçait qu'il n'y a rien au monde, le n'ait abandonné pour Dieu; parce

que ſans vouloir ſe comparer avec l'
tre de Jeſus-Chriſt, elle ſçait qu'elle
vantage de pouvoir dire comme lui :
Rom. c. 6. *nos ſeparabit à charitate Chriſti ?* Qu
formais me ſéparera de l'amour de
Dieu ? ſont-ce les biens de la terre
j'ai quittés ? ſont-ce les plaiſirs des
que je me ſuis retranchés ? ſont-c
honneurs du ſiécle que j'ai mépriſés ?
peut-elle conclure : car malgré l'affli
te incertitude où Dieu veut que je
touchant ſon amour & ſa haine ; ap
choix que j'ai fait de lui, en ſacr
tout, & en me ſacrifiant moi-même
lui ; j'ai l'aſſûrance la plus raiſonnab
la plus ſolide, que ſon amour eſt en
& que jamais rien ne m'en détacher
choix lui eſt donc une eſpece d'évi
de l'amour qu'elle a pour Dieu : or
a-t-il de plus heureux, que d'être
aſſûrée de cet amour, que de pouv
rendre ainſi le témoignage de cet am
que de poſſéder ainſi cet amour, co
le titre le plus légitime de ſa prédel
tion ? Avançons.

J'ai dit que le choix que nous fa
de Dieu dans la vocation religieuſe
dans l'éloignement du monde où no
vons, nous rend Dieu ſouveraine
néceſſaire. Troiſiéme vérité, mes c

œurs, à laquelle il eſt impoſſible que vous
e vous intéreſſiez pas, & qui ſuit du prin-
ipe que j'ai établi. Car ayant tout quitté
our Dieu, ſi Dieu venoit à nous manquer,
ù en ſerions-nous ? Si par notre infidéli-
é, fruſtrés de notre attente, nous venions
ne pas trouver Dieu dans la religion, ne
ouvant d'ailleurs y trouver les conſola-
ions du monde, que nous reſteroit-il ? où
eroit notre reſſource ? De cette vérité, le
ondain, plein de ſes erreurs, voudroit
nférer qu'au moins en cela notre condi-
ion eſt à plaindre. Mais c'eſt en cela mê-
ne, reprend ſaint Bernard, qu'elle nous
aroît préférable à toute autre condition,
t voici l'excellente raiſon qu'il en appor-
e. Car il eſt vrai, mes chers Freres, diſoit-
à ſes religieux, ſéparés comme nous le
ommes de tout ce qu'il y a d'agréable
ans le monde, Dieu nous eſt néceſſaire
ans la religion, mais c'eſt juſtement de
uoi nous béniſſons Dieu, qui par-là nous
met dans une ſainte & abſolue néceſſité
e nous attacher à lui, & de ne vivre que
our lui. Il eſt vrai, Dieu dans la religion
ous eſt infiniment plus néceſſaire qu'aux
hrétiens du ſiécle; mais c'eſt en quoi
ous nous ſentons plus redevables qu'eux
Dieu. Car malheur à nous, ſi Dieu ne
ous étoit plus néceſſaire, ou s'il nous

l'étoit moins. Malheur à nous, si hors
lui nous pouvions trouver du repos &
la douceur dans la vie. Malheur, si vena
à oublier Dieu & à le méconnoître, no
pouvions nous passer de lui. Les mondai
dissipés par les fausses joies & les vai
amusemens du siécle, peut-être peuve
ils quelquefois, quoique faussement,
flatter d'être parvenus à cette prétend
& imaginaire indépendance de Dieu : m
c'est ce qui fait la réprobation de leur ét
La béatitude du nôtre est de ne pouv
être heureux qu'en Dieu, de ne le pouv
être qu'avec Dieu, de ne l'être qu'à pr
portion que nous nous unissons à Die
Sans Dieu nous serions malheureux : vo
l'avez ainsi ordonné, Seigneur, & la
que vous en avez faite, n'est pas tant
arrêt de votre justice, qu'une disposit
Auguſt. favorable de votre miséricorde : *Juſſiſ*
Domine, & ſic eſt. Sans vous nous serio
malheureux ; mais nous le serions enc
bien plus, si nous voulions sans vous
l'être pas, puisque le comble de notre m
sère seroit de chercher hors de vous la v
ritable félicité. Quoi qu'il en soit, m
Freres, poursuivoit S. Bernard, en qu
lité de religieux, nous mettons au nomb
des graces & des plus précieuses graces
notre état, le besoin même que no

avons de Dieu. Car selon la parole sainte, plus nous avons besoin de Dieu, plus Dieu se tient obligé à répandre ses dons sur nous; plus nous avons besoin de Dieu, plus il veut que nous ayons droit de recourir à lui, de compter sur lui & de tout attendre de lui. Sans lui nous ne trouverions dans la religion qu'un vuide affreux de toutes les consolations humaines: mais tant comme il est, un Dieu fidéle, il sçait abondamment remplir ce vuide par d'autres consolations toutes spirituelles, dont il est lui-même la source. Autant que par la privation de tout le reste, il nous devient nécessaire, autant se fait-il un honneur & prend-t-il soin de ne nous manquer jamais, tandis que nous soutenons par une sainte persévérance le choix que nous avons fait de lui. Aussi ai-je ajouté, mes cheres Sœurs, que quelque séparés du monde que nous soyons, ce choix présupposé, Dieu nous suffit; & c'est la quatriéme vérité encore plus capable de nous faire goûter le bonheur de notre profession. Ecoutez-moi; je n'en dis qu'un mot, mais qui joint à vos réflexions, pourra vous tenir lieu d'un discours entier.

Les Chrétiens du siécle, même les plus réglés dans leurs desirs, ont malgré eux mille besoins, qui par l'engagement in-

évitable de leur condition les assujettissent au monde, & les mettent par-là dans une impuissance morale de parvenir jamais sur la terre à être contens. De combien de choses, & de choses hors de leur pouvoir, leur repos ne dépend-t-il pas ? Et s'il en manque une seule, quand ils auroient toutes les autres, combien de chagrins & de troubles ce seul défaut ne leur fait-il pas essuyer ? Quel malheur, disoit un Païen, de dépendre de la sorte pour être heureux ! Dans la religion, si nous avons besoin de Dieu, au moins avons-nous l'avantage de n'avoir besoin que de Dieu. Car avec Dieu, nous nous passons sans peine de tout; avec Dieu, nous n'envions point au monde ses prospérités : avec Dieu, quoique pauvres, nous sommes riches, & bien plus riches que si nous possédions tout, parce que nous ne desirions rien, *Tamquam nihil habentes, & omnia possidentes*. Quand on nous dit que Dieu seul fera notre béatitude dans le ciel, & que tout insatiables que nous sommes, au moment que sa gloire paroîtra, nous en serons rassasiés, selon la parole du Prophéte Royal, quoique ce soit un point de foi, nous avons de la peine à le comprendre, & nous voudrions qu'on nous en donnât une preuve sensible. La voici, mes chers Auditeurs : car la preuve

II. Cor. c. 6.

ſenſible de cet adorable attribut de Dieu, qui fait que dans le ſéjour de la gloire Dieu nous ſuffira, c'eſt qu'il ſuffit dès maintenant à l'ame religieuſe, qui fidéle à la grace de ſa vocation, jouït indépendamment du monde d'un ſolide & parfait contentement. Je m'explique. Ce qui montre que les juſtes dans la gloire trouveront en Dieu ſeul toute leur félicité, c'eſt que par une anticipation de cette gloire, on voit dans la religion des ames qui ne veulent que Dieu; qui trouvent tout en Dieu, après avoir tout quitté pour Dieu; & qui contentes de Dieu, renoncent pour le poſſéder à toutes les grandeurs du monde, à tous les héritages du monde, à tous les établiſſemens & à toutes les fortunes du monde. Oui l'on en voit, & Dieu par ſa miſéricorde nous en met aujourd'hui devant les yeux des exemples vivans. Voilà ce que la grace de Jeſus-Chriſt opere dans ces ames ferventes, dont je parle & à qui je parle. C'eſt un miracle incompréhenſible pour ces mondains qui n'ont que des vûes terreſtres & animales; mais ce miracle n'en eſt pas moins réel ni moins vrai. Le monde avec tous ſes biens ne ſuffit pas à un avare, le monde avec tous ſes honneurs ne ſuffit pas à un ſuperbe, le monde avec tous ſes plaiſirs ne ſuffit pas à un ſenſuel; & Dieu

seul dans ces plaisirs du monde, sans ces biens, sans ces honneurs, suffit à l'ame qui le choisit pour son Dieu. Est-il rien de plus convaincant que ce témoignage? Etre content de Dieu, & de Dieu seul, voilà ce qu'éprouvent ceux & celles, qui faisant divorce avec le monde, cherchent Dieu dans la religion. Et que ne pouvez-vous là-dessus vous expliquer hautement, mes cheres Sœurs, & rendre ici à la grace de votre Dieu toute la gloire qui lui est dûe. Voilà ce que vous éprouvez tous les jours; & voilà ce qu'éprouvent tant d'autres dans l'humble & pauvre condition qu'ils ont comme vous choisie. Or quel dégagement & quelle liberté de l'ame, lorsqu'on se peut dire à soi-même : Dieu me suffit. Je n'ai ni terre, ni hérirages, ni revenus en ce monde; mais Dieu me suffit. Fortune, dignités, grandeurs du monde, tout cela n'est point pour moi; mais Dieu me suffit. D'autres ont toutes les commodités de la vie, toutes les douceurs que le monde peut leur fournir, & moi je n'en ai aucune; mais Dieu me suffit. Il me suffit maintenant il me suffira jusqu'à mon dernier soupir, il me suffira dans l'éternité. Car étant mon Dieu, il est mon tout : & tout ce qui n'est pas mon Dieu, ne m'est rien: *Quid mihi est in cœlo, & à te quid volui super terram?* Ps. 78.

Enfin pour cinquieme & derniere vérité, je conclus que Dieu en conſéquence du choix que nous faiſons de lui par la profeſſion religieuſe, devient ſinguliérement & ſpécialement notre Dieu. Et voilà, heureuſe Epouſe du Sauveur, ce qui doit vous rendre votre vocation également chere & vénérable. En conſéquence de l'action que vous allez faire, le Seigneur que vous choiſiſſez, ſera votre Dieu avec toute la diſtinction qu'il peut l'être dans l'ordre de la grace : pourquoi ? parce qu'en conſéquence du renoncement que vous faites à tout pour lui, il ſera lui-même votre partage, votre héritage, votre poſſeſſion, & que de cette ſorte vous aurez ſur lui, pour ainſi dire, tout le droit de propriété, qu'une créature peut avoir ſur ſon Dieu. Appliquez-vous à ce que je dis. Quand Dieu diviſa la terre promiſe entre les tribus d'Iſraël, il ne donna, remarque l'Ecriture, aucun partage à la tribu de Levi, parce que la tribu de Levi, toute dévouée à Dieu, ne devoit point avoir d'autre partage que Dieu même, *Quia ipſe Dominus poſſeſſio ejus eſt.* Excellente figure, ma chere Sœur, de ce qui va ſe paſſer à votre égard. Car vous allez être dans la loi de grace cette ame choiſie, dont Dieu ſera tout le partage, & à qui Dieu, comme

Deut. c. 10.

Dieu appartiendra tout autrement qu'il n'appartient aux Chrétiens du siécle. En effet, le Chrétien du siécle peut bien dire comme David, *Dominus pars hæreditatis meæ*, le Seigneur est une portion de mon héritage; mais il ne peut pas dire absolument dans le même sens que l'ame religieuse, *Dominus hæreditas mea*, le Seigneur est mon héritage, parce qu'avec Dieu, dit saint Bernard, il possède encore d'autres biens; & qu'en possédant ces autres biens avec Dieu, il en possède moins purement & moins parfaitement Dieu. C'est vous, fervente Epouse de Jesus Christ, qui désormais, ayant renoncé au monde, aurez droit de regarder Dieu comme un bien qui vous est uniquement propre, comme un bien qui vous est affecté; comme un bien d'autant plus votre bien, que vous en faites votre seul bien. Au lieu que vos freres & vos sœurs selon la chair, partageront entre eux un héritage temporel que vous leur abandonnez, & dont la mort les dépouillera; vous allez en acquérir un, lequel, quoiqu'immense & infini, sera tout entier à vous, comme s'il n'étoit que pour vous; & cet héritage encore une fois, c'est Dieu même, qui vous tiendra lieu de tout. Or vous tenir lieu de tout, c'est être non-seulement Dieu, mais

Ephes. c. 1.

pécialement votre Dieu. Et voilà le ſens ittéral de ces belles paroles, *Quia ipſe Dominus poſſeſſio ejus eſt.*

Revenons donc, mes cheres Sœurs, aux ueſtions que j'ai d'abord propoſées. Dieu e ſeroit-il pas notre Dieu, ſi nous ne le hoiſiſſions que de la maniere que je le viens 'expliquer ? Ecoutez ſur cela ſaint Baſile : ſeroit notre Dieu, répond ce ſaint Doeur, mais il ne le ſeroit pas dans cette endue & cette perfection qui ſuppoſe le crifice que nous lui faiſons de nous-mêes par le vœu de la religion. C'eſt-à-dire, ſeroit notre Dieu par la néceſſité de ſon re & par le droit inaliénable de ſa ſoueraineté, mais il ne le ſeroit pas avec ce rcroît de domination & d'empire qu'il ſur nous, quand nous nous dépouillons our lui de notre liberté. Malgré nous il roit le Dieu de toute la nature ; mais il e ſeroit pas au point qu'il l'eſt, le Dieu e notre cœur. Il dépend de nous en ce ns qu'il ſoit notre Dieu ; comme au conaire, quoique Dieu de l'univers, il n'eſt s le Dieu des mondains, parce que les ondains ſe font volontairement & de ur choix d'autres divinités que lui. C'eſt i-même qui leur déclare : *Et ego non o Deus veſter.* Par conſéquent il eſt plus otre Dieu, qu'il ne l'eſt du reſte des hom-

mes, puiſqu'il l'eſt plus ou moins, ſelon que nous nous dévouons plus ou moins à ſon culte. Or y pouvons-nous être plus dévoués, que nous ne le ſommes en qualité de religieux? D'où il s'enſuit, qu'en nous conſacrant à Dieu, nous ajoutons à tous les autres titres, en vertu deſquels il étoit déjà notre Dieu, celui de notre choix, & celui du choix le plus parfait que nous puiſſions faire. Quel tréſor de grace pour nous, ſi nous ſçavons connoître le don de Dieu & en profiter! Ils ont appellé ce peuple heureux, diſoit David, parce qu'il a des biens en abondance, parce qu'il jouit paiſiblement des plaiſirs de la vie, parce que le monde le loue & lui applaudit. Ps. 153. *Beatum dixerunt populum cui hæc ſunt*: mais moi, ajoutoit ce ſaint Roi, j'ai dit: Bienheureux le peuple qui a le Seigneur pour ſon Dieu: *Beatus populus cujus Do-* Ibid. *minus Deus ejus.* Et voilà, digne Epouſe de Jeſus-Chriſt votre vocation: vous avez choiſi le Seigneur, afin qu'il ſoit ſingulié-rement votre Dieu, *Dominum elegiſti, ut ſit tibi Deus*; & le Seigneur vous choiſit aujourd'hui, afin que vous ſoyez ſingulié-rement ſa créature, en vous aſſociant à une communauté de vierges qui dans le chriſtianiſme eſt à la lettre ſon peuple particulier, *Et Dominus elegit te hodiè, ut ſis ei*

opulus peculiaris. C'eſt le ſujet de la ſe-
onde partie.

II. PARTIE.

COmme il eſt de la foi, que la grace, qui eſt le principe du mérite, doit par conſéquent précéder en nous tout mérite, auſſi eſt-ce pareillement un point de foi, que le choix que Dieu fait de nous, doit par une abſolue néceſſité précéder le choix que nous faiſons de Dieu. Et voilà pourquoi ſaint Bernard, inſtruiſant une épouſe de Jeſus-Chriſt, & lui donnant une juſte idée de ſa vocation, en concluoit toujours pour elle l'obligation indiſpenſable où elle étoit de marcher ſaintement devant Dieu, & de ſe tenir dans une profonde humilité, accompagnée d'une vive reconnoiſſance, par ce raiſonnement invincible : *Niſi enim* Bern.
prius quæſita, non quæreres ; ſicut nec eliges, niſi electa. Car, lui remontroit-il, quelque fidéle, & quelque fervente que vous puiſſiez être dans la voie de Dieu, vous ne chercheriez pas Dieu, ſi Dieu le premier ne vous avoit cherchée ; & vous n'auriez pas l'avantage de l'avoir choiſi, s'il n'avoit eu auparavant la bonté de vous choiſir lui-même, en vous prévenant par ſa grace, & en vous attirant à ſon ſervice. Appliquons-nous, mes cheres Sœurs, cette grande vérité ; & remontant juſqu'à la

ſource des miſéricordes de notre Dieu
entrons dans les deſſeins de ſon aimable
providence ſur nous quand il nous a ap-
pellés à la religion. Les voici. Dieu nous a
choiſis, afin que nous ſoyons dans le mon-
de, je dis dans le monde chrétien, ſon
peuple particulier, *& Dominus elegit te*
hodiè, ut ſis ei populus peculiaris. Qu'eſt-ce
à-dire ſon peuple particulier? ſaint Paul
nous l'apprend en deux mots, dans ce beau
Pſ. c. 1. paſſage de l'Epître aux Ephéſiens, *Elegit*
nos in ipſo, ut eſſemus ſancti & immaculati
in conſpectu ejus. J'avoue que ſaint Paul
parloit là des Chrétiens en général; mais
du reſte il eſt évident qu'il parloit de
Chrétiens parfaits, & qu'ainſi ſa propoſi-
tion convenoit encore mieux à ceux & à
celles qui dans la ſuite des tems devoient
renoncer au monde, pour embraſſer la pro-
feſſion religieuſe, puiſque c'eſt dans la pro-
feſſion religieuſe que ſe trouvent plus com-
munément les parfaits Chrétiens. C'étoit
donc vous & moi, mes cheres Sœurs, que
l'Apôtre de Jeſus-Chriſt avoit ſur-tout en
vûe, lorſqu'il diſoit, *Elegit nos, ut eſſe-*
mus ſancti & immaculati. Entre les élûs
même Dieu nous a élûs, afin que nous
ſoyons ſaints; il nous a élus, afin que nous
ſoyons irrépréhenſibles; & j'ajoute ſui-
vant la même penſée: Il nous a élus, afin

ue nous servions d'exemples aux Chré-ens du siécle ; il nous a élûs, afin qu'au ilieu d'eux nous paroissions comme la mière du monde & comme le sel de la rre. Définition très-naturelle & très-aie de l'état religieux. C'est le peuple int du Seigneur : en comparaison des ondains, c'est le peuple sans tache & sans proche : c'est le peuple suscité & prédes-né pour être le modéle des Chrétiens ; est le peuple établi de Dieu pour confon-e les erreurs & l'infidélité du siécle, & our en arrêter la corruption : en un mot, est le peuple de Dieu particulier, dont les raëlites n'ont été que la figure. Voilà, s-je, Ames religieuses, à quoi se termine choix que Dieu a fait de nous. Encore elques momens de votre attention.

Dieu nous a choisis afin qu'en qualité religieux nous soyons son peuple saint : *legit nos, ut essemus sancti.* Choix adora-le, qui nous a séparés du monde propha-, pour nous associer, si j'ose m'exprimer la sorte, à la sainteté de Dieu même ; *ancti estote quia ego sanctus sum.* Car ieu dans le fond de son être, étant saint le saint des saints, il vouloit, dit saint hrysostôme, & il devoit être servi par s saints. Or c'étoit l'esprit religieux, ui par une divine fécondité, devoit pro-

duire ce nombre de saints que Dieu voi
loit former pour la perfection de son culte
C'étoit l'état religieux, qui dans la re
traite & dans l'éloignement du monde
devoit élever cette multitude de saints
éprouvés, de saints mortifiés, de saints con
sommés en toute sorte de vertus ; de saints
victorieux du monde & d'eux-mêmes
tels qu'il les falloit à Dieu, pour être ser
en Dieu. David se plaignoit autrefois &
gémissoit de ce qu'il n'y avoit plus de
saints dans le monde. Sauvez-moi, Sei
gneur, s'écrioit-il, touché des progrès que
faisoit le vice, & des désordres qu'il voyoit
croître de jour en jour : sauvez-moi, par
ce qu'il n'y a plus de saints dans le mon
de. Or qu'est-ce que le monde, sinon un
enfer, du moment qu'il n'y a plus de
saints ? *Salvum me fac, Domine, quoniam
defecit sanctus.* Telle étoit la priere de ce
saint Roi, dans l'ardeur de son zéle, à la
vûe des iniquités du monde. Mais par
un sentiment bien contraire, je me consо
le aujourd'hui, de ce que malgré les ini
quités du monde, il y a encore des saints
dans le monde. Car tandis que je vois des
communautés de vierges consacrées à
Dieu, & uniquement appliquées à rem
plir les devoirs de leur vocation, des com
munautés qui se distinguent par leur in

volable & constante régularité, des com-
munautés qui édifient l'Eglise & qui sont
e celles que saint Cyprien appelloit la
us noble portion du troupeau de Jesus-
hrist; tandis que je vois des maisons re-
gieuses de ce caractère (or il y en a) je
s hardiment & sans crainte: Non, la
ain du Seigneur n'est pas racourcie; &
algré l'envie du démon, il ne laisse pas
y avoir encore des saints. Comme il y en
dans le ciel que Dieu glorifie, il y en a
r la terre qui glorifient Dieu, & ce sont
a moins, mes chers Auditeurs, ces cha-
es épouses du Sauveur qui se vouent à lui,
omme à leur unique époux; ces ames pu-
s, qui poussées de l'esprit de Dieu, font
n divorce éternel & solemnel avec le
onde; ces élûes rachetées d'entre les
ommes, pour être dans les familles où
les sont nées, comme les prémices offer-
s au Dieu qu'elles adorent; ces vierges,
ont les vêtemens blanchis dans le sang
e l'Agneau, n'ont jamais été souillés, &
ui toutes innocentes qu'elles sont, s'im-
osent tout le joug de la pénitence; voilà
es saintes de Dieu sur la terre: *Sanctis* *Ps.* 15.
uæ sunt in terra ejus. Tout le reste du
onde, si vous voulez, est corrompu: &
e consens qu'indignés des scandales dont
e monde est plein, vous disiez avec le

Prophéte : Tous se sont égarés, *Omnes declinaverunt ;* tous, en quittant Dieu, se sont livrés aux plus abominables desirs, *Abominabiles facti sunt in studiis suis ;* il n'y en a pas un qui ne vive dans le déréglement, pas un qui ne fasse de ses passions ses secretes idoles, *Non est qui faciat bonum, non est usque ad unum.* Oui, je conçois que vous parliez de la sorte, pourvû que vous en exceptiez ces saintes Filles, qui suivent des voies si opposées à celles du monde ; & qui par-là se préservant de la contagion ne peuvent avoir aucune part à cet égarement universel : pourvû que vous reconnoissiez que dans leurs personnes Dieu s'est réservé des servantes fidéles qui n'ont point fléchi le genou devant Baal ; de sinceres adoratrices qui le servent en esprit & en vérité, & qui jour & nuit occupées du soin de lui plaire, lui font aux dépens d'elles-mêmes des sacrifices dont il n'y a que lui seul qui sçache le prix & le mérite. Car voilà toujours, mes cheres Sœurs, la fin pour laquelle Dieu vous a choisies.

Je dis plus : Dieu nous a choisis, afin que dans le monde chrétien nous soyons irrépréhensibles, *Ut essemus sancti & immaculati.* Car dans l'état religieux, une sainteté ordinaire ne nous suffit pas ; il

ius faut une ſainteté irréprochable, une ſnteté à l'épreuve de toute cenſure, une ſnteté où le monde critique ne puiſſe dcouvrir aucune tache, j'entends de ces thes honteuſes qui déshonorent notre pfeſſion. Pourquoi? Parce qu'il nous ft une ſainteté propre à confondre le lirtinage du monde & ſon impiété. Or jmais notre ſainteté ne ſera telle, ſi elle n monte juſqu'à ce dégré d'irrépréhenſilité. Et en effet, c'eſt par ce motif que ſnt Pierre engageoit les premiers fidéles ãe conduire parmi les Gentils d'une marere qui les mît à couvert, non-ſeulement é tout blâme, mais de tout ſoupçon; in, leur diſoit-il, mes Freres, que vous frmiez ainſi la bouche aux hommes ignoins & inſenſés, c'eſt-à-dire, aux ennemis é la foi: *Ut benefacientes obmuteſcére faatis imprudentium hominum ignorantam.* C'eſt par cette même raiſon que S. Paul onjuroit les miniſtres de l'Egliſe d'être es hommes ſans reproche; afin, reprenoit-, que nos adverſaires, qui étoient les aïens & les Idolâtres, n'ayant aucun mal dire de nous, ſoient forcés de nous reſecter & de glorifier Dieu dans nous: *Ut qui ex adverſo eſt, vereatur, nihil habens alum dicere de nobis.* Or voilà juſtement, es cheres Sœurs, ce que Dieu demande

de vous & de moi. Car les mondains, au milieu desquels nous vivons, ne sont pas moins attentifs à nous observer, ni moins déterminés à nous censurer, que l'étoient alors les Païens & les Idolâtres à l'égard des premiers fidéles; & nous ne sommes pas moins obligés, comme religieux, à confondre par l'intégrité de notre vie, l'injuste & maligne critique des libertins d'aujourd'hui, que l'étoient les Chrétiens de ce tems-là, à confondre celle du Paganisme. Comme religieux, la cause de Dieu & de son service n'est pas moins entre nos mains, & j'oserois bien dire qu'elle y est encore plus. C'est donc à nous de la soutenir par l'excellent moyen que je vous marque; & le voici. L'erreur des mondains, par exemple, est de se figurer que la piété, dans les vûes secretes de la plûpart de ceux qui la pratiquent, n'est qu'un raffinement spécieux d'intérêt ou de vanité. C'est à nous de les convaincre d'ignorance en leur faisant voir dans la religion des ames solidement humbles, qui bien loin d'y chercher l'éclat, font leurs plus chères délices de s'y ensevelir, & d'y mener une vie cachée avec Jesus-Christ en Dieu; des ames plus que désintéressées, ou dont l'unique intérêt est de n'avoir plus dans le monde nul intérêt : *Ut obmutescere fa-*

ciis imprudentium hominum ignorantiæ. La malignité des impies & des libertins, est de décrier les serviteurs de Dieu par ce ains endroits foibles qu'ils leur reprochent, & dont ils font comme eux le sujet de leurs railleries. C'est à nous d'éviter ces fo les, & pour l'honneur de la religion, dont nous devons personnellement répondre, & de ne donner sur nous aucune prise. *Ut nihil habeant malum dicere de nobis.* Ainsi en usoient ces premiers Chrétiens, révérés par les Païens mêmes, & à qui, comme religieux, nous avons dû succéder. *Capite nos*, disoient-ils, ou plutôt disoit en leur nom le grand Apôtre, en faisant aux Gentils un saint défi : *Capite nos, neminem læsimus, neminem circumvenimus.* Examinez-nous bien : nous n'avons fait tort à personne, nous n'avons ni offensé, ni trahi personne; qu'avez-vous à nous objecter qui puisse nous faire rougir, ou qui soit indigne de nous ? Voilà de quoi ils se glorifioient. L'irrépréhensibilité de leur conduite étoit la gloire tout ensemble, & de leur Dieu & de leur profession. Par-là ils désarmoient l'impiété, & par-là ils triomphoient de la calomnie. Or, graces au Seigneur, l'Eglise chrétienne est encore aujourd'hui en possession du même avantage. Mais à qui est-ce sur-tout qu'elle en

est redevable ? A ces ferventes commu
tés dont je viens de vous parler, à ces
nastères où regne l'esprit de Dieu. Ca
chercher des exemples ailleurs que
cette sainte maison, quel droit ces vi
qui m'écoutent, n'auroient-elles pa
dire aux mondains, comme saint Paul
pite nos, informez-vous de notre vie
qu'il vous plaira ; & toute votre mali
té n'y trouvera rien dont elle puisse se
valoir contre la profession que nous
sons d'être les épouses de notre D
Mais parce que leur humilité ne leur
mettoit pas peut-être de tenir ce lang
quoique vrai ; quel droit, mes chers
diteurs, n'aurois-je pas moi-même
vous les produire, pour vous faire un
pareil à celui de S. Paul, en vous dis
Considérez bien ces servantes de Dieu
sans leur faire aucune grace, ce que je
garde de vous demander pour elles, r
dez-leur la justice qui leur est dûe, & c
fessez qu'elles sont au-dessus de la plus
gide censure. Et en effet, qui de vous
accusera d'ambition ? qui de vous les so
çonnera d'hypocrisie ? qui de vous les
prendra d'aucun de ces vices, par où
vertu tous les jours devient si douteuse
même si odieuse dans le monde ? Il n'
dans toute leur conduite, ni artifice, ni

ulement, ni affectation, ni oſtentation, ni politique, ni intrigue. Quel reproche aurez-vous donc à leur faire, & par quel endroit pourriez-vous éluder ou affoiblir l'argument que ſaint Paul tiroit de là pour la condamnation de votre vie lâche & mondaine? Or voilà, mes cheres Sœurs, moi, vous & moi, nous devons aſpirer dans la religion; à être de ſes ſujets irréprehenſibles. Il y a encore plus.

Dieu nous a choiſis, afin qu'en qualité de religieux, nous ſervions de modéles aux Chrétiens du ſiécle: c'eſt-à-dire, afin que les Chrétiens du ſiécle apprennent de nous ce qu'ils ſont, ou plutôt ce qu'ils doivent être; afin qu'ils aient toujours dans nos perſonnes une idée ſenſible de la perfection à laquelle ils ſont appellés; afin que en nous voyant, ils ſe ſouviennent, pour ainſi dire, de quelle tige ils ſont ſortis, & que en ſe meſurant à nous ils reconnoiſſent autant qu'ils ſe ſont éloignés de cette vie, autant ils ont dégénéré du Chriſtianiſme qu'ils profeſſent. Car quelque différence qu'on ſuppoſe entre leur état & le nôtre, qu'eſt-ce qu'un vrai religieux, ſinon un Chrétien parfait; & comment un Chrétien peut-il eſpérer d'être parfait Chrétien, ſi dans le ſiécle même où Dieu l'engage, il n'eſt religieux d'eſprit & de

cœur ? Je ſerois infini ſi je voulois approfondir cette penſée. Mais je manquois au devoir eſſentiel de mon miniſtère, je ne concluois de-là, mes cheres Sœurs, combien nous ſommes ſpécialement obligés d'être réguliers & fervents dans la pratique de nos devoirs. Car puiſque en qualité de religieux, nous ſommes choiſis pour être les modéles des Chrétiens du ſiécle, je dis les modéles vivans de la pureté de leur profeſſion, que ſeroit-ce ſi nous-mêmes nous venions à négliger la nôtre, & à nous oublier ? Juſqu'à quel point nos infidélités & nos tiédeurs, avec les funeſtes conſéquences qu'en tireroient les mondains, n'autoriſeroient-elles pas leurs déſordres, & juſqu'à quel point le libertinage ne ſe prévaudroit-il pas de nos moindres relâchemens ? Si le ſel ſe corrompt, diſoit Jeſus-Chriſt, avec quoi repêchera-t-on tout le reſte de ſe corriger ; & ſi dans l'Egliſe de Dieu, ce qui devoit être lumiere, devient ténébres, ſera-ce des ténébres mêmes ? Or c'eſt vous, ajoutoit notre divin Maître, parlant à ceux qui avoient tout quitté pour lui, c'eſt vous qui êtes ce ſel de la terre, *Vos eſtis ſal terræ.* C'eſt vous, deſtinés pour éclairer & pour édifier, êtes la lumiere du monde, *Vos eſtis lux mun-*

S. de la terre qui n'eſt plus bon à rien, dès qu'une fois il a perdu ſa force : lumiere du monde qui venant à s'éteindre ou à s'obſcurcir ſelon la parabole du Sauveur, laiſſe tout le corps obſcur & ténébreux. Ma conſolation eſt de parler aujourd'hui à des vierges prudentes, zélées, vigilantes, qui ſont bien à couvert de ce reproche, à des épouſes du Fils de Dieu, dont la ſainte vie eſt dans la maiſon du Seigneur, un flambeau ardent & luiſant, un ſel pur & incorruptible, dont la vertu eſt à l'épreuve de toute l'iniquité du ſiécle.

De là, mes cheres Sœurs, Dieu nous a choiſis, afin que nous ſoyons dans la loi de grace, ſon peuple particulier, comme les Iſraëlites l'étoient dans l'ancienne loi. Or c'eſt par-là qu'on les diſtinguoit, & qu'entre tous les peuples de la terre, on les regardoit comme le peuple de Dieu : pourquoi? Parce que c'étoit à eux, dit ſaint Paul, qu'appartenoit l'adoption des enfans, la gloire, l'alliance, le culte, la loi, les oracles de Dieu & ſes promeſſes? *Quorum adoptio eſt filiorum & gloria, & teſtamentum, & legiſlatio, & obſequium, & promiſſa.* Or après le choix que Dieu a fait de nous par la vocation religieuſe, tout cela nous convient encore plus qu'à eux. L'adoption des enfans, puiſqu'en qualité de *Rom. c. 9.*

pauvres volontaires, nous sommes
contestation les héritiers primitifs du
céleste. La gloire, puisqu'en vertu du
crifice que nous lui faisons de nous-
mes, nous possédons dans la religion
la dignité, aussi-bien que la sainteté
cerdoce Royal de Jesus-Christ. L'alli
puisqu'étant vierges par état, vous
par un titre solemnel les épouses de
homme-Dieu. La loi, puisque pour l'
brasser dans toute son étendue, non
tentes d'en accomplir les commandem
vous y ajoutez les conseils, & les con
de la plus éminente perfection. Le cu
puisque libres & dégagées des emp
profanes du siécle, vous êtes uniquen
occupées des choses de Dieu. Les pron
ses, puisque c'est expressément pour v
que le Sauveur du monde a dit : Quic
que aura tout quitté, & s'attachera à
suivre, recevra le centuple, & en cette
& dans la vie éternelle. Nous avons d
comme religieux, tous les dons & tou
avantages qu'on peut avoir, pour être
le Christianisme le peuple de Dieu part
lier : & au lieu que dans l'Ecriture, D
dit aux mondains, *Vos non populus m*
vous n'êtes point mon peuple, & v
êtes indignes de l'être; si nous som
fidéles à la grace de notre vocation, D

ous dit au contraire, c'eſt vous qui ſépa-
is du monde, méritez de porter cette glo-
ieuſe qualité; c'eſt vous qui dévoués à mon
rvice êtes non-ſeulement mon peuple,
ais l'élite de mon peuple; c'eſt vous
i rachetés de la terre, êtes ce peuple
nquis que j'ai choiſi pour publier mes
andeurs, & pour chanter éternellement
es louanges: *Populus acquiſitionis, ut virtutes annuntietis ejus qui de tenebris vos vocavit in admirabile lumen ſuum.* I. Petr. c. 2.

Or c'eſt à ce peuple particulier, ma
ere Sœur, que vous allez être aſſociée.
Dieu vous a choiſie, afin que par le plus
ſpécial de tous les titres vous deveniez ſa
créature. Comme Chrétienne, vous l'étiez
déja, mais vous ne l'étiez pas encore auſſi
parfaitement, auſſi pleinement, auſſi ab-
ſolument que vous pouviez l'être; & Dieu
par la prédilection qu'il a eue pour votre
perſonne, a voulu que vous le fuſſiez dans
la même étendue de perfection qu'il eſt
votre Dieu. Comme Chrétienne, vous
n'étiez qu'un commencement, qu'un eſſai,
& ſi j'oſe uſer de ce terme, qu'une ébauche
de ſa créature: car c'eſt ainſi que le Saint
Eſprit même s'en explique, *Genuit nos verbo veritatis, ut ſimus initium aliquod creaturæ ejus*; il nous a engendrés comme Chrétiens par la parole de la vérité, afin Jac. c. 1.

que nous soyons au moins un commen
ment de cette créature parfaite, que
grace est capable de former en nous, *
simus initium aliquod. Mais, comme R
ligieuse, vous allez être cette créature p
faite, cette créature à qui rien ne manq
ra, pour être totalement à Dieu, pour ê
uniquement à Dieu, pour être irrévocabl
ment à Dieu, puisqu'il est vrai qu'on
peut être plus à Dieu qu'en se consacra
à la religion. Il ne me reste donc qu'à co
clure par les paroles de mon texte,
qu'à vous dire, ma chere Sœur : *Memen
& ne obliviscaris*; souvenez-vous-en,
ne l'oubliez jamais. Souvenez-vous-
dans les occasions importantes, où il s'
gira de remplir les devoirs pénibles de v
tre état. Souvenez-vous-en dans les épre
ves que Dieu voudra faire de vous, qua
il sera question de lui donner des marqu
de votre persévérance. J'ai choisi le Se
gneur, & le Seigneur m'a choisie : c
deux pensées vous soutiendront & vo
fortifieront. Avec cela il n'y aura poi
de difficulté que vous ne surmontiez, poi
de tentation que vous ne repoussiez, poi
de chagrin & de dégoût au-dessus duqu
vous ne vous éleviez. J'ai choisi le Se
gneur, & le Seigneur a bien voulu agré
le choix que j'ai fait de lui; le Seigne

l'a choisie, & par un libre consente-ent j'ai ratifié le choix qu'il a fait de oi : ces deux pensées, dis-je, vous fe-nt gouter le bonheur de votre état, vous adouciront toutes les peines, vous ex-teront à en acquerir toute la perfection. Souvenez-vous-en durant ce cours de la vie, our vous maintenir dans l'inviolable fi-élité que votre Dieu attend de vous. Vous ous en souviendrez aux approches de la ort, pour vous animer d'une sainte con-nce, à la vûe de ce jugement si formi-ble pour les mondains, mais plein de nsolation & de gloire pour les ames vraî-ent religieuses. C'est la grace que je vous uhaite, &c.

TROISIEME SERMON SUR L'ETAT RELIGIEUX

Le renoncement Religieux, & les récompenſes qui lui ſont promiſes.

Dixit Petrus ad Jeſum, Ecce nos reliquimus omnia, & ſecuti ſumus te, quid ergò erit nobis? Jeſus autem dixit illis: Amen dico vobis, quòd vos qui ſecuti eſtis me, in regeneratione ſedebitis & vos ſuper ſedes duodecim judicantes duodecim tribus Iſraël. Et omnis qui reliquerit domum, vel fratres, vel ſorores, aut patrem, aut matrem, centuplum accipiet, & vitam æternam poſſidebit.

Pierre prenant la parole, dit à Jeſus-Chriſt: Vous voyez, Seigneur, que nous avons tout quitté & que nous vous avons ſuivi; quelle recompenſe en recevrons-nous? Jeſus-Chriſt leur répondit: Je vous dis en vérité, qu'au tems de la réſurrection, vous qui m'avez ſuivi vous ſerez aſſis ſur des trônes pour juger les douze tribus d'Iſraël. Et quiconque aura quitté ſa maiſon, ſes freres & ſes ſœurs, ſon pere ou ſa mere, recevra le centuple, & aura pour héritage la vie éternelle. En S. Matth. ch. 19.

DE tout l'Evangile, voilà les paroles qui conviennent plus naturellement à la cérémonie, pour laquelle nous ſomme

ici assemblés. Car dans la pensée des Peres, la vocation des Apôtres a été le modéle de la vocation religieuse ; & il est même de la foi, que le Fils de Dieu par ces paroles a promis aux ames religieuses, ce qu'il promettoit aux Apôtres, puisqu'il a conclu généralement & sans exception, que tous ceux qui poussés de l'esprit de Dieu renonceroient au monde comme les Apôtres, recevroient comme eux le centuple : *Et omnis qui reliquerit domum, centuplum accipiet.* Paroles, s'écrie saint Bernard, qui depuis l'établissement du Christianisme, malgré l'iniquité du siécle, ont persuadé aux hommes ce que la chair & le sang ne leur avoient point révélé, sçavoir le mépris du monde, & la pauvreté volontaire. Paroles qui par une admirable fécondité, ont rempli les déserts de solitaires, les monastères & les cloîtres d'ames ferventes, l'Eglise de Dieu de saints & de florissans Ordres. Paroles, qui tous les jours encore dépeuplent l'Egypte, & lui enlévent ses plus riches dépouilles : *Hæc sunt verba quæ Egyptum spoliant, & optima quæque ejus vasa diripiunt.* C'est-à-dire, paroles, qui tous les jours arrachent au monde tant d'excellens sujets, dont le monde auroit pû se faire honneur ; mais dont le monde n'étoit pas Bern.

digne, & que Dieu s'étoit réservés, les prédestinant pour la religion.

Je ne suis pas venu sur terre, disoit Sauveur, pour y apporter la paix, m
Matth. l'épée : *Non veni pacem mittere, sed gl*
c. 10. *dium.* Car je suis venu séparer le pere d
vec son fils, & la fille d'avec sa mere
Ibid. *Veni enim separare hominem adversùs p*
trem suum, & filiam adversùs matrem sua
Or quelle est l'épée mystérieuse avec quelle il fait cette séparation ? la par
que je vous prêche, cette parole vive efficace, cette parole qui pénétre jusqu
dans les cœurs, & qui convertit les am
par l'ardeur qu'elle leur inspire pour parfaite sainteté, & par la promesse fidé
& solemnelle qu'elle leur fait au nom m
me de celui qui est l'oracle de la vérit
Bern. *Vivus sermo, convertens animas, & feli*
æmulatione sanctitatis, & fideli promi
sione veritatis. En un mot, cette paro
de saint Pierre à Jesus-Christ : Seigneu
nous avons tout quitté pour vous ; & cel
de Jesus-Christ à saint Pierre : Vous rec
vrez le centuple & vous posséderez la v
éternelle, c'est dans le sens littéral de l'
vangile, l'épée, ou le couteau de divisio
qui fait dans les familles chrétiennes
partage si surprenant, par où les uns d
viennent volontairement pauvres, tand

u'on travaille à enrichir les autres; les
ns s'humilient & s'anéantiſſent pour Dieu,
endant que les autres s'élevent aux hon-
eurs du monde; les uns embraſſent une
ie auſtère & pénitente, lorſque les autres
herchent des établiſſemens commodes.
'eſt là, dis-je, ce qui ſépare tous les jours
ans la loi de grace, ceux à qui la naiſ-
nce avoit donné les mêmes prétentions
les mêmes droits. Quel bonheur pour
oi, ſi par la vertu de cette même pa-
ole, je pouvois aujourd'hui perſuader à
eux qui m'écoutent ce ſaint renoncement
u monde, que la ſeule obligation du bap-
ême, indépendamment de tout autre vœu,
end indiſpenſablement néceſſaire pour le
alut, en quelque condition & en quelque
tat que ſe trouve l'homme chrétien! C'eſt
otre ouvrage, ô mon Dieu; & l'exem-
le de cette jeune vierge qui va pour ja-
ais ſe conſacrer à vous, eſt bien plus ca-
able d'y contribuer, que tout ce que j'en
ourrai dire. J'ai beſoin de votre grace,
je la demande par l'interceſſion de Ma-
e. *Ave, Maria.*

C'Eſt une queſtion qu'on propoſe, com-
ent les Apôtres par la bouche & l'orga-
e de ſaint Pierre qui fut leur chef, pu-
ent dire au Sauveur du monde: Seigneur,

nous avons tout quitté, & nous vous avc
ſuivi, eux qui nés pauvres ne poſſédoie
rien, & qui pour ſuivre Jeſus-Chriſt, n
voient quitté qu'une ſimple barque. Sai
Grégoire Pape repond, que tout pauv
qu'ils étoient, ils eurent néanmoins dr
de parler ainſi, parce qu'en conſéquen
de leur engagement avec le Sauveu
quoiqu'ils n'euſſent rien, au moins étc
il vrai qu'ils avoient quitté pour le ſi
vre, le deſir d'avoir, l'eſpérance d'avoi
la puiſſance même & la faculté d'avo
D'où ce ſaint Docteur concluoit, qu'
ſuivant le Fils de Dieu, ils avoient do
quitté autant de choſes, qu'ils en auroient
deſirer, qu'ils en auroient pû eſpérer, qu'
en auroient pû même acquerir & poſſ
der, s'ils ne s'étoient pas attachés à lu
Greg. *Unde & ſequentibus tanta derelicta ſun*
quanta à non ſequentibus deſiderari poti
runt. Voilà, mes chers Auditeurs, ce q
m'a toujours paru un des plus touchа
& des plus conſolans principes de not
religion. Nous avons affaire à un Di
qui nous tient compte, non-ſeulement
nos actions & de nos œuvres, mais
nos intentions & de nos deſirs; non-ſe
lement de ce que nous quittons pour lu
mais de ce que nous voudrions quitt
Nous ſervons un Dieu qui entend, q

agrée & qui récompense, comme dit l'Ecriture, la préparation même de nos cœurs ; un Dieu qui répond à nos desirs par les magnifiques promesses d'un Royaume qu'il nous destine, d'un centuple qu'il nous assûre, d'une vie éternelle dont il nous déclare les légitimes possesseurs.

Deux pensées auxquelles je m'arrête, & qui vont partager ce discours : car mon dessein, mes cheres Sœurs, est de vous montrer, premiérement, à quoi nous avons renoncé pour Jesus-Christ, & secondement, à quoi Jesus-Christ s'est engagé pour nous. A quoi nous avons renoncé pour Jesus-Christ, & par-là vous comprendrez quelle est la grace essentielle de votre vocation. A quoi Jesus-Christ s'est engagé pour nous, & par-là vous connoîtrez combien cette vocation vous doit être précieuse. Sujet important, non-seulement pour votre édification & pour la mienne, mais pour l'instruction générale des Chrétiens du siécle, qui vont être témoins de cette cérémonie. En vous faisant voir à quoi nous avons renoncé pour Jesus-Christ, je leur donnerai les justes idées qu'ils doivent avoir des biens de la terre auxquels ils ne renoncent pas. Et en vous apprenant à quoi Jesus-Christ s'est engagé pour nous, je leur découvrirai ce qui doit réveiller

leur foi, exciter leur zéle, intéreſſer leu
piété, les piquer d'une ſainte envie, p
la comparaiſon que je ferai de leur état
du vôtre. Deux points encore une fo
auxquels il eſt impoſſible, qu'ils ne pre
nent part comme Chrétiens: mais voic
mes chères Sœurs, le fruit principal q
nous regarde, vous & moi, comme rel
gieux. Avoir tout quitté pour ſuivre Jeſu
Chriſt, c'eſt pour vous une grace ineſtim
ble, & le fonds de toutes les graces do
nous ſommes redevables à Dieu dans
religion : premiere vérité. Avoir dro
comme nous l'avons aux promeſſes de J
ſus-Chriſt, c'eſt déja pour nous une récon
penſe & une béatitude commencée, ma
qui doit être ſoutenue par notre ferveur
& que nous devons continuellement mér
ter dans la religion : ſeconde vérité. Voil
ſi j'oſe m'exprimer ainſi, les deux term
de cette vocation divine qui nous a ſép
rés du monde, ce qu'il nous en a coûté
& ce que nous y avons gagné. Ce qu
nous en a coûté, non pas pour nous
repentir, mais pour en bénir le Seigneu
& pour nous en féliciter. Ce que nous
avons gagné, pour n'en pas perdre le m
rite, mais pour en tirer tout l'avantage q
Dieu a prétendu nous y faire trouver. *R
liquimus omnia, & ſecuti ſumus te :* no

ivons tout quitté pour vous, Seigneur ; mais qu'avons-nous quitté en quittant tout, c'eſt ce que j'expliquerai dans la premiere partie. *Quid ergo erit nobis?* que nous en reviendra-t-il donc, & quelle ſorte de récompenſe en devons-nous attendre ? c'eſt ce qu'il nous importe de ſçavoir, & à quoi je répondrai dans la ſeconde partie. Donnez à l'une & à l'autre votre attention.

IL eſt donc vrai, Chrétiens, que ceux qui ſe dévouent à Dieu & qui embraſſent la profeſſion religieuſe, ont l'avantage de quitter tout pour ſuivre Jeſus-Chriſt : mais ne croyez pas qu'ils aient pour cela la penſée de s'en glorifier. Ils ſçavent ſe faire juſtice ; ils ſçavent honorer le don de Dieu, & bien loin de regarder leur renoncement aux biens de la terre, comme un ſacrifice dont Dieu leur ſoit redevable, ils le regardent comme une grace dont ils ſe tiennent redevables à Dieu. S'ils diſent au Sauveur, auſſi-bien que ſaint Pierre, *Ecce nos reliquimus omnia*, c'eſt avec un humble ſentiment de gratitude, & non point avec un vain eſprit d'oſtentation ; c'eſt pour reconnoître les miſéricordes du Seigneur, & non point pour ſe prévaloir de leurs mérites ; c'eſt pour s'exciter à la pra- I. PARTIE.

tique de leurs devoirs, & non point pc
préſumer de leur état & de leurs préro
tives. Non, non, mes Freres, diſoit,
rapport de ſaint Athanaſe, le bienheure
Antoine à ſes diſciples, qu'aucun de vo
ne ſe flatte d'avoir quitté de grandes ch
ſes, parce qu'il a quitté le monde, A
Anton. *mo, cùm dereliquerit mundum, glorietu*
quaſi magna dimiſerit. Et j'ai droit, m
cheres Sœurs, de vous tenir aujourd'hui
même langage, en me l'appliquant à mo
même. Ne nous élevons point dans la v
de ce que nous avons fait pour Dieu
quand nous ſommes entrés dans la re
gion; mais penſons plutôt à ce que Di
a fait pour nous, quand il nous y a appe
lés. En prenant le parti de la religion,
en nous ſéparant du monde, nous avon
ſi vous le voulez, quitté des biens q
pouvoient juſtement nous appartenir, m
des biens dont la poſſeſſion eſt un farde
terrible ſelon Dieu, mais des biens do
l'amour eſt un crime ſelon l'Evangile
mais des biens dont la perte ou la priv
tion eſt, de l'aveu même du monde, u
ſource d'amertume & de douleur. Je m'e
plique. Nous avons quitté des biens qu'o
ne peut poſſéder, ſans être chargé deva
Dieu, & ſouvent accablé du poids d
obligations qu'ils impoſent; des bie

d'on ne peut aimer, ſans être ſouillé du
ce de la cupidité qui s'y attache, & de
us les déſordres qu'elle cauſe; des biens
d'on ne peut perdre, ni ſeulement même
aindre de perdre, ſans en être troublé,
ſolé, conſterné. *Bona*, dit excellemment
int Bernard, *quæ poſſeſſa onerant, ama-* *Bern.*
inquinant, amiſſa cruciant. Trois ca-
ctères ſous leſquels ce grand Saint nous
s a repréſentés, & dont je me ſers d'a-
rd pour vous faire connoître le bonheur
la vocation religieuſe. C'eſt-à-dire, mes
eres Sœurs, qu'en renonçant aux biens
la terre, nous avons renoncé à de gran-
s charges, je dis à de grandes charges
conſcience; nous avons évité de grands
ueils dans la voie du ſalut; nous nous
mmes épargnés de grands chagrins, dont
ute la prudence humaine ne nous au-
it pas garantis. Voilà ce que nous avons
itté: des biens onéreux, des biens con-
gieux, des biens, qui dans la viciſſi-
de continuelle des choſes de la vie, &
us encore dans l'inévitable néceſſité de
mort, n'aboutiſſent enfin qu'à affliger
omme & à le rendre malheureux. Au-
ons-nous bonne grace après cela d'en
ire tant valoir le ſacrifice, & quelle re-
nnoiſſance ne devons-nous pas plutôt à
ieu, qui nous a inſpiré le deſſein de

les abandonner ? Mais vous, Chrétiens
ſiécle qui m'écoutez, & qui par l'enga-
ment de vos conditions demeurez dan
poſſeſſion de ces prétendus biens; v
qui maîtres de ces biens, devez en
corder l'uſage avec la pureté & la ſaint
du Chriſtianiſme que vous profeſſez, q
ſujet n'avez-vous pas de trembler ? Ap
quez-vous, & profitez d'une ſi ſainte n
rale.

Oui, ces biens que vous poſſédez, &
quoi par ſa profeſſion renonce l'ame r
gieuſe, quelque idée que vous en aye
ſont des biens onéreux pour la conſcien
& malheur à vous, ſi vous l'ignorez,
ſi vous négligez de le ſçavoir : *Bona q
poſſeſſa onerant.* Car malgré l'illuſion
fauſſes maximes du monde, ainſi les
conſidérés tous ceux qui en ont jugé ſel
les regles de la véritable ſageſſe, qui
la ſageſſe chrétienne; & c'eſt ce qui a m
déré l'empreſſement & l'ardeur qu'ils a
roient eu peut-être ſans cela pour ces ſo
tes de biens; c'eſt ce qui leur a donné pc
ces biens terreſtres & groſſiers, non-ſe
lement de l'indifférence & du mépris, m
de l'éloignement & de l'horreur. Ai
même en jugea ce Philoſophe païen, dc
parle ſaint Jérôme, qui par l'effort d'u
vertu, mondaine tant qu'il vous plair

nis généreuſe & toute héroïque, jetta
ns la mer tout ce qu'il avoit amaſſé
or & d'argent, & ſe réduiſit dans le dé-
nement le plus réel & le plus parfait de
ites choſes : *Abite in profundum malæ
oiditates ; ego vos mergam, ne ipſe mer-
gr à vobis.* Allez, s'écria-t-il, importu-
rs & maudites richeſſes, ſources d'inquié-
des & de ſoins, allez dans le fond de
byſme ; j'aime mieux vous y voir périr,
e de m'expoſer à périr moi-même pour
us. Or comme païen il ne pouvoit alors
viſager les ſoins & les inquiétudes qu'at-
ent les biens de ce monde, que par rap-
rt aux loix & aux devoirs du monde.
u'auroit-il fait, s'il eût été éclairé des
mieres de la foi, & que s'élevant au deſ-
s du monde, il eût regardé ces biens dans
rdre du ſalut ? Avec quelle joie ne s'en
roit-il pas dépouillé, ſi les peſant dans la
lance du ſanctuaire, il en avoit connu
poids redoutable par rapport au juge-
ent de Dieu ? s'il avoit ſçu de combien
chefs, un Chrétien qui jouït de ces
ens, devient reſponſable à Dieu ; s'il
oit approfondi les obligations infinies de
ſtice & de charité, dont un homme,
ourvû de ces biens, doit s'acquitter pour
mettre à couvert d'une damnation éter-
elle & de la malédiction de Dieu. Avec

quel redoublement de ferveur n'eût-il dit, *Abite in profundum.* Allez, fardeau de mon ame, votre pesanteur m'effraye, & je suis trop foible pour vous supporter : il est plus sûr, & plus avantageux pour moi de me détacher de vous ? & c'est sans peine que je vous quitte, puisque par-là je romps mes liens, & je me tire de l'esclavage où vous auriez tenu ma conscience & ma liberté captives.

Or voilà, comme je l'ai dit, le sentiment qu'en ont eu les parfaits Chrétiens & les vrais serviteurs de Dieu. Ces biens, quand l'ordre de la providence & la nécessité de leur état les en a chargés, bien loin de les élever, de les enfler, de les éblouir, par un effet tout contraire les ont humiliés, les ont saisis de frayeur, les ont fait gémir. Convaincus qu'ils n'en étoient que les simples œconomes, & sçachant qu'ils en devoient rendre compte un jour à un juge inexorable & sévère, dont ils n'auroient alors nulle grace à espérer, ils ont toujours cru entendre cette parole foudroyante : *Redde rationem villicationis tuæ;* vous avez reçu des biens dans la vie, vous en avez possédés, & il est maintenant question de montrer quel emploi vous en avez fait. Parole qui par avance les a consternés, & qui les a bien empêchés

Luc. c. 6.

ſe complaire, ni de trouver de la dou-
ceur dans des biens ſur leſquels ils ſe
voyoient ſans ceſſe à la veille d'être re-
cherchés avec tant de rigueur. Au-lieu que
les enfans du ſiécle par l'abus qu'ils font
de ces biens, n'en prennent que l'agréa-
ble & le commode, & en laiſſent l'oné-
reux & le pénible; ceux-ci par une con-
duite toute oppoſée, en ont pris l'onéreux
& le pénible, à quoi la loi de Dieu les
obligeoit, & n'en ont jamais voulu goû-
ter l'agréable. En un mot, dit ſaint Chry-
oſtôme, parce qu'ils en jugeoient faine-
ment & ſelon l'eſprit de Dieu, ces biens
de la terre leur ont paru ce qu'ils étoient,
c'eſt-à-dire, des aſſujettiſſemens & des char-
ges peſantes. Charges que portent malgré
eux les riches du monde, & qu'ils porte-
ront ſur-tout quand il faudra paroître de-
vant le tribunal de Jeſus-Chriſt: car c'eſt
encore en ce ſens que l'oracle de ſaint Paul
ſe vérifiera, *Unuſquiſque onus ſuum por-* *Gal.*
tabit. Charges que l'ambition & l'avarice *c. 6.*
font bien à préſent le ſecret d'éluder, mais
dont la conſcience, pour peu qu'elle ſoit
ſoumiſe à la raiſon, ne s'affranchira jamais.
Charges ſous leſquelles nous voyons ſuc-
comber les plus ſolides vertus: & qui de
nous ſans préſomption auroit pû compter
ſur la ſienne, & s'aſſûrer d'un meilleur

sort ? Charges enfin qui par l'infidélité s hommes, après leur avoir été une mati e de péché & de prévarication, devienn t pour eux des sujets de malédiction, de c - damnation, de réprobation. En dis-je tr , & le Fils de Dieu n'en dit-il pas enc e plus dans l'Evangile ?

Or cela supposé, mes cheres Sœurs, r - dons graces au Seigneur qui nous a ret s du monde & délivrés de telles charg . A quoi réduisez-vous les choses, disoi t -les Apôtres à leur divin Maître ? si la c - dition de ceux qui s'établissent dans e monde est telle que vous la dépeign , il seroit bien plus expédient de ne s'y é - blir jamais : *Si ita est causa hominis c uxore, non expedit nubere.* Ainsi p - loient-ils au regard du mariage, & même auroient-ils pû ajoûter en génér : Si les biens de la terre pour un Chrét n sont des fardeaux si onéreux, il ser t beaucoup plus à souhaiter de n'en po t avoir. Il est vrai, leur répondit le F de Dieu, approuvant la conséquence qu tiroient de sa doctrine, se dépouiller tout & quitter tout, ce seroit consta - ment le plus avantageux pour le Royau de Dieu; mais tous ne comprennent pas c - te parole, & pour en avoir l'intelligenc il faut qu'elle nous soit donnée d'en-hau ;

Matth. c. 19.

ion omnes capiunt verbum iſtud. Or c'eſt *Ibid.*
tte parole, ô mon Dieu, que nous avons
mpriſe, & dont toute ame religieuſe
rouve ſenſiblement la vérité. Les mon-
ins ne la goûtent pas. Prévenus d'une
reur groſſiere, qui ſéduiſant leur raiſon,
oiblit leur foi, ils croient qu'il eſt bien
us aiſé de jouïr des biens de ce monde
e d'y renoncer, & cette erreur ſeule eſt
pable de les perdre : pourquoi ? parce
e l'unique reſſource pour eux, ce ſeroit
moins qu'ils fuſſent bien perſuadés,
c'avec les formidables obligations dont
ſe trouvent chargés devant Dieu, &
nt Dieu ne rabattra rien, il eſt incompa-
blement plus difficile d'être chrétien en
jouïſſant des biens du monde, que de quit-
tous les biens du monde pour être
rétien. Principe qui ſurprend d'abord,
is qui n'eſt néanmoins ni un ſophiſ-
e ni un paradoxe.

Qui ſont donc à proprement parler les
ureux de la terre ? Ecoutez la réponſe
ſaint Bernard : ce ſont ceux qui libres
dégagés, ſuivent Jeſus-Chriſt, & mar-
ent après lui ſans embarras dans la ſainte
vie de la pauvreté évangelique : *Felices* *Bern.*
i exonerati ſunt, & ſequuntur Domi-
m expediti. Et qu'eſt-ce que la profeſ-
ſin religieuſe ? une décharge générale des

inquiétudes & des soins du siécle ; de ces soins, dis-je, & de ces inquiétudes nt la conscience d'un Chrétien, pour peu il ait de religion, doit être nécessairement troublée : *Abdicatio sollicitudinum hus sæculi.* Qu'est-ce que la religion ? un e- min droit & applani qui conduit à l eu sans nul empêchement : *Iter ad D m sine impedimento.* J'ai donc eu raiso le dire, qu'en quittant les biens du mo , nous n'avons quitté, à le bien pren , que les obstacles du salut. Et en effet, tre remarque de saint Bernard, ce il y auroit d'agréable dans les biens du n de, si Dieu l'avoit ainsi permis, & s'il a it pû le permettre, ce seroit d'en pouvoir po- poser à son gré, d'en être entiéreme e maître, de n'en rien devoir à autrui, n user & d'en joüir à discrétion, d'avoir c it de les employer sans bornes & sans m re à ses divertissemens, à l'accroissen t de sa fortune, à satisfaire son ambitio & à s'élever. Voilà par où ces biens pourro t plaire à l'homme, & ce que l'homme y renonçant, pourroit compter d'avoir é té. Or rien de tout cela, mes cheres Sœu , n'est permis aux Chrétiens du siécle, n plus qu'à nous. Ce n'est donc point à t cela que nous avons précisément reno par la profession religieuse, puisque t

Ibid.

Ibid.

ce indépendamment de la profeſſion re-
ligieuſe nous étoit déjà interdit par la loi
chrétienne. Otez tout cela, que reſte-t-il
dans les biens du monde ? je le répéte : l'o-
blation indiſpenſable, mais affreuſe pour
ceux qui les poſſédent, de les diſpenſer avec
fidélité, de n'en être ni avares ni prodigues,
d'en conſacrer aux pauvres le ſuperflu, d'en
ménager pour Dieu le néceſſaire ; le re-
mords d'y avoir manqué, la crainte d'en
être puni, tous les dangers & toutes les
tentations inſéparables de la proſpérité hu-
maine. Voilà ce que nous avons quitté, &
voilà, Chrétiens Auditeurs, ce qui vous
reſte. Or tout cela encore une fois, ce ſont
les obſtacles du ſalut que l'on trouve dans
le monde, mais que nous n'avons plus à
combattre dans la religion.

Non-ſeulement les biens de la terre ſont
des biens onéreux, mais des biens con-
tagieux, des biens qui ſouillent l'ame & la
rendent impure dans le feu de la concu-
piſcence qu'ils y allument, & à qui ils ſer-
vent d'aliment ; des biens qu'il eſt permis de
poſſéder, mais à quoi il n'eſt pas permis
de s'attacher, & dont l'amour eſt un crime,
Bona, quæ amata inquinant. C'eſt, mes
chères Sœurs, une autre raiſon pour vous
conſoler de ne les avoir plus. Dévelop-
pons-la. Si l'Evangile de Jeſus-Chriſt n'é-

toit que pour les religieux, ou s'il ét
moins sévère pour les Chrétiens du siéc
s'il permettoit aux Chrétiens du siécle m
choses qu'il leur défend, & si les précep
de la loi divine qui les regardent aussi-b
que les religieux, ne les resserroient
dans les bornes aussi étroites que le s
celles de la voie du salut, peut-être l
condition nous pourroit-elle tenter, & pe
être en l'envisageant, aurions-nous pe
à reprimer certains retours, quoiqu'in
-lontaires, & certains regrets. Donn
encore plus de jour à cette supposition.
nous pouvions effacer de l'Ecriture
paroles de l'Apôtre, *Nolite diligere m*
1. Joan. c. 2. *dum, neque ea quæ in mundo sunt*; &
l'amour du monde, qui nous est défer
comme un amour criminel, par un ch
gement de providence, devenoit légiti
& innocent. S'il étoit permis aux gens
monde, par la raison qu'ils sont du mon
d'en aimer les biens; s'ils pouvoient s
crime user de leur liberté pour satisfa
leurs desirs: si les plaisirs même licit
ne leur étoient pas des dispositions p
chaines aux illicites; enfin, si la loi
Dieu, s'accommodant pour eux aux l
du monde, les laissoit jouïr tranquillem
de ce qu'ils appellent avantages du mon
j'en conviens; ce que nous sommes, cc

ré à ce qu'ils ſont, pourroit alors paroî-
triſte ; & ce qu'ils ſont, comparé à ce
e nous ſommes, nous pourroit être un
let d'envie. Mais quand je viens à con-
érer juſqu'à quel point ce Chriſtianiſme
leur eſt commun avec nous les gêne
es lie, tout mondains qu'ils ſont ; quand
'atends le Fils de Dieu qui leur déclare
s l'Evangile, que s'ils ne renoncent d'eſ-
& de cœur à tout ce qui leur appar-
nt, même légitimement; que s'ils ne
cifient leur chair, que s'ils n'étouffent
ſenſibilité & leur délicateſſe ſur le
honneur & la vaine gloire du mon-
que s'ils ne combattent comme leur
emi le plus mortel l'amour d'eux-mê-
, je dis plus, s'ils ne ſe haïſſent eux-
mes, quoique Chrétiens de profeſſion
de nom, ils ne peuvent être ſes Diſci-
, & que ſans tout cela ils ne doivent
prétendre au Royaume des cieux.
and je fais enſuite la réflexion que fai-
ſoit ſaint Auguſtin, combien tout cela,
ur être pratiqué dans le monde, deman-
doit de violence & d'efforts ; & ſi les
Chrétiens du ſiécle vouloient de bonne foi
conformer & ſe ſoumettre à ce que leur
eigne leur religion, combien l'accom-
liſſement de tout cela les déconcerteroit,
eur feroit trouver le monde même in-

sipide & fade. Quand je repasse ces impo
tantes & étonnantes vérités, dont la ra
son ni la foi ne nous permettent pas de do
ter, qu'en dois-je conclure, sinon, m
cheres Sœurs, de me réjouïr avec vous
avec moi-même de la miséricorde sing
liere que Dieu nous a faite en nous appe
lant à la religion? Et en quoi est-elle si
guliere cette miséricorde? parce qu'il s'e
suit de-là-qu'en quittant le monde, no
avons donc pris le parti non-seulement
plus sûr, mais le plus aisé. Car il est bien pl
aisé, comme l'observe saint Chrysostôm,
de renoncer à tous les biens du mond,
que de les posséder aux conditions que l'
vangile marque; c'est-à-dire, que de
posséder sans les aimer, que de les poséd
sans s'y attacher, que de les posséder sa
en abuser. Bien plus aisé de se passer a
solument des plaisirs des sens, que d'
user avec les restrictions ordonnées da
la loi de Dieu; c'est-à-dire, que d'en u
& de se contenir, que d'en user & de n
excéder pas, que d'en user & de régler
concupiscence, en lui prescrivant de jus
limites, & lui disant sans cesse malgré el
Job. c 56. *Usque huc venies, & non procedes amplius*
vous irez jusques-là, & vous n'irez
plus avant. Bien plus aisé de faire la vol
té d'autrui, que d'avoir à répondre de la si

le propre, que de se gouverner soi même, que de tenir en bride sa liberté, sans lui laisser prendre l'essor hors de l'exacte mesure des préceptes : *Quædam enim faciùs omninò abscinduntur, quàm ex parte temperantur.* Chryso. Uſer de ce monde comme n'en usant pas, c'est à quoi tout Chrétien est obligé. Mais où sont les Chrétiens du siécle qui en usent de la sorte? J'aime donc bien mieux quitter le monde, & n'en user jamais. Posséder, comme ne possédant pas, est la disposition où doit être tout Chrétien, & sans cela, dit saint Paul, point de salut : j'aime donc bien mieux ne rien posséder du tout. Car il en faut toujours revenir à la maxime & à la regle de saint Chrysostôme, qui veut que, pour ne nous y pas méprendre, nous distinguions deux choses en différentes par rapport aux biens de la terre, sçavoir la possession & l'affection. Or la possession sans l'affection n'est qu'un embarras & un fardeau; l'affection sans la possession est un supplice, ou du moins une misere : l'un & l'autre ensemble, c'est-à-dire, la possession jointe à l'affection, pourroit être une douceur dans la vie; mais l'Evangile de Jesus-Christ nous en fait un crime. Que fait donc l'ame religieuse? se voyant par la loi de Dieu dans l'obligation de renoncer à l'un, elle abandonne l'autre

par son choix ; & laissant aux Chrétiens du siécle, s'ils sont avares & mondains le desir & l'amour des biens de la terre les corrompt, ou s'ils sont justes & fidèles, la possession de ces mêmes biens, innocente, il est vrai ; mais qui leur fait courir tant de risques, elle choisit pour soi la pauvreté évangélique qui la sauve infailliblement & de l'iniquité de ceux-là, & des dangers où ceux-ci sont exposés, ravie de ne plus rien trouver dons son état, dont elle ait à se préserver, & de pouvoir dire à Jesus-Christ dans le même sens que saint Pierre : *Ecce nos reliquimus omnia, & secuti sumus te.*

Enfin ces biens de la terre auxquels nous renonçons, sont des biens fragiles & périssables qu'il faut tôt ou tard quitter, mais dont la perte ne peut être qu'affligeante & douloureuse à ceux qui n'y renoncent point : *Bona quæ amissa cruciant.* Troisiéme : malheureuse propriété, qui par une raison toute contraire, augmente encore le bonheur de la profession religieuse. En effet, à combien de revers ces biens ne sont-ils pas sujets ? combien de persécutions & de traverses n'attirent-ils pas à ceux qui en joüissent ? la peine de les conserver, la crainte de les perdre, la douleur de les avoir perdus ; quand même on les possé-

it paisiblement, la vûe que le tems de
s posséder est court, l'inévitable nécessité
en être au moins dépouillé à la mort, le
uvenir de cette séparation involontaire
ui ne peut être bien éloignée, la pensée
ule qu'il faut mourir, quel fonds, pour
ne ame mondaine, d'amertume & d'af-
ction d'esprit! *O mors, quàm amara est memoria tua, homini pacem habenti in substantiis suis, viro quieto!* Ne cessons donc
int, mes cheres Sœurs, de louer Dieu, *Eccles. c. 41.*
par ce dernier trait de comparaison en-
e nous & les Chrétiens du siécle, con-
vincons-nous encore de l'avantage de
tre état. En quittant les biens de la
re pour suivre Jesus-Christ, nous nous
grantissons de tout cela. Nous ne craignons plus, ni les calamités publiques, ni
l disgraces particulieres, ni les révolu-
ns d'Etat, ni les renversemens de fa-
lles, ni les injustes vexations, ni les ma-
lines jalousies. Ne possédant rien, nous
mmes à l'abri de tout; nous prévenons
me là mort, & avant qu'elle nous dé-
puille, nous nous dépouillons nous-mê-
es; nous faisons dans nous-mêmes par
u libre mouvement de notre volonté, ce
q'elle fera dans les Chrétiens du siécle
r une dure & inflexible nécessité. Après
qoi nous sommes en droit de lui dire

2 *Cor.* c. 5. auſſi-bien que le grand Apôtre : *Ubi ej mors, victoria tua? ubi eſt, mors, ſtim lus tuus?* ô mort, où eſt ta victoire? ô mo où eſt ton aiguillon? ta victoire eſt de dég der les puiſſances du monde, & de les néantir dans le tombeau; ton aiguillo c'eſt-à-dire, la douleur que tu cauſes a avares & aux ambitieux du monde, eſt leur enlever les biens dont leur cœur idolâtre & à quoi ils tiennent : mais ne crains ni l'un ni l'autre, parce qu'en ſéparant du monde j'ai quitté ces bien avant qu'ils me quittaſſent; & que b loin de me faire un tourment de leur p te, je m'en fais une vertu & un mérite. monde paſſe, diſoit ſaint Bernard, & a 1. *Joan.* c. 1. le monde paſſent ſes deſirs & ſes concup cences, *Mundus tranſit, & concupiſcen ejus:* il eſt donc bien plus raiſonnab concluoit ce Pere, & même plus do *Bern.* de quitter le monde & ſes biens, que d tendre qu'ils nous quittent; *Plane ergo linquere illa meliùs eſt, quàm ab eis rel qui.* C'eſt ainſi, Ames religieuſes, nous avons renoncé à tout pour Jeſ Chriſt : voyons maintenant à quoi Jeſ Chriſt s'eſt engagé pour nous. Je vais v l'apprendre dans la ſeconde partie.

II. PARTIE A Quoi Jeſus-Chriſt s'eſt-il engagé p

es ames religieuſes ? à des choſes ſi ſur-
renantes, dit ſaint Bernard, qu'il a fallu,
our nous obliger à les croire, non-ſeule-
ent toute l'autorité de ſa parole, mais
ute la ſainteté de ſon ſerment. *Amen dico*
obis : je vous le dis en vérité (car voilà
omment ce divin Sauveur en a juré par
i-même) que ceux qui pour me ſuivre
enoncent à tout, au jour de mon dernier
vénement, ſeront aſſis avec moi pour ju-
er le monde. *Vos qui reliquiſtis omnia,*
n regeneratione ſedebitis judicantes; qu'ils
ecevront dès cette vie le centuple des biens
u'ils auront quittés, *Qui reliquerit do-*
um, aut fratres, aut ſorores, centuplum
ccipiet; & qu'ils auront un droit ſpécial
particulier à la vie éternelle, *Et vitam*
ternam poſſidebit. Trois promeſſes, dont
int Bernard s'étonnoit avec raiſon, ne
ouvant d'ailleurs comprendre qu'il y eût
ans le monde chrétien des hommes aſſez
inſenſibles, pour n'en être pas touchés.
uid enim eſt, quod ad verbum tantæ pro- Bern.
ſſionis negligentia humana dormitat?
rois promeſſes, mes cheres Sœurs, dont
craindrois de vous faire connoître toute
étendue, ſi je ne comptois ſur votre hu-
ilité; mais dont je ne crains point de me
ervir, pour achever de réveiller la foi, la
ligion, la piété des Chrétiens du ſiécle,

en leur inſpirant un ſaint zéle d'imite
autant qu'il leur convient, votre renonc
ment. Commençons par la premiere pr
rogative exprimée en ces termes, *Vos q*
reliquiſtis omnia, ſedebitis judicantes;
rendons ce témoignage à notre Dieu, q
de tous les maîtres, il n'en eſt point de
fidéle, ni de ſi magnifique dans ſes récor
penſes.

Avoir un titre pour paroître devant
tribunal de Dieu avec confiance, pour
paroître avec aſſûrance, & même po
y paroître avec honneur, tandis que le re
te des hommes y ſera dans l'humiliation
dans la conſternation, c'eſt ce que l'Eva
gile de Jeſus-Chriſt promet aux ames r
ligieuſes. Il leur ſuffiroit d'être tranqui
les dans ce jugement, où le puiſſanc
mêmes frémiront, & où le juſte à peine
ſauvera. Or cette tranquillité eſt une d
graces particulieres que Dieu, par une e
pece de juſtice, diſons mieux, par ſon i
finie miſéricorde, ſemble avoir attachée
Hiero. leur profeſſion. *Egredere, anima mea, qu*
times? diſoit au moment de la mort ce ſ
litaire dont ſaint Jérôme a fait l'éloge
c'étoit le bienheureux Hilarion : Sor
mon ame, s'écrioit-il, plein d'une vi
confiance à la vûe de ce jugement qu
alloit ſubir; ſors, mon ame, de ce cor

ortel, qui depuis si long-tems te tient
eu de demeure & de prison. Que crains-
? Il est vrai, tu vas être présentée de-
nt le souverain juge : mais rassûre-toi,
souviens-toi que ce juge, quoique
uverain, est celui pour lequel tu as tout
itté. Il y a près de soixante & dix ans
e tu le sers dans ce désert; pourquoi
nc aurois-tu de la peine à comparoître
vant lui? Il est dans des dispositions à
n égard trop favorables, pour te réprou-
r; & quelque rigueur qu'il ait pour les
tres, ayant tout quitté pour lui, tu peux
n esperer de lui : *Septuaginta propè an-* *Ibid.*
is servisti Deo; egredere, quid times ?
Cette pensée le fortifioit, l'encourageoit,
maintenoit dans un calme & une paix
altérable. A ce moment de la mort où
ames mondaines souffrent de si cruelles
onies, cet homme de Dieu goûtoit des
ices intérieures : occupé & pénétré de
sentiment, qu'il alloit être jugé par ce-
même, pour l'amour duquel il avoit
emnellement renoncé à toutes choses.
ce qu'il éprouvoit alors, c'est ce que
xpérience nous fait voir encore tous les
rs. Car voilà comme on meurt dans la
ligion; & voilà, Seigneur, le miracle
votre grace dont j'ai eu la consolation
re tant de fois témoin. Rien de plus

ordinaire dans ces saintes Communautés qui conservent leur premier esprit, & où l'on vit dans cet éloignement du monde, qui est le vrai caractère de la vie religieuse ; rien de plus commun que d'y voir des ames aux approches de la mort, disposées de la sorte ; des ames, quand il faut partir, sûres du Dieu auquel elles se sont dévouées, & qui sortent sans peine de leur corps, pour aller au devant de l'époux des ames, qui pour être proches du jugement de Dieu, n'en sont pas moins remplies de son amour, je dis de cet amour parfait qui bannit la crainte : des ames enfin, qui sans être présomptueuses, semblent, aussi-bien qu'Hilarion, se hâter, & se dire à elles-mêmes, *Egredere, quid times ?* parce qu'en quittant le monde, elles ont quitté tout ce qui pouvoit rendre le jugement de Dieu terrible.

Il suffiroit, dis-je, aux ames religieuses d'avoir en vertu de leur profession, de quoi soutenir ce jugement si redoutable avec confiance & avec tranquillité : mais le Fils de Dieu portant encore plus loin la chose, a voulu qu'elles eussent de quoi le soutenir avec honneur & avec dignité. Il a voulu que ce jugement fût leur gloire, & que le rang qu'elles y tiendront en qualité de ses épouses, fût pour elles par ra-

ort aux autres Chrétiens un rang de dis-
inction, de supériorité & de prééminen-
e. Car il est de la foi, que ceux qui au-
ont tout quitté pour suivre Jesus-Christ,
eront au tems de la régénération & à la
in des siécles, assis sur des trônes pour
uger tout l'univers; & les Peres de l'E-
liſe ont étendu cette promesse à tous ceux,
ui pouſſés du même esprit que les Apô-
res, renoncent au monde pour embrasser
a vocation religieuse. On demande pour-
uoi les Religieux seront les juges du reste
es hommes. Saint Chrysostôme répond,
ue cette gloire leur sera accordée, non-
eulement pour honorer dans leurs perſon-
es la pauvreté évangelique où ils auront
écu, mais parce qu'ayant été les secta-
eurs & les imitateurs de Jesus-Christ dans
a profession de la pauvreté évangélique,
ls auront une grace particuliere pour être
lors ses assesseurs, & même une espece
l'autorité pour juger le monde. Et c'est,
Chrétiens qui m'écoutez, le myſtère que
e vous annonce aujourd'hui. Oui, ces
aintes filles que vous voyez, que vous
omptez parmi les morts du siécle, s'élé-
eront contre vous dans le jugement de
Dieu, & vous confondront par l'oppoſi-
ion de leurs exemples. Leur austérité suf-
ra pour confondre votre molleſſe, leur

humilité pour confondre votre orgu
leur modeſtie pour confondre votre lu
leur pauvreté dont elles ſont conten
pour confondre votre cupidité, qui ne
jamais c'eſt aſſez. Or je vous dis ceci,
que toutes enſevelies & comme anéan
qu'elles ſont dans l'obſcurité d'une vie
chée, vous les reſpectiez; & que dev
un jour ſubir le jugement rigoureux qu
les feront de vous, vous l'anticipiez
vous jugeant & en vous condamnant vo
mêmes.

En effet, la fidélité de ces ſervantes
Dieu, leur ferveur & leur piété, leur
violable régularité, leur pureté angéliq
ſont déja comme autant d'arrêts qu'e
prononcent contre vous. Mais la prude
de la chair qui vous aveugle, vous fait
priſer ces arrêts, pour vivre ſelon les l
& les maximes du monde corrompu. Q
ſera-ce, quand la figure de ce monde ét
paſſée, ces arrêts portés contre vous,
fondés ſur l'exemple de leurs vertus, s'e
cuteront ſans appel? Que ſera-ce qua
ces épouſes de l'Agneau prenant ſéan
avec lui, & revêtues de la puiſſance qu
leur donnera, paroîtront pour vous repr
cher votre infidélité, votre impénitenc
vos relâchemens dans le ſervice de Die
& pour former de tout cela ce jugeme

définitif dont vous ne vous releverez jamais? Car voilà, mes chers Auditeurs, l'essentielle différence de leur destinée & de la vôtre. Au son de cette derniere trompette qui rassemblera toutes les nations, vous frémirez, & ces vierges de Jesus-Christ léveront la tête: pourquoi? c'est que leur rédemption approchera, & que vous verrez approcher votre confusion. Or votre confusion sera d'avoir négligé, en servant le même Dieu qu'elles, de vous conformer à elles; & une partie de leur rédemption consistera à se voir au dessus de vous, parce que dans le monde elles se sont séparées de vous. Que dis-je, au-dessus de vous? le comble de leur rédemption sera de se voir au-dessus des élus mêmes, qui marchant dans la voie commune des commandemens, n'auront pas suivi comme elles le chemin plus étroit des conseils. Car voilà, dit saint Bernard, quel sera l'avantage singulier de leur élection & de leur prédestination: *Hæc erit illarum gloria singularis, inter ipsos etiam eminere fideles.* Bern. Peu d'entre les filles du siécle qui sont ici présentes voudroient, digne Epouse du Sauveur, s'engager à vivre dans la condition que vous allez embrasser; mais quelque mondaines qu'elles soient, il n'y en a pas une qui ne s'estimât heureuse d'y mou-

rir. Y vivre, c'eſt une parole dure, qu'e
les ne goûtent pas; mais elles goûtent a
moins celle-ci, qu'il leur ſeroit un jo
avantageux d'y avoir vécu. Paſſons à la ſ
conde promeſſe.

C'eſt le centuple dès cette vie; je dis
centuple des biens que le religieux a qui
tés pour Jeſus-Chriſt: promeſſe dont c
homme-Dieu s'eſt rendu lui-même garar
*Et omnis qui reliquerit domum centuplu
accipiet.* Mais, dit un mondain, aſſûre
moi, & faites-moi voir que ce centuple
me manquera pas: & ſans héſiter, je r
noncerai à tous les plaiſirs du ſiécle.
moi je lui réponds: Erreur & illuſion; vo
ne vous connoiſſez pas vous-même: éta
auſſi ſenſuel & auſſi charnel que vo
l'êtes, ce centuple, quand je vous le g
rantirois, n'opéreroit point en vous
changement; les gages les plus certains q
je pourrois vous donner d'un bien do
vos ſens ne ſeroient point frappés, ne
roient qu'une foible impreſſion ſur vo
cœur; & puiſque vous ne déférez pas à
parole d'un Dieu, vous n'écouteriez pas
mienne. Avant toutes choſes, il faut cro
re. Car ce centuple évangelique n'eſt pr
mis qu'à celui qui triomphe du monde;
cette victoire par où l'on triomphe
monde, vient de notre foi. Croyez à

Dieu qui vous parle ; & vous concevrez, & vous expérimenterez, & j'oſe dire que vous ſentirez tout ce qu'il vous promet. Ayez en lui de la confiance : ſur quel autre pouvez-vous plus ſûrement compter ? Vous riſquez bien tous les jours dans les traités que vous faites avec les hommes. L'uſure qui vous eſt interdite avec les hommes, eſt louable, eſt ſainte, eſt méritoire avec Dieu. Il vous offre cent pour un, mettez-vous dans la diſpoſition néceſſaire pour en faire l'épreuve, & vous la ferez : il eſt la vérité même.

Cependant, me dites-vous, il y en a qui ſe trouvent fruſtrés de leur attente, & qui après avoir tout quitté dans le monde, ne goûtent point ce centuple dans la religion. N'en voyons-nous pas qui le publient eux-mêmes, & qui ne le font que trop hautement entendre ? n'en ſommes-nous pas quelquefois témoins ? Levez-vous, Seigneur, s'écrie là-deſſus ſaint Bernard, levez-vous ; & prenant votre cauſe en main, juſtifiez-vous vous-même : car c'eſt à vous-même que ce reproche s'adreſſe, & votre providence ne doit pas ſouffrir qu'un reproche ſi frivole, mais ſi dangereux, ébranle la foi de vos ſerviteurs & de vos ſervantes, au préjudice de la parole que vous leur avez donnée. Elevez-vous

donc encore une fois & défendez-vous
Psal. *Exurge, Deus, & judica causam tuam.*
73. Non, mes Freres, poursuit le même saint Bernard, ce centuple n'a jamais été refusé à ceux qui pour Dieu & de bonne foi ont abandonné tout. J'ai vieilli dans la religion, mais je n'y ai point vû de juste trompé ni délaissé. Si dans les monastères & les cloîtres on voit des ames qui ne jouïssent pas de ce centuple évangélique, ce ne sont point de celles qui ont tout quitté; mais de celles au contraire qui n'ont rien quitté, au moins d'esprit & de cœur; mais de celles qui dans ce qu'elles ont quitté, se sont fait de secretes réserves; mais de celles qui croyant avoir tout quitté, ne se sont pas quittées elles-mêmes. Si l'on voit qui, après avoir joüi de ce centuple dans les premieres années de leur profession, le perdent malheureusement dans la suite de leur vie, ce ne sont point de celles qui persévèrent dans cet esprit de renoncement au monde; mais de celles qui par un funeste relâchement voudroient retrouver tout ce qu'elles ont quitté, & le reprendre, en accordant la religion avec le monde. Rentrons en nous-mêmes, mes chères Sœurs; & si parmi nous, il y en a quelqu'un qui n'ait pas dans la religion ce centuple qu'il attendoit, au lieu d'imputer

éfaut à Dieu, qu'il ſe l'impute à ſoi-mê-
ſe. Car s'il veut ſe faire juſtice, il trou-
ra bientôt dans ſon cœur, quelque at-
che qu'il y conſerve; & convaincu qu'il
a donc pas droit encore de dire comme
int Pierre, *Ecce nos reliquimus omnia*,
conclura qu'il n'a donc pas droit non plus
e demander à Jeſus-Chriſt l'effet de ſa
omeſſe. Touché de ſon indignité, il ſe
nfondra devant Dieu, & il s'écriera avec
uleur : Vos jugemens ſont équitables, ô
on Dieu, & je ne dois pas m'étonner ſi
ſuis privé du centuple dont vous récom-
nſez ceux qui vous ſuivent. N'ayant
itté le monde qu'à demi, non-ſeulement
centuple ne m'eſt pas dû, mais il eſt de
otre juſtice de ne me l'accorder pas. Ainſi
ndra-t-il gloire à Dieu, & dans ſon mal-
eur même il adorera les juſtes & ſages
nſeils de Dieu. Donnez-moi une ame
lidement religieuſe, une ame qui n'ait
us rien à quitter, & je la défierai de ſe
ouvoir plaindre, qu'elle n'ait pas reçu
centuple dont je parle, & qu'elle ne l'ait
s reçu à proportion de ce qu'elle a quit-
. Celles qui ne quittent rien, ou qui ne ſe
ittent pas elles-mêmes, bien loin d'af-
iblir ma propoſition, la vérifient & la
nfirment. Car ſi la promeſſe du Sauveur
s'accomplit pas en elles, c'eſt que de

leur part elles n'ont pas la disposition pc
cela requise, & qu'elles manquent à
condition qu'il exige & qu'il leur a expr
sément marquée; *Qui reliquerit domu*
aut fratres, aut sorores.

Mais quel est donc enfin ce précie
centuple que le Fils de Dieu nous prop
se? A Dieu ne plaise, mes cheres Sœur
que suivant la pensée de quelques inte
prétes, je le fasse consister dans les ava
tages temporels, qui se trouvent attaché
la profession religieuse; & malheur à vo
& à moi, si nous en étions réduits à
chercher dans ce centuple que la bénédi
tion d'Esaü & la graisse de la terre, au li
de la rosée du ciel. Une vie exempte
soins, un établissement sûr & tranquill
un port à l'abri des orages du siécle, to
cela auroit été bon pour ces anciens Isra
lites que Dieu traitoit en mercenaires,
dont les graces & les faveurs n'étoient q
l'ombre & la figure des biens à venir: ma
nous qui avons quitté le monde, nous a
tendons quelque chose de plus solide. C
centuple donc, selon saint Bernard, c'est
préférence que notre état nous donne
dessus de tous les autres par rapport a
dons spirituels, qui sont les vrais dons
Dieu; c'est l'avantage qne nous avon
comme religieux, d'être les domestiqu

Dieu; c'eſt l'honneur qu'ont les vier-
s chrétiennes d'être ſpécialement & par
ccellence les épouſes de Dieu. Ce cen-
ple, c'eſt la liberté de l'eſprit, qui nous
franchit de la ſervitude du monde, c'eſt
ndépendance où nous vivons des loix
u monde, c'eſt l'éloignement où nous
mmes des ſcandales du monde, c'eſt la
cilité de nous ſauver & l'impuiſſance
orale de nous perdre. Ce centuple, c'eſt
paix intérieure de la conſcience, c'eſt la
ie de nous voir dans le chemin le plus
ir & le plus droit qui conduit à la vie,
eſt la douceur d'une ſainte ſociété, c'eſt
tems d'une ſalutaire retraite, c'eſt l'al-
ance admirable de l'un & de l'autre; c'eſt
ferveur de l'émulation, & le ſecours
es bons exemples; c'eſt la plénitude de
es conſolations céleſtes, dont l'ame ſé-
arée de tout, & unie à Dieu, peut ſe fé-
citer auſſi-bien que David : *In via teſti-* Pſ. 118.
oniorum tuorum delectatus ſum, ſicut in
mnibus divitiis. Le dirai-je ? ce centu-
le, ce ſont les croix mêmes que nous
vons à porter, & qui par l'onction de la
race, non-ſeulement s'adouciſſent dans
a religion, mais y tiennent lieu de con-
olation, *Apud Deum namque ipſa quoque* Bern.
ribulatio magna quædam conſolatio eſt.
Au lieu que les croix des mondains ſont

des croix d'eſclaves, des croix inutiles pour le ſalut, ſouvent des croix éprouvées, & déja par avance le centuple que Dieu ajoute à la malédiction du monde; celles d'une ame religieuſe ſont des croix d'épouſes, des croix précieuſes pour le ciel, des croix changées par la grace de l'Evangile en béatitudes, parce qu'elles ont la vertu, non-ſeulement de purifier & de ſanctifier, mais de rendre heureux. Ce centuple eſt encore quelque choſe au delà de tout ce que je dis: c'eſt ce que je ne puis exprimer; c'eſt ce que Dieu, tout pécheur & tout lâche que je ſuis, m'a fait plus d'une fois éprouver; c'eſt ce qui m'a cent fois donné ces délices & dégouts du monde, qui ſurpaſſent toutes les délices du monde; c'eſt ce qui fait que tout le monde & toutes ſes pompes ne me touchent point, que je me paſſe aiſément de lui; que ſes établiſſemens, ſes proſpérités, ſes honneurs ne ſont pas même des ſujets de tentation pour moi.

Après cela, venez, diſoit le Seigneur par un de ſes Prophétes, & plaignez-vous ſi vous l'oſez encore, de ma providence. *Iſa. c. 1.* *Venite, & arguite me, dicit Dominus.* Dites que dès cette vie, je ne ſçais pas récompenſer ceux qui ont eu le courage de tout quitter pour mon ſervice. Dites que je le

ſs languir par des eſpérances toujours
ncertaines & toujours éloignées. Dites
qe je n'ai pas dans tous les tréſors de ma
nſéricorde de quoi les enrichir dès main-
trant, ou plutôt reconnoiſſez qu'il y a
n Dieu, qui rend juſtice à ſes élûs, & qui
lleur rend même ſur la terre : *Utique eſt* *Pſ. 57.*
lus judicans eos in terra. Voilà ce que
nnoiſſoit & ce que déclaroit avec tant
zéle ce fervent diſciple de ſaint Ber-
rd, lequel ayant quitté de grands biens
de grands honneurs dans le monde, s'é-
t retiré à Clairvaux, & y vivoit dans la
ratique des plus éminentes vertus. Il ſouf-
oit de cruelles douleurs, & juſques dans
plus vives atteintes d'un mal aigu qui
déchiroit les entrailles, il ne laiſſoit
s de dire à Jeſus-Chriſt : *Vera ſunt* *Bern.*
nia quæ dixiſti, Domine Jeſu. Toutes
s paroles, ô mon Dieu, ſont véritables.
ous m'avez promis le centuple & je le
ûte actuellement, puiſque rien n'égale
joie dont je ſuis pénétré, en me regar-
nt comme une victime que vous avez
oiſie, & agréée. Non, Seigneur, tout
que j'endure ne m'empêche point de
nvenir que vous vous acquittez de vos
omeſſes au de-là même de mes ſouhaits,
de proteſter que je ſuis pleinement con-
nt de vous. Aveu peu néceſſaire à votre

gloire, mais qui néanmoins est le plus grand hommage que vous puissiez recevoir de votre créature, puisqu'il n'y a qu'un Dieu comme vous, qui dans l'état de ses souffrances, puissiez non-seulement se contenter, mais me combler des plus abondantes consolations. Ainsi parloit ce Juste plein de foi, & ainsi parleroient je ne sais combien d'ames religieuses, si elles voloient nous faire part des bénédictions et douceur dont Dieu les prévient.

Or ce centuple dont elles jouissent, et que l'on peut dire être déjà pour elles dans la religion une béatitude commencée, n'est après tout qu'un avant-goût, qu'un essai, qu'un gage de cette gloire éternelle que Dieu leur prépare, & où elles aspirent comme au dernier terme de leurs desirs et à l'essentielle récompense de leur renoncement. *Et omnis qui reliquerit domum, centuplum accipiet, & vitam æternam possidebit.* Que seroit-ce donc, mes chers Auteurs, si pour conclure mon sujet par la troisiéme promesse de Jesus-Christ, j'ajoutois que ces épouses du Fils de Dieu, en qualité de religieuses, ont à la vie éternelle un droit affecté & privilégié que vous n'avez pas; que le Royaume des cieux leur appartient d'une maniere dont il ne vous appartient pas? Prenez garde: je ne

prétends pas que la vie éternelle ne soit que pour les religieux ; loin de vous édifier par-là, je vous jetterois dans le désespoir. Mais je dis que la vie éternelle est pour les religieux plus particuliérement & plus sûrement que pour vous ; je dis que le royaume céleste leur est promis plus justement & plus infailliblement qu'à vous ; je dis que si l'Evangile est vrai, ils y ont plus de part que vous, & qu'ils doivent y être reçus préférablement à vous. En faut-il davantage pour vous inspirer un saint mépris de ce que vous êtes dans le monde, & de tout ce qui vous attache au monde ; & pour allumer dans vos cœurs un desir encore plus saint de vous conformer à ces fervantes de Dieu, chacun dans votre condition, par un détachement aussi parfait qu'il vous peut convenir ?

Quoi qu'il en soit des Chrétiens du siécle, voilà, généreuse & sainte épouse de Jesus-Christ, les récompenses que vous devez espérer & qui vous doivent animer. Vous allez dire dans le même esprit que saint Pierre : *Ecce nos reliquimus omnia ;* c'est pour vous, Seigneur, que je quitte tout, & que je me quitte moi-même. Car en vain quitterois-je tout le reste, si je ne me quittois moi-même ; & en vain me flatterois-je de m'être quitté moi-même,

ſi de bonne foi je n'avois quitté tout
reſte. Je quitte tout, ô mon Dieu,
malheur à moi ſi j'avois ſeulement la pe
ſée de me réſerver la moindre partie de
tout. Je ſçais ce qu'il en coûta à l'infort
Ananie & à ſa femme Saphyre, & le
exemple me ſuffiroit pour avoir en horre
un tel partage. Mais indépendamme
de leur exemple, l'honneur que vous
faites d'accepter tout ce que je vous offr
la joie & la conſolation que j'ai de vo
l'offrir, ce que j'attends de vous & dans
tems & dans l'éternité, tous ces mot
font ſur moi bien plus d'impreſſion que
crainte de vos plus rigoureux châtimer
Je quitte tout, Seigneur, & pour ce
j'oublie pere & mere, freres & ſœur
j'oublie le monde & je conſens à en êt
oubliée; je renonce au monde, & je co
ſens à en être renoncée; je meurs pour
monde, & je conſens qu'il ſoit mort po
moi, comme je ſerai morte pour lui. J'
ſerai bien dédommagée, ô mon Dieu,
vous daignez vous ſouvenir de moi; ſi
trouve grace auprès de vous, & ſi vous je
tez un regard favorable ſur moi; ſi je v
pour vous, & ſi vous vivez pour moi: *Ec
nos reliquimus omnia.* Tels ſont vos ſent
mens, ma chere Sœur: la ſolidité de vot
eſprit, la ferveur de votre piété, l'inflex

fermeté que vous avez fait paroître en
us arrachant du sein d'une famille qui
ptoit sur vous pour vous élever aux
neurs du monde, & sur qui vous pou-
z compter pour parvenir à ce qu'il y a de
s grand dans le monde ; tout cela joint
connoissances encore plus particulieres
j'en puis avoir, me répond des disposi-
ns intérieures de votre ame. Et moi fon-
ur l'inviolable fidélité de notre Dieu,
e vous répondre de tout ce qu'il vous a
mis, soit pour le cours de la vie pré-
te, soit au moment de la mort & à son
ement dernier, soit dans la félicité
rnelle, que je vous souhaite, &c.

QUATRIEME SERMON SUR L'ÉTAT RELIGIEUX.

L'oppoſition mutuelle des Religieux & des Chrétiens du ſiécle.

Obſecro vos, ego vinctus in Domino, ut digne ambuletis vocatione quâ vocati eſtis.

Je vous conjure, moi qui ſuis dans les chaînes pour le Seigneur, de vous conduire d'une maniere qui ſoit digne de votre vocation. Epheſ. Chapitre 4.

C'Eſt ainſi que parloit le grand Apôtre, exhortant les nouveaux fidéles qu'il avoit formés en Jeſus-Chriſt par l'Evangile; & c'eſt ainſi que je me ſens inſpiré de vous parler aujourd'hui, mes chers Auditeurs, dans l'obligation où je me trouve de vous inſtruire ſur le ſujet important de cette cérémonie, pour laquelle vous êtes ici aſſemblés. Saint Paul a

n droit particulier de tenir ce langage
ix Chrétiens d'Ephéſe, parce qu'étant
ors dans les fers pour le nom du Sauveur,
'il leur avoit annoncé, il accompliſſoit
i-même dignement ſa vocation à l'A-
ſtolat ; & il ne pouvoit pas les engager
us efficacement à honorer par la ſainteté
leur vie leur vocation au Chriſtianiſ-
e, qu'en alléguant ſon exemple, qui ſup-
ſé la haute eſtime qu'ils avoient de lui,
oit pour eux un des motifs les plus con-
incans dont ils puſſent être touchés. Car
ſt pour cela, leur diſoit-il, mes Fre-
, que je me fais un honneur d'être pri-
nier de Jeſus-Chriſt, *Ego vinctus Chriſti* *Eph.*
Ju ; & quand je me glorifie de cette *c.* 3.
alité, ce n'eſt pas ſeulement pour moi,
e Dieu par ſa miſéricorde a choiſi dans
Judaïſme ; c'eſt pour vous qui êtes gen-
i, c'eſt pour votre ſalut qui m'eſt ſi cher
& ſi précieux, c'eſt afin de vous faire con-
tre le mérite de cette grace, par où
Dieu vous a appellés des ténèbres de l'in-
élité à ſon admirable lumiere en vous
communiquant le don de la foi. *Hujus*
gratiâ, ego vinctus Chriſti Jeſu pro vo-
bi gentibus. Permettez-moi, Chrétiens,
d'pliquer ceci à mon ſujet. Une vierge
q. ſe conſacre à Dieu par la profeſſion
religieuſe, peut dire auſſi-bien que ſaint

Paul, qu'elle eſt dans les chaînes pour le Seigneur. En effet les vœux qui l'engagent à Dieu, ſont pour elle de véritables liens ; des liens dont elle ne rougit point, & dont elle fait même toute ſa gloire ; des liens qu'elle porte avec joie, & où elle met toute ſa confiance ; des liens éternels qu'elle ne peut plus rompre, & qui la tiennent attachée inſéparablement à Jeſus-Chriſt. Elle auroit donc droit de dire aux Chrétiens du ſiécle qui viennent aſſiſter à son ſacrifice, ce que S. Paul diſoit aux Ephéſiens : *Obſecro vos, ut dignè ambuletis vocatione quâ vocati eſtis.* Je vous conjure, moi qui par un choix ſolemnel vais me rendre captive pour Jeſus-Chriſt, de profiter de mon exemple, & de vous comporter d'une maniere digne au moins de la vocation chrétienne. Or voilà juſtement, mes chers Auditeurs, ce que vous prêche aujourd'hui bien mieux que moi, cette généreuſe fille, qui va pour jamais ſe dévouer à Dieu ; & c'eſt ce qui va faire le ſujet de ce diſcours, après que j'aurai demandé les lumieres du ſaint Eſprit par l'interceſſion de Marie. *Ave, Maria.*

ETre appellé de Dieu, c'eſt, dans la penſée de ſaint Paul, le premier effet de la prédeſtination divine, & par conſéquent le

principe de tous les biens, & le fondement du salut de l'homme : *Quos prædestinavit, hos & vocavit.* Mais être appellé à un état de sainteté sans le connoître, & avoir reçu de Dieu une vocation sans en faire le discernement, c'est la source au contraire de tous les maux dans l'ordre de la grace & du salut. En quelque condition que nous soyons, & quelque genre de vie que nous ayons embrassé, nous avons tous part, comme Chrétiens, à cette vocation céleste, par où, comme dit saint Paul, Dieu nous a appellé en Jesus-Christ. Mais nous devons reconnoître à notre confusion qu'il y en a plusieurs parmi nous, qui grossiers & ignorans dans les choses de Dieu, quoique éclairés & intelligens dans celles du monde, ne sçavent pas, & par un abus encore plus déplorable, paroissent même ne se pas mettre en peine de sçavoir ce que c'est que cette vocation ; c'est-à-dire, qui n'en comprennent pas les engagemens, qui n'en pénétrent pas les conséquences, et qui n'en ont jamais étudié les devoirs. Or c'est à quoi j'entreprends aujourd'hui de remédier. Car dans l'obligation où je me trouve de parler ici à deux sortes d'auditeurs les uns engagés à vivre dans le monde, les autres consacrés à l'état religieux, mon dessein est de faire connoî- *Rom. c. 8.*

tre aux premiers que la providence a cho
sis pour le monde, l'excellence & la sain
teté de la vocation chrétienne, en la m
surant sur la vocation religieuse. Et po
m'acquitter en même tems de ce que
dois à ces chastes épouses du Sauveu
qui pousſées de l'esprit de Dieu, ont fa
un divorce éternel avec le monde,
veux leur faire estimer le mérite & le pr
de la vocation religieuse, en la réduisa
aux principes de la vocation chrétienn
Voilà les deux fins que je me propose;
l'illustre vierge qui fait le sujet de cet
cérémonie, me servira pour l'une & po
l'autre de preuve vivante. Car comme el
est déja plus que convaincue des saint
maximes sur lesquelles doit rouler tout
discours, au lieu de l'exhorter & de l'in
struire, je vous instruirai par elle, Chr
tiens qui m'écoutez, je vous exhorter
par elle; ou si je ne suis pas assez heureu
pour vous persuader, je vous confondr
par elle: ce sera le sujet de ma premie
partie. Et dans la seconde, en vous com
parant, ou plutôt en vous opposant à elle
je la consolerai par vous, je lui ferai goû
ter son bonheur par vous, je l'affermira
dans sa vocation par vous. Voilà tout mo
dessein, qui se réduit à deux vérités qu
je vous prie de bien concevoir; l'une qu

regarde les Chrétiens du siécle, & l'autre qui touche les religieux : ou plutôt, qui par l'opposition de ces deux états, doivent l'un & l'autre apprendre également aux religieux & aux Chrétiens du siécle à se conduire d'une maniere digne de leur vocation : *Ut dignè ambuletis vocatione quâ vocati estis.* Car je prétends que rien n'est plus capable de confondre la lâcheté des Chrétiens du siécle, que de leur faire considérer la perfection de l'état religieux : C'est ma premiere proposition. Et j'ajoute que rien n'est plus propre à consoler les religieux, & à les confirmer dans leur vocation, que de leur faire envisager les malheurs presque inévitables & les obligations des Chrétiens du siécle, c'est ma seconde proposition. Que ne dois-je pas espérer de ces deux importantes vérités, si vous me donnez une attention favorable !

I. PART.

IL étoit de l'honneur de la religion, & l'ordre de la providence l'exigeoit ainsi, qu'il y eût toujours dans l'Eglise de Dieu de quoi confondre non-seulement l'impiété des Chrétiens scandaleux & libertins, mais encore la négligence & la tiédeur des Chrétiens lâches & imparfaits : & comme la charité de plusieurs devoit se

refroidir, ſelon la prédiction de Jeſu-Chriſt, à meſure que l'iniquité iroit croiſſant; auſſi étoit-il néceſſaire qu'au moins le zéle de quelques-uns dans la ſuite des tems ſe ranimât, pour empêcher que le déſordre & le relâchement des autres ne prévalût. Or c'eſt à quoi Dieu ſemble avoir admirablement pourvû, en oppoſant à ce relâchement des mœurs qui entraîne la plûpart des Chrétiens du ſiécle, la perfection de l'état religieux, & en voici les raiſons qui ſont évidentes. En premier lieu, parce que cette vûe de la perfection de l'état religieux découvre ſenſiblement aux Chrétiens du ſiécle ce qu'ils ſont, ou plutôt ce qu'ils doivent être; ce qu'ils ont été, & malheureuſement pour eux ce qu'ils ne ſont plus, le degré de ſainteté dont ils ſont déchus, & auquel Dieu le rappelle; la voie de perfection qu'ils ont quittée, & où ils doivent s'efforcer de rentrer. En ſecond lieu, parce qu'enviſageant la perfection de l'état religieux, les Chrétiens du ſiécle ſont malgré eux détrompés d'une erreur groſſiere, dont ils ſe préviennent ſouvent, à voir, que la loi de Dieu priſe dans toute ſon étendue & dans ſon étroite rigueur, eſt pour eux quelque choſe d'impraticable; puiſqu'au contraire ils la doivent con-

oir, non-seulement possible, mais facile
c proportionnée à la foiblesse même de
humanité, lorsqu'ils voient le courage
e tant d'ames religieuses qui enchérissent
ur cette loi, & qui non contentes de ses
réceptes, s'imposent le joug de ses plus
évères conseils. En troisiéme lieu, parce
u'il est constant que la perfection de l'é-
at religieux réfute invinciblement toutes
es excuses qu'alléguent les Chrétiens du
iécle, quand on leur reproche leur paresse
c leur lâcheté dans la voie de Dieu; &
étruit tous les prétextes, dont ils se ser-
ent communément pour éluder les soli-
les & utiles remontrances qu'on leur fait
ur l'observation exacte de leurs devoirs.
rois raisons capables de les confondre;
nais en même tems, mes cheres Sœurs,
rois puissans motifs pour réveiller en vous
ette sainte ferveur que je voudrois aujour-
'hui vous inspirer. Ecoutez-moi.

Non, dans l'obligation indispensable où
st l'homme Chrétien d'agir & de vivre
en Chrétien, rien n'est plus important
our lui, que de bien comprendre une
ois l'excellence de son état, & de remon-
er de tems en tems par de salutaires ré-
flexions jusqu'à son origine, pour recon-
noître ce qu'il est, ou pour s'humilier de
e qu'il n'est pas. C'étoit la grande leçon

que saint Paul faisoit aux Corinthiens. leur remettoit devant les yeux la sainte de leur vocation, parce qu'il sçavoit bien dit saint Chrysostôme, que du momen qu'ils s'appliqueroient à la considérer, i en concevroient une haute idée; que ren plis de la haute idée qu'ils en auroien conçue, ils feroient tous leurs efforts pou mener une vie qui y fût conforme; & qu vivant conformément à cette idée, ils de viendroient des hommes parfaits: *Videt vocationem vestram, Fratres.* Ainsi leu parloit-il alors. Mais où voyons-nous au jourd'hui cette sainteté de la vocation chré tienne, & où pourrions-nous en trouve une vive image? Rendons-en vous & mo la gloire à Dieu: c'est dans l'état religieux où Dieu non-seulement la fait subsister mais la rend palpable & sensible. Ca quoique nous ne puissions nous déguise à nous-mêmes le triste changement qu s'est fait dans le Christianisme, il est vra néanmoins que Dieu a pris soin d'y susciter de saintes maisons où la loi est pra tiquée dans toute son étendue. Des mai sons que nous pouvons regarder comme les asyles de la piété chrétienne, de la pauvreté, de l'humilité, de la pénitence & de la mortification chrétienne. Des mai sons où l'Evangile de Jesus-Christ non-

eulement eſt reçu avec reſpect, mais ſuivi
à la lettre & avec une pleine fidélité. Des
naiſons ſubſiſtantes au milieu de nous,
our ſervir de témoignage contre nous
& pour être des modéles viſibles que nous
uiſſions conſulter, & ſur qui nous puiſ-
ion nous former. Prenez garde s'il vous
laît, à ma penſée.

Dans les premiers ſiécles de l'Egliſe, il
n'étoit pas néceſſaire qu'il y eût des re-
igieux, pourquoi? parce que les Chré-
iens vivant comme Chrétiens, étoient
lors, au moins dans la préparation de leur
œur, autant de religieux. Ainſi ſaint Jé-
ôme le témoigne-t-il, en parlant de ces
Chrétiens d'Alexandrie que ſaint Marc for-
na, & qui ſervirent de modéles à tous
eux que l'on nommoit diſciples, c'eſt-à-
ire, ſectateurs de la doctrine de Jeſus-
Chriſt & de ſa loi. En effet, dit ce ſaint
Docteur, on ne voyoit rien parmi eux qui
eſſentît le monde; ils renonçoient à leurs
iens, ils ne poſſédoient rien en propre,
s obéiſſoient aux Apôtres comme à leurs
aſteurs, ils vaquoient jour & nuit à la
riere; ils s'appelloient freres, n'ayant
ous qu'un cœur & qu'une ame; enfin,
onclut ſaint Jérôme, ils étoient tous par
ne profeſſion générale, ce que ſont main-
enant par un engagement particulier ceux

qui embraſſent la vie monaſtique : *Ex qu*
Hieron. *patet talem primorum in Chriſto credentiu*
fuiſſe Eccleſiam, quales nunc monachi e
nituntur & cupiunt. Voilà le miracle qu
le ſaint Eſprit opéra, quand il deſcend
ſur les Apôtres & ſur tous les diſciples a
ſemblés, les ayant, tout groſſiers qu'i
étoient, rendus capables d'une vocation
ſainte ; je veux dire, les ayant détachés c
monde & d'eux-mêmes, & par une co
verſion qui fut dans toutes ſes circonſta
ces le plus inconteſtable changement de
main du Très-haut, & le plus étonna
prodige de la grace qu'on ait jamais
ſous le ciel, leur ayant inſpiré à tous
mépris des biens de la terre, la fuite d
honneurs du ſiécle, le renoncement a
plaiſirs ; diſons mieux, leur ayant inſpi
à tous l'eſtime de la pauvreté juſqu'à s'e
faire une béatitude, l'amour de l'humili
juſqu'à ſe glorifier des humiliations,
goût des croix & des ſouffrances juſqu
ſe réjouir de ce qu'ils en étoient trouv
dignes. Miracle qui de l'Egliſe de Jeruſ
lem où il commença, ſe répandit bient
après dans les nations & parmi les gentils
où ſelon le texte ſacré, on voyoit s'a
gmenter & ſe multiplier de jour en jour
Act. nombre des croyans : *Augebatur creden*
c. 5. *tium in Domino multitudo.* Qu'eſt-ce-à

re des croyans ? c'eſt-à-dire de ceux, qui
himés du même eſprit que les Apôtres,
dépouilloient de tout, & quittoient tout
our ſuivre Jeſus-Chriſt. Liſez ce qu'en
pporte Euſébe, & ce qu'il raconte de
eſprit d'abnégation où vivoient ces Chré-
ens, qui ſans autre titre que celui de
nples Chrétiens, étoient autant de pau-
es volontaires, autant de martyrs de
ur foi, autant d'exemples de toutes les
rtus religieuſes. Telle étoit, dis-je, ſe-
n la tradition des Peres, l'idée que l'on
oit alors de la vocation chrétienne ; &
tte idée, je le répéte, n'étoit point une
ine ſpéculation, mais quelque choſe de
el & de ſubſiſtant.

Mais le monde, dit ſaint Jérôme, n'é-
it pas aſſez heureux pour pouvoir long-
ms ſoutenir une telle perfection ; & cette
rfection, quoique réelle, par un ſe-
et jugement de Dieu, ne devoit pas long-
ms être à l'épreuve de la contagion du
onde. Qu'arriva-t-il ? vous le ſçavez,
pour peu de foi qu'il vous reſte, vous
n gémiſſez. La ferveur de l'eſprit Chré-
en vint bientôt à ſe ralentir ; & l'idée
même s'en ſeroit perdue, ſi Dieu qui la
ouloit conſerver, la voyant effacée &
omme détruite dans les Chrétiens du ſié-
le, ne l'avoit retracée & renouvellée

dans l'état religieux. Pourquoi retrac
& renouvellée ? non-seulement, répoi
saint Jérôme, afin qu'il y eût toujou
des hommes sur la terre qui rendissent
Dieu ce culte parfait, dont le seul Chri
tianisme le peut honorer; mais afin qu
ceux qui viendroient dans la suite à dég
nérer de la pureté de ce culte, pussent a
moins, quand il plaira à Dieu de les to
cher, être en état d'y revenir; afin qu'i
en eussent toujours l'image présente, c
que malgré l'iniquité des derniers tem
j'eusse encore droit, comme Prédicate
de l'Evangile, de leur dire: *Videte voc
tionem vestram.* Apprenez, mes Freres
vous donc l'aveuglement fait ma douleur
& pour la conversion desquels je me ser
un zéle sincère, apprenez par ce qui paro
à vos yeux, ce que c'est que d'être Chré
tien. Puisque vous en portez encore le nom
reconnoissez ce que vous êtes, & ne vou
laissez pas pervertir jusqu'à oublier l'ex
cellence & le prix de votre vocation. Pou
vous en mieux instruire, contemplez-l
& admirez-la dans ces épouses de Jesus
Christ, qui en sont les portraits vivans
Ne mesurez pas cette vocation chrétienn
par les mœurs & par les maximes d'un cer
tain monde qui vous séduit, & don
vous êtes obsédés. Pour en avoir un

notion conforme à celle de saint Paul, ortez de ce monde prophane. Entrez en sprit dans ces sanctuaires fermés pour le nonde, où les servantes de Dieu font leur demeure ; dans ces cloîtres, d'où vous vouez que l'esprit du monde est banni, & ù vous convenez que l'esprit de Dieu re- ne souverainement. C'est là que vous ver- ez ce que c'est que votre vocation, & ombien les voies où vous marchez sont loignées de la perfection de celles qu'a oulu vous marquer l'Apôtre, quand il isoit, *Videte vocationem vestram.* Donnons tout ceci plus de jour par une réflexion ui m'a touché, & dont je suis assuré que ous serez touchés vous-mêmes.

Quand saint Antoine eut vû saint Paul nachoréte dans le désert, & qu'il eut été ui-même témoin de la vie toute céleste ue menoit cet homme de Dieu ; interro- é par ses disciples, qui le prierent à son etour de leur faire part de l'édification u'il avoit tirée d'un tel exemple dont ils voyoient pénétré, il leur répondit, les rmes aux yeux, & frappant sa poitrine e douleur : *Væ mihi peccatori, qui tam in-* *Anton.*
ignè monachi nomen fero ! vidi Eliam, vidi Joannem in deserto, & ut verum dicam, vidi Paulum in paradiso. Ah, mes Freres, alheur à moi qui porte si indignement le

nom de ſolitaire ! J'ai vû un ſecond Elie j'ai vû un autre Jean-Baptiſte, &, pou vous parler ſans figure, j'ai vû Paul, no pas dans une habitation terreſtre, ma dans un paradis. Voilà, hommes du ſiécle mais avec bien plus de raiſon, ce que vou devez penſer. Quand vous ſortez d'u monaſtère, où vous reconnoiſſez vous même que Dieu eſt glorifié, comme l'eſt ici, par l'obſervance exacte de la re gle, & qu'après une cérémonie auſſi tou chante que celle dont vous allez être te moins, vous retournez dans vos maiſons voilà ce que chacun de vous ſe doit dire dans l'amertume de ſon ame, & avec u cœur contrit : *Væ mihi peccatori qui tal indignè Chriſtiani nomen fero* ! Malheu à moi qui ne ſuis qu'un faux Chrétien, qui ne mérite pas même d'en porter l nom ! J'ai vû des Anges dans des corp mortels ; j'ai vû des vierges, dont les vê temens blanchis dans le ſang de l'Agneau n'ont jamais été ſouillés d'aucune tache j'ai vû des ames dont le monde n'éto pas digne, & qui renonçant au monde, l ſont rendues dignes de Dieu. Et qui ſui je moi pécheur, qui ſuis-je moi pécherel ſe ? C'eſt ainſi, dis-je, mes chers Audi teurs, que doivent parler, non-ſeulement ceux d'entre vous, qui dans l'idée commu

e paſſent pour mondains, mais ceux
êmes dont la conduite eſt eſtimée plus
guliere & plus louable. Car quelque par-
its que je les conçoive, ou que vous les
ppoſiez, que font-ils dans le monde, qui
it comparable à la vie de ces ſaintes Fil-
s que Dieu a ſéparées du monde? En quoi
prochent-ils de leur pauvreté & de leur
ſtérité ? En quoi les imitent-ils dans
tte abnégation totale d'elles-mêmes,
ns cet aſſujettiſſement éternel de leur
lonté, dans cette obéiſſance qu'elles ont
uée, & dont elles ſe font un mérite ca-
tale ! Qu'eſt-ce que la vertu d'un hom-
e & d'une femme du monde miſe en pa-
lléle avec tout cela? Cependant ces ſervan-
s de Dieu proteſtent qu'elles n'ont entre-
is des choſes ſi contraires à la nature,
'elles n'ont embraſſé des réformes ſi
roites, qu'elles ne ſe ſont enſevelies avec
ſus-Chriſt par une pénitence ſi rigoureu-
, que pour arriver, & plutôt, & plus ſû-
ment à cette perfection, où elles ont
nçu que le Chriſtianiſme les appelloit : &
qui les humilie, ce qui fait le ſujet de
ur douleur, ce qu'elles ſe reprochent ſans
ſſe, c'eſt de ſe voir encore bien éloignées
ce Chriſtianiſme parfait où elles aſpi-
nt. En effet, ſi moi qui vous parle, j'a-
is cru pouvoir être dans le monde auſſi

ſolidement Chrétien, auſſi purement Chrétien, auſſi exactement Chrétien que je puis être dans l'état religieux, je n'aurois jamais pris le parti de la religion. Car je n'ai cherché dans la religion que ce qui pouvoit m'aider à être Chrétien; & je n'ai donné la préférence de mon choix à la profeſſion religieuſe, que parce que la foi m'a appris que c'eſt de tous les états celui qui approche le plus de cet ancien Chriſtianiſme, dont nous révérons encore la pureté. Or ſuivant ce principe, mes chers Auditeurs, qui que vous ſoyez, & pour peu de juſtice que vous vouliez vous faire, comment pourriez-vous, vivant dans le monde, ne vous pas humilier à la vûe de ces ſaints modéles, & de ces ferventes épouſes du Sauveur? & comment pourriez-vous n'en pas tirer cette confuſion ſalutaire, qui doit être le reméde efficace & ſouverain de tous vos relâchemens? Confuſion, que vous devez faire conſiſter à vous préſenter ſouvent l'état dont vous êtes déchûs, & qui m'autoriſe à vous dire ici que Dieu dans l'Apocalypſe diſoit autrefois à une ame tiéde: *Memor eſto unde excideris*; ſouvenez vous de ce que vous avez été, & de ce que vous n'avez cessé d'être, que parce que vous avez oublié qu'être Chrétien, c'eſt ſans autre engage-

ent que celui-là, être religieux d'esprit
de cœur. Passons à la seconde raison.
Une des principales erreurs dont les
ches Chrétiens se préoccupent, & qui
ntribue davantage à les endurcir dans
urs désordres, est de se figurer la loi de
ieu, non-seulement austère & difficile,
ais du moins par rapport à eux moralement impossible : de se plaindre qu'elle
rpasse leurs forces & par une pusillanimité dont ils voudroient lui imputer la
use, de se décourager & de se désespér même absolument d'atteindre jamais
sa sainteté. Mais moi je dis qu'un des
ands moyens dont se sert la providence
ur détromper les Chrétiens foibles & timides d'une si pernicieuse erreur, c'est de
ur opposer la perfection de l'état religieux, en les convaincant malgré eux que
loi de Dieu n'est point en effet impraticable, puisqu'il se trouve des ames non-seulement qui la pratiquent dans toute son étendue, mais qui vont encore au de-là ; & qui
mptant pour rien, ou pour trop peu,
n remplir la juste mesure par l'observation des préceptes, y ajoutent volontairement & de gré les vœux de la religion : des ames généreuses, qui gardant inviolablement, & de l'aveu du monde même, exemplairement, tous les devoirs de la

profeſſion religieuſe qu'elles ont embra
ſée, ſervent dans le monde, ou, pour mie
dire, contre le monde, d'une preuve a
thentique & invincible, je ne dis pas de
poſſibilité, mais de la facilité de la l
chrétienne. Car avec quel front un mo
dain, pour ſe diſculper des dérégleme
de ſa vie, oſera-t-il prétexter l'impoſſil
lité imaginaire de cette loi, tandis que c
millions de vierges courent avec allégre
dans la voie des commandemens; c'
peu, dans la voie des conſeils les plus h
roïques & les plus oppoſés aux inclir
tions de la chair & du ſang?

Et c'eſt ici, Chrétiens, que je vous co
jure de vous appliquer à vous-mêmes
qui fit autrefois une ſi forte impreſſion
le grand docteur de l'Egliſe ſaint Aug
tin, & ce qui produiſit enfin dans ſa p
ſonne ce changement miraculeux de
main du Très-haut. Preſſé du deſir d'ê
à Dieu, & déja, à l'égard de tout le reſ
détaché du monde, il ne tenoit plus
péché que par une ſeule habitude. M
cette ſeule habitude, par les fauſſes id
dont il étoit prévenu, lui ſembloit un o
ſtacle invincible à ſa converſion. Il vou
rompre ſes liens, mais il déſeſpéroit d
pouvoir. De-là cette guerre cruelle e
déchiroit l'ame, cette incertitude où il

reuroit, ces délais & ces retardemens
ntinuels, tantôt voulant, & tantôt ne
vulant plus ; disant toujours que ce seroit
our le lendemain, & ne disant jamais que
e seroit pour le jour présent, *Cras, cras.* *Augustin.*
Mais que fit Dieu ? il lui fit voir en esprit
le chasteté, qui se présentant devant lui,
i lui montrant une troupe de vierges de
tut âge & de tout état, lui disoit, pour le
quer d'une sainte émulation : *Non pote-* *Ibid.*
is quod isti & istæ ? ne pourrez-vous pas
e que celles-ci & ceux-là ont pû ? ne
purrez-vous pas ce que peuvent tant d'au-
es, foibles comme vous, & sujets aux
êmes tentations que vous ? Ce reproche
humilia, le réveilla, le toucha. Malgré
s propres préventions, Augustin cédant
la force de l'exemple, crut enfin qu'avec
secours de la grace, il lui seroit possible,
même aisé de sortir d'esclavage. Il le
ut, & convaincu qu'il le pourroit, il en
nt à une pleine exécution. Or c'est ainsi,
es chers Auditeurs, que Dieu par mon
inistère & par ma bouche, s'adresse à
ous, & que malgré vous, il vous détrom-
e sensiblement du vain prétexte dont vo-
e lâcheté se couvre, quand il vous met
evant les yeux la vie de ces incompara-
les filles, qui sont, & l'honneur de leur
exe, & les prédestinées du monde Chré-

tien. Car c'eſt comme s'il vous diſo : Hommes tranſgreſſeurs de ma loi, vo qui pour la violer plus hardiment & av moins de remords, la traitez d'impra- cable ; vous qui feignez dans le précepte n excès de rigueur qui n'y fut jamais, & do cependant votre libertinage ſe préva, *Pſ.* *Qui fingis laborem in præcepto* : Voye, *93.* pour vous convaincre de votre injuſtice de votre erreur, ces vierges ferventes, c animées d'une ſainte confiance, ont eue courage d'enchérir même ſur ma loi ; qui dans la vûe de me plaire, par le cho libre qu'elles ont fait, ménent une vie p angélique qu'humaine. Voyez l'infatig- ble perſévérance avec laquelle elles ſo- tiennent les obſervances les plus mortifia- tes pour le corps, & les plus humilian pour l'eſprit. Voyez leur force à rer- porter ſur elles-mêmes des victoires & à faire des violences, qui ne leur étoie point abſolument néceſſaires pour le Roya- me du ciel. Voyez leur détachement de to ce que le monde avoit pour elles, no- ſeulement d'agréable & de délicieux, m d'innocent & de permis. Prétendez-vo après cela que les devoirs communs Chriſtianiſme ſoient un fardeau trop peſa pour vous ; & lorſque ces ames fidél ont l'avantage & la gloire de faire le plu

ous obſtinerez-vous à croire que vous ne ouvez pas faire le moins ?

En effet, Chrétiens, quelle excuſe pouez-vous alléguer qui ne ſoit invincibleent réfutée par un tel exemple ? c'eſt la roiſieme raiſon qui ſuit de l'autre. Eſt-ce naiſſance, eſt-ce l'éducation, eſt-ce l'âe, le tempérament, ſont-ce les infirmi? Mais entre ces vierges de Jeſus-Chriſt, ombien par leur naiſſance étoient, ou uſſi diſtinguées, ou même plus diſtinuées que vous ? cependant elles ont pû rmer les yeux à tout l'éclat qui les envinnoit, pour s'enſevelir dans l'obſcurité cloître. Combien dans la maiſon paterlle avoient été élevées, non-ſeulement milieu de toutes les aiſes & de toutes commodités de la vie, mais au milieu toutes les délices, au milieu de toute la ignificence du monde ? cependant elles t pû ſe priver de tout ce que le monde oit de plus engageant & de plus flatteur, ur embraſſer un état de pénitence, d'abgation, de croix. Combien dans une jeuneſſe auſſi vive que la vôtre, ont comvous des inclinations naturelles & des ſſions à vaincre ; ou combien dans une vieilleſſe auſſi avancée & auſſi caduque, à porter le poids des années qui les accablent ? cependant y a-t-il une inclination

un peu trop humaine qu'elles n'attaqu
& qu'elles ne combattent ſans relâche
a-t-il une paſſion qu'elles ne ſurmonte
A quels exercices ne ſe rendent-elles
aſſidues, malgré la peſanteur de l'âge
leur pourroit ſervir de prétexte pour s
diſpenſer ? & ſi peut-être elles ſe trouv
forcées d'accepter quelques diſpenſes
la regle leur accorde, diſons mieux, qu
regle leur impoſe, par quelles autres pr
ques prennent-elles ſoin, autant qu'il
en leur pouvoir, de compenſer d'ailler
ce que leur fait perdre une triſte néce
dont elles ſe plaignent ? Sont-elles t
tes d'un tempérament plus ferme & plus
buſte que vous, ſont-elles toutes d'un
plus capable de ſoutenir le travail, ſo
elles toutes plus exemptes des foible
de la nature? toutes néanmoins, ſans é
aux forces, ni à la ſanté, s'aſſujettiſſen
même joug, & rempliſſent les mê
obligations. Or voilà, mondains par
Dieu vous jugera : voilà par où elles v
jugeront elles-mêmes. Car c'eſt ce
Jeſus-Chriſt leur a promis dans la perſo
de ſes Apôtres : *Vos qui reliquiſtis omn
& ſecuti eſtis me, ſedebitis judicantes.* R
donc de plus propre à confondre la lâch
des Chrétiens du ſiécle, que de conſi
rer la perfection de l'état religieux :

ien en même tems de plus propre à con-
oler les religieux, que de considérer l'é-
at des Chrétiens du siécle. Autre vérité
ue j'ai à vous faire voir dans la secon-
le partie.

II. PART.

GRace à la providence de notre Dieu, c'est de tout tems que les vrais Religieux, quoique pauvres & dénués de tous les biens de la terre, n'ont pas laissé d'être contens de leur état, jusqu'à s'estimer plus heureux que les mondains avec tous les biens qu'ils possédent; & c'est de tout tems que malgré la vie dure & mortifiée où les engage la profession Religieuse, persuadés qu'ils avoient choisi la meilleure part, ils se sont consolés dans leurs peines, par la comparaison qu'ils ont faite de leur condition avec celle des Chrétiens du siécle. Mais quelque avantageuse qu'ait été pour eux cette comparaison, j'ose dire que la plûpart n'en ont profité qu'à demi; & il m'est au moins évident que jamais ils n'en ont tiré tout le fruit qu'il seroit à souhaiter que chacun en tirât: pourquoi? parce qu'il est certain que la plûpart des Religieux n'ont jamais assez bien connu le monde, même en le quittant, ni après l'avoir quitté, pour comprendre parfaitement jusqu'à quel point l'état des Chré-

tiens du siécle comparé avec la vie R
gieuse, leur pouvoit & leur devoit être
fonds de consolation. Or c'est, mes c
res Sœurs, ce qui me reste à vous dé
lopper. Vérité que je soutiens être la
touchante & la plus capable de vous af
mir dans votre vocation, pour peu
vous vous appliquiez à deux réflexions
vous avez dû faire mille fois, & qu
vous ai marquées dès l'entrée de ce
cours, c'est-à-dire, pour peu que vous
visagiez d'une part les miséres inévitabl
& de l'autre les indispensables devoirs
Chrétiens engagés à vivre dans le mon
Ecoutez-moi, & vous en allez être c
vaincues.

Un des points sur quoi saint Bern
croyoit autrefois avoir droit de félic
ceux qui se séparoient du monde, &
faisoient profession de la vie Monastiq
étoit celui-ci. Il est vrai, mes Freres, l
disoit-il, la vie que nous menons dan
religion, paroît aux enfans du siéc
quelque chose de triste ; mais ils n'en
gent de la sorte, que parce qu'ils sont d
l'erreur, & qu'ils ne nous connoissent p
Nos abstinences & nos jeûnes, nos m
cérations & nos veilles leur donnent u
idée affreuse, mais vaine & mal fond
de notre état. Car ce qui les trompe, c
qu

qu'ils ne voient en tout cela que nos croix qui ſont extérieures, & qu'ils ne voient pas l'onction intérieure de la grace qui les adoucit, & qui nous rend nos croix mêmes, non-ſeulement ſupportables, mais aimables : *Cruces vident, unctiones non vident.* Ainſi parloit ce Pere, touché de l'expérience qu'il en avoit, & qu'en avoient ceux qui formés & inſtruits à ſon école, l'expérimentoient comme lui. Mais ſi les enfans du ſiécle ſont trompés, quand ils eſtiment la condition des Religieux malheureuſe, je ne crains point, ſaintes épouſes du Sauveur, de vous dire que vous vous trompez encore bien plus dans le jugement que vous faites des enfans du ſiécle, ſi vous les eſtimez heureux, & pourquoi? parce que vous ne voyez que leurs joies, qui quoi qu'ils en diſent, ſont des joies fauſſes & apparentes, & que vous ne voyez pas leurs amertumes & leurs chagrins, d'autant plus véritables & plus réels, qu'ils ſont ſecrets & cachés. Or ce principe ſuppoſé, il me ſeroit aiſé, mes cheres Sœurs, de vous découvrir ici une ſource féconde & inépuiſable de conſolations même ſenſibles, que vous n'avez peut-être jamais goûtées, & dont je voudrois que vous fuſſiez auſſi pénétrées que Dieu m'a ſouvent fait la grace d'en être pénétré moi-même. Car *Bern.*

je n'aurois pour cela qu'à vous faire un pl
du monde, seulement tel qu'il m'est conn
que seroit-ce, si je vous le représentois t
qu'il est en effet? ce seroit assez pour vo
obliger à bénir mille fois le ciel qui vous
a séparées. Je n'aurois, pour vous faire se
tir le bonheur de cette séparation, qu'à e
trer dans le détail des choses à quoi vo
engage la sainte regle que vous profesſe
& ensuite qu'à y opposer l'iniquité, la
vérité, la dureté, &, si je l'ose dire,
tyrannie des loix que le monde prescri
ceux qui le servent.

En qualité de religieuses, vous avez
croix à porter; j'en conviens, & malhe
à vous si vous n'aviez plus ce caractère
ressemblance avec le Dieu crucifié, qui
votre divin époux : mais s'il y a des cr
dans la religion, le monde n'a-t-il pas
siennes plus pesantes & plus affligeant
& les vôtres comparées à celles du mond
méritent-elles proprement d'être app
lées croix? Votre vie dans la religion
un perpétuel exercice de pénitence, je
sçais : mais je soutiens aussi que c'est ce
en fait pour vous non-seulement la sain
te, mais la félicité, puisque dans la pen
des Peres, depuis le péché il n'y a p
pour l'homme perdu d'autre ressource,
par conséquent d'autre félicité sur la te

que la pénitence : *Pœnitentia eſt hominis rei felicitas.* Et pour vous montrer qu'en ceci vous n'avez fait que changer d'objet, & que ſelon le monde même vous y avez encore gagné, dites-moi, mes cheres Sœurs, qu'eſt-ce que la vie de la plûpart des mondains ? qu'eſt-ce que la vie d'un avare, ou d'un ambitieux ? qu'eſt-ce que la vie d'un courtiſan eſclave de la faveur, ſinon une continuelle pénitence, d'autant plus malheureuſe qu'elle eſt inutile & forcée, au lieu que la vôtre eſt au moins volontaire & ſalutaire. Or pénitence pour pénitence, ne comptez-vous pas pour un don de Dieu, d'avoir choiſi celle qui vous conduit au ſalut, & de vous être affranchies de celle qui n'eût point eu d'autre effet que de vous affliger ſans vous ſauver ? Vous faites profeſſion comme religieuſes, de vous mortifier & de vous humilier : n'eſt-on pas ſans ceſſe & malgré ſoi mortifié & humilié dans le monde ; & au lieu qu'en vous mortifiant, vous avez du moins l'avantage de pouvoir dire à Dieu comme David, *Propter te mortificamur*, c'eſt pour vous, Seigneur, & pour vous ſeul que nous ſouffrons : le mondain n'eſt-il pas réduit à tenir dans un ſens tout oppoſé le même langage, en diſant au monde, *Propter te*, c'eſt pour toi, monde réprouvé, que je me cap- *Tertul.* *Pſ. 43.*

tive ; c'eſt pour toi que je me fais violer
ce ; c'eſt pour toi que je ſouffre & que
gémis : & parce que c'eſt pour toi, j'ai
malheur encore avec tout cela de me dar
ner ? Vous dépendez dans la maiſon
Dieu, d'une ſupérieure qui vous tient li
de mere, & qui en a tout le zéle & tous l
ſoins : mais de combien de maîtres dur
impérieux, bizarres, dépendent ceux q
prétendent à quelque choſe dans le mond
Comme religieuſes vous n'avez plus
volonté ; & eſt-il permis d'en avoir à ce
qui ſe dévouent au monde ? Sans ſortir
ſaint lieu où nous ſommes, que ne puis-j
pour vous détromper des fauſſes idées q
vous avez peut-être encore du mond
vous révéler ici le ſecret des cœurs, &
tous les Chrétiens du ſiécle qui m'écouten
(car à peine y en a-t-il que je doive exce
ter, & qui ne puiſſent me ſervir de témoi
des miſeres du monde dans les conditio
mêmes du monde les plus diſtinguée
de ces hommes, dis-je, du ſiécle deva
qui je parle, que ne puis-je vous faire co
noître les déboires & les déplaiſirs mo
tels ? quels troubles les agitent, quels ch
grins les accablent, quelles paſſions les d
chirent, quelles jalouſies les rongent, qu
les diſgraces les déſolent, quelles injuſt
ces qu'ils ſe croient faites les deſeſpèren

quels dégoûts ont-ils à eſſuyer, & quels rebuts à ſupporter ! Vous vous les figurez dans les divertiſſemens & les plaiſirs : que ne puis-je vous faire comprendre ce que leur coûtent ces prétendus plaiſirs, & de quel fiel ſont mêlés pour eux ces vains divertiſſemens ! Ils vous paroiſſent comblés de biens : ſans parler de ce qui leur manque, & de ce que la cupidité toujours inſatiable leur fait déſirer au de-là de ce qu'ils ont, que ſeroit-ce, ſi vous ſçaviez à quoi les biens mêmes qu'ils poſſédent, les expoſent ; les peines qu'ils ont à les conſerver, les allarmes que leur cauſe la crainte de les perdre, la douleur qu'ils reſſentent en les voyant dépérir, les envies, les traverſes, les perſécutions que leur fortune leur attire ? Ah ! mes cheres Sœurs, vous & moi qui avons renoncé au monde, nous verrions en vûe de tout cela, remplis, animés, pénétrés d'une vive & intime reconnoiſſance envers notre Dieu. Les actions de grace que nous lui rendons pour le bienfait ineſtimable de notre vocation, ne procéderoient plus ſeulement de la foi qui nous éléve à l'eſpérance des biens futurs, mais d'un ſentiment preſque naturel, que l'expérience même des biens préſens produiroit en nous. Sans attendre d'autre centuple que celui-là, nous éprouverions dès

maintenant, mais avec un excès de douce
qui ſeroit comme l'avant-goût de not
béatitude, combien il eſt avantageux d'
voir tout mépriſé pour Jeſus-Chriſt, &
ſeule choſe que nous aurions à craindr
en nous comparant avec les partiſans
monde, c'eſt que la tranquillité & la pa
de notre état ne nous tînt déja lieu de r
compenſe, & ne diminuât en quelque m
niere le mérite de notre ſacrifice. Et en
fet, à combien d'épouſes du Sauveur, l'
béiſſance qu'elles ont vouée dans la re
gion, de gênante qu'elle peut quelquef
leur paroître, ne deviendroit-elle pas pe
jamais douce & aimable, ſi elles con
voient bien ce que c'eſt que l'aſſujettiſ
ment de la plûpart des épouſes du ſiéc
& combien d'ames religieuſes, que Di
éprouve de tems en tems par certains e
nuis, ne guérirois-je pas tout-à-coup
cette tentation, ſi je pouvois leur don
les connoiſſances que j'ai, non plus
déſordres & des abominations, mais
tribulations & des malheurs dont le mo
de eſt plein : je dis ce monde dont l'é
ſemble plus nous éblouir, & dont la fig
trompeuſe a plus l'air de proſpérité ?

Mais je me ſuis réſervé quelque ch
de plus eſſentiel & de plus fort pou
concluſion de ce diſcours : & quoi ? le v

ci. Outre les croix & les miseres que les Chrétiens du siécle ont à supporter, ils ont, comme Chrétiens, dans le siécle même des devoirs à remplir; & ces devoirs bien entendus, doivent les faire trembler, pour peu qu'ils aient de christianisme. Or ce qui les doit faire trembler, c'est ce qui doit achever, mes cheres Sœurs, de nous consoler. Je m'explique. Je dis que ces devoirs doivent faire trembler les Chrétiens du siécle: pourquoi? parce que ce sont des devoirs auxquels le salut est attaché pour eux aussi-bien que pour nous; parce que ce sont des devoirs dont l'observation est par conséquent aussi indispensable pour eux que pour nous, & parce que ce sont enfin des devoirs dont la pratique est beaucoup plus difficile pour eux que pour nous. En effet, ces Chrétiens que la divine providence a laissés dans le monde, & qui peuvent selon leur vocation, y demeurer sans être appellés à la même perfection que nous, sont appellés au même salut. Ce salut ne leur est pas moins important qu'à nous; ce salut ne leur est pas promis à de meilleures conditions qu'à nous; ils doivent comme nous l'acheter, comme nous le mériter, comme nous y travailler; & voilà pourquoi Dieu leur a donné sa loi & prescrit certains devoirs. Il leur a dit comme à

nous : *Hoc fac, & vives ;* gardez mes com
mandemens, & vous aurez la vie éterne
le : mais ſans cela n'attendez de moi qu'u
affreuſe damnation. A bien examiner c
commandemens de Dieu, nous trouvero
que tout ce qu'ils ont d'eſſentiel & de pl
onéreux, eſt auſſi étroit pour toutes l
perſonnes du monde que pour les perſo
nes religieuſes : que les uns & les autres ſi
mille points doivent à Dieu la même obéi
ſance & la même fidélité ; que les uns
les autres ont ſur mille ſujets à l'égard c
prochain les mêmes obligations de juſti
& de charité ; qu'en mille rencontres il e
également enjoint aux uns & aux autres c
veiller ſur eux-mêmes, de garder le
cœur, de faire le bien & de ſe mainten
dans un état de grace & de ſainteté. Ma
voici le triſte ſort des mondains, & c
qu'il y a dans leur condition de bien d
plorable & de bien terrible : c'eſt que li
auſſi étroitement que nous, il leur eſt d
reſte bien moins facile qu'à nous de ſati
faire à ces préceptes dont ils ne peuve
toutefois ſe diſpenſer ſans encourir la hai
de Dieu, & ſans s'expoſer à toute la ſ
vérité de ſes jugemens. J'en dis trop peu
c'eſt qu'il leur eſt d'une extrême difficul
de les garder ces préceptes, & qu'ils n
le peuvent ſans livrer les plus violens con

lats, & sans remporter de continuelles victoires. D'où il arrive de deux choses une, ou qu'ils cédent lâchement aux obstacles qu'ils ont à surmonter, & que transgressant la loi, ils se damnent; ou que voulant résister au torrent, & être fidéles à la loi, ils ont à chaque pas de nouveaux efforts à faire, & ne peuvent se maintenir dans l'ordre que par un travail sans relâche & une constance infatigable. De-là cet abandon où vivent les uns, lâchant la bride à toutes leurs passions, parce qu'ils désespèrent de les pouvoir réprimer; suivant les aveugles toutes leurs cupidités, parce qu'ils ne se sentent pas un courage assez ferme pour en soutenir les attaques & pour les arrêter; cédant à la tentation qui les sollicite, parce qu'ils ne se croient pas assez forts pour la surmonter. Etat si commun dans le monde; mais état qui doit faire horreur à quiconque n'a pas perdu tout principe de religion & toute crainte de Dieu. De-là cette guerre perpétuelle, où les autres passent leurs jours. Guerre domestique & contre eux-mêmes, contre les désirs qui les sollicitent, contre les ressentimens qui les aigrissent, contre les jalousies qui les piquent, contre toute la fragilité & toute la corruption naturelle du cœur de l'homme, dont le poids les acca-

ble, ou les accableroit si par une force i
périeure ils ne s'élevoient au-dessus de
nature & de ses foiblesses. Guerre étrang
re & contre tout ce que le monde leur p
sente, contre les exemples du mond
contre les discours du monde, contre
maximes du monde, contre les coutum
du monde, contre les respects du mond
contre les intérêts du monde. En so
qu'ils éprouvent bien ce qu'éprouvoit l'
2. Cor. pôtre, lorsqu'il disoit : *Intùs pugnæ, fo*
c. 7. *timores*; assauts au dedans, allarmes & da
gers au dehors. Guerre néanmoins néce
saire, c'est-à-dire, guerre où ils sont ob
gés de prendre les armes & de combattr
ce n'est pas assez, où ils sont obligés
vaincre, & de vaincre toujours, &
vaincre en toutes rencontres & sur tou
sortes de sujets. Car ce ne sera point po
eux une excuse au tribunal de Dieu que
difficulté de la loi. Difficile ou non, de l'
voir une fois violée, & sur un seul poin
ce seroit assez pour faire leur condamnatio
Voilà, je le répéte, pour peu qu'ils s'int
ressent à leur propre salut (& à quoi pe
vent-ils être sensibles, si l'affaire de le
salut ne les touche pas?) voilà ce qui de
les désoler & les consterner.

Mais c'est cela même, mes cher
Sœurs, qui doit nous faire sentir l'avant

ge de notre état, cela même qui nous le doit faire estimer & aimer. Nous y avons deux sortes de devoirs, devoirs communs à tous les états du Christianisme, & devoirs propres de la profession religieuse. Or sans m'arrêter aux devoirs communs, dont l'observation nous est incontestablement beaucoup plus facile, je prétends, & vous l'éprouvez, que dans les devoirs même particuliers auxquels nous nous sommes volontairement soumis, il n'y a rien de si sublime, rien de si héroïque & de si parfait, qui dans la pratique ne nous devienne plus aisé que ne le sont aux mondains les devoirs les plus ordinaires: pourquoi cela? ne le sçavez-vous pas? c'est que l'état religieux, en nous éloignant du monde, nous éloigne de tout ce qui pourroit séduire notre esprit & corrompre notre cœur; c'est que dans l'état religieux nous n'avons devant nous que des exemples qui nous soutiennent, qui nous animent, qui nous sanctifient; c'est que nous ne voyons rien, que nous n'entendons rien, que nous ne faisons rien qui ne nous porte à la perfection où nous sommes appellés: d'où il arrive que nous nous sauvons, & même que nous nous perfectionnons, sans avoir les mêmes périls à courir, les mêmes ennemis à repousser, ni par con-

séquent les mêmes violences à nous faire. Nous ne sommes point obligés de nous séparer de la multitude : au contraire nous n'avons qu'à nous y joindre, & qu'à la suivre. Nous ne sommes point dans la nécessité de prendre des voies écartées : au contraire nous n'avons qu'à tenir les chemins les plus fréquentés & les plus battus. Il ne faut point, pour obéir à Dieu, & pour accomplir les volontés de Dieu, que nous allions contre le torrent : au contraire nous n'avons qu'à nous laisser conduire ; tellement qu'il y auroit mille fois pour nous plus de peine à n'être pas dans l'ordre & à sortir de la regle, qu'à nous y assujettir & à y persévérer. Or, mes cheres Sœurs, quelle pensée doit être plus consolante pour une ame religieuse que celle-ci : ce que je fais aisément dans la religion, me coûteroit infiniment dans le monde. J'y trouve du goût ; j'y trouve la tranquillité & le repos, & je n'y trouverois ailleurs que des contradictions & des traverses. Encore avec tout ce que j'aurois à essuyer au milieu du monde & avec toute ma fermeté tomberois-je souvent, ou du moins ne ferois-je que très-peu de progrès ; au lieu que sans opposition & sans risque, non-seulement je mets mon salut en assûrance mais je m'éléve & j'acquiers chaque jou

evant Dieu de nouveaux mérites. Penſée
autant plus touchante pour des perſon-
es religieuſes, qu'elles connoiſſent mieux
prix du ſalut, & qu'elles ont plus d'ar-
eur pour leur avancement dans les voies
e cette éternité bienheureuſe.

Mais du reſte, ma chere Sœur, tout ceci
empêchera point que vous ne puiſſiez
ire à Jeſus-Chriſt, comme ſaint Pierre,
même dans un ſens avec plus de confian-
e que ſaint Pierre : *Ecce nos reliquimus*
mnia, & ſecuti ſumus te ; Seigneur, nous
vons tout quitté pour vous. Car au lieu
ue cet Apôtre n'avoit quitté que des filets
une barque, vous allez renoncer par
ne profeſſion ſolemnelle à tous les avanta-
es & à tous les droits d'une naiſſance il-
uſtre. Vous allez quitter tout ce que le
onde pouvoit vous promettre de plus
rand. C'eſt un ſacrifice qui fera dès cette
ie même votre bonheur : mais après-tout
e bonheur de votre état n'ôtera rien à
otre ſacrifice de ſon mérite. Ce ſera tou-
ours un ſacrifice, & le plus généreux de
ous les ſacrifices que vous puiſſiez faire à
otre Dieu. Il y aura égard, & ſur-tout il
ura égard au zéle & au déſintéreſſement
arfait avec lequel vous le faites. Car je
onnois trop, ma chere Sœur, les diſpo-
tions intérieures de votre ame, pour ne

ſçavoir pas quel eſprit vous anime dans
deſſein que vous avez pris de vous dévo
à Dieu. Je ſçais que c'eſt lui ſeul qui v
attire, & non point les douceurs qu'il
a plû d'attacher à ſon ſervice; qu'en v
donnant à lui, vous ne cherchez que l
& que vous êtes prête à tout entrepren
& à tout ſouffrir pour lui. Sainte réſoluti
qui achevera de vous faciliter tout ce q
la vie religieuſe peut avoir en ſoi de p
pénible, puiſqu'il eſt vrai, que moins
penſe à l'adoucir, plus elle devient douc
& que plus on veut ſentir la peſanteur
la croix, plus la croix devient légère. A
lez donc, précieuſe victime, allez au pi
de l'autel vous immoler: allez mourir
monde & à vous-même, pour ne plus
vre qu'au Seigneur. C'eſt lui qui vou
appellée, c'eſt lui qui va vous recevoi
c'eſt lui qui vous ſoutiendra dans l'exé
tion de toutes les promeſſes que vous av
à lui faire, comme c'eſt lui-même enfin q
vous couronnera dans la gloire, où no
conduiſe, &c.

CINQUIÉME SERMON SUR L'ÉTAT RELIGIEUX.

Comparaison des personnes religieuses avec Jesus-Christ ressuscité.

Si complantati facti sumus similitudini mortis ejus, simul & resurrectionis erimus.

Si nous sommes entés en Jesus-Christ par la ressemblance de sa mort, nous le serons en même tems par la ressemblance de sa résurrection. Dans l'Ep. aux Rom. chap. 6.

Le Pere Bourdaloue fit ce Sermon pour le tems de Pâques.

NE vous étonnez pas, Chrétiens, si je vous parle de Jesus-Christ ressuscité dans une cérémonie, qui selon toutes les maximes de la foi, est un véritable sacrifice, & doit être par conséquent regardée comme une veritable mort. Il est vrai, la mort & la résurrection sont deux termes essentiellement opposés, & il est aussi impossible dans l'ordre de la nature de mou-

rir & de reſſuſciter tout à la fois, que d'
tre & de n'être pas. Mais cette oppoſitic
ne ſe rencontre point dans l'ordre de
grace. Car l'ame chrétienne par la confo
mité qu'elle a avec Jeſus-Chriſt, peut ſa
contradiction réunir en elle ces deux ch
ſes; je veux dire qu'elle peut tout enſem
ble, & être morte ſpirituellement, & êt
ſpirituellement reſſuſcitée. *Si complanta
facti ſumus ſimilitudini mortis ejus, ſimi
& reſurrectionis erimus* : ſi comme de no
velles plantes nous ſommes entés ſur l
croix de cet homme-Dieu; ſi notre con
verſion, par laquelle nous mourons a
péché, eſt en nous, comme elle le doi
être, l'image de ſa mort, elle le ſera e
même tems de ſa réſurrection. L'Apôtr
ne dit pas qu'après avoir été ſemblables
Jeſus-Chriſt dans l'état de ſa mort, nou
lui ſerons un jour ſemblables dans l'état d
ſa réſurrection & de ſa gloire. Mais il pré
tend, que par un effet miraculeux & tou
divin, nous lui ſerons tout à la fois ſem
blables dans l'un & dans l'autre; & qu'e
qualité de parfaits Chrétiens, nous auron
l'avantage d'être conformes à ſa vie glo
rieuſe, dès le moment même que nou
nous trouverons conformes à ſa ſainte
mort : *Simul & reſurrectionis erimus.* Je
conviens donc, digne & fidéle Epouſe d

Sauveur, qu'en mourant au monde, vous
ez mourir & vous enſevelir avec Jeſus-
hriſt, ſuivant la penſée & l'expreſſion de
int Paul, *Conſepulti ſumus cum illo:* Mais *Rom.*
ourir & s'enſevelir de la ſorte, c'eſt reſ- *c. 6.*
ſciter & entrer dans une nouvelle vie,
commortui ſumus & convivemus: & afin *2. Tim.*
e ne me point écarter des ſentimens de *c. 2.*
Egliſe, qui dans ces ſaints jours eſt occu-
pe à célébrer la réſurrection du Fils de
ieu, après avoir pleuré ſa mort, je veux
us montrer, que l'état de Jeſus-Chriſt
ſſuſcité, eſt le vrai modéle de la perfec-
on & de la vie religieuſe, & que la vie
ligieuſe dans ſa perfection eſt la plus fi-
éle image de l'état de Jeſus-Chriſt reſſuſ-
té. Pouvois-je choiſir un ſujet plus pro-
e à vous donner une haute idée de vo-
e vocation? Mais pour en tirer tout le
uit que je me promets, j'ai beſoin pour
us & pour moi des lumieres du ſaint
ſprit, & je les demande par l'interceſ-
on de la Mere de Dieu, en lui diſant,
ve, Maria.

QUand ſaint Paul parloit aux Chré-
ens de l'obligation que nous avons tous
e porter, même dès cette vie, l'image
e l'homme céleſte, il s'expliquoit trop
airement pour ne pas convenir d'abord,

que par cet homme céleſte, il entend
Jeſus-Chriſt reſſuſcité. Car voici comm
il raiſonne dans cet admirable chapitre
la premiere Epître aux Corinthiens, à
après avoir établi la réſurrection du J
de Dieu, comme le fondement de to
la morale du Chriſtianiſme, il en tire ce
conſéquence que je vous prie de bi
comprendre, parce qu'elle va faire t
le ſujet de ce diſcours. Nous reconno-
ſons, dit-il, deux hommes bien différe
& bien oppoſés, mais qui ſont néanmoi
les deux principes de notre origine. L
premier eſt Adam qui fut formé de
terre, & qui par cette raiſon, mais pl
encore par le déſordre de ſon péch
mérite d'être appellé l'homme terreſtr
1. Cor. c. 15. *Primus homo de terra terrenus.* Et le ſeco
eſt Jeſus-Chriſt, cet homme deſcendu
ciel, qui dans tous les myſtères de ſa vi
mais ſur-tout dans ſa ſainte réſurrection
paru parfaitement ce qu'il étoit, c'eſt-
dire, un homme céleſte & divin : *Secu-*
Ibid. *dus homo de cœlo cœleſtis.* Tel qu'a é
l'homme terreſtre, qui eſt Adam, tels ſo
parmi nous ceux qui menant une vie ſe
ſuelle & animale, bornent leurs deſirs à
terre, & n'ont de vûe que pour la terr
Ibid. *Qualis terrenus, tales & terreni.* Et t
qu'a été l'homme céleſte qui eſt Jeſu

hrist, tels sont ces Chrétiens, qui par la
ureté de leurs mœurs se conformant à son
xemple, & imitant sa sainteté, semblent
éja participer à sa gloire : *Et qualis cœle-* *Ibid.*
is, tales & cœlestes. C'est pourquoi, mes
teres, conclut l'Apôtre, comme nous
vons été assez malheureux pour porter l'i-
nage de l'homme terrestre & pécheur,
fforçons-nous maintenant de porter l'ima-
e de l'homme céleste & glorieux. *Igitur*
icut portavimus imaginem terreni, porte- *Ibid.*
us & imaginem cœlestis. Or voilà, mes
ners Auditeurs, ce que fait excellemment
ne vierge chrétienne qui quitte le mon-
e, & qui se consacre à Dieu par les vœux
e la religion. Car pour vous en convain-
re sensiblement, & pour vous donner une
dée juste de la profession religieuse, en la
omparant avec la résurrection du Fils de
Dieu, voici mon dessein. Je trouve deux
hoses singuliérement remarquables dans
état de Jesus-Christ ressuscité (j'entends
e Jesus-Christ ressuscité avant qu'il mon-
ât au ciel, & pendant les quarante jours
u'il demeura sur la terre :) l'une par rap-
ort à son corps, l'autre par rapport à son
me bienheureuse. L'une qui consiste en
e que le corps de Jesus-Christ, par une
ertu merveilleuse de sa résurrection,
uoique toujours matériel dans sa substan-

ce & en lui-même, devint tout spiri
dans les divines qualités qu'il acquit
ressuscitant. L'autre qui consiste en ce
Jesus-Christ après sa résurrection dem
ra tellement sur la terre, qu'il y fut
sormais séparé du commerce des ho
mes, n'ayant même avec ses disciples
quelques entretiens courts & passage
selon qu'il le jugeoit nécessaire pour
affermir dans la foi, & du reste n'ét
occupé que du ciel, & ne voulant p
avoir de conversation que dans le c
Deux choses qui sont de Jesus-Christ r
suscité un parfait modéle de l'état re
gieux. Car c'est ainsi, ma très-chere Sœu
que par le vœu de chasteté vous allez p
senter votre corps à Dieu comme une ho
tie vivante, sainte, & agréable à ses yeu
Or dans la doctrine de saint Paul, vo
corps consacré de la sorte & immolé
Dieu, va devenir un corps tout spiritu
par la grace de votre vocation, comm
l'étoit celui du Sauveur par la gloire
sa résurrection. Par le vœu de clôture
vous allez à l'exemple du même Sauveu
sans sortir du monde, vous séparer du cor
merce du monde, pour n'avoir plus de s
ciété ni de communication avec le monde
qu'autant qu'une sainte nécessité vous y en
gagera; ensorte que vos entretiens ave

s personnes du monde ne feront, si je l'o-
dire, que de simples apparitions pour
ur inspirer le zéle de leur conversion &
leur salut, pour les confirmer dans le
len, pour les édifier. Je vous ferai donc
oir d'abord les caractères du corps glo-
eux de Jesus-Christ vivement marqués
ns une vierge chrétienne, qui renon-
nt à la chair & au sang, choisit Jesus-
hrist pour son unique époux; & ensuite
us verrez la forme de vie que tint sur la
rre Jesus-Christ ressuscité, fidélement
heureusement imitée par une vierge,
ui se renfermant dans la maison de Dieu,
fait au milieu du monde une solitude,
elle ne pense plus qu'à l'éternité. En
ux mots, votre profession, Ames reli-
euses, par une pleine conformité avec la
surrection du Fils de Dieu, opère en vous
ut à la fois des miracles de la grace;
voir une chair toute spirituelle, & un
prit tout céleste. Une chair toute spiri-
elle par l'angélique pureté que vous pro-
sez : ce sera la premiere partie. Un es-
it tout céleste, par l'entier éloignement
monde & l'intime commerce avec Dieu
vous vivez : ce sera la seconde partie.
oilà, dis-je, les deux avantages que je
couvre dans la vocation religieuse. Voi-
là quoi je réduis les obligations de votre

état ; & voilà, mes chers Auditeurs, que chacun de vous doit par proport s'appliquer jusques dans la vie séculie & cependant chrétienne, où la provide l'engage.

I. PARTIE

DE toutes les idées que l'Ecriture n donne de Jesus-Christ dans l'état de réſurrection, la plus ſurprenante & la p digne de nos réflexions, c'eſt celle qu avoit conçue ſaint Paul, quand il di aux Corinthiens : *Et ſi cognovimus ſec. dùm carnem Chriſtum, ſed nunc jam novimus.* Ainſi, mes Freres, quoiqu'au fois nous ayons connu Jesus-Christ ſe la chair, maintenant qu'il eſt reſſuſci & dans l'état de ſa gloire, nous ne connoiſſons plus de cette ſorte. Mais quoi l'Apôtre fondoit-il, ou ſur quoi p voit-il fonder cette propoſition ſi ét nante, & même en apparence ſi contr à la vérité du myſtère dont il parlo Car il eſt de la foi que Jesus-Christ é reſſuſcité dans la même chair où il a vécu, & où il étoit mort ; & il eſt la foi que la gloire de ſa réſurrection voit point détruit cette chair. Cela vrai : mais elle l'avoit tellement chang que ſaint Paul prétendoit avoir droit ne la plus reconnoître. C'étoit un cor

II. Cor. c. 5.

t saint Grégoire Pape, mais qui n'avoit
us rien de matériel ni de terrestre, & que
gloire de sa résurrection rendoit si dif-
ent des autres corps, qu'il ne devoit
us être regardé que comme un pur esprit.
ussi les Apôtres troublés & effrayés s'i-
aginoient-ils, en le voyant, voir un esprit:
nturbati & conterriti existimabant se spi- Luc.
rum videre. En effet, par un miracle c. 24.
ioui, & qui ne pouvoit être que le pri-
vége des purs esprits, il entroit dans les
vers lieux où les disciples se trouvoient
assemblés sans que les portes lui en fussent
ouvertes; pour montrer, ajoûte le même
Père, que dans l'état de sa nouvelle vie,
chair étoit bien de même nature que dans
vie mortelle & passible, mais qu'elle
jouissoit d'une toute autre gloire: *Ut ostende-*
ret esse post resurrectionem carnem suam, Greg.
ejusdem naturæ, & alterius gloriæ.

Excellent modéle de ce qui s'accomplit
us les jours dans les vierges consacrées à
Jesus-Christ pour être ses chastes épouses.
oulez-vous sçavoir le premier avantage
qui leur revient de cette consécration? le
vici. Quoiqu'elles vivent encore dans la
air (c'est ainsi que s'exprime l'Apôtre)
es ne vivent plus selon la chair, elles ne
archent plus selon la chair, elles n'agis- 2. Cor.
ent plus selon la chair: *In carne ambu-* c. 10.

lantes, non secundùm carnem militant. C'est-à-dire, que par la chasteté religieuse elles sacrifient leurs corps à Dieu, & ce leurs corps sacrifiés semblent n'être pas ce qu'ils étoient, tant ils sont annoblis & perfectionnés dans l'ordre de la grace. Divin paralléle de Jesus-Christ ressuscité & de ses épouses. Paralléle dont je ne puis mieux vous faire voir le parfait rapport, qu'en le réduisant aux quatre propositions, où saint Paul marquoit les prérogatives de la résurrection des corps glorieux. Peut-être serez-vous surpris de trouver toutes ces propositions vérifiées clairement & presque à la lettre dans la personne d'une vierge qui se voue à Dieu. Prenez garde. Le corps mort, dit le Docteur des gentils, est mis en terre comme un corps animal & matériel, & il ressuscitera tout spirituel : *Surget corpus spiritale.* Il est mis en terre plein de corruption, & il ressuscitera incorruptible : *Surget in incorruptione.* Il est mis en terre difforme & hideux ; & il ressuscitera tout éclatant & brillant de gloire ; *Surget in gloria.* Il est mis en terre privé de mouvement & d'action, & il ressuscitera rempli de force & de vertu : *Surget in virtute.* Voilà par rapport aux prédestinés ce que fera un jour la résurrection. Or je soutiens que de cette

2. Cor. c. 15.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

cette vie la chasteté religieuse, dans ceux qui l'embrassent, produit déja tous ces effets. Je soutiens que c'est elle qui par vance, & même dans le sens de saint Paul, rend le corps d'une vierge tout spirituel ; que c'est elle qui le maintient ans une parfaite intégrité, &, si je puis ne servir de cette expression, dans une ainte incorruptibilité ; que c'est elle qui le emplit d'une force surnaturelle & divine ; ue c'est elle qui fait déja sa gloire antici- ée, & que ces quatre caractères des corps lorieux sont les quatre dons de grace que religion lui communique. Voilà ce que soutiens, & dont vous allez convenir.

J'ai dit que la chasteté religieuse, anti- pant dès cette vie l'effet de la résurrec- on, rend un corps tout spirituel ; & la euve en est évidente : parce qu'il est cer- in que la chasteté, sur-tout avec ce ca- ctère de stabilité que lui donne la reli- on, affranchit un corps de la servitude s sens, le met dans une disposition à être plus dominé par la concupiscence la chair, le rend souple & obéissant à la i de l'esprit. Or pourquoi un corps sou- is à l'esprit ne deviendroit-il pas spiri- el, puisqu'un esprit esclave du corps est pellé dans l'Ecriture un esprit charnel? ut la grace, dit saint Augustin, n'est pas

moins efficace pour le bien, que le péch
pour le mal; & puiſque le péché pe
faire qu'un ame raiſonnable, de ſpiritu
le qu'elle étoit, devienne toute animale
toute charnelle, faut-il s'étonner ſi la gr
ce, par une opération toute contraire,
la vertu de ſanctifier un corps quoique m
tériel, & d'en faire un corps ſpirituel ? *N*
Auguſ. *que enim abſurdum eſt, quòd ſit in homi*
caro ſpiritualis, ſi poteſt eſſe in hac vi
ſpiritus ipſe carnalis. C'eſt le raiſonn
ment de ſaint Auguſtin ; & pour mieux ét
blir la propoſition que j'ai avancée, conſu
tons l'Evangile, & demandons au Sauve
du monde en quoi conſiſte cet état de ſp
ritualité, où doivent être élevés les cor
bienheureux par la réſurrection. C'eſt lu
même qui nous l'apprend dans le chapit
vingt-deuxiéme de ſaint Matthieu. *In r*
Matt. *ſurrectione neque nubent, neque nubentu*
c. 22. *ſed erunt ſicut Angeli Dei in cœlo.* Après
réſurrection, dit le Fils de Dieu, les hon
mes libres & dégagés des alliances ſenſue
les, ſeront comme les Anges dans le cie
pourquoi ? parce qu'ils n'auront plus en
tr'eux d'autre ſociété, que celle dont l
Anges ſont capables : *Sed erunt ſicut An*
geli Dei. Or il eſt manifeſte qu'en ce
l'état de la religion reſſemble parfaitemer
à celui de la réſurrection. Car qu'eſt-ce qu

religion, qu'eſt-ce qu'un Monaſtère de ierges, ſinon une aſſemblée d'ames élues, ui ſont vraîment les Anges de la terre : ui s'étant aſſociées pour être par une iviolable & unanime profeſſion les épou- s du Dieu qu'elles ſervent, n'ont point ntr'elles d'autre affinité, que celle qu'el- s auront comme les Anges dans le ſé- ur bienheureux; qui, ſelon la parole de int Paul, ont des corps comme n'en ant point, & uſent du monde comme en uſant point; enfin, dont il eſt vrai e dire dans le ſens propre & naturel : *Ne- ue nubent, neque nubentur, ſed erunt ut Angeli Dei.* Un corps ſanctifié par la aſteté & par la ſolemnelle profeſſion u'en fait une vierge, peut donc dans les incipes de Jeſus-Chriſt être conſidéré mme un corps ſpirituel & angélique; & lieu, remarque ſaint Chryſoſtôme, par n aimable providence a ainſi diſpoſé les oſes, afin que de même qu'il y a des mmes dans le monde, qui par des pé- és honteux dèshonorent leur corps, & lviliſſent juſqu'à la condition des bêtes : *omo cùm in honore eſſet, non intellexit; pſ. 48.* *nparatus eſt jumentis inſipientibus & ſilis factus eſt illis* : auſſi il y eût des rges ſur la terre, qui par la ſainteté de ur état, annobliſſent ce même corps, &

l'élevaſſent en quelque maniere juſqu'
la condition des Anges : *Sed erunt ſi*
Angeli Dei in cœlo. Suivons la penſée
ſaint Paul.

Le corps, tout ſujet qu'il eſt par l
même à la corruption, reſſuſcitera t
incorruptile : *Surget in incorruptione*;
je prétends que la chaſteté, ſans atten
la réſurrection, nous fait déja voir ce
merveille dans une épouſe de Jeſus-Chr
ſecond privilége, que je vous prie de b
comprendre. Quand Magdelaine, dan
ferveur de ſa converſion, répandit ſur
pieds du Sauveur du monde un préci
parfum, Jeſus-Chriſt pour la défendre
pour juſtifier ſon zéle contre les Apôt
qui en murmuroient, dit une parole bi
remarquable, & qui convient admirab
ment à mon ſujet : *Quod habuit hæc,*
Marc. c. 14. *cit ; prævenit ungere corpus meum in ſep*
turam. Ne condamnez point cette femm
ce qu'elle a fait, ç'a été pour prévenir
tems de ma ſépulture, & pour embaum
dès à préſent mon corps, en me rend
par avance ce devoir de ſa piété : *Præve*
ungere corpus meum. Or voilà, mes che
Sœurs, ce que vous avez ſaintement in
té, & ce que Dieu, par une grace ſing
liere, vous a inſpiré de pratiquer pc
vous-mêmes dans la religion. Car la ch

eté que vous avez embraſſée, eſt dans la enſée des Peres comme une onction cé- ſte, répandue ſur vos corps; comme un aume ſacré, qui maintient vos corps dans ne intégrité parfaite. Oui, c'eſt cette on- ion de la chaſteté religieuſe qui vous con- rve au milieu de tant de déréglemens où ute chair dans ce malheureux ſiécle ſem- le être livrée; & c'eſt cette onction de la aſteté vouée à Dieu, qui fait que le onde tout perverti & tout corrompu 'il eſt, ne peut néanmoins vous ſurpren- e & vous pervertir. Hors de la religion, s vertus même les plus ſolides, ſont ex- ſées à cette corruption du monde. Sans ne grace toute extraordinaire, pour peu 'une femme du monde vive ſelon l'eſprit monde, ce ver qui infecte aujourd'hui qu'il y a de plus ſain dans le Chriſtianiſ- e, ce ver de l'impureté ſe forme peu à u dans ſon cœur: l'oiſiveté, la molleſſe, délices de la vie, la liberté des entre- ens, les occaſions, les mauvais exemples, ut cela, ſans qu'elle s'en apperçoive, por- avec ſoi un air contagieux, dont il eſt fficile qu'elle ſe défende. Mais votre ut, mes cheres Sœurs, eſt un préſervatif ifaillible contre tout cela. Préſervatif ntre la molleſſe, par les auſtérités de la ofeſſion religieuſe. Préſervatif contre

l'oisiveté, par le travail & les observanc
régulieres qui partagent votre vie. Préſe
vatif contre la licence des converſatio
mondaines, par les pieux entretiens &
ſaintes conférences que vous avez enſe
ble. Préſervatif contre les occaſions, par
divorce que vous avez fait avec le monc
Préſervatif contre les mauvais exemple
par l'édification que vous donne une co
munauté toute entiere dont la ferveur vo
ſoutient, & dont la ſainteté eſt pour vo
ſelon l'Ecriture, une odeur de vie : *Od*
II. Cor. 2. 2. *vitæ in vitam*; au lieu que les ſcanda
dont le monde eſt plein, ſont pour les j
ſtes mêmes qui y vivent, une odeur
Ibid. mort : *Odor mortis in mortem.* Or vo
trouvant ainſi préſervées de la contagi
du monde, & reſpirant ſans ceſſe un
pur dans la maiſon de Dieu, il ne faut pl
être ſurpris que votre vie ſoit avec tant
diſtinction & irréprochablement exem
de cette corruption générale qui regne a
jourd'hui dans le monde, & même da
le monde Chrétien. Une vierge, comm
épouſe de Jeſus-Chriſt, a donc le bonhe
d'être incorruptible par un don de la gr
ce, comme le ſeront un jour les corps c
bienheureux par une propriété de leur r
ſurrection.

De ces deux eſpeces d'incorruptibilit

vous me demandez quelle eſt la plus glorieuſe devant Dieu. Mais peut-on douter que ce ne ſoit préférablement à l'autre, celle qui convient à l'épouſe de Jeſus-Chriſt; & n'eſt-ce pas encore ici que ſe vérifie la troiſiéme propoſition de ſaint Paul; *Surget in gloria*? Non; tout ce que nous concevons de l'éclat & de la gloire des corps bienheureux, n'approche point de la gloire ſolide & intérieure d'une vierge conſacrée à Dieu; de cette gloire qui lui vient de l'inviolable chaſteté qu'elle profeſſe; de cette gloire que le Prophéte royal lui attribue par ces paroles du Pſeaume quarante-quatriéme, *Omnis gloria filiæ regis ab intùs*. Car c'eſt cette divine chaſteté qui éleve l'ame chrétienne à la ſublime alliance qu'elle contracte avec le verbe de Dieu. C'eſt en vûe de cette divine chaſteté, que le Fils unique de Dieu ne dédaigne pas, mes cheres Sœurs, de vous reconnoître pour ſes épouſes, & que l'Ange de l'Apocalypſe diſoit à ſaint Jean: *Veni, & oſtendam tibi ſponſam uxorem Agni*: Venez, & je vous montrerai celle qui eſt l'épouſe de l'Agneau. Titre ſpécialement acquis aux ames religieuſes, parce qu'il n'y a qu'elles dans l'Egliſe de Dieu, qui ſoient les épouſes de l'Agneau par un vœu formel & ſolemnel, par un

Pſ. 44.

Apoc. c. 21.

engagement éternel, par un renoncem
qui les met en droit d'appartenir bien p
que les autres vierges à cet époux imm
tel. C'eſt par le mérite de cette divine c
ſteté que vous ſuivez l'Agneau par-tout
il va, que vous avez part à ſes plus intim
faveurs; que vous êtes rachetées d'ent
les hommes, pour être les prémices d
offrandes qui lui ſont faites : *Primitiæ D*
Apoc. *& agno.* Que pouvez-vous eſpérer de
c. 14. réſurrection future, qui ſurpaſſe cet ho
neur; & un corps ainſi dévoué par la re
gion, a-t-il beſoin d'attendre la fin d
ſiécles, pour être aux yeux de Dieu
un corps revêtu de gloire? n'eſt-il pas dé
tel qu'il ſera dans la béatitude que Di
lui prépare?

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait de la différen
entre l'état préſent d'une vierge, & l'ét
d'un corps glorieux : mais c'eſt par pr
portion la même différence que ſaint Be
nard a miſe entre un Ange & une vierg
Ils différent entr'eux, dit ce Pere, par
bonheur, & non par la force & la vertu
Bern. *Differunt felicitate, non virtute.* Je va
encore plus loin, & je prétends qu'à l'
gard même de la vertu & de la force, no
ſeulement il y a de la différence entre l'
tat d'une vierge ſur la terre & celui d'u
corps glorieux dans le ciel, mais qu

mparer l'un & l'autre, tout l'avantage eſt our les vierges : comment cela ? parce 'après la réſurrection, la pureté des rps glorieux ſera déſormais une pureté ns effort, une pureté ſans combat, une reté ſans victoire ; au lieu que la pureté s vierges, épouſes du Sauveur, eſt en tte vie une pureté victorieuſe, une pure- ujette aux attaques de l'ennemi, & qui ſoutient, qui réſiſte, qui triomphe. Or pur cela quelle vertu ne faut-il pas ? D'où conclus, que cettre pureté met donc nos rps dans la diſpoſition où ſeront les rps des élus, quand ils reſſuſciteront eins de force, & qu'elle opere déja dans s perſonnes ce qui doit un jour arriver and le dernier oracle de ſaint Paul s'ac- mplira, *Surget in virtute.*

Mais ici, mes cheres Sœurs, permet- z-moi de faire avec vous une réflexion i renfermera le fruit de cette premiere rtie, & qui me paroît d'une conſéquence trême pour votre édification & pour la ienne. Il eſt vrai que nos corps par une ace particuliere de notre état, & par e prérogative de la profeſſion religieuſe, rticipent dès maintenant à la gloire de ſus Chriſt reſſuſcité. Mais ſouvenons- us qu'ils n'y participent qu'autant que us y coopérons, & que par notre fidé-

lité, nous travaillons à les maintenir da
cette perfection. Souvenons-nous que n
corps, quoique consacrés par le vœu
la chasteté, ne sont en cette vie, ni spi
tuels, ni incorruptibles, ni revêtus
gloire, ni remplis de force, qu'autant q
nous avons soin de les rendre tels par u
application constante à tous les devoirs
la religion. Au lieu que les corps glorie
posséderont dans le ciel ces excellent
qualités sans aucun danger de les perdr
& au lieu que ces qualités leur tenant li
d'une récompense éternelle, ils les pos
deront par une invariable & bienheureu
nécessité : souvenons-nous que ces qualit
ne nous peuvent convenir que dépendan
ment du bon usage que nous faisons
notre liberté ; que dépendamment de l'
tention que nous avons sur nous-même
du courage avec lequel nous combattoi
contre nous-mêmes, de la guerre que no
déclarons à notre chair comme à la pl
dangereuse ennemie de nous-mêmes,
l'esprit de pénitence que nous entretenoi
dans nous-mêmes. C'est ce qui augmen
devant Dieu notre mérite ; mais aussi pe
suadons-nous bien que c'est ce qui do
augmenter notre circonspection & not
crainte. Car enfin, quelque confiance qu
nous donne la religion, elle ne nous donn

oint d'assûrance ; & les graces dont elle ous fortifie, quelque puissantes qu'elles oient d'ailleurs, ne sont point des graces fomenter notre lâcheté, beaucoup moins autoriser notre présomption. Quelque ond que nous puissions faire, & que nous yons droit de faire sur ces secours abonans de la religion, il faut après tout reonnoître, que n'étant ni absolument imeccables, ni confirmés en grace, nous ouvons toujours décheoir de cet état de ureté où notre vocation nous établit ; ue plus cette pureté est dans un degré minent, plus les chûtes sont griéves & doutables ; que plus elle est éclatante, us il est aisé d'en ternir le lustre ; que le oindre souffle de l'esprit impur est capae d'en effacer les plus beaux traits ; que ortant, comme dit saint Paul, ce trésor ans des vases de terre, nous devons marer avec une sainte frayeur & mesurer us nos pas ; que la conduite la plus témére seroit de nous glorifier de cet état de ureté, & de ne pas trembler dans la vûe notre fragilité ; que non-seulement les ces grossiers, mais les moindres relâchemens peuvent avoir des suites funestes ; ue la recherche de certaines commodités, ue l'attache même trop grande aux néessités de la vie, sont autant de disposi-

tions à faire revivre en nous ce corps te
reſtre, dont la deſtruction doit être, av
la grace, l'ouvrage de notre ferveur,
ſur-tout de notre mortification; que n
corps, quoique ſanctifiés par la chaſtet
ont toujours un penchant à s'affranchir d
devoirs pénibles, & que par une malhe
reuſe ſympathie ils entraînent l'ame peu
peu, ils l'appeſantiſſent, la rendent tardi
& languiſſante, lui font porter avec d
goût & avec chagrin le joug de Dieu. V
rités dont nous ſommes aſſez inſtruits,
plaiſe au ciel qu'une fatale expérience
une preuve perſonnelle ne vous les fa
jamais ſentir.

Que devons-nous donc faire pour no
préſerver de ces déſordres? vous en ſç
vez, mes cheres Sœurs, l'important ſe
cret, & votre vie en pourroit être pour l
autres une leçon. C'eſt de mettre en œu
vre toutes les vertus religieuſes qui do
vent nous aider à entretenir cette admira
ble conformité de nos corps avec le cor
glorieux de Jeſus-Chriſt. Et quelles ſo
ces vertus? la vigilance, qui nous eſt re
préſentée par ce don de clarté qu'eut
corps du Sauveur après la réſurrection; l'o
béiſſance, qui nous eſt marquée par le do
d'agilité; la pénitence, qui éteint en nou
toutes les paſſions, & que nous figure l

lon d'impaſſibilité, mais par deſſus toutes es autres, une humilité ſincère, ſans laquelle il ne peut y avoir en tout cela ni ûreté pour nous, ni ſolidité. Donnez-les-ious, mon Dieu, toutes ces vertus; nous ous les demandons. Achevez l'ouvrage que vous avez commencé; & puiſque ous nous avez engagés dans la ſainte entrepriſe que nous avons formée, ne nous y bandonnez pas. Dans l'obligation où ious ſommes d'accomplir notre ſacrifice, 'il nous manquoit une de ces vertus, où n ſerions-nous? Si par une vaine diſſipaion, nous donnions encore à nos ſens une langereuſe liberté; ſi par l'infraction de a regle qui nous eſt impoſée, nous tâhions d'en éluder la ſévérité; ſi dans la ratique de l'obéiſſance nous trouvions noyen par les artifices de notre amour-ropre, de ne faire jamais que notre voonté; ſi nous prétendions être chaſtes ans être humbles, & ſi la ſainteté de nore vœu ne nous dégageoit pas des ſentinens d'une ſecrete vanité: ah! Seigneur, iorre profeſſion ne ſerviroit qu'à notre onfuſion; & n'auroit-on pas bien ſujet lors, mes cheres Sœurs, de nous faire le eproche que ſaint Paul faiſoit aux Gales: *Nonne carnales eſtis, & ſecundùm ho-* 1. *Cor.*
inem ambulatis? Quelque ſpirituels que c. 3.

vous paroiſſiez & que vous vous piqui
d'être, vous êtes encore tout charnels.

C'eſt à vous-mêmes, hommes du ſi
cle, que vous devez appliquer cette m
rale. Car ſans être religieux, il vous ſuf
d'être Chrétiens, pour avoir une indiſpe
fable & eſſentielle obligation de vous co
former à Jeſus-Chriſt, comme à votre m
déle. C'eſt-à-dire, que ſi vous êtes ſpir
tuellement reſſuſcités avec ce divin Sa
veur, que ſi dans cette ſolemnité de Pâ
ques vous avez été véritablement & ſinc
rement convertis, vous ne devez plus êt
eſclaves de la cupidité & de la chair, vo
ne devez plus ſuivre les appétits & l
aveugles convoitiſes de la chair; que cett
chair purifiée par le ſacrement du corps d
Jeſus-Chriſt, ne doit plus être déforma
ſujette à la corruption du péché; & qu'a
lieu que nous gémiſſions autrefois de vo
voir honteuſement dominés par les ſens
nous, les Miniſtres du Seigneur, nous de
vons avoir la conſolation de vous trouve
heureuſement changés & transformés e
d'autres hommes: de ſorte que nous puiſ
ſions dire de vous: *Et ſi cognovimus ſe-
cundùm carnem, ſed nunc jam non novi-
mus.* Car voilà comment vous porterez l'i
mage de l'homme céleſte. Voilà les cara-
ctères de ſon corps glorieux, & voici ceux

le ſa bienheureuſe ame dans l'état de la éſurrection, non moins fidélement expri-nés dans une ame chrétienne qui ſe conſa-re à la retraite & à la vie religieuſe. Re-ouvellez votte attention pour cette ſe-onde pattie.

C'Eſt une réflexion de ſaint Paulin qui ne paroît auſſi ſolide qu'édifiante, ſçavoir ue le myſtère de la réſurrection du Fils e Dieu ne nous confirme pas ſeulement ans la foi & dans l'eſpérance de notre éſurrection future, mais qu'elle nous en-eigne même la forme de vie que nous evons tenir, comme Chrétiens, dans le écle préſent; & que cette vie nouvelle onſiſte ſur-tout dans la ſéparation du nonde, qui de tout tems a été regardée ar les vrais ſerviteurs de Dieu, comme ne des parties les plus eſſentielles de la ainteté : *Myſterio dominicæ reſurrectionis, on ad ſolam reſurrectionis noſtræ fidem, d ad voluntariam hujus ſæculi abdicatio-em inſtruimur.* En effet, s'il y eut jamais n parfait modéle d'une vie retirée, & en articulier de la retraite religieuſe, il eſt vident que c'eſt le myſtère, ou plutôt l'é-at de Jeſus-Chriſt reſſuſcité, avant qu'il ontât au ciel, & pendant les quarante ours qu'il demeura ſur la terre. Appli-uez-vous à la comparaiſon que je vais

II. PARTIE

Paulin.

faire de l'un & de l'autre, & voyez s'il e
rien de plus naturel & de plus juſte. Voi
dans Jeſus-Chriſt reſſuſcité l'exemplaire
& vous en reconnoîtrez aiſément dan
l'ame religieuſe la reſſemblance. Le Sau
veur du monde, après ſa réſurrection, de
meure encore ſur la terre; mais il y de
meure ſéparé du commerce des hommes
ſéparé de ſes diſciples, ſéparé de ceux qu
l'Évangile appelle ſes freres, ſéparé mê
me de Marie ſa mere : premiere circon
ſtance, qui doit avoir pour vous, mes che
res Sœurs, quelque choſe de bien tou
chant & de bien conſolant. Tout ſépar
qu'il eſt des ſiens, il ne laiſſe pas de leu
apparoître quelquefois & de ſe faire voir
eux; mais il ne leur apparoît que pour de
beſoins importans, & qu'autant qu'il l
juge néceſſaire pour leur donner des mar
ques de ſon zéle & de ſa charité : ſecond
circonſtance encore très-propre à vous ſer
vir de regle. Dans ces apparitions, quoi
que paſſagères, il les voit & il leur parle
mais en leur témoignant toujours une ſain
te impatience de les quitter, & une eſpec
d'empreſſement de retourner à ſon Pere
troiſiéme circonſtance qui vous fait une
leçon non moins inutile que les autres, n
moins convenable à votre état. Du reſte
il n'a d'entretien qu'avec Dieu, toute ſa

onverſation eſt dans le ciel, dont il ſe garde déja comme poſſeſſeur, & la terre eſt plus pour lui qu'une demeure étrangère : quatriéme & derniere circonſtance, ui achevera de vous inſtruire, & de vous ire goûter votre bonheur. Or n'eſt-ce as là en figure & en abrégé toute la perfection & toute la ſainteté de la vie religieuſe ? Mettons ces quatres traits de reſſemblance dans tout leur jour, & ſuivez-oi.

Tout reſſuſcité qu'étoit le Sauveur des ommes, il demeuroit encore ſur la terre : ais ſans y avoir avec les hommes ce commerce ordinaire qu'il avoit eu pendant ſa e mortelle ; & de la maniere dont il ſe omportoit à leur égard, on peut dire qu'il oit abſolument ſéparé d'eux. C'eſt ainſi u'il s'en expliquoit lui-même dans une e ſes apparitions, lorſqu'il leur diſoit : *Hæc ſunt verba quæ locutus ſum ad vos, cùm adhuc eſſem vobiſcum*; vous voyez l'accompliſſement des choſes que je vous ai rédites, lorſque j'étois avec vous. Hé oi, reprend ſaint Auguſtin, n'étoit-il as encore avec eux, quand il leur parloit e la ſorte ; il y étoit, dit ce ſaint Docteur, puiſqu'il leur parloit : mais il n'y oit plus, commeiil y avoit été lorſqu'il ntretenoit avec eux une ſociété réglée ; *Luc.* c. 14.

parce qu'en ſortant du tombeau, & ne voulant plus mener ſur la terre qu'une vie ſolitaire, il s'étoit ſéparé de ceux qui lui étoient le plus étroitement unis, ſans excepter même ſa ſainte & bienheureuſe Mere. Beau modéle de l'état d'une ame conſacrée à la vie religieuſe. Car vous, mes cheres Sœurs, ce que par la miſéricorde du Seigneur vous pratiquez. Vivre dans le monde ſéparé du monde, loin des intrigues du monde, hors du tumulte & de l'embarras du monde, ſans engagement & ſans liaiſon d'intérêt avec le monde; avoir des familles, & ſe regarder comme n'en étant plus; avoir des proches, & ſe détacher comme ne leur appartenant plus; avoir des amis, & ne les fréquenter plus; être au milieu du monde & juſques dans le centre des villes, auſſi retiré que les anachorétes dans les déſerts: voilà votre vocation. De-là vient, que le Fils de Dieu, pour faire entendre qu'il étoit venu appeller les hommes à la perfection évangélique, diſoit qu'il étoit venu ſéparer le pere d'avec ſon fils, & la fille d'avec la mere: *Veni ſeparare hominem adverſus patrem ſuum, & filiam adversùs matrem ſuam.* Matt. c. 10. Or où voyons-nous la pureté, la faiteté, la ſublimité de cet eſprit de ſéparation ailleurs que dans la religion? Où vo

n des filles, ſans préjudice des droits ſa-
és de la nature, ſaintement & pour ja-
ais ſéparées de leurs meres, ſi ce n'eſt
ans la perſonne de ces vierges, dont la
ie, ſelon ſaint Paul, eſt cachée avec Je-
s-Chriſt en Dieu? *Vita veſtra abſcondita* Coloſſ.
t cum Chriſto in Deo? C'eſt donc à vous, c. 3.
es cheres Sœurs, de ſoutenir dignement
caractère; & graces au Seigneur, vous
ſoutenez avec une perſévérance & une
gularité qui édifie toute l'Egliſe. Une vie
chée dans le monde auroit par elle-mê-
e quelque choſe de triſte; mais les deux
rconſtances que l'Apôtre y ajoute, quand
dit que c'eſt une vie cachée en Dieu, &
chée en Jeſus-Chriſt, ſont plus que ſuf-
ſantes, non-ſeulement pour vous rendre
pportable, mais pour vous rendre aima-
e la retraite que vous avez embraſſée; &
our vous dédommager de tous les vains
ommerces à quoi vous avez renoncé. Car
vec Jeſus-Chriſt & avec Dieu, de quoi
e ſe paſſe-t-on point; & que peut-on dé-
rer, lorſqu'on a le bonheur de poſſéder
ieu & Jeſus-Chriſt?

Cependant toute communication avec
monde eſt-elle interdite à l'ame reli-
ieuſe? Non, Chrétiens, & l'ame reli-
ieuſe toute ſéparée du monde qu'elle eſt,
eut & doit même quelquefois converſer

avec le monde, pourvû qu'elle ſe conf-
me à l'exemple que Dieu lui propoſe;
qu'elle doit elle-même ſe propoſer. Ca
en faut toujours revenir au myſtère de
ſus-Chriſt reſſuſcité, comme à la regle
notre perfection. Et voici, mes che
Sœurs, le ſecond rapport de votre é
avec le ſien. Quoique ſéparé de ſes diſ-
ples, il ne laiſſe pas de leur apparoître
certains tems, & de converſer avec eu
Mais quand & pourquoi leur apparoît-
vous le ſçavez : quand ſa préſence leur
néceſſaire, pour les affermir dans la fo
quand il s'agit de les conſoler, de les in
truire, de les édifier; quand il eſt queſti
de leur parler du Royaume de Dieu,
les détromper de leurs erreurs, de les r
mener de leurs égaremens; en un mo
quand l'ordre de Dieu, & que la chari
l'y engage. Ainſi auprès du ſépulcre il a
paroît à une troupe de femmes dévote
pour les combler d'une ſainte joie; il a
paroît à Magdelaine dans le jardin, po
eſſuyer ſes larmes; il apparoît à ſaint Pie
re, pour l'encourager dans ſa pénitenc
il apparoît à ſaint Thomas, pour le guér
de ſon incrédulité; il apparoît aux de
voyageurs d'Emmaüs, pour leur reproch
leur peu de foi, & pour allumer dans leu
cœurs le feu de ſon amour; il apparoît

ous les Disciples assemblés, pour leur lonner le Saint-Esprit, & leur recommander la paix. Jamais d'apparitions que pour les fins dignes de sa sagesse, & convenables à la mission de Sauveur. Or ce que nous apprenons de-là, mes cheres Sœurs, ou ce que nous devons apprendre, c'est qu'en vertu de la profession que nous faisons de vivre dans le monde séparés du monde, nos conversations avec les hommes du monde, doivent être à leur égard, ce qu'étoient à l'égard des disciples les apparitions de Jesus-Christ, & produire par proportion les mêmes effets, que produisoient les apparitions de Jesus-Christ. Je veux dire qu'en qualité de religieux, nous ne devons avoir de commerce avec les Chrétiens du siécle, qu'autant que nous sommes capables de contribuer à leur édification, qu'autant que le zéle de leur salut nous y peut obliger, qu'autant que la Providence nous fait naître des occasions de leur être saintement ou utiles, ou même nécessaires. Quand il y aura dans nos familles quelque intérêt de Dieu à appuyer, quelque œuvre de Dieu à procurer, quelque parole pour Dieu à porter; quand nos proches vivront dans le désordre, & qu'il s'agira de leur conversion; quand il se formera parmi eux des inimitiés, & qu'il faudra

s'employer à leur réconciliation ; quan
leur arrivera des disgraces, & qu'ils
ront besoin, pour les supporter & pour
profiter, de notre consolation : paroiss
alors comme Jesus-Christ, & faisons-n
voir à eux. Sanctifions-les par nos discou
fortifions-les par nos conseils, soutenon
les dans leurs peines, & pour les enga
à se les rendre salutaires, faisons-le
connoître le don de Dieu dans les aff
ctions, imprimons-leur le desir & l'estim
des choses du ciel, détachons les de c
les du monde, désabusons-les des faus
maximes qui les séduisent, donnons-le
du goût pour la solide piété : inspiron
leur l'horreur du libertinage ; qu'ils se r
tirent d'auprès de nous, convaincus
touchés de leurs devoirs ; enfin, sans ri
prendre de leur esprit, tâchons à leur co
muniquer le nôtre. Car voilà ce que Di
attend de notre fidélité, & pourquoi
nous a donné grace. Combien de fois u
ame religieuse a-t-elle par-là servi à l'ex
cution des desseins de Dieu les plus im
portans pour l'avancement de sa gloire
pour le salut du prochain ? Combien
fois par la sainteté de ses conversatio
avec le monde, a-t-elle eu le bonheur
gagner à Dieu des pécheurs endurcis ;
combien de fois Dieu a-t-il donné plus

nédiction à ſes paroles, qu'à celles des
us zélés & des plus éloquens Prédica-
urs ? Combien de fois, quoique ſolitai-
& ſéparé du monde, a-t-elle été dans
famille un Ange de paix, pour y réunir
cœurs aigris & diviſés ; & combien de
is par ſa prudence a-elle appaiſé les
férends & les querelles que l'eſprit de
corde y avoit ſuſcités ? Voilà ce que
ppelle des converſations ſemblables aux
paritions du Sauveur ; & voilà comment
e vierge conſacrée à Dieu, doit ſe pro-
ire au monde, & s'intéreſſer à ce qui s'y
ſſe.

Elle n'en doit pas demeurer là ; mais
joute que ſes entretiens avec le monde
ivent être accompagnés d'une ſainte
patience de retourner à ſa ſolitude,
mme ceux de Jeſus-Chriſt reſſuſcité,
oient d'un deſir ardent de remonter à
n Pere. Il apparoiſſoit à ſes diſciples, &
leur parloit ; mais en leur témoignant
ujours qu'il ne ſeroit pas long-tems
c eux, & que dans l'état de la vie nou-
lle qu'il avoit commencée, il n'avoit
s que des momens à leur donner. Il
t, leur diſoit-il, que je vous quitte ; &
le faut non-ſeulement pour moi, mais
r vous-mêmes, puiſque je ne vous
tte que pour aller faire l'office de votre

Joan. interceſſeur auprès de Dieu : *Expedit v*
c. 16. *ut ego vadam.* Je ſuis ſorti, repreno
même Sauveur, je ſuis ſorti du ſei
mon Pere pour venir dans le mo
maintenant je me ſens preſſé de ſorti
monde, pour rentrer dans le ſein de
Ibid. Pere : *Exivi à Patre, & veni in muna*
iterùm relinquo mundum, & vado ad
trem. Encore un peu de tems, conclu
il, & vous me verrez ; & puis encor
peu de tems, & vous ne me verrez p
parce que je m'en vais à celui qui m'a
Ibid. voyé : *Modicum & videbitis me, & ite*
modicum & non videbitis me ; quia vad
Patrem. Ainſi, dis-je, leur parloit-il
pas qu'il n'eut toujours pour eux la
me tendreſſe, mais parce que l'état c
gloire ne ſouffroit pas qu'il entretînt
eux un plus long commerce, ni qu'i
portât le moindre retardement à l'o
de ſon Pere qui le rappelloit. Ici,
cheres Sœurs, ne croyez-vous pas en
dre parler une de ces religieuſes ferven
dont le nombre parmi vous eſt ſi gra
ne croyez-vous pas la voir agir ? ſi pou
gloire du Seigneur elle converſe quelq
fois avec le ſiécle, de quel autre ſoin
elle plus occupée, que de retourner à
devoirs, que de reprendre ſes obſerva
& ſes exercices ? Que dit-elle à ſes pro

ns les visites qu'elle en reçoit? ce que Jsus-Christ disoit à ses disciples : *Expedit vbis ut ego vadam.* Il est nécessaire que j vous laisse, parce que c'est Dieu qui n l'ordonne, & qui me l'ordonne pour vus. Car en me séparant de vous, & pant pour vous, je vous serai plus utile, c'en demeurant avec vous. Elle leur dit ns le même esprit : *Modicum & videbitis m;* pour un moment vous me verrez, nis ne me demandez rien davantage : j'ai ds fonctions à remplir; & comme religuse, il faut que je m'acquitte de ce que j dois à Dieu & à mon état. Elle pourroit a ûter : Je suis sortie de ma solitude, parce que vous m'en avez tirée, & j'y retourn parce que Dieu m'y attend. La charité q je vous dois, m'obligeoit à l'un; & la carité que je me dois à moi-même, m'oblge à l'autre. Conduite dont le monde nme le plus prophane s'édifie, bien loin dn être blessé. Mais que le monde l'approuve, ou ne l'approuve pas, une épouse d Jesus-Christ ne pense qu'à plaire à l'épux céleste, pour qui elle a fait un divorc éternel au monde.

Achevons, & disons que par un dernier tt de ressemblance avec son Sauveur r uscité, quoiqu'elle soit encore sur la terr, toutes ses vûes ne sont plus que pour

le ciel ; que toute sa conversation est
le ciel, & qu'elle a un droit particulie
s'appliquer ces paroles de l'Apôtre :
Philip. c. 3. *stra autem conversatio in cœlis est.*
vrai, depuis sa résurrection & ava
triomphe de son ascension glorieuse
Fils de Dieu étoit encore présent p
les hommes : mais où élevoit-il ses
sées, mais où portoit-il ses desirs, ma
habitoit son esprit ? dans ce Roya
qui lui étoit acquis comme son hérit
qui lui étoit dû comme sa récompens
où il aspiroit sans cesse comme au s
éternel de son repos. Or qui l'imite e
la plus parfaitement que l'ame religie
Qui de tout le monde chrétien obs
plus exactement & plus à la lettre
grande leçon que faisoit saint Pau
premiers fidéles, & qu'il nous fait à n
mêmes ? *Si consurrexistis cum Christo,*
Coloss. c. 3. *sursum sunt quærite, ubi Christus est in*
tera Dei sedens. Si vous êtes ressus
avec Jesus-Christ, cherchez les solid
les vrais biens : mais n'espérez pas
trouver ailleurs qu'avec Jesus-Christ
que dans cette sainte demeure où J
Christ est assis à la droite de Dieu :
sursum sunt sapite, non quæ super terr
goûtez, non plus les choses de la
qui sont au-dessous de vous, & qui par

cent ne vous rendent jamais heureux ;
a goûtez les choſes du ciel, & ne goû-
zque les choſes du ciel, qui vous éle-
t au-deſſus de vous-mêmes, vous éle-
ent à la ſource du parfait bonheur. Tel-
:ra, ma chere Sœur, l'unique occupa-
o de votre vie, & de-là vous compre-
e encore mieux que moi, ce que vous
vz aux miſéricordes infinies de votre
ie, qui vous appelle à une ſi éminente
r ction.

Or voilà, digne épouſe de Jeſus-Chriſt,
ci doit être aujourd'hui le ſujet de vo-
e connoiſſance ; & je m'aſſure que dans
tt cérémonie religieuſe, la reconnoiſ-
n eſt de tous les devoirs celui dont
ot ame eſt plus vivement touchée. Voi-
ci qui doit vous faire dire avec le Pro-
hé royal : *Quid retribuam Domino pro* Pſ. 115.
mnibus quæ retribuit mihi? Que rendrai-je
au Seigneur pour tout ce qu'il m'a donné,
pour toutes les graces dont il m'a com-
ée mais que lui rendrai-je en particu-
er pour la protection viſible dont il m'a
vorſée, & qu'il a fait éclater ſur moi,
ou es ſoins paternels qu'il a pris de moi,
ou les miracles de providence qu'il a
éés en moi ? Que lui rendrai-je pour
s r ſources qu'il m'a fait trouver au mi-
eu e mes malheurs, pour l'aſyle qu'il

m'a préparé dans son sanctuaire & d
sainte maison, pour le bonheur inesti
que je vais avoir de vivre avec ses
ses, & d'être du nombre de ses épo
Ibid. Que lui rendrai-je pour tout cela? *retribuam?* Je lui offrirai mes vœux e
sence de tout son peuple : *Vota meo l no rèddam in conspectu omnis populi* & c'est par-là que je m'acquitterai de
je lui dois ; par-là que je lui rendrai a
pour amour, sacrifice pour sacrifice
là, toute indigne que je suis, & tout
qu'il est, que j'aurai l'avantage d'avo
pour lui, autant qu'il m'est possibl
qu'il a fait pour moi ; de n'avoir rien
gné pour lui, comme il n'a rien ép
pour moi ; d'être la victime de sa g
comme il a été la victime de mon
Car c'est ainsi que vous m'avez préve
Seigneur, de vos plus abondantes
dictions. Vous avez rompu les lien
m'attachoient au monde, & qui m
Ibid choient à moi-même ; *Dirupisti vi mea :* & voilà pourquoi je vous préfe
un sacrifice de louange & d'action d
Ibid ces ; *Tibi sacrificabo hostiam laudis.* pourquoi à la face du ciel & de la
témoins de la disposition intérieure
sentimens de mon cœur, je vais au p
cet autel & au milieu de cette bienhe

ſe eruſalem qui eſt votre Egliſe, me dé-
ve erà vous pour jamais: *Vota mea Do-* *Ibid.*
mo reddam, in atriis domûs Domini, in
m lio tuî, Jeruſalem.

Ainſi, dis-je, ma chere Sœur, devez-
vos parler; mais l'eſprit de Dieu dont
vos êtes remplie, vous en inſpirera plus
des un moment, que je n'en puis expri-
m par toutes mes paroles. Vous le ſça-
ve, & vous voulez que je le publie ici
hatement : vous êtes la fille de la Provi-
dce; & qui jamais dût être plus con-
vaincu que vous, qu'il y a un Dieu dans
le iel, protecteur des ames affligées ? Ce
Dieu qui donne la mort & qui rend la vie,
q perd & qui ſauve, qui précipite dans
l'abyſme & qui en retire, a fait paroître en
vos l'un & l'autre, & a voulu que vous
eruſſiez un exemple éclatant, tandis qu'il
vos faiſoit ſervir de ſpectacle au monde,
au Anges & aux hommes. Dans le deſſein
qil avoit formé de faire de vous une pré-
dinée, il vous a conduite par les voies
dres des adverſités les plus déſolantes. Il
vos a fait voir & ſentir les horreurs de la
mrt, pour vous rendre aimables & dou-
ces les auſtérités de la vie où il vous deſti-
not. Par les événemens les plus funeſtes &
cot enſemble les plus ſinguliers, il a mé-
né votre élection, votre vocation, vo-

tre converſion, votre ſanctification. De
crimes même des hommes (par un
de cette ſageſſe éternelle, qui ſçait
des plus grands maux le bien de ſes
de l'iniquité des hommes il a fait l'
ſion précieuſe de votre ſalut. Au co
de l'infortune il vous a ſuſcité dans l
cle une ſeconde mere, une mere fel
grace, une mere dont la piété, dont la
rité libérale & bienfaiſante vous donn
jourd'hui une naiſſance toute nouvelle
l'entrée qu'elle vous procure dans la
gion : une mere à qui vous ne penſiez
mais à qui le Seigneur penſoit pour v
& qui vous adoptant pour ſa fille, s'eſ
un mérite de vous pourvoir & de vou
blir : une de ces femmes de miſérico
comme parle l'Ecriture, dont le cœur
tendrit ſur toutes les miſeres, & don
bonnes œuvres n'ont point de bornes :
Dame chrétienne, encore plus diſtin
par ſa vertu que par ſon rang : & qui
touchée de ſa naiſſance & de ſon r
conſerve avec toute la grandeur &
l'éclat du monde, toute la modératio
toute la perfection de l'humilité évan
que. Que n'en dirois-je point, ſi cette
milité même ne m'impoſoit ſilence, &
m'empêchoit de m'expliquer? Ainſi,
chere Sœur, Dieu vous a traitée, con

a traité de tout tems les plus fidéles épou-
; il vous a traitée comme il a traité ſon
ls unique, le chef des prédeſtinés. Il a
ulu que vous entraſſiez dans la religion
r la même porte que Jeſus-Chriſt eſt en-
dans ſa gloire ; il vous a menée au port
ravers les orages & les tempêtes, il vous
conduite par les ſouffrances & par les
oix au ſéjour de la paix & de la ſainteté,
ſqu'à ce qu'il vous faſſe arriver un jour
e Royaume céleſte qu'il vous prépare,
que je vous ſouhaite, &c.

SIXIÉME SERMON SUR L'ÉTAT RELIGIEUX.

L'Alliance de l'Ame religieuse avec Dieu.

Dilectus meus mihi, & ego illi.

Mon bien-aimé eſt à moi, & je ſuis à lui. Dans le Cantique des Cantiques, chap. 2.

C'Est l'Epouſe des Cantiques, ou ſous la figure de cette Epouſe, c'eſt l'ame chrétienne, & en particulier l'ame religieuſe qui parle, & qui nous fait connoître la ſainte alliance qu'elle a contractée avec Dieu. Quand elle dit d'abord, que ſon céleſte Epoux eſt à elle, c'eſt pour nous donner à entendre comment il a fait en ſa faveur les premieres avances, comment il l'a recherchée & de quelles graces il l'a prévenue; & quand elle ajoute qu'elle eſt à lui, c'eſt pour nous marquer avec

elle fidélité elle s'eſt rendue attentive à
ſa voix, elle a repondu à ſes favorables
purſuites, & ſuivi l'inſpiration divine
qui l'attitoit : *Dilectus meus mihi, & ego*
i. L'un & l'autre étoit néceſſaire. Si
Dieu ne l'eût point appellée ; ſi elle n'eût
pint été éclairée d'une lumiere céleſte, &
qe la grace ne lui eût point fait ſentir ſes
ſntes impreſſions, jamais elle n'eût con-
çle deſſein de renoncer au monde & de
ſe dévouer à Dieu. Ou ſi, fermant les
yux à la lumiere qui l'éclairoit, & répri-
nnt dans ſon cœur les mouvemens que
la grace y avoit excités, elle eût été in-
ſnſible à la vocation du ciel, Dieu mal-
gé elle ne l'eût point engagée, & toutes
les vûes de ſa miſéricorde ſur elle ſeroient
cmeurées ſans effet. Mais l'attrait de Dieu
cine part, & de l'autre la correſpondance
cl'ame ; Dieu qui invite, & l'ame qui
cnſent ; Dieu qui s'offre, & l'ame qui
acepte en ſe donnant elle-même : voilà,
n très-chere Sœur, ce qui forme cette
Illealliance dont j'ai à vous entretenir,
ten conſéquence de laquelle vous pour-
iz dire éternellement : *Dilectus meus mi-*
i, & ego illi. Alliance la plus pure, puiſ-
ue c'eſt avec Dieu que vous l'allez con-
ncter, & que la grace en doit être le fa-
é nœud. Alliance la plus inviolable,

puisque vous l'allez jurer à la face des
tels, & par une profession solemnelle.
liance la plus glorieuse, puisqu'elle
vous donnera pas seulement la qualité
servante du Seigneur, mais d'épouse
Seigneur. Et par-là enfin, alliance p
vous la plus avantageuse, puisqu'elle v
mettra en possession de toutes les riche
de Dieu, & en possession de Dieu mê
Or pour vous proposer en trois mo
chrétiens Auditeurs, le dessein de ce
cours, trois choses selon saint Augusti
forment une alliance : le choix, l'enga
ment, & la société. Le choix en est co
me le principe, l'engagement en est co
me l'essence, & la société en est le fr
Choix mutuel, engagement réciproq
société commune. Que fait donc de sa p
une jeune personne en embrassant la p
fession religieuse ? c'est ce que j'ai à v
représenter dans les trois parties de cet
tretien, & ce qui sera tout le sujet de vo
attention. Elle choisit Dieu, elle s'enga
à Dieu, elle acquiert, pour ainsi dire,
droit spécial sur tous les trésors de Di
& sur Dieu même. Voilà, ma très-ch
Sœur, les avantages inestimables du sa
état auquel vous vous dévouez : m
voilà en même tems tout le fonds
devoirs indispensables & des obligatio

'il vous imposera. Vous les remplirez, s obligations ; & ces avantages aussi, ous les goûterez. Sainte Mere de Dieu, est sous vos auspices que cette vierge fi-le se consacre à votre Fils adorable, & est par votre intercession que j'obtiendrai s lumieres qui me sont présentement né-ssaires : je les demande, en vous disant, *ve, Maria.*

C'Est par le choix qu'une alliance doit commencer, & par le même choix qu'elle doit être conclue, pour être non-seulement heureuse, mais légitime. Car, comme disoit saint Jérôme, une alliance sans choix, ne doit plus être proprement appellée alliance, mais dégénère dans une espece de servitude. En effet, le sort & le hazard peuvent bien décider sur toute autre chose de la destinée des hommes ; la force & la nécessité peuvent bien leur imposer un joug, l'intérêt & la crainte peuvent bien les déterminer à un parti : mais il n'y a que le choix, & le choix de préférence qui puisse faire cette liaison volontaire & libre que nous entendons par le nom d'alliance. Or si cela est vrai des alliances purement naturelles, beaucoup plus est-il dans l'ordre de la grace, des alliances spirituelles, sur tout de celle dont I. PART.

j'ai à parler, & que Dieu fait avec l'a
religieuse, ou que l'ame religieuse fait a
Dieu. Car voilà, mes chers Auditeu
la premiere prérogative que je décou
dans la profession religieuse, & voilà l'i
que je m'en forme d'abord. Qu'est-ce
la profession religieuse ? c'est le choi
plus singulier que Dieu puisse faire d
créature, & le choix le plus authenti
que la créature puisse faire de Dieu.
m'explique. Dieu donne à l'ame chréti
ne une grace de vocation, par où il
parle intérieurement & lui persuade de
consacrer à lui. Cette vocation est le d
cernement & le choix qu'il fait de sa p
sonne ; & en vertu de cette vocation, l'a
chrétienne se consacre à Dieu par la
lemnité du vœu. Or ce vœu n'est rien
tre chose que le choix qu'elle fait de
Dieu préférablement, ou plutôt priva
vement à tout ce qui n'est pas Dieu. P
nez garde, s'il vous plaît ; Dieu l'appe
à la religion, & par cette grace dont
douceur ne diminue point l'efficace &
vertu, il la sépare du monde, il l'éléve
dessus du monde, il ne veut plus qu'e
soit pour le monde, ni que le monde
pour elle ; il se la réserve uniquement,
entre une infinité de vierges à qui il po
voit faire le même honneur, il se plaî

ldiſtinguer. Il laiſſe les autres, s'il m'eſt
rmis de m'exprimer ainſi, dans la maſſe
mmune d'une vie ſenſuelle & mondai-
n; & il en tire celle-ci pour en faire une
rdeſtinée parmi les prédeſtinés mêmes,
eſt-à-dire, pour l'élever au plus haut
ng de ſes élus. Car c'eſt en cette qualité
q'il l'invite dans ce ſacré cantique, &
q'il lui adreſſe ces divines paroles, où le
Snt-Eſprit ſemble avoir eu deſſein de
nus marquer tout le myſtère de la voca-
tn religieuſe : *Veni in hortum meum, ſo-* *Cant.*
r mea ſponſa. Venez, vous que j'ai ſpé- c. 21.
clement choiſie, venez dans ce jardin
ınté au milieu de mon Egliſe, dans ce
jdin fermé, & inacceſſible à tout autre
q'aux vierges qui me ſont dévouées. Or
ieſt évident, répond ſaint Ambroiſe,
ce ce jardin fermé eſt la religion. C'eſt là
ce Dieu retire les ames qu'il a honorées
c ſon choix, là qu'il ſe les attache du
reud le plus intime & le plus étroit, là
c'il veut être inviolablement à elles, &
c'elles ſoient inviolablement à lui ; *Veni*
i hortum meum, ſoror mea ſponſa. Et de
l part que fait l'ame, quand elle ſuit le
ouvement de cette vocation ? elle agrée
ls ſaintes pourſuites de ſon Dieu, elle y
nſent; elle ſe fait non-ſeulement un plai-
l & une gloire, mais un devoir & une

loi d'y répondre. Comme Jesus-Chri
choisie entre mille, elle choisit e
mille, Jesus-Christ; pour s'attache
lui seul, elle fait un divorce entier
le monde.

Oui, ma chere Sœur, c'est ainsi
Jesus-Christ votre Dieu, vous a préven
vous a recherchée, vous a attirée pa
grace, & c'est en conséquence du ch
qu'il a fait de vous, & par cette mê
grace que vous avez écouté sa voix &
vous l'avez suivie. Il a fallu que ce Dieu
miséricorde fît les premieres démarch
mais dans toutes ces démarches & tou
ces avances, il ne croit pas en avoir t
fait, puisqu'il trouve en vous une disp
tion si couforme à ses vœux. Car la pro
sion que vous allez faire, est le retour q
se promettoit de votre fidélité, c'est-à-d
un retour de préférence, &, pour me ser
toujours du même terme, un retour
choix par où vous secondez le sien. En
fet, ce ne sont point les hommes qui
négocié pour vous cette alliance divin
ce n'est ni la chair, ni le sang; leurs ma
mes ne vont point jusques-là. Vous se
en avez pris le dessein, vous seule en a
traité avec Dieu, vous seule animée de
esprit en avez fait votre ouvrage. Com
vous ne pouviez l'entreprendre ni le co

rencer ſans lui, auſſi, tout Dieu qu'il eſt, ne pouvoit le conclurre ſans vous, dès qu'il vouloit que ce fût un choix pleinement volontaire & libre. Je dis plus : car ans ce choix, ma chere Sœur, ce qui ne paroît ſpécialement avantageux pour vus, c'eſt qu'en cherchant Jeſus-Chriſt, vus n'avez cherché que Jeſus-Chriſt même. On cherche ſouvent dans les alliances e ſiécle un intérêt tout humain : mais ce reſt ni un rang, ni un établiſſement, ni une rtune temporelle que vous vous propoſ:, puiſqu'au contraire vous quittez tout da, & que pouvant poſſéder les biens du onde, goûter les plaiſirs du monde, recvoir les honneurs du monde, vous embraſſez la pauvreté de Jeſus-Chriſt, l'hulité de Jeſus-Chriſt, la mortification de Jſus-Chriſt.

Choix ſi excellent & ſi parfait, que l'a- religieuſe a droit pour cela de quitter re & mere, de rompre en quelque maere les liens les plus ſacrés de la nature ; abandonner ceux de qui elle tient la vie, s'émanciper de leur dépendance & de ur conduite ; & cela, non-ſeulement ſans n faire contre la piété, mais par l'acte ême le plus héroïque de la plus pure & la plus inſigne piété. Elle le peut, dis-, & autoriſée de la loi de Dieu, elle uſe

en effet de ce pouvoir. Car selon la re
que de saint Bonaventure, c'est à l'éta
ligieux que nous pouvons appliquer ce
Marc. roles du Fils de Dieu : *Propter hoc, re*
c. 10. *quet homo patrem & matrem :* Pour ce
sera permis de se séparer de son pere &
sa mere, quelque sacrés d'ailleurs
soient les nœuds qui nous y unissent.
est-il de même des vierges qui viv
dans le monde ? Non, continue le m
saint Docteur : parce que, toutes vie
qu'elles sont, elles n'ont pas encore ch
Jesus-Christ d'une maniere qui les au
rise à se retirer de la maison paterne
D'où il s'ensuit que quelque profes
qu'elles fassent d'une inviolable virgin
il n'y a point encore de parfaite allia
entre Jesus-Christ & elles. C'est aux vo
de la religion que cet avantage est a
ché : mais admirez, Chrétiens, ce q
joute saint Bernard, & ce qui mérite
attention particuliere. Parce que l'allia
d'une ame avec Jesus-Christ, devoit ê
quelque chose de plus grand que tou
les alliances de la terre ; Dieu, dit ce
re, a établi une loi proportionnée à la gr
deur & à la dignité de cette alliance;
quelle est cette loi ? la voici. Pour
époux de la terre on est dans l'obligati
de quitter pere & mere ; mais Dieu a

donné que pour l'Epoux céleſte, qui eſt Jeſus-Chriſt, on ſe quitteroit ſoi-même. Ce il étoit bien juſte, pourſuit ſaint Bernard, que pour un époux qui eſt Dieu, on quittât plus que pour celui qui n'a rien au-deſſus de l'homme. Mais que pouvoit-on faire de plus que de quitter pere & mere? Ah! Chrétiens, encore une fois, on pouvoit ſe quitter ſoi-même. Or c'eſt ce qui ſe pratique, mais héroïquement, dans la profeſſion religieuſe. Car c'eſt bien ſe quitter ſoi-même, que de quitter ſa liberté. *Propter hoc, relinquet homo patrem & matrem;* voilà ce qui regarde les époux de la terre. Mais voici ce qui eſt propre des épouſes de Jeſus-Chriſt: *Si quis vult post me venire, abneget ſemetipſum.* Que ce qui qui veut venir après moi, ſe renonce ſoi-même, ſe détache & ſe dépouille de ſoi-même; & c'eſt cette loi, ma chere Sœur, que vous êtes ſur le point d'accomplir. Loi que je vous propoſe, comme le principe ſur lequel doit déſormais régler toute la conduite de votre vie. Loi que vous devez vous appliquer par de fréquentes réflexions, & qui ſeule eſt capable de vous maintenir dans toutes les diſpoſitions de piété & de ferveur que votre vocation demande. Je ſuis à mon Dieu, car c'eſt ainſi que vous devez raiſonner avec

Matth. c. 16.

vous-même, je suis à mon Dieu, & j'ai choisi : il faut donc que je vive désormais comme étant à lui. Il faut que toutes mes actions portent & soutiennent ce caractère de consécration. Il faut que je parle, que j'agisse, que je traite avec les hommes comme une ame dévouée à Dieu, & que dans tout ce qui paroîtra de moi on puisse reconnoître ce que je suis, & à qui je suis. J'ai choisi mon Dieu ; & en le choisissant, j'ai vû tout ce qu'il m'en coûteroit. Rien donc désormais ne doit m'être difficile pour lui : car je l'ai choisi par amour, & l'amour rend tout, non-seulement possible, mais facile, mais agréable. C'est ce que fait tous les jours entre des mondains un amour prophane : l'amour de mon Dieu est-il moins puissant pour me faire tout entreprendre, tout exécuter, tout supporter ? J'ai choisi mon Dieu, & je l'ai choisi uniquement ; que feroit-ce si, non contente de Dieu, je voulois reprendre certains restes du monde, si comme les Juifs dans le désert tournoient les yeux vers l'Egypte, je portois encore quelquefois mes regards vers le monde ? si pour m'adoucir le joug, & pour me remettre des fatigues & des ennuis de mon état, j'appellois à mon secours le monde ? J'ai choisi mon Dieu, & pourquoi ? afin

e l'honorer d'un culte particulier & de
e plus vivre que pour lui. Quels repro-
ues donc n'auroit-il pas à me faire, & ne
evrois-je pas me faire moi-même, ſi je
égénérois de la ſainteté de ma profeſſion;
me bornant à une vertu commune, je
égligeois le ſoin de mon avancement &
e ma profeſſion; ſi je n'avois de l'état
ligieux que l'habit & que le nom? Et
u'étoit-il beſoin pour cela de ſacrifier
utes les prétentions du ſiécle & tous les
vantages qu'il me préſentoit? Qu'étoit-il
ſoin de m'éloigner de mes proches, &
e ſortir d'une famille, où je trouvois avec
pulence, avec la ſplendeur & l'éclat, de
probité & de la religion? Qu'étoit-il
eſoin de paſſer par tant d'épreuves, &
embraſſer une vie ſi ſainte en elle-mê-
ie? Que dis-je, & n'eut-il pas mieux
alu m'en tenir à ce que j'étois, que d'ê-
e ce que je ſuis? car être ce que je ſuis,
eſt être à Dieu & n'y être pas. Or cette
ontradiction, n'eſt-ce pas ce qui doit faire
a condamnation devant Dieu, & ma
onfuſion devant les hommes? C'eſt, ma
here Sœur, ce qui ſera l'un & l'autre pour
es épouſes infidéles, qui ne ſçavent pas
outenir le choix qu'elles ont fait de Dieu;
ais je puis me promettre que vous le
outiendrez dans toute ſon étendue, auſſi

bien que l'engagement qui y est attac , & dont j'ai à vous parler dans la seco le partie.

II. PART. IL n'y a proprement que Dieu avec ui il soit honorable & avantageux de s'en- ger, & c'est une des choses, en quoi l' - cellence de l'être de Dieu se fait conn - tre & se distingue. Il n'en est pas de - mes des hommes. La grande regle de p - dence en traitant avec les hommes, est e s'engager le moins qu'il est possible, & n disputе pour cela comme pour le plus i - portant de tous les intérêts. Pourqu ? parce qu'en s'engageant avec les homm , on perd sa liberté, on commence d'ê moins à soi-même, on entre dans un é t de dépendance & de dépendance de créature, qui ne peut être qu'humiliant onéreux. Au lieu qu'à l'égard de Dieu, grand avantage est de s'engager le p qu'on peut, parce qu'à proportion que l' s'engage à Dieu, on se trouve plus at - ché à son souverain bien. Cet engageme loin de préjudicier à la liberté, perfectio - ne la liberté, puisque la véritable libe de la créature, est d'être dans la dépe - dance & sous la domination de Dieu ; que jamais elle n'est plus à elle-mêm que quand elle est parfaitement & invio

ement à Dieu. Or c'eſt dans cet engage-
ent que vous entrez, vous, Chrétiens,
r la profeſſion du Baptême ; & vous, ma
ere Sœur, par la profeſſion religieuſe.
ngagement pour lequel on peut très-bien
us appliquer ce que diſoit l'eſprit de
ieu par la bouche du Roi prophéte, for-
ent & inſtruiſant une ame juſte : *Audi*, *Pſ.* 44.
ia, *& vide*, *& inclina aurem tuam* :
outez, ma fille, mais écoutez attentive-
ant ce que je vais vous faire entendre,
pliquez-y toutes les puiſſances de votre
me, gravez-le dans le fond de votre
eur, ayez ſoin de le méditer tous les jours
e votre vie, & ne l'oubliez jamais. Par
onction que vous allez faire, vous vous
ngagez avec Dieu ; mais d'une eſpece
engagement aſſez peu connu, du moins
ns toute ſon étendue, & dont je puis di-
avec Jeſus-Chriſt, *Non omnes capiunt* *Matth.*
rbum iſtud. Or c'eſt pour cela même que *c.* 19.
dois vous en inſtruire plus exactement,
qu'ajoutant à vos lumieres, celles d'u-
ſolide théologie, je vous dis en un mot,
a chere Sœur, que l'engagement de la
ofeſſion religieuſe eſt le plus grand dont
ne créature ſoit capable. En voici les rai-
ns : parce que c'eſt un engagement ſacré,
arce que c'eſt un engagement ſolemnel,
arce que c'eſt un engagement irrévocable

& qui ne doit jamais finir. Autant de p-
roles, autant de vérités eſſentielles po
vous & pour moi : comprenez-les.

C'eſt un engagement ſacré que celui
la profeſſion religieuſe; voilà ſa premi
qualité, & la preuve en eſt bien évident
parce que c'eſt un engagement de vo
Or le vœu dans la ſubſtance eſt quelq
choſe de ſurnaturel, & même de dr
divin. Il a été tel dans tous les tem
dans l'ancienne loi comme dans la loi no
velle, parce qu'il eſt ſaint par lui-mêm
Que s'enſuit-il de-là? ah! mes cher
Sœurs, que ne s'enſuit-il pas, pour tout
les ames ſincérement touchées de leurs d
voirs, & pour nous en particulier? Car
conclus que notre engagement dans la r
ligion eſt donc d'un ordre ſupérieur à to
les engagemens du monde, & par conſ
quent qu'il ne peut être violé que par u
crime d'une eſpece différente & au-deſſ
de tous les autres crimes. Je conclus qu'e
ce qui touche l'obſervance des choſes qu
nous avons vouées, nous ne pouvons plu
déſormais commettre d'infidélité envei
Jeſus-Chriſt, qui tienne de la nature d
ſacrilége, pourquoi? parce qu'en conſé
quence du vœu nous ſommes ſpécialemen
conſacrés à Jeſus-Chriſt. Cette conſé
quence eſt terrible, & me donneroit lieu

ſemble, de dire à toutes celles qui ont
onneur de porter ce caractère de conſé-
tion, ce que leur diſoit ſaint Auguſtin :
nc verò quia tenetur apud Deum ſponſio Auguſt.
i, non te ad magnam juſtitiam invito,
à magna iniquitate deterreo. Ame fidé-
ſouvenez-vous que vous n'êtes plus à
us-même, & que quand je vous parle
ccomplir les promeſſes que vous avez
tes à votre Dieu, ce n'eſt pas tant pour
us inviter à une haute ſainteté, que pour
is préſerver d'une affreuſe iniquité. Mais
illeurs, ajoute le même Pere, cette
nſée eſt infiniment capable de vous ani-
r & de vous fortifier. Car le comble de
tre joie doit être de n'avoir plus une
rnicieuſe liberté de faire le mal ; & l'a-
ntage de votre profeſſion, eſt de ne pou-
ir être plus unie à Dieu que vous l'êtes.
c'eſt ce que l'engagement des vœux
us procure. D'où vient que ſaint Augu-
n concluoit : *Nec ideò te noviſſe pœniteat :* *Ibid.*
ò gaude jam tibi non licere, quod cum
rimento tuo licuiſſet.

Je dis plus : l'engagement de la reli-
on eſt un engagement ſolemnel, & c'en
la ſeconde prérogative. Car il n'eſt ap-
llé profeſſion, que parce qu'il eſt célébré
la face des autels & devant les miniſtres
l'Egliſe, ſuivant le modéle que Dieu

en proposoit autrefois aux parfaits Chrétiens dans la personne des Israëlites, dont l'Ecriture nous dit qu'à mesure qu'ils entroient dans la terre promise, ils alloient tous se prosterner aux pieds du grand Prêtre, & faisoient entre ses mains cette profession publique : *Profiteor hodiè coram Domino Deo tuo, quòd ingressus sum in terram pro quâ juravit patribus nostris, ut daret eam nobis.* Oui, je proteste, que c'est aujourd'hui que je suis entré dans cette terre de bénédiction où le Seigneur m'a appelé. *Deut. c. 26.*

Voilà ce que fait l'ame religieuse dans la solemnité de ses vœux, puisque c'est alors qu'elle entre dans une terre abondante en vertus & en sainteté ; & qu'elle n'y entre qu'après en avoir fait la protestation à celui qui lui représente Jesus-Christ, le souverain Prêtre. Et ne croyez pas, mes chers Auditeurs, que cette solemnité soit une pure cérémonie. Quand David disoit, *vota mea Domino reddam in conspectu omnis populi ejus, in atriis domûs Domini, in medio tuî, Jerusalem* ; j'offrirai mes vœux au Seigneur, mais je les offrirai en présence de tout son peuple, dans l'enceinte de son temple au milieu de Jerusalem : il prétendoit faire quelque chose de plus grand que s'il les eût seulement formés dans le secret de son cœur. Et en effet, un vœu solem- *Psal. 115.*

el eſt bien différent d'un vœu particulier
c ſecret. Car l'Egliſe accepte l'un, & elle
'accepte pas l'autre ; elle ratifie l'un, &
lle ne ratifie pas l'autre ; elle s'oblige el-
e-même dans l'un, & ne s'oblige pas dans
autre ; circonſtances bien remarquables
n matiere de vœu. Quoi qu'il en ſoit, il
aroît bien par cette ſolemnité que la pro-
eſſion religieuſe eſt une véritable alliance
e l'ame chrétienne avec Jeſus-Chriſt.
)'où vient que ſaint Ambroiſe inſtruiſant
ne vierge qui avoit pris le voile ſacré,
ui diſoit ces belles paroles : *Sacro velami-* *Ambr.*
e tecta es, ubi omnis populus dotem tuam
ubſcribens, non atramento ſed ſpiritu,
'amavit, Amen. Vous vous êtes engagée
Jeſus-Chriſt, & tout le peuple qui étoit
réſent a ſigné votre contrat, non pas
vec un encre matérielle, mais de l'eſprit
du cœur, en y répondant, Ainſi ſoit-il.
r c'eſt, mes cheres Sœurs, ce qui s'eſt
it à notre égard, & dont nous devons
ernellement conſerver le ſouvenir. Car
nous étions aſſez infidéles pour oublier
t engagement, tout ce qu'il y a eu de té-
oins de notre profeſſion s'éléveroient
ntre nous, & rendroient témoignage
u Sauveur du monde, de la foi que nous
li avons jurée.

Mais quelle foi ? c'eſt ici la troiſiéme

qualité de l'engagement religieux : un
foi dont le lien eſt indiſſoluble, & plu
indiſſoluble même que l'engagement de
époux du ſiécle. Car l'engagement de
époux du ſiécle, céde quelquefois à l
profeſſion religieuſe ; ainſi les Conciles l
déclarent-ils, & ainſi l'avons-nous reçu pa
tradition Apoſtolique : d'où il s'enſuit qu
le vœu de la religion eſt donc un engage
ment plus irrévocable encore & plus indi
penſable, que celui du grand Sacremen
établi par Jeſus-Chriſt dans ſon Egliſe
Ephe. c 5. *Sacramentum magnum in Eccleſia.* L'enga
gément des époux du ſiécle eſt naturel
lement ſujet à ſe diſſoudre par la mort; a
lieu que la profeſſion religieuſe eſt un en
gagement éternel, qui ne doit jamais finir
Tandis que Dieu ſera Dieu, tandis qu
Jeſus-Chriſt régnera, vous ſerez à lui. S
c'étoit tout autre que Dieu & tout autr
que Jeſus-Chriſt, cette parole devroit vou
faire trembler. Car avec tout autre qu
Dieu, vous pourriez craindre de fâcheuſe
humeurs à eſſuyer, des imperfections
ſupporter, des ennuis à dévorer. Ma
plus on eſt à Dieu & avec Dieu, plus o
le goûte, & plus on trouve en lui de con
ſolations. Il eſt vrai que c'eſt un grand pa
à faire que celui d'un engagement éternel
mais encore une fois, avec Dieu, plus l'en

gagement eſt grand, plus il eſt aimable. Si cet engagement pouvoit finir, il ne ſeroit plus notre parfait bonheur, ſa félicité conſiſte ſur-tout dans ſon éternité : de ſorte que par un merveilleux effet de la grace, ce qui fait le joug & la ſervitude des alliances du ſiécle, fait le précieux avantage de la nôtre, parce que nous ſommes liés à Dieu avec qui l'on eſt toujours bien, & de qui l'on eſt toujours content dès qu'on s'y donne, & qu'on le cherche de bonne foi. Ce n'eſt donc point du côté de Dieu que nous devons trembler. Ce qu'il y a à craindre pour nous, eſt dans nous-mêmes & vient de nous-mêmes. Ce ſont nos légéretés & nos variations, c'eſt notre inconſtance. En effet, quelque ferveur & quelque diſpoſition préſente qui paroiſſe en nous, nous ſommes fragiles & ſujets au changement. Nous nous engageons pour toujours ; mais notre volonté a ſes viciſſitudes & ſes retours, & la difficulté eſt, avec une volonté ſi changeante, de ſoutenir un engagement qui ne doit point changer. De la part de Dieu il n'en eſt pas ainſi : ſon engagement & ſa volonté ſont également immuables. Au moment qu'il a parlé & qu'il a promis, il eſt incapable de révoquer ſa parole, parce que c'eſt un Dieu ſouverainement vrai & ſouveraine-

Pſ. 109 ment fidéle : *Juravit Dominus & non pœnitebit eum.* Mais pour nous qui n'agiſſons que par les mouvemens d'une liberté volage, & à qui le repentir eſt auſſi naturel que le choix, nous en ſommes réduits à une condition bien différente, vivant toujours dans l'obligation de garder notre foi & dans le danger de la violer. Voilà ce qui doit exciter, Ames religieuſes, toute notre vigilance ; voilà ce qui nous doit maintenir dans une ſainte défiance de nous-mêmes, & par conſéquent dans une attention continuelle ſur nous-mêmes. Car quel déſordre ſeroit-ce & quelle indignité, de ſe démentir après des paroles ſi authentiques & ſi ſolemnelles ; de ſe laſſer d'être à Dieu, lorſqu'il ne ſe laſſe point d'être à nous ; de n'y vouloir être qu'à demi, lorſqu'il veut être pleinement à nous ; de nous dégoûter de lui malgré ſes infinies perfections, quand tout imparfaits que nous ſommes, il ne ſe dégoûte point de nous, & qu'il fait même ſes délices de demeurer avec nous ? C'eſt par une perſévérance inébranlable, que nous nous préſerverons, mes cheres Sœurs, d'une infidélité que Dieu nous reprocheroit éternellement. Perſévérance qui fut toujours le caractère des élûs : perſévérance non point ſeulement dans l'habit, mais dans l'eſprit de la

religion; non point seulement dans la clôture & la retraite, mais dans l'exacte observation de tous nos devoirs; non point seulement dans l'exercice extérieur des pratiques de notre état, mais dans une régularité solide & intérieure. Voilà comment, après avoir choisi Dieu, après nous être engagés à Dieu, nous entrerons avec Dieu dans une sainte communication & dans une espece de société d'intérêt & de bien. Vous l'allez voir dans la troisiéme partie.

III. PART.

C'Est l'effet propre d'une véritable & parfaite alliance, d'établir entre les personnes qu'elle unit ensemble, une société mutuelle & une pleine communication de biens : & puisque de toutes les alliances, la plus parfait, ma très-chere Sœur, est celle que vous contractez avez Dieu par la profession religieuse, il faut conclurre qu'en vertu du sacrifice que vous allez lui faire de tous les biens qui pourroient vous appartenir dans le monde, & sur-tout en vertu du sacrifice que vous allez lui faire de vous-même, vous aurez désormais par le plus juste retour, d'inconteſtables & de légitimes prétentions sur tous les tréſors du Ciel, &, si je puis m'exprimer de la sorte, sur tous les biens de Dieu. Mais quels

ſont ces biens de Dieu dont une ame religieuſe, en conſéquence de ſa profeſſion eſt ſi heureuſement & ſi abondamment pourvûe ? Ah ! répond ſaint Auguſtin, ne les cherchons point hors de Dieu, ou plutôt ne les diſtinguons point de Dieu : c'eſt Dieu même. Et ce ſaint Docteur avoit bien raiſon de le dire ainſi ; car Dieu n'a point de plus grand bien que lui-même. Il eſt ſon ſouverain bien, & par une ſuite néceſſaire, il eſt le ſouverain bien de toutes les créatures : tellement qu'entrer en ſociété de biens avec Dieu, ce n'eſt rien autre choſe qu'entrer en poſſeſſion même de Dieu. Or tel eſt en général le bonheur d'une ame qui ſe conſacre à Dieu dans le Chriſtianiſme, & tel eſt plus avantageuſement encore & en particulier le bonheur d'une ame, qui faiſant un divorce entier avec le monde, ſe dévoue à Dieu dans la religion. Quand David parloit à Dieu, & qu'il s'entretenoit avec lui dans l'intérieur de ſon ame, il ne lui diſoit pas, Je ſçais que vous êtes le Dieu du ciel & de la terre, le Dieu de toute la nature ; mais, Je ſçais que vous êtes mon Dieu: *Dixi Domino, Deus meus es tu.* Mais, demande ſaint Auguſtin, pourquoi s'exprimoit-il de la ſorte, & pourquoi s'attribuoit-il ſpécialement à lui-même ce qui eſt commun à

Pſ. 15.

toutes les créatures ? Car n'eſt-ce pas Dieu qui les a toutes créées, & par conſéquent n'eſt-il pas le Dieu de tout l'univers ? *Numquid omnium Deus non eſt?* Il eſt vrai, répond ce ſaint Docteur, c'eſt le Dieu de tout le monde ; mais il faut auſſi reconnoître qu'il ſe donne particuliérement, & qu'il appartient plus proprement à certaines ames, qui n'ont point d'autre ſentiment ſur la terre que de l'aimer, qui n'ont point d'autre ſoin que de le ſervir, qui n'ont point, ni ne veulent point avoir d'autre héritage que lui-même & le bonheur de le poſſéder : *Sed eorum præcipuè Deus qui eum diligunt, colunt, poſſident.* Or qui ſont ces ames dégagées de tout autre objet que de Dieu, & dont tous les deſirs tendent vers Dieu ? qui ſont ces ames toutes occupées du ſervice de Dieu, & dont l'unique emploi dans la vie eſt d'honorer Dieu ? qui ſont ces ames volontairement pauvres, qui ſe ſont dépouillées de tous les biens ſenſibles pour Dieu, & dont le ſeul tréſor & le ſeul bien eſt Dieu ? n'eſt-il pas évident que ce ſont les ames religieuſes, & n'eſt-il pas juſte que Dieu ſoit à elles d'une façon toute ſinguliere, puiſqu'elles ont voulu d'une façon toute ſinguliere être elles-mêmes à Dieu ? C'eſt en ce même ſens qu'il faut entendre cette

Auguſt

Ibid.

autre parole de l'Ecriture, que j'ai de rapportée, je veux dire cette formule profeſſion que prononçoient les Hébre aux pieds du grand Prêtre, entrant da la terre promiſe, *Profiteor hodiè coram D mino Deo tuo.* Je proteſte aujourd'hui, ſoient-ils au Pontife, & je fais un av ſolemnel devant le Seigneur votre Die Hé quoi, reprend là-deſſus ſaint Jérôme ne devoient-il pas plutôt dire, devant Seigneur notre Dieu? N'étoient-ils p le peuple de Dieu, & Dieu ne les avoit-pas cent fois aſſurés qu'il étoit leur Dieu préférablement à toutes les autres nations Cependant en la préſence des Prêtres, i n'oſoient l'appeller leur Dieu, & ſe con tentoient de dire le Seigneur votre Dieu comme s'ils euſſent reconnu que leur Die étoit bien plus à leurs Prêtres qu'il n'étoi à eux; & que ceux qui ſe trouvoient em ployés aux fonctions du Sacerdoce, pou voient tout autrement ſe glorifier qu'il appartenoient à Dieu, & que Dieu, pou ainſi parler, leur appartenoit. Pourquo cela? la raiſon en eſt bien claire, pourſui ſaint Jérôme, & nous n'avons qu'à conſul ter l'Ecriture pour nous en inſtruire. C'eſ que le Grand Prêtre, auſſi-bien que toute la Tribu de Levi, n'ayant eu aucun parta ge ni aucune poſſeſſion dans la terre pro-

niſe, Dieu lui-même, comme il eſt expreſſément marqué, leur devoit ſervir de poſſeſſion. Excellente idée de l'ame religieuſe. Elle ne ſe réſerve que Dieu : il eſt donc juſte qu'elle poſſéde Dieu plus que les autres, & qu'en cela elle ait même, dans un ſens, l'avantage ſur les Prêtres du Seigneur, tout diſtingués qu'ils ſont d'ailleurs par leur caractère. Car les Prêtres après tout, ſoit de l'ancienne, ſoit de la nouvelle loi, n'ont jamais fait un renoncement auſſi entier que le ſien, puiſque le ſacerdoce n'empêche point qu'on ne puiſſe acquérir & conſerver les biens temporels. Mais l'ame religieuſe dit abſolument à Dieu : *Quid mihi eſt in cælo, & à te quid volui ſuper terram?* De tout ce qu'il y a dans le ciel, & de tout ce qu'il y a ſur la terre, qu'ai-je deſiré, qu'ai-je recherché, qu'ai-je voulu retenir hors vous, Seigneur, & vous ſeul? Je ne dis pas cela non Dieu, ajoute-t-elle, je ne le dis pas, pour faire valoir auprès de vous la pauvreté & le dénuement où je me ſuis réduite, mais pour me féliciter humblement moi-même, & pour me réjouir devant vous de mon abondance. Car vous me valez infiniment mieux vous ſeul que tout le reſte ſans vous ; & ce qu'il y a de plus merveilleux encore, vous me valez mieux vous *Pſal. 72.*

ſeul que tout le reſte avec vous. Non p
qu'avec tout le reſte, vous perdiez rien
votre prix infini ; mais parce que ce reſ
m'empêcheroit de vous bien poſſéder,
qu'en vous poſſédant ſeul, je vous poſſéd
plus parfaitement. Voilà donc, ma che
Sœur, je ne puis trop vous le redire, vo
là le bonheur du ſaint état que vous em
braſſez : vous y poſſéderez Dieu. Dans l
monde on ne le poſſéde pas, ou l'on ne l
poſſéde qu'à demi. Et comment en effe
pourroit-on le bien poſſéder, lorſqu'on
trouve poſſédé ſoi-même par tant de mai
tres, par l'ambition, par l'intérêt, par l
plaiſir, par toutes les paſſions & tous le
vices ? C'eſt dans l'état religieux que cett
poſſeſſion eſt entiere, paiſible, aſſurée
c'eſt là que l'on goûte Dieu, qu'on ſe re
poſe en Dieu, qu'on recueille tous le
fruits que peut produire un héritage auſ
grand que Dieu.

Mais je vais plus avant encore, ma che
re Sœur, & je finis par une penſée qu
vous ne devez jamais oublier. Vous alle
faire une ſainte alliance avec votre Dieu
& ſuivant les idées communes & ordinai-
res, je pourrois vous dire que c'eſt telle-
ment un Dieu de gloire, qu'il a été tou
enſemble un homme de douleurs, un Dieu
pauvre, un Dieu humilié, un Dieu perſé-

uté, un Dieu crucifié ; que vous ne pouez donc vous allier avec lui, ſans particier à ſa pauvreté auſſi-bien qu'à ſes richeſes, à ſes humiliations auſſi-bien qu'à ſa loire, à ſes ſouffrances & à ſa croix, uſſi-bien qu'à ſa ſouveraine béatitude. Voilà ce que je vous repréſenterois ; & lans la diſpoſition où vous êtes, il n'y a ien de ſi contraire aux ſens & à la nature, que vous ne vouluſſiez accepter. De tous es maux à quoi s'eſt aſſujetti le divin Époux que vous choiſiſſez, il n'y a rien ui vous étonnât & que vous ne vouluſſiez partager. Mais il n'eſt point même néceſſaie que vous faſſiez cet effort de fidélité ; & ce ſeroit mal m'expliquer, de dire que ous devez entrer en ſociété de peines & le maux avec Jeſus-Chriſt. Car dans Jeus-Chriſt tout s'eſt converti en bien ; & la pauvreté, les ſouffrances, les croix que nous eſtimons des maux, ſont ſur la terre es plus grands biens qu'il ait procurés à es élûs. N'en a-t-il pas fait autant de béatitudes ? n'a-t-il pas dit hautement & formellement dans ſon Evangile : Bienheureux les pauvres, *Beati pauperes* ; bienheureux ceux qui pleurent, *Beati qui lugent* : & ne ſont-ce pas là en faveur des croix & des ſouffrances de cette vie, des preuves que les mondains ne détruiront

Matt. c. 5. Ibid.

jamais? Or où a-t-on une plus abondan
communication de ces biens ſpirituels
de ces dons céleſtes, que dans la religior
Dans le monde il y a des croix : mais ell
ſont bien différentes de celles que vo
trouverez dans la vie religieuſe. Car, con
me dit ſaint Bernard, toute croix n'eſt p
la croix de Jeſus-Chriſt, toute pauvret
n'eſt pas la pauvreté de Jeſus-Chriſt, tout
mortification n'eſt pas la mortification d
Jeſus-Chriſt. On ſouffre dans le monde
on eſt humilié, mortifié dans le monde
mais ſouvent il n'y a rien de tout cela qu
porte le caractère de la croix du Sauveur
pourquoi? parce qu'il n'y a rien en tou
cela pour la juſtice & pour Dieu. C'eſ
dans l'état religieux que les croix ſont ſa-
lutaires, qu'elles ſont vivifiantes, qu'elle
produiſent la ſainteté, parce qu'elles ſon
marquées du ſceau de Jeſus-Chriſt. Le
croix du monde ſont des croix d'eſclaves,
qui accablent ceux qui les portent : mais
les vôtres vous porteront autant que vous
les porterez. Vous l'avez déja bien éprou-
vé, ma chere Sœur, & vous en rendez un
témoignage bien authentique par la pro-
feſſion de vos vœux. Le paſſé vous répond
de l'avenir, & vous verrez ſi la ſociété des
croix de votre adorable Epoux, n'attire
pas néceſſairement après ſoi celle de ſes

onſolations. Nous en faut-il un autre ga-
ant que ſaint Paul ? *Scientes quòd ſicut* 2. Cor.
cii paſſionum eſtis, ſic eritis & conſolatio- c. 1.
is : ſçachez, mes Freres, diſoit ce grand
pôtre, & ſoyez fortement perſuadés,
ue vous aurez part aux conſolations de
eſus-Chriſt, ſelon que vous aurez eu part
ſes ſouffrances. A qui parloit-il ? à des
hrétiens de la primitive Egliſe, c'eſt-à-
ire, à des hommes parfaits qui faiſoient
lors dans le Chriſtianiſme par une loi
ommune, ce que font maintenant les reli-
ieux par un obligation particuliere. De
orte, ma chere Sœur, qu'au moment où
ous allez ratifier votre alliance avec Dieu,
ous vous trouverez pourvûe de tous ſes
réſors, de ſes graces, de ſes bénédi-
tions, de ſa paix, & de ſes douceurs in-
érieures, & qu'il vous dira par avance ce
u'il doit vous dire en vous recevant un
our dans ſon Royaume : Entrez dans la
oie de votre Seigneur, *Intra in gaudium* Matth.
Domini tui. c. 25.

Chrétiens qui m'écoutez, & qui êtes
émoins de cette cérémonie, voilà un mo-
éle que Dieu vous met aujourd'hui de-
ant les yeux. Si vous avez l'eſprit & le
éle de votre religion, voilà l'objet d'une
mulation ſainte, que Dieu nous propoſe,
& dont il vous demandera compte un

jour. L'exemple de cette jeune vierge qui quitte le monde, sa fidélité à suivre vocation de Dieu, la ferveur avec laquel elle va faire le sacrifice de sa personne, constance inébranlable de son ame dan l'action la plus héroïque & la plus impo tante de la vie, sa joie dans le mépr qu'elle fait de tous les avantages du siécle voilà ce qui confondra vos lâchetés, voi ce qui condamnera vos attachemens crim nels aux biens de la terre, voilà ce qui r futera tous les prétextes que vous pourrie alléguer, pour justifier vos délicatesses votre impénitence, voilà ce que Die vous représentera, ou plutôt ce qu'il vou opposera dans le jugement dernier, pou vous obliger à prononcer vous-même l'arrêt de votre condamnation. Vous trou vez tout difficile dans l'accomplissemen des préceptes & de la loi de Dieu; & cette jeune vierge ayant trouvé le joug des préceptes & de la loi de Dieu trop lé ger pour elle, y ajoute tout ce qu'il y a d plus rigoureux & de plus sévère dans le conseils Evangéliques. Vous ne pouve vous résoudre à rompre les commerce dangereux où le monde vous engage, & elle a la force & le courage de se sépare du monde pour jamais. Vous disputez le années entieres pour renoncer à des cho

s que votre seule raison vous dit être cri-
minelles ; & elle renonce sans délibérer
ux choses même les plus innocentes, les
lus légitimes & les plus permises, dont
le veut bien se priver pour Jesus-Christ.
ous ne vous surmontez en rien, & elle
riomphe d'elle-même en tout. Vous ne
onnez rien à Dieu, & elle se sacrifie el-
-même. En faudra-t-il davantage pour
onclurre contre vous ?

Ah ! Chrétiens, premettez-moi de faire
i une réflexion : elle est importante pour
édification de vos ames, & vos convien-
rez avec moi de la vérité qu'elle contient.
ous faites quelquefois des comparaisons
e votre état avec l'état religieux, & par
e vains raisonnemens que l'esprit du siè-
le vous suggère selon les vûes différen-
es, pour ne pas dire selon les caprices
vec lesquels vous en jugez, tantôt vous
éfespérez de votre état, tantôt vous en
réfumez avec excès ; tantôt vous égalez
a profession simple du Christianisme à la
rofession religieuse, tantôt vous conce-
ez la vie religieuse comme impraticable
& au-dessus des forces de la nature, tan-
ôt vous dites qu'il est impossible de se
auver dans le monde, & tantôt vous pré-
endez qu'il y a autant, & peut-être plus
e solide vertu dans le monde que dans

la religion. Ainſi prenant toujours les cl-
ſes dans l'une ou dans l'autre des deux
trémités, vous ne tenez jamais ce ju
milieu en quoi conſiſte votre perfectio
& vous ne rempliſſez jamais la meſure
cette grace qui doit faire la ſainteté de v
tre état. Si cette émulation d'état proc
doit d'un eſprit ſincère, d'un eſprit hu
ble, d'un eſprit fervent & qui cherc
Dieu, elle produiroit des fruits de Chr
ſtianiſme qui paroîtroient dans la condu
de votre vie; & c'eſt ce que vouloit
grand Apôtre, quand il recommandoit a
premiers Fidéles d'aſpirer toujours à
qu'il y a de plus excellent dans les dons
1. Cor. c. 12. Dieu : *Æmulamini autem chariſmata m*
liora. Mais parce que cette émulation
procéde bien ſouvent que d'un eſprit vai
que d'un eſprit de contention, que d'
eſprit d'amour-propre pour tout ce q
nous touche, & de chagrin ou d'aliénatic
pour tout ce qui n'a pas de rapport à nou
de-là vient qu'elle ſe réduit à des parol
& à des conteſtations inutiles, qui bie
loin de vous édifier, corrompent dar
vous le vrai zéle de votre ſanctification.

Quoi qu'il en ſoit, Chrétiens, il n
s'agit pas ici de meſurer ni de compare
les avantages de nos états. De quelqu
maniere que Dieu ait diſpoſé les choſes

votre état & l'état religieux ſont les ou-ages de ſa providence, & il a eu dans l'un dans l'autre ſes deſſeins. Il a ſuſcité l'é-t religieux pour conſerver dans ſon Egli-l'eſprit & l'idée de ce premier Chriſtia-ſme que le Paganiſme même a admiré, il veut que le vôtre ſubſiſte comme un oyen de ſalut proportionné à votre foi-eſſe. Quelque différence qu'il y ait entre n & l'autre, deux vérités ſont certaines : premiere, pour vous conſoler, & la ſe-nde, pour vous faire trembler. Car ce i doit vous conſoler, c'eſt que vous pou-ez être dans votre état auſſi parfaits que s religieux : oui, vous pouvez être pau-e d'affection, au milieu même de l'a-ndance & des richeſſes ; vous pouvez re chaſtes & continens, parmi la corru-ion du ſiécle où vous vivez ; vous pou-z être fidéles & ſoumis à la loi de Dieu, algré le libertinage qui vous environne. on-ſeulement vous le pouvez : mais ce i doit vous faire trembler, c'eſt que vous êtes indiſpenſablement obligés. Ah ! hrétiens, travaillez-y comme à l'affaire ſentielle de votre vie. C'eſt de quoi je us conjure ; car Dieu m'a donné du zéle our votre ſalut, & je puis vous dire auſſi-ien qu'à cette ame religieuſe, ce que int Paul diſoit aux Corinthiens : *Æmu-*

2. Cor. c. 11. *lor enim vos Dei æmulatione. Despon enim vos uni viro virginem castam exhibe Christo.* Je sens dans moi un zéle de Di pour vous ; & animé de ce zéle, je vo drois vous présenter tous à Jesus-Chr comme une vierge pure & sans tach digne de ses graces en cette vie, & de gloire dans l'éternité bienheureuse, nous conduise, *&c.*

ORAISONS FUNEBRES.

RAISON FUNEBRE
DE
HENRI DE BOURBON
PRINCE DE CONDÉ,
PREMIER PRINCE DU SANG.

Memoria æterna erit justus.

La mémoire du juste sera éternelle. C'est l'oracle du saint Esprit dans le Psaume 111.

MONSEIGNEUR,

Monsieur le Prince.

CE n'est pas sans raison que je parois aujourd'hui dans cette chaire, interrompre les sacrés mystères, pour renouveller dans l'esprit de ceux qui m'écoutent, le souvenir d'un Prince dont il y a déja tant d'années que nous avons pleuré la mort. Si la mémoire du Juste doit être éternelle, également parce qu'il est juste, beaucoup plus la mémoire de celui-ci, qui dans sa condition de Prince n'a pû être juste de

cette parfaite justice que la religion & la foi catholique formerent en lui, & qui fit, comme vous verrez, son véritable caractère, sans avoir mérité, par un double titre, que l'on conservât éternellement le souvenir de sa personne.

L'une des malédictions de Dieu dans l'Ecriture, est d'anéantir jusqu'à la mémoire des Princes réprouvés : *Disperdat de terra memoria eorum* : Que leur mémoire, dit Dieu, soit exterminée de dessus la terre. Il ne se contente pas de détruire leur grandeur, leurs ouvrages, leurs entreprises, leurs vastes desseins : il se venge sur leur mémoire même, qui s'effaçant peu à peu, tombe enfin dans une éternelle obscurité, & s'ensevelit pour jamais dans un profond oubli des hommes. Au contraire, l'une des promesses que Dieu fait dans l'Ecriture aux Princes zélés pour sa loi, est que leur mémoire ne périra point, qu'elle passera de siécle en siécle & de génération en génération, & qu'affranchie des loix de la mort, elle trouvera ici maintenant dans les esprits & dans les cœurs une espece d'immortalité : *Non cedet memoria ejus, & nomen ejus requiretur à generatione in generationem.* Ainsi, Chrétiens, l'éprouvons-nous dans l'exemple du Prince dont je dois parler, &

Ps. 108

Eccles. c. 39.

e le ſujet de la cérémonie funébre pour lquelle vous êtes ici aſſemblés. Tandis ce ce Temple conſacré à Dieu ſubſiſtera, t tandis qu'on offrira ſur cet Autel le ſacrifice de l'Agneau ſans tache, le nom de HENRI DE BOURBON ne mourra jamais ; ſes louanges ſeront publiées, & on ndra à ſa mémoire des tributs d'honrur.

Un de ſes Serviteurs fidéles s'eſt ſenti tiché de lui donner en mourant cette rque ſinguliere de ſa reconnoiſſance. Il a oulu que la poſtérité ſçût les immenſ obligations qu'il avoit à un ſi bon aître ; & ne pouvant plus s'en expliier lui-même, il a laiſſé un monument ſa piété & de ſa libéralité, afin d'exci les Miniſtres mêmes de l'Evangile à le re pour lui. Je ſuis le premier qui ſatais à ce devoir ; je m'y trouve engagé des ordres qui me ſont auſſi chers que énérables : le Prince devant qui je parle, l deſiré, & il ne m'en falloit pas davante pour lui obéir. Ce ſera à vous, rétiens, dans ce genre de diſcours ci m'eſt nouveau, de me ſupporter, & oi d'y trouver de quoi vous inſtruire, de quoi édifier vos ames. Mais quoi c'il en ſoit, Dieu n'a ainſi diſpoſé les oſes que pour vérifier la parole de mon

Ce diſcours fut prononcé à Paris le 10 jour de Décembre 1683. en l'Egliſe de la Maiſon Profeſſe des Jéſuites.

M. Prorault Secrétaire des Commandemens de ce Prince, & Préſident de la Chambre des Comptes de Paris.

texte, en rendant éternelle & immorte
la mémoire de TRS-HAUT, TRÈ
PUISSANT, ET TRÈS-EXCELLE
PRINCE HENRI DE BOURBO
PRINCE DE CONDÉ, ET PREMI
PRINCE DU SANG.

Tous a été grand dans lui : mais voi
mes chers Auditeurs, à quoi je m'arrêt
& ce qui m'a semblé plus digne de vo
être proposé dans le lieu saint où vo
m'écoutez. C'est un Prince que Dieu
naître pour le rétablissement de la vr
religion, c'est un Prince qui semble n
voir vécu que pour la défense & le so
tien de la vraie religion; c'est un Prin
dont toute la conduite a été un orneme
de la vraie religion, trois vérités que l
vidence des choses vous démontrera,
qui vous feront avouer que sa mémoi
doit être à jamais en bénédiction deva
Dieu & devant les hommes. *In memor
æterna erit justus.* Un Prince dont la re
gion Catholique a tiré trois insignes ava
tages, puisqu'il a servi à la relever, à l'am
plifier, & à l'honorer. A la relever, & c'e
ce que j'appelle le bonheur de sa destinée
ou le dessein de Dieu dans sa naissance
à l'amplifier, & c'est ce qui a fait le méri
de sa vie, & l'exercice de son infatigab
zéle; à l'honorer, & c'est ce que je vo
fer

rai considérer comme le fruit de cette
gularité solide qu'il observa dans tous
s devoirs de sa condition.

Inspirez-moi, mon Dieu, les graces &
s lumieres dont j'ai besoin pour traiter
e sujet chrétiennement; & dans la pro-
ssion que je fais, d'abord d'y renoncer à
utes les pensées prophanes & à tout ce
ui est humain, donnez-moi ces paroles
rsuasives de votre divine sagesse, avec
squelles je puisse aussi-bien que votre
pôtre, me promettre de soutenir encore
i le ministère de prédicateur Evangéli-
ue. Un Prince né, & choisi de Dieu pour
re, si j'ose parler ainsi, la ressource de sa
ligion. Un Prince répondant à ce choix
r les combats qu'il donna, & les diffé-
ntes victoires qu'il remporta pour sa re-
gion. Un Prince parfait, & remplissant
actement ses devoirs de Prince pour
re honneur à sa religion. En un mot,
issance heureuse pour le bien de la foi
tholique; vie consacrée au zéle de la foi
tholique; regle de conduite, je dis de
nduite de Prince, honorable à la foi ca-
olique. Voilà, chrétienne Compagnie,
trois parties de ce discours; & le sujet
votre attention.

C'Est de tout tems que la France a ex- I. PART.

périmenté dans ſes malheurs & dans ſ
révolutions, un ſecours du ciel d'autai
plus ſingulier & plus favorable, qu'il
paru ſouvent moins eſperé & plus appr
chant du miracle. Mais on peut dire,
il eſt vrai, qu'elle n'en eut jamais un
preuve plus ſenſible, que dans la conjon
ture fatale où elle ſe trouva ſur la fin d
ſiécle paſſé, lorſqu'accablée de maux
épuiſée de forces, déchirée par les gue
res civiles, expoſée comme en proie au
étrangers, elle ſe vit ſur le point de perd
ce qui l'avoit juſqu'alors maintenue,
ce qui étoit le fondement de toute
grandeur, ſçavoir la vraie religion.
m'explique.

La France autrefois ſi heureuſe & ſi flo
riſſante tandis qu'elle avoit conſervé la pu
reté de la foi, gémiſſoit dans la confuſio
& dans le déſordre où l'héréſie l'avoit je
tée. L'erreur de Calvin devenue redou
table par ſa ſecte encore plus que par ſ
dogmes, malgré toute la réſiſtance du pa
ti catholique, avoit prévalu : ſon venin
par une contagion funeſte, avoit gagné l
parties les plus nobles de l'Etat; le ſan
de nos Rois en étoit infecté; l'héritie
légitime de ſa Couronne l'avoit ſucé ave
le lait; les Princes de ſa maiſon étoien
non-ſeulement les ſectateurs, mais l

hefs & les défenſeurs du ſchiſme formé ontre l'Egliſe. De-là on ne devoit attenre que la décadence, & même l'entier enverſement de l'Empire François. Les emples prophanés, les loix mépriſées; autorité anéantie, le culte de Dieu ſous mbre de réforme, perverti, ou plutôt boli, en étoient déja les infortunés préges. Mais au milieu de tout cela, la Fran étoit ſous la protection du Très-Haut. uoique penchante vers ſa ruine, & ſur le ord affreux du précipice où elle alloit mber, la main toute-puiſſante du Seieur la ſoutenoit. Le Dieu, non plus Abraham, d'Iſaac & de Jacob, mais de lovis, de Charlemagne, & de ſaint ouis, veilloit encore ſur elle; & pour lever ſon eſpérance contre ſon eſpérance ême, *Contra ſpem in ſpem*; il ſe prépa- *Rom.* it à la ſauver, par ce qui ſembloit *c.4.* voir être la cauſe de ſa perte.

HENRI, l'incomparable Prince dont j'ai ntrepris de parler, étoit le ſujet que ieu avoit choiſi entre autres, & prédeſtiı pour cela. Appliquez-vous, mes chers uditeurs, & admirez avec moi la proondeur des conſeils divins. Ce Prince oit né d ns le ſein de l'héréſie; & quoi- c'il fût ncore enfant, le parti hérétique mptar ſur lui, & ſe promettant tout de

lui, le regardoit avec raiſon comme ſo
héros futur. Rien dans l'apparence n'étoi
mieux fondé que cette vûe. Mais c'eſt ici
providence adorable de mon Dieu, o
vous commençâtes à triompher de la pru
dence humaine; & par par des voies ſe
cretes, mais infaillibles, vous diſpoſâte
toutes choſes avec force, & avec douceur
avec force, changeant les obſtacles e
moyens, pour parvenir à vos fins; & ave
douceur n'employant, pour y réuſſir, qu
le charme de votre grace victorieuſe de
eſprits & des cœurs.

Ce prince né dans l'héréſie, étoit celu
par qui la vraie religion devoit renaître
pour ainſi dire, & ſe reproduire dans ſo
premier éclat. Il étoit ſuſcité pour la réta
blir, premierement dans ſa Maiſon, &
par-là dans toute ſa nation. Le malheur d
ſes peres avoit été de s'en ſéparer, & c'é
toit l'unique tache dont leur gloire avoi
pû être ternie : il falloit qu'il l'effaçat. I
falloit que le petit-fils & le ſucceſſeur d
ces grands hommes fût le reſtaurateur d
leur foi, & que de leurs cendres il ſortî
un digne vengeur des maux que leur zél
aveugle & trompé avoit fait ſouffrir à l'E
gliſe leur mere.

Dieu ne vouloit pas que la Maiſon d
Condé dût à un autre qu'à elle-mêm

l'accompliſſement d'une ſi ſainte obligation, ni qu'une autre qu'elle même eût l'avantage de réparer ce qu'elle avoit détruit. Elle ſeule en étoit capable, & tout le mérite lui en étoit réſervé. Elle devoit mettre au jour un autre Eſdras, qui fît revivre parmi les ſiens la loi de Dieu; un ſecond Machabée, qui animé du même eſprit, purifiât & renouvellât le ſanctuaire que ſes ancêtres infidéles avoient les premiers prophané. Ce Machabée, cet Eſdras étoit notre HENRI; & en effet, c'eſt par lui que la Maiſon de Condé, après trente années de déſolation, retourna au culte des Autels, & rentra dans la Communion Romaine, & par lui que la Maiſon Royale acheva d'être purifiée du levain de la nouveauté & de l'erreur. Mais voyons-en les circonſtances, qui, ſans fatiguer vos eſprits, vont me ſervir d'autant de preuves de cette vérité.

Henri IV. Monarque encore plus grand par ſes vertus & par ſes qualités Royales, que par ſon nom, élevé qu'il fut ſur le Trône, ne penſa dans la ſuite qu'à l'affermir, en affoibliſſant peu-à-peu l'héréſie, & donnant à la religion Catholique, pour laquelle il s'étoit enfin déclaré, toutes les marques d'un véritable attachement. L'un & l'autre, quoique néceſſaire, étoit dif-

ficile; & selon les maximes de la poli
que, l'un & l'autre, eu égard au tem
pouvoit être dangereux. Mais il surmon
heureusement, & les difficultés, & les da
gers de l'un & de l'autre, en ôtant aux h
rétiques le seul appui qui leur restoit,
retirant d'entre leurs mains le jeune Prin
de Condé, auquel il voulut désormais t
nir lieu de pere, & de l'éducation duqu
il se chargea. Qui pourroit dire avec qu
succès & avec quelle bénédiction? Par-
le calvinisme, de dominant & de fier qu
avoit été, se sentit consterné & abattu;
par-là la vraie religion, de consternée,
d'allarmée qu'elle étoit encore, achev
d'être pleinement & même tranquilleme
la dominante. Posséder le Prince de Co
dé, fut pour elle une assûrance & un ga
de toutes les prospérités dont le Ciel l
depuis comblée; & l'avoir perdu, f
pour le parti Protestant le coup mortel q
l'atterra.

Ainsi l'avoit-prévû le sage & le sai
Pape Clément VIII. dont la mémoire do
être à la France le sujet d'une éternelle v
nération : ainsi, dis-je, l'avoit-il prévû
Pressé de ce soin de toutes les Eglises q
excitoit sa vigilance, & qui causoit son i
quiétude, il ne crut pas dans l'état chan
celant où étoient les choses, pouvoir rie

faire ni pour la France, ni pour l'Eglise de plus important, que de s'intéresser à faire élever le Prince de Condé dans la profession de la foi orthodoxe. Il l'entreprit, il y travailla, il le demanda avec prieres & avec larmes; & comme souverain Pontife, il fut exaucé pour le respect qui lui étoit dû. A cette condition la grace de l'absolution du Roi, & la ratification de sa réunion avec le saint Siége, fut accordée. Mille raisons s'y opposoient; & vous sçavez par combien d'artifices & d'intrigues ce grand œuvre fut traversé. Mais le Vicaire de Jesus-Christ sous une telle caution n'appréhenda rien : sûr de tout, pourvû que le Prince de Condé fût rendu à l'Eglise, & persuadé que d'assûrer à l'Eglise le Prince de Condé, étoit l'épreuve la plus certaine qu'il pouvoit faire des dispositions du Roi; qu'après cela, il ne lui étoit non plus permis de douter de la pureté de sa religion, que de son droit inconteſtable à la Couronne. L'événement, Saint Pere, vous justifia; & l'applaudissement que tous les peuples donnerent à votre conduite, montra bien dès-lors, que c'étoit l'esprit de Dieu qui vous animoit, quand vous en jugeâtes ainsi.

Le Roi aussi sincere que généreux, &

auſſi religieux qu'invincible, ſe fit un ho
neur d'accomplir la condition; &, ce qu
je vous prie de remarquer, cette conditic
par lui accomplie, fut la preuve authent
que de ſa converſion. Juſques-là, ou la m
lignité ou l'ignorance avoient tâché de
rendre ſuſpecte; & la défiance qui s'é
toit répandue dans les eſprits ſur un poi
auſſi délicat & auſſi eſſentiel que celui-là
ſoutenoit encore un reſte de faction qu
la diverſité des intérêts avoit excitée, &
que le démon de diſcorde fomentoit ſou
le nom ſpécieux de ſainte union & d
ligue. Les uns à force de deſirer, que l
Roi dans le cœur fût converti, n'oſoien
abſolument le croire; les autres affe
ctoient de ne le pas croire : parce qu'il
craignoient qu'il le fût, & qu'il étoit d
leur intérêt qu'il ne le fût pas. La paſſio
obſtinoit ceux-ci, & un déréglement d
zéle ſéduiſoit ceux-là.

Mais quand malgré les ſoupçons & l'in
crédulité, on vit le Roi retirer de ſain
Jean d'Angély le Prince de Condé, & ne
vouloir plus qu'il écoutât les Miniſtres de
l'héréſie; quand on le vit s'appliquer lui-
même à le faire inſtruire dans la religion
Catholique, & pour cela lui choiſir des
maîtres auſſi diſtingués par l'intégrité de
leur foi, qu'il étoient d'ailleurs exem-

plaires & irrépréhenſibles dans leurs mœurs, un Piſani l'honneur de ſon ſiécle, un le Févre doublement illuſtre, & par ſon érudition profonde, & par ſa rare piété, tous deux Catholiques zélés, & tous deux uniquement attachés à l'éducation du Prince que le Roi leur avoit confiée, & dont chaque jour ils lui rendoient un compte exact; quand on vit, dis-je, le Roi en uſer ainſi : ah ! mes chers Auditeurs, on ne douta plus qu'il ne fût lui-même changé ; & ſon retour à l'Egliſe, que ſes ennemis perſiſtoient à décrier comme vain & apparent, fut par-là juſtifié véritable & de bonne foi. La ligue prétendue ſainte ſe diſſipa ; la Proteſtante, qui quoique déchûe, penſoit toujours à ſe relever, en déſeſpéra : la vraie religion triomphant de l'une & de l'autre, reſpira & ſe ranima. Dénouement encore une fois, dont on put bien dire que c'étoit le Seigneur qui l'avoit fait ; *A Domino factum eſt iſtud :* mais dénouement qu'on n'auroit jamais dû attendre, ſi Dieu n'avoit ſuſcité le Prince de Condé pour en être l'inſtrument principal.

Il n'avoit pas encore neuf ans, ceci mérite d'être remarqué, & le Roi qui découvroit en lui une maturité de raiſon, & même de religion anticipée, le députa pour

recevoir Alexandre de Medicis, Lég
du Pape, dans ſon entrée ſolemnell
Avec quelle grace, quoiqu'enfant,
avec quelle dignité s'acquitta-t-il d'une
importante commiſſion ! Le Légat en plei
ra de joie, & l'admira comme un prodig
Mais de quelle conſolation ceux q
avoient le cœur François & le cœur Chré
tien, ne furent-ils pas pénétrés, voyant c
enfant, que le ſeul nom de Condé avo
rendu peu auparavant redoutable au ſair
Siége, rendre lui-même au ſaint Siége
dans la perſonne de ſon Miniſtre, le de
voir de l'obéiſſance filiale, & le rendre a
nom de la France, dont il étoit l'organe &
l'interpréte !

Ce fut là, Chrétiens, comme le ſceau d
l'alliance étroite & ſacrée, que ce Royau
me chéri de Dieu renouvella pour lor
avec l'Egliſe. Le Sacerdoce & l'Empir
diviſés depuis ſi long-tems, furent par-l
heureuſement réunis ; & la France, qui,
pour uſer du terme de ſaint Jérôme, avoi
été comme effrayée de ſe voir malgré elle
Calviniſte, ſe retrouva parfaitement Ca-
tholique. Qui fut le lien, le garant, le ré-
pondant de tout cela ? le jeune Prince de
Condé. L'eſprit de Dieu, qui, ſelon la
parole ſainte, rend éloquentes les langues
des enfans, exprima tout cela par la ſienne

dans le discours surprenant qu'il fit au Légat. Le Ciel & la Terre y applaudirent, & l'hérésie seule en demeura confuse. Je ne me suis donc pas trompé, quand j'ai dit que Dieu l'avoit fait naître pour le rétablissement de la vraie religion.

Mais pouvoit-il choisir un sujet plus propre, & qui eût avec plus davantage tout ce qui étoit nécessaire pour ce grand dessein? C'étoit un esprit éclairé, & en matiere de religion aussi-bien qu'en toute autre chose, du discernement le plus juste & le plus exquis qui fût jamais. Il avoit l'ame droite, & également incapable de libertinage & de superstition. Qualités que Dieu lui donna, quand il le sépara, si j'ose ainsi le dire, pour l'œuvre à laquelle il le destinoit. Prenez garde, s'il vous plaît, Chrétiens: dans ce tems malheureux que nous déplorons, & que saint Paul, par un esprit prophétique, sembloit nous avoir marqué, où l'héréſie s'opposant à Dieu, s'éleva au-dessus de tout ce qui est appellé Dieu, & adoré comme Dieu; j'entends le Sacrement de Jesus-Christ, que l'erreur de Calvin anéantissoit: en ce tems, dis-je, quoique déplorable, il y avoit dans le monde des sçavans, mais c'étoient des sçavans superbes, pleins de cette science réprouvée, qui enfle & qui corrompt. Il y

2. *Thes.* c. 2.

y avoit des humbles dans la foi, mais c'é
toient des humbles ignorans, contents d
la ſimplicité de la colombe, & abſolumen
dépourvûs de la prudence Evangélique d
ſerpent. Les premiers avoient attaqué l
religion, & les ſeconds s'étoient trouvé
trop foibles pour la ſoutenir : voilà ce qu
l'avoit perdue. Il falloit, pour la relever
des humbles clair-voyans & pénétrans
dont l'humilité fût ſelon la ſcience; &
dont la ſcience fût ſanctifiée par l'humi-
lité ; des hommes dociles, mais pourtan
ſpirituels, pour juger de tout; des ſpiri
tuels, mais pourtant dociles, pour ne ſ
révolter ſur rien ; & ce fut là propremen
le caractère du Prince de Condé.

Il étudia ſa religion, choſe ſi rare dan
les Grands du monde ; & jamais Prince n
fut Catholique, ni avec tant de connoiſ-
ſance de cauſe, ni avec tant de convic-
tion de ce qu'il croyoit, & de ce qu'il devoi
croire. Au lieu que les hommes mondains
ſont communément, ou ſenſuels, ou im-
pies; ſenſuels occupés de leurs paſſions,
condamnant avec témérité tout ce qu'ils
ignorent, & affectant d'ignorer tout ce qui
les condamne ; impies, n'étudiant les cho-
ſes de Dieu que pour les cenſurer, & ne les
cenſurant que pour éviter, s'ils pouvoient,
d'en être troublés : le Prince de Condé

exempt de ces deux désordres, voulut s'instruire en sage & en chrétien, de la religion à laquelle Dieu l'avoit appellé; mais il ne voulut s'en instruire que pour s'y soumettre, & il ne voulut s'y soumettre que pour la pratiquer. Il la posséda avec cette pureté de lumiere que demandoit saint Pierre, toujours prêt à en rendre raison, & toujours disposé à faire valoir les motifs qui l'avoient touché, dans la comparaison des sociétés qui partageoient le christianisme; s'estimant, disoit-il, responsable & à Dieu & aux hommes & à soi-même, de la grace qu'il avoit reçue, en quittant le parti de l'erreur, & s'attachant à celui de la vérité. *I. Petri c. 3.*

Un Prince éclairé de la sorte n'étoit-il pas né pour faire refleurir la vraie religion? Ajoutez-y ce cœur droit avec lequel il la professa; ce cœur droit que le monde n'ébranla jamais, & qui lui inspirant pour Dieu une sainte liberté dans l'exercice de son culte, sans être ni hypocrite, ni superstitieux, en fit un Catholique fervent. Vous m'en demandez une marque? concevez celle-ci, & imitez-la. Il se crut obligé, comme Catholique, à avoir & à témoigner une vénération particuliere, pour tout ce qui avoit servi de sujet de contradiction à l'hérésie; & s'appliquant

l'inſtruction faite au grand Clovis dans la cérémonie de ſon Baptême, *Adora quod incendiſti*, adorez ce que vous avez brûlé, il prit pour maxime de ſignaler ſa religion, particuliérement dans les choſes où l'héréſie l'avoit combattue. Souffrez-en le détail, qui n'aura rien pour vous que d'édifiant.

L'averſion & la haine du ſaint Siége avoit été l'un des entêtemens de l'héréſie : l'une de ſes dévotions fut d'aimer le ſaint Siége, & de l'honorer. Il ſçavoit ſur cela tout ce que la critique & tout ce que la politique lui pouvoient apprendre, & il en auroit fait aux autres des leçons. Mais il ne ſçavoit pas moins ſe tenir dans les juſtes bornes, que lui preſcrivoit ſur ce point la vraie piété ; & perſuadé de la ſûreté de cette regle, il ſe fit une politique auſſi ſolide que chrétienne, d'avoir pour la chaire de ſaint Pierre, qui eſt le centre de l'unité, cet attachement inviolable que les Saints ont toujours regardé comme une ſource de bénédiction. Quels exemples n'en donna-t-il pas pendant ſa vie, & avec quels ſentimens de ferveur le recommanda-t-il à la mort aux princes ſes enfans ? C'eſt l'héritage ſacré qu'il leur laiſſa ; & l'une de ſes dernieres volontés, fut de les conjurer avec tendreſſe, d'être

en ceci ſes imitateurs, comme il l'avoit été lui-même de tant de héros Chrétiens. L'héréſie avoit mépriſé les cérémonies de l'Egliſe : il ne lui en fallut pas davantage, pour ſe faire un devoir de les révérer. Combien de fois l'a-t-on vû aſſiſter aux divins Offices, avec ce même eſprit de religion qui animoit autrefois David, édifiant & excitant comme lui les peuples par ſa préſence, n'eſtimant point non plus que lui au-deſſous de ſa dignité, de ſe joindre aux Miniſtres du Seigneur, pour glorifier avec eux d'une voix commune l'Arche vivante du Teſtament, & devenant par-là, auſſi-bien que David, un Prince ſelon le cœur de Dieu ?

Rien n'étoit plus odieux à l'héréſie que les Ordres religieux : pour cela même il les reſpecta, il les chérit, il les protégea. Et parce qu'entre les Ordres religieux, il en conſidéra un plus ſinguliérement dévoué à porter les intérêts de la vraie religion, & par une conſéquence néceſſaire, plus infailliblement expoſé à la malignité & à la cenſure des ennemis de la foi ; un Ordre, dont il vit qu'en effet Dieu s'étoit ſervi, pour répandre cette foi juſqu'aux extrémités de la Terre ; un Ordre qu'il reconnut n'avoir été inſtitué, que pour ſervir dès ſon berceau de contrepoiſon

au ſchiſme naiſſant de Calvin & de Luther ; un Ordre qu'il enviſagea, pour une fatalité heureuſe pour lui, perſécuté dans tous les lieux où dominoit l'héréſie : c'est à celui-là que le Prince de Condé s'unit plus intimement, qu'il fit ſentir plus d'effets de ſa protection, qu'il confia ce qu'il avoit de plus cher, qu'il découvrit plus à fond les ſecrets de ſon ame, & qu'il donna ſon cœur en mourant.

C'eſt par-là, mes Peres ; car encore eſt-il raiſonnable que parlant ici pour vous & pour moi, je rende à ce cœur une partie de la reconnoiſſance que nous lui devons ; c'eſt par-là, mes Peres, que nous eumes part à ſon eſtime & à ſa bienveillance : & malheur à nous, ſi nous dégénérons jamais de ce qui nous l'attira ! Comme ſon amour pour ſa réligion en étoit le ſeul motif, il ne nous diſtingua entre les autres que par l'engagement particulier où il ſuppoſa que nous étions ; de tout entreprendre & de tout ſouffrir pour l'engagement de la religion Catholique ; & nous ne lui fûmes chers, que parce qu'il nous crut des hommes déterminés à ſacrifier mille fois nos vies pour l'Egliſe de Dieu. Nos combats pour la foi dans les Pays barbares & infidéles, nos travaux, nos croix, nos ſouffrances dans l'ancien monde & dans le

nouveau, ainſi lui-même s'en expliquoit-
l, voilà ce qui nous l'attacha. C'eſt donc
i nous de remplir l'idée qu'il eut de nos
perſonnes & de nos miniſtères. Ma conſo-
lation eſt, que ce zéle de la foi ne nous a
pas encore quittés, & que l'eſprit même
du martyre ne s'eſt pas retiré de nous. Ces
glorieux Confeſſeurs que l'Angleterre
vient de donner à Jeſus-Chriſt, le ſang de
nos Freres immolés comme des victimes à
la haine de l'infidélité, en ſont encore les
précieux reſtes. A ce prix, nous poſſéde-
rions encore aujourd'hui & le cœur &
les bonnes graces du Prince de Condé. Il
ne falloit rien moins pour le mériter; & la
vûe de continuer à nous en rendre dignes,
eſt une des conſidérations les plus propres
à exciter en nous le ſouvenir de nos obli-
gations.

Mais revenons à lui. Je vous ai dit, &
je l'ai prouvé, que Dieu l'avoit choiſi, &
l'avoit fait naître pour le rétabliſſement de
la vraie religion. Voyons de quelle manie-
re il répondit à ce choix, & avec quel zéle
il combattit toute ſa vie pour la défenſe de
cette même religion. C'eſt le ſujet de la
ſeconde partie.

II. PARTIE.

COmme l'un des caractères de la vraie religion a toujours été d'autoriſer les Prin-

ces de la terre : auſſi par un retour de pi
té que la reconnoiſſance même ſemble
exiger, l'un des devoirs eſſentiels des Pri
ces de la terre a toujours été de mainten
& de défendre la vraie religion. Voilà, d
ſaint Auguſtin, l'ordre que Dieu a établ
Les Princes ſont les protecteurs-nés de
religion, comme la religion, ſelon ſai
Paul, eſt la ſauve-garde inviolable d
Princes. Or jamais homme n'a mieux con
pris cette vérité, & ne s'eſt acquitté plu
dignement ni plus héroïquement de c
devoir, que le Prince dont je pourſuis l'é
loge, puiſqu'il ſemble n'avoir vécu qu
pour faire triompher la religion catholi
que, c'eſt-à-dire, que pour combattre l'hé
réſie, que pour renverſer ſes deſſeins, qu
pour dompter ſa rebellion, que pour con
fondre ſes erreurs, & par les différente
victoires qu'il a remportées ſur elle, s'ac
quérir le juſte titre que je lui donne d
plus zélé defenſeur qu'ait eu la religio
catholique dans notre ſiécle. Ecoutez-moi
& concevez-en bien l'idée.

HENRI Prince de Condé fut ſans con
teſtation l'un des plus ſenſés & des plu
ſages politiques qui entra jamais dan
les conſeils de nos Rois. Ses gouverne
mens & ſes emplois lui donnerent dans l
Royaume une autorité proportionnée à ſ

naiſſance. Il étoit brave, & dans les entrepriſes militaires héritier de la valeur de ſes ancêtres, auſſi-bien que de leur nom. Il avoit au deſſus de ſa condition une capacité acquiſe, qui dans la profeſſion même des Lettres l'auroit diſtingué. Mais il ne crut pas, ni pouvoir, ni devoir uſer d'aucun de ces avantages, ſinon pour l'intérêt de Dieu; & loin des maximes prophanes, dont la plûpart des Princes, quoique Chrétiens, ſe laiſſent malheureuſement prévenir, en faiſant ſervir la religion à leur grandeur, il ſe propoſa de faire ſervir ſa grandeur & toutes les éminentes qualités dont Dieu l'avoit pourvû, à l'accroiſſement de ſa religion. En voulez-vous la preuve la voici.

Il défendit la religion catholique par la ſageſſe de ſes conſeils, par la force de ſes armes, & par la ſolidité de ſa doctrine. Il la défendit en homme d'Etat, en Général d'Armée, en Docteur & en Maître, perſuadant auſſi bien que perſuadé; & par-là il mérita le témoignage que lui rend aujourd'hui l'Egliſe, en reconnoiſſant ce qu'il a fait pour elle, & ce qu'elle lui doit. Si vous avez ce zéle de Dieu, dont les fervens Iſraëlites étoient autrefois émus, c'eſt ici où votre attention me doit être favorable.

Il défendit la religion Catholique par
ſageſſe de ſes conſeils. On ſçait de qu
poids fut celui qu'il donna à Louis XII
quand il le détermina à cette fameu
guerre qui réprima l'héréſie, & qui la r
duiſit enfin à l'obéiſſance & à la ſoumiſſio
A Dieu ne plaiſe, que j'aie la penſée
faire ici aucun reproche à ceux que l'erre
ni le ſchiſme ne m'empêchent point de r
garder comme mes freres, & pour le ſal
deſquels je voudrois, au ſens de ſaint Paul
être moi-même anathême! Dieu, témoi
de mes intentions, ſçait combien je ſui
éloigné de ce qui les pourroit aigrir : &
malheur à moi, ſi un autre eſprit que celu
de la douceur & de la charité pour leu
perſonnes, ſe mêloit jamais dans ce qui e
de mon miniſtère ! Mais je me croiroi
prévaricateur & de la vérité & de mon ſuje
ſi je ſupprimois ce qui va vous faire con
noître le génie de notre Prince, & dont i
ne tiendra qu'à eux de s'édifier.

L'Aſſemblée de la Rochelle, je dis cell
de 1621. ſi mémorable, & ſi funeſte dan
ſes ſuites pour le parti Proteſtant, avoi
été une eſpece d'attentat (eux-mêmes n'e
diſconviennent pas) que nul prétexte d
religion ne pouvoit juſtifier ni ſoutenir.
Aſſemblée, non-ſeulement ſchiſmatique
mais ſéditieuſe, puiſque malgré l'ordre

contre la défenſe du Souverain, elle voit été convoquée, & qu'au mépris de autorité Royale, on y avoit pris des ré-olutions, dont la France auſſi-bien que Egliſe devoit craindre les derniers maux. Que fit le Prince de Condé? Animé d'une iſte indignation, il ſe mit en devoir de s prévenir, & éclairé de cette haute pru-ence, que lui donna toujours dans les faires une ſupériorité de raiſon à laquelle en ne réſiſtoit, il en vint heureuſement bout.

Il repréſenta dans le Conſeil du Roi, & ceci eſt la vérité pure de ſes ſenti-ens, auxquels je n'ajouterai rien) il re-réſenta dans le Conſeil du Roi, que cet aſſemblée étoit une occaſion avanta-euſe dont il falloit profiter pour déſarmer héréſie, en lui ôtant non-ſeulement l'aſy-fatal qu'elle avoit tant de fois trouvé ans la Rochelle, mais abſolument toutes s Places de ſûreté, que la foibleſſe du ouvernement lui avoit juſqu'alors ſouf-rtes, & dont on voyoit les pernicieuſes onſéquences. Il remontra, mais avec for-e, que des Places ainſi accordées à des ujets, étoient le ſcandale de l'Etat; que ceux qui les occupoient étoient des ſu-ts fidéles, ils ne devoient ni les deſirer, i en avoir beſoin; s'ils ne l'étoient pas,

Extrait de ſes mémoires.

qu'on ne pouvoit ſans crime les leur co
fier ; que dans le doute, ces Villes de ſûre
& de retraite leur étoient au moins d
tentations dont il falloit les préſerver, c
des obſtacles à leur converſion qu'il étc
bon, & même de la charité chrétienne
de leur ôter ; qu'il ne convenoit point
la piété du plus chrétien de tous les Roi
de tolérer dans ſon Royaume des Place
dont on ſçavoit bien que la prétendue ſû
reté étoit toute pour l'erreur, & où tand
que la nouvelle religion jouiſſoit d'un
pleine liberté, l'ancienne & la vraie éto
dans la ſervitude ; qu'il ne convenoit pa
non plus à ſa dignité, de voir au milieu d
la France, des fortereſſes comme autant d
ſemences de Républiques, un peuple d
ſtingué, des chefs de parti ; qu'il fallo
finir tout cela, remettant dans la dépen
dance ce que l'héréſie ſeule en avoit ſou
ſtrait, & obligeant à vivre en ſujets ceu
qui étoient nés ſujets ; que quand il n'
auroit plus qu'un Maître, bientôt il n'
auroit plus, ſelon l'Evangile, qu'un Paſ
teur & un troupeau, & que l'unité d
la Monarchie produiroit infailliblemen
l'unité de la religion.

Voilà ce qu'il repréſenta, & ſur quo
ſon zéle éloquent dans la cauſe de Dieu
inſiſta & ſe déclara. La choſe étoit péril

euſe, il en fit voir la néceſſité ; difficile, l en fournit les moyens ; hardie, il en ga-antit le ſuccès. Il y avoit dans le Conſeil es ames timides, qui ne goûtoient pas et avis ; peut-être y en eut-il de lâches ; t Dieu veuille qu'il n'y en eût point de orrompues pour appuyer l'avis contraire. Mais béni ſoit le Seigneur, qui préſide u Conſeil des Rois, & qui ſe ſervit du rince de Condé, pour faire conclure ans celui-ci ce que l'on n'oſoit entrepren-re, & qu'il étoit néanmoins tems d'exé-uter ! Malgré le riſque de l'entrepriſe, le rince de Condé l'emporta. On ſe rendit ſes raiſons. La guerre contre les héréti-ues fut réſolue, les Places repriſes ſur ux, leurs fortereſſes démolies, leurs trou-es diſſipées, leur parti ruiné ; & c'eſt à a ſageſſe de ce conſeil, que la Rochelle t toutes les autres villes Proteſtantes ſont riginairement redevables de leur réduc-tion, c'eſt-à-dire, de leur ſalut & de leur onheur. Voilà dans un exemple particu-er, (combien en produirois-je d'autres ?) e que la vraie religion doit à la politique e notre Prince.

Mais que ne doit-elle pas à ſes armes ? e n'en parlerois pas, Chrétiens, ſi ſes ar-nes, qui furent toujours employées pour lle, n'avoient été ſanctifiées & purifiées

par elle ; & pour vous avouer ingénuemen
ma penſée, je ne me reſoudrois jamais
faire valoir dans cette chaire, & dans l
lieu ſaint où je parle, des exploits de guer
re où Dieu ni la religion n'auroient null
part. Ma langue conſacrée à louer Jeſus
Chriſt & ſes Saints, n'eſt point encore ac
coutumée à ces éloges prophanes ; & le
faits les plus héroïques d'un Prince qu
n'auroit combattu que pour la gloire d
monde, quoique je les admiraſſe ailleurs
m'embarraſſeroient ici.

Mais je ſuis hors de cette inquiétud
dans le ſujet que je traite. Si je parle de
combats du Prince de Condé, c'eſt de ce
combats du Seigneur, dont l'Ecriture auſſi
bien que moi le féliciteroit, puiſqu'ell
pourroit dire de lui, encore plus à la lettr
que de David : *Præliabatur prælia Domi*
ni. Si je parle de ſes victoires, c'eſt d
ces victoires qu'elle canoniſeroit, puiſ
qu'il ne les remporta que pour l'Arch
d'alliance & pour Iſraël. Si j'en parle a
milieu du ſacrifice, c'eſt à l'honneur d
ſacrifice même pour lequel elles furen
gagnées. Si j'en parle en préſence des Au
tels, c'eſt parce qu'elles ont contribué à re
lever ces Autels abattus. Oubliez, ſi vou
voulez, tout ce qu'a fait hors de-là le Prin
ce de Condé ; hors de-là, je ne m'intéreſſ
poin

1. *Reg.* c. 25.

point dans sa gloire; d'autres y en découvriroient des fonds admirables; mais pour moi je consens à me borner là. C'est pour Dieu & pour son Eglise qu'il a combattu & qu'il a vaincu; sa valeur n'ayant rien eu de plus singulier que d'être inséparable de la religion, & sa religion n'ayant rien eu de plus éclatant que d'être inséparable de sa valeur : voilà ce qui me suffit.

La peine de l'orateur, en louant un guerrier, est de cacher les disgraces qui lui ont arrivées; car où est celui à qui il n'en arrive pas? & l'adresse de l'éloquence est de les dissimuler. Pour moi, qui ne sçais ni flatter, ni déguiser, je confesse que le Prince de Condé fut quelquefois malheureux, pourvû que vous m'accordiez ce qui ne lui peut être contesté, qu'en combattant pour la religion il fut toujours invincible. Exposé aux hazards dans les autres guerres, mais sûr de Dieu & de lui-même dans celles-ci. Jamais abandonné de la fortune, quand il attaqua l'héresie; & aussi bien que Constantin déterminé à vaincre, quand il marchoit avec l'étendard de la croix, & qu'il alloit replanter ce signe de notre religion dans les lieux où ses ennemis l'avoient arraché. Or à peine eut-il un autre emploi que celui-là, le Dieu des armées l'ayant comme attaché à son ser-

vice, & ces guerres ſaintes ayant fai
preſque uniquement l'occupation de ſ
valeur. Si je vous dis donc qu'il aſſiſta l
Roi dans toutes les occaſions célébres o
il en fallut venir aux mains avec le part
Proteſtant; qu'il ſervit dans les ſiéges le
plus fameux, de Montpellier, de Berge
rac, de Clérac, & de Sainte-Foi; qu'i
eut part à la défaite des rébelles dans l'Iſl
de Rié; que lui-même de ſon chef, & e
qualité de Général, les extermina dan
la Guienne, le Dauphiné & le Berri; qu
Sancerre qui avoit tenu dix-huit mois con
tre une armée royale ſous Charles IX
ne lui coûta que trois jours; que Lune
éprouva le même ſort; qu'il força Pa
miers à recevoir la loi du Vainqueur, e
ſe rendant à diſcrétion; qu'il fit grace
Realmont & à Sommieres, les prenan
par compoſition; que vingt-neuf places
toutes de défenſe, furent ſes conquête
dans le Languedoc; que le pays de Caſtre
réſiſtant en vain, ſentit les effets de ſa juſt
colere; que les autres la prévenant, euren
recours à ſa clémence: ſi je vous dis tou
cela, ne croyez pas que je veuille vous im
poſer en faiſant un pompeux dénombre
ment d'actions illuſtres & éclatantes; j
ne dis que ce que l'hiſtoire a publié, & j
ne le dirois pas encore une fois, ſi la reli

gion n'en avoit été le ſujet & le motif.

Quand on loue les héros & les conquérans, on tâche d'éblouir l'Auditeur, entaſſant victoires ſur victoires ; & moi, je n'ai fait qu'un ſimple récit de celles dont il plut au Ciel de bénir les armes du Prince de Condé. Si elles vous ont cauſé de l'étonnement, gloire à celui qui en eſt l'auteur, c'eſt parce qu'elles ſont étonnantes par elles-mêmes : & ſi vous en êtes touchés, grace à votre piété, c'eſt parce qu'humiliant l'héréſie, elles ont glorifié le Dieu de vos peres, & le Seigneur que vous ſervez.

Mais ce n'eſt pas toujours par les armes qu'on fait triompher la religion ; & il eſt vrai même que par les armes ſeules, la religion ne triomphe jamais pleinement. Il faut que la ſolidité de la doctrine vienne encore pour cela à ſon ſecours ; & c'eſt le troiſiéme ſervice que lui rendit notre Prince. Car voilà le génie de l'héréſie. Convainquez-la ſans la déſarmer, ou déſarmez-la ſans la convaincre, vous ne faites rien. Il faut, pour en venir à bout, l'un & l'autre enſemble, un bras qui la dompte, & une tête qui la réfute. La difficulté eſt de trouver enſemble l'un & l'autre ; l'un ſéparé de l'autre étant toujours foible, comme l'un joint à l'autre eſt inſurmontable.

Or c'eſt ce que le Prince de Condé allia heureuſement dans ſa perſonne. Jamais les Miniſtres de Calvin n'eurent un adverſaire ſi redoutable que lui. Il ſçavoit leurs artifices & leurs ruſes, & il n'ignoroit rien de tout ce qui étoit propre à leur en faire voir plauſiblement la vanité & l'inutilité. Habile en tout, mais particuliérement dans cette ſcience de les perſuader ou de les confondre. Sçavant dans l'Ecriture, mais ſur-tout pour leur démontrer l'abus énorme qu'ils en faiſoient. Sçavant dans l'hiſtoire, mais ſur-tout pour la tradition, dont il leur faiſoit remarquer qu'ils avoient interrompu le cours. Sçavant dans nos myſteres, mais ſur-tout pour la diſcuſſion des points & des articles qu'ils nous conteſtoient. Sçavant dans la morale de Jeſus-Chriſt, mais ſur-tout pour prouver la corruption qu'ils y avoient introduite. Sçavant dans la langue, mais ſur-tout pour leur faire toucher au doigt la fauſſeté ou le danger de leurs traductions. Quand on parle d'un Prince qui ſçut tout cela, en peut-on concevoir un autre que le Prince de Condé ?

Mais en même tems, jamais les partiſans de l'héréſie n'eurent un adverſaire ſi aimable, ni à qui malgré eux ils duſſent être plus obligés qu'à lui. Il ne ſe préva-

loit de ſes talents, que pour les guérir de leurs erreurs; & il ne ſçavoit l'art de les confondre, que pour les gagner à Dieu; inſinuant pour cela, preſſant pour cela, employant tout, & n'épargnant rien pour cela : prévenu qu'il étoit de cette penſée, qu'ayant été lui-même enveloppé dans le ſchiſme, & Dieu par ſa miſéricorde l'en ayant tiré, il avoit, auſſi-bien que ſaint Pierre, un engagement perſonnel à procurer aux autres le même bien : *Et tu aliquando converſus confirma fratres tuos.* Il *Luc. c. 22.* s'intéreſſoit pour leur converſion, il s'en chargeoit, & s'y appliquoit; & dans la foule des affaires dont il étoit occupé, il ſe faiſoit un plaiſir auſſi-bien qu'une obligation de celle-ci. Combien par ces charitables pourſuites en ramena-t-il lui ſeul à l'obéiſſance de l'Egliſe, & avec quelle paſſion n'auroit-il pas deſiré pouvoir les y attirer tous?

Mais l'accompliſſement d'un ſouhait ſi divin devoit être l'ouvrage d'un plus grand que lui. Dieu le réſervoit à notre invincible Monarque. Le Prince de Condé ſemoit & plantoit, mais LOUIS LE GRAND devoit recueillir. L'heure n'étoit pas encore venue; & ce fruit que le ciel préparoit, n'étoit pas encore dans ſa maturité. C'eſt maintenant que nous le voyons, &

que nous ne pouvons plus douter que
Joan. c. 4. Dieu n'y donne l'accroiſſement : *Venit hora, & nunc eſt.* Il étoit de la glorieuſe deſtinée du Roi que ce ſuccès fût encore l'un des miracles de ſon regne. Ce qu'avoit fait le Prince de Condé n'en étoit que le prélude ; mais il eſt même honorable au Prince de Condé d'avoir ſervi à LOUIS LE GRAND de précurſeur dans un ſi important deſſein.

Ah ! mes chers Auditeurs, ſi le cœur de ce Prince dont nous conſervons ici le dépôt, pouvoit être ſenſible à quelque choſe, de quel tranſport de joie ne ſeroit-il pas ému au moment que je parle ? Si ſes cendres renfermées dans cette urne pouvoient aujourd'hui ſe ranimer, quel hommage ne rendroient-elles pas à la piété du plus grand des Rois ? Et ſi ſon ame bienheureuſe prend encore part aux événemens du monde, comme il eſt ſans doute qu'elle en prend à celui-ci, de quoi peut-elle être plus vivement touchée, que de voir par un effet de cette piété, les progrès inconcevables de la religion catholique dans ce Royaume ? L'auriez-vous cru, Grand Prince, quand vous en jugiez par les premieres idées que vous vous formâtes de ce Monarque encore enfant, & euſſiez-vous dit alors que c'étoit celui qui devoit bien-

tôt achever & consommer l'œuvre que vous aviez heureusement commencée ?

C'est à nous, Chrétiens, de seconder des dispositions si saintes. LOUIS LE GRAND les augmente tous le jours par ses bontés toutes royales envers ceux qui écoutent la voix de l'Eglise ; par les graces dont il les prévient, par les bienfaits dont il les comble, par les instructions salutaires dont il les pourvoit, par les soins plus que paternels qu'il daigne bien prendre de leurs personnes. L'héresie la plus obstinée ne peut pas lui disputer ce mérite ; & aux dépens d'elle-même, elle sera forcée d'avouer que jamais Roi Chrétien n'a eu tant de zéle que lui pour l'amplification de sa religion. Mais c'est à nous, mes Freres, je le répéte, de concourir avec lui pour une si belle fin, ajoutant à son zéle nos bons exemples, l'édification de nos mœurs, la ferveur de nos prieres, les secours même de nos aumônes, dont l'efficace & la vertu fera sur l'héresie bien plus d'impression que nos raisonnemens & nos paroles. C'est à nous de faire cesser les scandales, que l'héresie, avec malignité si vous voulez, mais pourtant avec fondement, nous reproche tous les jours, & entr'autres nos divisions, dont elle sçait, comme vous voyez, si avantageusement profiter. Car

voilà l'innocent ſtratagême pour attirer à la bergerie de Jeſus-Chriſt le reſte de nos freres égarés. Laiſſons-les, aimons-les, aſſiſtons-les : ſans tant diſcourir, nous les convertirons. Gagnons-les par notre douceur, engageons-les par notre prudence, forçons les par notre charité, faiſons-leur cette aimable violence que l'Evangile nous permet, en les conjurant de ſe réunir à nous, ou plutôt en conjurant Dieu, mais avec perſévérance, de les éclairer, & de leur inſpirer cette réunion : ils ne nous réſiſteront pas.

Ainſi le Prince de Condé fit-il triompher la religion Catholique. Il étoit né pour la rétablir, il ne vécut que pour la défendre, & dans toute ſa conduite il ſembla n'avoir point d'autre vûe que de remplir ſes devoirs de Prince pour l'honorer. Encore un moment d'attention, c'eſt la derniere partie de ce diſcours.

III. PARTIE. C'Etoit par l'intégrité d'une vie irréprehenſible, que ſaint Paul exhortoit les premiers Chrétiens à donner aux Païens & aux Infidéles une idée avantageuſe de la religion de Jeſus-Chriſt; & quand je parle aujourd'hui d'un homme, qui par ſa conduite honore la vraie religion, j'entends un homme parfait dans ſa condition, at-

:aché inviolablement à ſes devoirs, aimant la Juſtice, pratiquant la charité, d'une probité reconnue, ſolide dans ſes maximes, réglé dans ſes actions, maître de ſes mouvemens & de ſes paſſions. Pourquoi? parce qu'il n'y a que la vraie religion qui puiſſe former un ſujet de ce caractère. C'eſt ſon ouvrage; il ne faut donc pas s'étonner ſi elle s'en fait honneur: & parce qu'il eſt d'ailleurs impoſſible qu'elle ſe faſſe honneur d'un ſujet, à qui ce caractère ne convient pas, ſans cela il n'y a point de religion, pour ſainte qu'elle ſoit en elle-même, qui ne tombe dans le mépris, & qui ne paſſe pour hypocriſie.

Il faut la garantir de ce reproche; & pour la ſoutenir avec mérite devant Dieu, il faut, dans le ſens de l'Apôtre, la pratiquer d'une maniere qui lui attire même l'approbation, l'eſtime & le reſpect des hommes. Voilà ce que j'appelle l'honorer. Or c'eſt ce qu'a fait admirablement le Prince dont j'achéve l'éloge; ou plutôt, c'eſt ce que la religion catholique a fait excellemment en lui, puiſque c'eſt par elle, & ſuivant ſes loix, qu'il a été un Prince accompli dans tous ſes devoirs de Prince; c'eſt-à-dire, fidéle à ſon Roi, zélé pour le bien de l'Etat, plein de cha-

rité pour le peuple appliqué à l'éducation des Princes ſes enfans, ſage dans le réglement de ſa maiſon, juſte envers tous, & quand il s'agiſſoit de l'être, au-deſſus de lui-même & de l'intérêt : modeſte dans la proſpérité, inébranlable dans l'adverſité, égal dans l'une & dans l'autre fortune. Ma conſolation eſt de voir qu'à toutes ces marques vous reconnoiſſez le Prince de Condé; & que ſans autre diſcours, ces traits, quoique ſimples, vous le repréſentent au vif. N'ai-je donc pas eu raiſon de dire que ſa conduite avoit été l'ornement de ſa religion ? & puis-je vous mettre devant les yeux un ſujet plus propre à vous inſtruire de ce qu'une religion pure & ſans tache doit opérer dans vos perſonnes, à proportion de ce que vous êtes? Vous l'allez apprendre, & c'eſt par où je vais finir.

HENRI, Catholique d'eſprit & de cœur, auſſi-bien que de profeſſion & de culte, crut qu'après Dieu il devoit en donner la premiere preuve à celui qui, ſelon la parole de l'Ecriture, eſt par excellence & par prééminence le miniſtre de Dieu ſur la terre : *Regi quaſi præcellenti.* Il s'attacha au Roi, non par une politique intéreſſée, mais par une ſincère fidélité, dont on ſçait qu'il faiſoit gloire de ſervir

I. Petr. c. 2.

d'exemple & de modéle. Combien de fois déplora-t-il ce tems malheureux, où la minorité de LOUIS XIV. ayant donné lieu aux diſſentions civiles, il s'étoit trouvé malgré lui entraîné par le torrent, & forcé par ſa deſtinée à ſuivre un parti qu'il n'auroit jamais embraſſé, ſi ſa raiſon, quoique ſéduite, ne lui en avoit répondu, comme du plus juſte & du plus avantageux au Souverain? Combien de fois, dis-je, revenu à ſoi, condamna-t-il ſon erreur? Quel zéle ne témoigna-t-il pas pour la réparer par l'importance de ſes ſervices? Et quel fruit n'en tira-t-il pas, non-ſeulement pour ſe confirmer lui-même dans la maxime qu'il garda depuis religieuſement, & dont il ne ſe départit jamais, d'avoir en horreur tout ce qui avoit l'ombre de partialité, mais pour faire aux Grands du Royaume ces leçons ſalutaires qu'il leur faiſoit quand il les voyoit expoſés à de pareilles tentations? Il s'étoit égaré par ſurpriſe, & ſon égarement même ſe tourna pour lui en mérite par les heureux effets de ſon retour.

Quelle vertu ſa préſence ſeule n'avoit-elle pas pour appaiſer les ſoulévemens populaires? Et avec quelle docilité ne voyoit-on pas les eſprits les plus mutins

plier ſous le joug de l'autorité royale, d moment que le Prince de Condé s'y inté reſſoit ? Où paroiſſoit-il plus éloquent plus aimé, plus ferme, plus inflexible que dans les occaſions où il s'agiſſoit d faire exécuter les ordres du Roi ? Avec quelle force les appuyoit-il dans les Parle mens ? Quel poids ne leur donnoit-il pas dans les Provinces & dans les Villes dont le gouvernement lui étoit confié ? Jamais homme n'eut tant d'empire ſur les eſprits des peuples, pour leur imprimer l'obéiſſance dûe à l'oint du Seigneur. Il la prêchoit par ſes actions encore plus que par ſes paroles, mais ſes paroles ſoutenues de ſes actions avoient une grace invincible pour la perſuader. Sa déviſe & ſa regle étoit celle-ci : *Deum timete, Regem honorificate.* Craignez Dieu, dont le Roi eſt la vive image ; & honorez le Roi dépoſitaire de la puiſſance de Dieu. C'eſt ainſi que ce grand Prince pratiquoit ſa religion ; diſons mieux, c'eſt ainſi qu'il édifioit, & qu'il glorifioit même la religion. Ce n'eſt pas tout.

I. Petr. c. 2.

Par le même principe il aima l'Etat, & ſi le ciel pour nos péchés ne nous l'avoit ravi dans la conjoncture où il nous étoit devenu ſouverainement néceſſaire, France, ma chere patrie, tu n'aurois pas

eſſuyé les calamités dont ſa mort fut bientôt ſuivie, & dont Dieu par un ſévère jugement te voulut punir ! Vous m'entendez, Chrétiens, & ſans que je m'explique davantage, le ſouvenir encore récent de nos misère paſſées, ne vous oblige que trop à convenir avec moi de la perte infinie que fit l'Etat, en perdant le Prince de Condé. Les troubles de 1648. nous la firent ſentir, & nous commençâmes à comprendre le beſoin que nous avions de lui, & combien ſa perſonne nous étoit précieuſe, par les maux qui nous accablerent dès que nous en fumes privés. Chacun avouoit, & c'eſt la voix publique, plus ſûre que tous les éloges, que ſi le Prince de Condé avoit vécu, nous ne ſerions pas tombés dans ces malheurs.

Et en effet, le Prince de Condé étoit celui ſur qui l'on pouvoit dire que rouloit alors la tranquillité & la paix du Royaume ; qui la maintenoit par ſa prudence, par ſa modération, par ſon crédit, par la créance qu'on avoit en lui, par la déférence des miniſtres à ſes ſages avis, par l'efficace & par la vigueur de ſon zéle ; en un mot, qui comme un Ange tutélaire préſervoit la France du fléau de la guerre inteſtine dont l'orage ſe formoit déja ;

mais qui demeura comme ſuſpendu tandis que Dieu nous conſerva ce Prince dont dépendoit notre repos. C'étoit un homme ſolide, dont toutes les vûes alloient au bien ; qui ne ſe cherchoit point lui-même, & qui ſe ſeroit fait un crime d'enviſager dans les déſordres de l'Etat ſa conſidération particuliere, (maxime ſi ordinaire aux Grands,) qui ne vouloit entrer dans les affaires que pour les finir, dans les mouvemens de diviſion & de diſcorde que pour les calmer, dans les intrigues & les cabales de la Cour que pour les diſſiper : un homme dont les partis contraires n'avoient ni éloignement ni défiance, parce qu'ils étoient convaincus que toute ſon ambition auroit été d'en être le pacificateur ; qui cent fois les a réunis par la ſeule opinion qu'ils avoient de la droiture de ſes intentions ; ſur laquelle ils ſe trouvoient également d'accord ; qui ſans être aux uns ni aux autres, ne laiſſoit pas d'être à tous, parce qu'il vouloit le bien de tous : un homme enfin, à qui l'Etat étoit plus cher que ſa propre vie, & qui auroit tout ſacrifié pour le ſauver. En dis-je trop, & ceux à qui le Prince dont je parle étoit connu, peuvent-ils m'accuſer d'exagération ? Or voilà encore une fois ce qui s'appelle faire

honneur à sa Religion; & quiconque bien instruit des choses conçoit la religion d'un Prince, doit par-là l'estimer & la mesurer.

J'ai dit que le Prince de Condé avoit eu pour son peuple un cœur de pere, une affection tendre, des entrailles de bonté & de miséricorde : qualités, dit S. Augustin, qu'on adoreroit dans les Princes de la terre, s'ils vouloient s'en prévaloir, & dont le Dieu jaloux a souvent permis qu'ils ne fussent pas touchés, peut-être, dit ce saint Docteur, afin que l'honneur qu'on leur rendoit, n'allât pas jusqu'à l'idolatrie. Jamais Prince usa-t-il mieux de cette qualité, & s'en fit-il une vertu plus épurée, que celui dont je tâche ici, mais dont je ne puis que foiblement vous marquer tous les caractères ?

Il étoit populaire, non point par bassesse, mais par grandeur d'ame ; non point par vanité, mais par charité ; non point par ambition, mais par compassion ; c'est-à-dire, il n'aimoit pas les peuples pour en avoir le cœur & la bienveillance ; mais il avoit la bienveillance & le cœur des peuples parce qu'il les aimoit. Et c'est ici où me citant moi-même pour témoin, je pourrois, par ce que j'ai vû, confirmer hautement ce que je dis ; témoignage de

l'enfance, mais pour cela même, témoignage non ſuſpect, puiſque c'eſt de-là que ſelon le ſaint Eſprit même, ſe tirent les louanges les plus pures & les plus irreprochables. J'ai été nourri, Chrétiens, dans l'une de ces provinces dont le Prince de Condé étoit, ne diſons pas le gouverneur mais le tuteur, mais le conſervateur, mais ſi j'oſe ainſi dire, le Sauveur; & je ſçais puiſque l'uſage pardonne maintenant ce terme, juſqu'à quel point il y étoit adoré heureux de pouvoir dans un âge plus avancé, donner aujourd'hui des marques de la vénération qu'on m'a inſpirée pour lui dès mes tendres années! Quelle joie ne nous apportoit-il pas, lorſque quittant Paris & la Cour, il venoit nous viſiter Il ſuffiſoit de le voir pour oublier tout ce que la pauvreté & la difficulté des temps avoit fait ſouffrir. Il n'y avoit point de calamité publique, que ſa préſence n'adoucît. On étoit conſolé de tout, pourvû qu'on le poſſédât; tant on étoit ſûr de trouver dans lui une reſſource à tout ce qui pouvoit affliger. Son abſence au contraire nous déſoloit; & quand il n'étoit pas content de nous, & qu'il nous vouloit punir, il n'avoit qu'à nous menacer qu'on ne le verroit pas cette année-là. La moindre de ſes maladies cauſoit dans tout l

pays une consternation générale ; & ce qui marque qu'elle étoit véritable, c'est qu'après trente-sept ans on y pleure encore & on y pleurera sa mort. De combien peu de Prince en pourroit-on dire autant !

Il étoit populaire, non pas comme certains Grands qui affectent de l'être, sans être ni obligeans ni bienfaisans. Il ne l'étoit qu'à juste titre, & il ne vouloit être aimé des peuples, qu'à condition de leur faire du bien. Populaire, que pour leur obtenir des graces, que pour solliciter leurs intérêts, que pour représenter leurs besoins. Populaire, que pour être parmi eux l'arbitre de leurs différends, que pour terminer leurs querelles, que pour les empêcher de se ruiner, les regardant comme ses enfans, & croyant leur devoir cette application d'un pere charitable : Dieu lui avoit donné grace pour cela. Populaire, que pour être leur consolation & leur secours dans les nécessités pressantes. L'ennemi entre dans la Bourgogne, & en même tems la peste est à Dijon : il y accourt. On lui remontre le danger auquel il s'expose : il n'en reconnoît point d'autre que celui auquel il est résolu de remédier en soulageant cette pauvre Ville. On lui dit que le mal y est extrême, & que le nombre

des morts y croît tous les jours : C'eſt pou
cela, répond-t-il, que j'y veux aller; ca
que deviendra ce peuple dont je ſuis cha
gé, ſi je l'abandonne dans un ſi éminen
péril ? Tel étoit le langage des Charle
Borromées; mais ce n'étoit pas le langa
ge des Princes. Ce fut pourtant celui d
Prince de Condé, qui dans ces occaſion
s'immolant lui-même, faiſoit l'office d
Paſteur, & égaloit par ſon zéle les Prélat
de l'Egliſe les plus fervens. Eſt-ce ho
norer ſa Religion, que d'y procéder d
la ſorte ?

Je ſerois infini, ſi de ces devoirs gé
néraux paſſant aux particuliers, je vous l
repréſentois comme un autre Salomon ré
glant ſa maiſon & ſa Cour, en banniſſan
le vice, n'y ſouffrant ni ſcandale, ni im
piété, en faiſant une école de vertu pou
tous ceux qui la compoſoient, & y main
tenant un ordre que la Reine étrangère d
l'Evangile auroit peut-être plus admir
que celui qui l'attira des extrémités de l
terre. Le plus aimable Maître qui fut ja
mais : il y paroît bien par les monumen
authentiques de reconnoiſſance, que ſe
ſerviteurs, après l'avoir même perdu, lu
ont érigés. Le Prince le plus fidéle à ſe
amis : nous en avons encore des témoin
vivants. L'homme contre lui-même l

plus droit & le plus équitable, se retranchant pour payer ses dettes, (écoutez, Grands, & instruisez-vous d'un devoir que quelques-uns goûtent si peu,) se retranchant pour payer ses dettes, & aimant mieux rabattre de sa grandeur que d'intéresser sa justice; n'ayant jamais sçû ce secret malheureux de soutenir sa condition aux dépens d'autrui; & dans le désordre où il trouva les affaires de sa maison, s'étant mesuré à ce qu'il pouvoit, & non pas à ce qu'il étoit, persuadé, malgré le déréglement de l'esprit du siécle, que ses dépenses devoient au moins être bornées par sa conscience. Car voïla encore une fois ce que je soutiens être dans un Prince les ornemens de la vraie religion. Or vous sçavez s'ils conviennent au Prince de Condé. Je ferois, dis-je, infini, si je voulois m'étendre sur tous ces chefs. Mais satisferois-je à ce que vous attendez de moi, si j'omettois, en finissant celui qui tout seul pouvoit lui tenir lieu d'un juste éloge, & dont je suis sûr que vous allez être touchés? Ecoutez-moi: je n'ai plus qu'un mot.

Dieu lui donna des enfans; & selon la promesse du Saint-Esprit, ses enfans ont été sa gloire. Comment ne l'auroient-ils pas été, puisqu'ils ont été la gloire de

la France, de l'Europe, & du mon chrétien? Mais ils ne s'offenseront p quand je dirai que s'ils ont été la gloi de leur pere, leur pere, le meilleur & plus digne de tous les peres, avoit aup ravant été la leur. C'est lui-même qui l forma; il n'en falloit pas davantage pou rendre sa mémoire éternelle : c'est lu même qui les forma, & il compta pou rien de les avoir fait naître Princes dans le dessein qu'il conçut d'en faire, j'ose parler ainsi, des modéles de Prince en leur donnant une éducation encor plus noble que leur naissance. Y réussit-il n'en jugez pas par le rapport que je vou en fais, mais par les précieux fruits qu nous en restent, & que vous voyez d vos yeux.

Le Héros qui m'écoute, l'incompara ble Fils qu'il nous a laissé, vous l'appren dra bien mieux que moi. Vous sçavez c qu'il vaut, & ce qu'il a fait; & vous con fessez tous les jours que ce qu'il a fait e encore moins que ce qu'il vaut. Sa préfer ce & sa modestie m'empêchent de le dire mais vous empêchent-elles de le penser & empêcheront-elles la postérité de l'ad mirer! Laissons là ses exploits de guerr dont l'Univers a retenti, & dont il n'y que lui-même qui ne soit pas étonné

es prodiges de valeur qui ont fait taire
evant lui toute la terre, ces journées glo-
ieuſes dans leſquelles il a tant de fois
auvé le Royaume & l'Etat. Il eſt ici aux
ieds des Autels, pour faire hommage de
out cela à la religion; & il n'aſſiſte à cet-
e funébre cérémonie, que pour apprен-
re où doit aboutir enfin tout l'éclat de
a réputation. Un mérite encore plus ſo-
de dont il eſt plein; cette élévation de
énie ſi extraordinaire qui le diſtingue
ar-tout; cette capacité d'eſprit dont le
aractère eſt de n'ignorer rien, & de ju-
er en maître de toute choſes; ces vertus
u cœur que les grands connoiſſent ſi peu
t par leſquelles il eſt ſi connu; cette faci-
té à ſe communiquer, ſi avantageuſe pour
ui, & qui bien loin de l'avilir, le rend
ujours plus vénérable; ce ſecret qu'il a
ouvé d'être auſſi grand dans ſa retraite,
u'il étoit à la tête des armées; cent
hoſes que j'ajouterois plus ſurprenantes
t plus admirables dans lui que ſes con-
uêtes: voila ce que j'appelle les fruits de
ette éducation de Prince qu'il a reçue,
t qui fait encore aujourd'hui tant d'hon-
eur à la mémoire du Prince de Condé. Et
e vous étonnez pas de ce que j'ai attendu
la fin de mon diſcours à vous en parler:
'eût été d'abord achever le panégyrique

du Pere, que de prononcer le nom d
Fils.

C'eſt pour ce Fils, & pour ce Héro
que nous faiſons continuellement de
vœux ; & ces vœux, ô mon Dieu, ſon
trop juſtes, trop ſaints, trop ardents pou
n'être pas enfin exaucés de vous. C'eſt pou
lui que nous vous offrons des ſacrifices : i
a rempli la terre de ſon nom ; & nou
vous demandons que ſon nom ſi combl
de gloire ſur la terre, ſoit encore écri
dans le ciel. Vous nous l'accorderez, Sei
gneur ; & ce ne peut être en vain qu
vous nous inſpirez pour lui tant de de
ſirs & tant de zéle. Répandez donc ſu
ſa perſonne la plénitude de vos lumiere
& de vos graces. Répandez-la ſur toute
ces illuſtres Têtes qui l'accompagnent ici
Sur ce Prince le fondement de toutes le
eſpérances de ſa Maiſon, l'héritier pa
avance de ſon courage & de toutes ſe
héroïques qualités, de ſa hardieſſe à en
treprendre de grandes choſes, de ſon ac
tivité à les pourſuivre, de ſa valeur à le
exécuter ; des rares talens de ſon eſprit,
de la délicateſſe & de la fineſſe de ſon diſ
cernement, de ſa pénétration dans les af
faires, de ſon génie ſublime pour tout ce
qu'il y a dans les ſciences de plus cu
rieux & de plus recherché. Sur cette Prin

ceſſe ſelon ſon cœur, l'exemple de toutes les vertus, & l'idée de tous les devoirs que la Cour révére, & qui ne s'y fait voir que pour l'édifier. Sur ce petit-fils ſa conſolation & ſa joie, déja le miracle de ſon âge, & bientôt la copie vivante de ſon pere & de ſon ayeul. Sur cette jeune Princeſſe dont le mérite répond ſi bien à la naiſſance, & pour laquelle le monde n'a rien de trop grand, ſi le ciel lui donne une alliance digne d'elle. Sur ces deux Princes que la mémoire de leur Pere nous rend ſi chers, & que leur propre gloire qui croît tous les jours, nous fait regarder comme ces nouveaux * Aſtres qui portent leur nom, & qui brillant près du Soleil auquel ils ſemblent comme attachés, & dont ils ſuivent le mouvement, marquent heureuſement leur deſtinée. Sur cette digne Epouſe du premier, en qui la nature a préparé un ſi beau fonds à tous les dons de la grace, & qui a tous les avantages auſſi-bien que les engagemens pour donner à la piété du crédit & du luſtre par ſon exemple.

Rempliſſez-les tous, ô mon Dieu, de cet eſprit de religion dont je viens de leur propoſer un modéle ſi propre à les toucher, & ſi capable de les convaincre. Faites qu'ils en ſoient pénétrés; & à toutes

* *Etoiles nouvellement découvertes, & appellées dans le globe céleſte, Aſtres de Bourbon, qui ſont tout proche du Soleil, & qui ne s'en éloignent jamais.* Borbonia Sydera.

les grandeurs qu'ils poſſédent ſelon le moi
de, ajoutez-y celle d'en faire des Princ
prédeſtinés, puiſque hors de-là toutes leu
grandeurs ne ſont que vanités & que néan
Pour nous, mes chers Auditeurs, profi
tant de ce diſcours, & nous attachant à l
regle de S. Paul, que le Prince de Cond
pratiqua ſi parfaitement, honorons no
tre religion. Ne nous contentons pas d
l'aimer, ni d'être même zélés pour elle
honorons-la par la conduite de notre vie
& ſouvenons-nous que l'un des grand
déſordres que nous devons craindre, e
celui de la ſcandaliſer. *Quid enim prodeſt*
diſoit un Pere de l'Egliſe, *ſi quis catholic*
credat, & gentiliter vivat? Que ſert-i
d'avoir une créance catholique, & de me
ner une vie païenne? Et moi je dis, qu
ſert-il de faire profeſſion d'une vie chré-
tienne, & de manquer aux devoirs ſolide
dans leſquels elle doit conſiſter? Car voi-
là, mes Freres, ajoute ce ſaint Docteur
ce qui ſcandaliſe & ce qui déshonore er
nous la religion. On ſe pique d'être
Chrétien, & on n'eſt rien de tout ce
qu'on doit être dans ſa condition : c'eſt-à-
dire, on ſe pique d'être Chrétien, & on
n'eſt ni bon pere, ni bon maître, ni bon
Magiſtrat, ni bon Juge, comme ſi tout
cela pouvoit être ſéparé du Chrétien, &
que

que le Chrétien fut quelque chose d'indépendant de tout cela. On est Catholique le culte, & on n'est ni fidéle, ni équitable, ni soumis à qui on le doit, ni complaisant à qui Dieu l'ordonne. Voilà, dise, ce qui décrie la religion. Préservons-nous de cet abus. Comme la vraie religion nous sanctifie devant Dieu, glorifions-la devant les hommes. Une vie remplie de nos devoirs, est l'unique moyen d'y parvenir. Soyons tels que l'Apôtre nous vouloit, c'est-à-dire, des hommes irréprehensibles, & capables par notre conduite de confondre l'impiété; & soyons tels que le monde même nous veut, & qu'il exige que nous soyons, pour être exempts de sa censure. Il faut, pour l'un & pour l'autre, commencer par nos véritables devoirs, les accomplir tous, n'en omettre aucun, nous en faire une dévotion, & régler par-là tout le reste. Nous faire une dévotion de nos devoirs : voilà, Chrétiens qui m'écoutez, ce que l'impiété même respectera dans nous; ce qui fera honneur à notre foi, ce qui ne sera point soupçonné d'hypocrisie, ce qui aura rien d'équivoque pour donner prise à la médisance, ce qui rendra notre lumiere pure, ce qui nous élévera dès maintenant à ce degré de justice, dont

la récompenſe eſt d'éterniſer la mémoire de l'homme, & ce que Dieu couronnera au jour de l'immortalité de ſa gloire, que je vous ſouhaite, &c.

ORAISON FUNEBRE

DE

LOUIS DE BOURBON

PRINCE DE CONDÉ,

ET PREMIER PRINCE DU SANG.

Dixit quoque Rex ad servos suos : Num ignoratis quoniam Princeps & maximus cecidit hodie in Israël ? ... Plangensque ac lugens ait : Nequaquam, ut mori solent ignavi, mortuus est.

Le Roi lui-même touché de douleur, & versant des larmes, dit à ses serviteurs : Ignorez-vous que le Prince est mort, & que dans sa personne nous venons de perdre le plus grand homme d'Israël ? Il est mort, mais non pas comme les lâches ont coutume de mourir. Au second Livre des Rois, chap. 33.

MONSEIGNEUR, *Monsieur le Prince.*

C'EST ainsi que parla David dans le moment qu'il apprit la funeste mort d'un prince de la Maison Royale de Judée, qui avoit

commandé avec honneur les armées du peuple de Dieu, & c'eſt, par l'application la plus heureuſe que je pouvois faire des paroles de l'Ecriture, l'éloge preſque en mêmes termes, dont notre Auguſte Monarque a honoré le premier Prince de ſon Sang, dans l'extrême & vive douleur que lui cauſa la nouvelle de ſa mort. Après un témoignage auſſi illuſtre & auſſi authentique que celui-là, comment pourrions-nous ignorer la grandeur de la perte que nous avons faite dans la perſonne de ce Prince? Comment pourrions-nous ne la pas comprendre, après que le plus grand des Rois l'a reſſentie, & qu'il a bien voulu s'en expliquer par des marques ſi ſingulieres de ſa tendreſſe & de ſon eſtime; pendant que toute l'Europe le publie, & que les nations les plus ennemies du nom François, confeſſent hautement que celui que la mort vient de nous ravir, eſt le PRINCE ET LE TRÉS-GRAND PRINCE qu'elles ont admiré, autant qu'elles l'ont redouté? Comment ne le ſçaurions-nous pas, & comment l'ignorerions-nous à la vûe de cette pompe funébre, qui en nous avertiſſant que ce Prince n'eſt plus, nous rappelle le ſouvenir de tout ce qu'il a été; & qui d'une voix muette, mais bien plus touchante, que les plus éloquens diſcours

ſemble encore aujourd'hui nous dire: *Num ignoratis quoniam Princeps & maximus cecidit in Iſrael?*

Je ne viens donc pas ici, Chrétiens, dans la ſeule penſée de vous l'apprendre. Je ne viens pas à la face des Autels étaler en vain la gloire de ce Héros, ni interrompre l'attention que vous devez aux ſaints myſtères, par un ſtérile, quoique magnifique récit de ſes éclatantes actions. Perſuadé plus que jamais, que la chaire de l'Evangile n'eſt point faite pour des éloges prophanes, je viens m'acquitter d'un devoir plus conforme à mon miniſtère. Chargé du ſoin de vous inſtruire & d'exciter votre piété, par la vûe même des grandeurs humaines, & du terme fatal où elles aboutiſſent, je viens ſatisfaire à ce que vous attendez de moi. Au lieu des prodigieux exploits de guerre, au lieu des victoires & des triomphes, au lieu des éminentes qualités du Prince de Condé; je viens, touché de choſes encore plus grandes & plus dignes de vos réflexions, vous raconter les miſéricordes que Dieu lui a faites, les deſſeins que la Providence a eus ſur lui, les ſoins qu'elle a pris de lui, les graces dont elle l'a comblé, les maux dont elle l'a préſervé, les précipices & les abyſmes d'où elle l'a tiré, les voies

de prédestination & de salut, par où il lu
a plû de le conduire; & l'heureuse fin dont
malgré les puissances de l'Enfer, elle a ter
miné sa glorieuse course. Voilà ce que j
me suis proposé, & les bornes dans les
quelles je me renferme.

Je ne laisserai pas, & j'aurai même
besoin pour cela de vous dire ce que le
monde a admiré dans ce Prince; mais je
le dirai en orateur Chrétien, pour vous
faire encore davantage admirer en lui les
conseils de Dieu. Animé de cet esprit, &
parlant dans la chaire de vérité, je ne
craindrai point de vous parler de ses mal-
heurs; je vous ferai remarquer les écueils
de sa vie : je vous avouerai même, si
vous voulez, ses égaremens : mais jus-
ques dans ses malheurs vous découvrirez
avec moi des trésors de graces; jusques
dans ses égaremens vous reconnoîtrez les
dons du Ciel, & les vertus dont son ame
étoit ornée. Des écueils même de sa vie,
vous apprendrez à quoi la Providence le
destinoit, c'est-à-dire, à être pour lui-
même un vase de miséricorde, & pour les
autres un exemple propre à confondre
l'impiété. Or tout cela vous instruira &
vous édifiera. Il s'agit d'un Héros de la
terre; car c'est l'idée, que tout l'univers a
eue du Prince de Condé. Mais je veux

aujourd'ui m'élever au-dessus de cette idée, en vous proposant le Prince de Condé, comme un Héros prédestiné pour le Ciel, & dans cette seule parole consiste le précis & l'abrégé du discours que j'ai à vous faire. Je sçais que d'oser louer ce grand Homme, c'est pour moi une espece de témérité; que son éloge est un sujet infini que je ne remplirai pas: mais je sçais bien aussi que vous êtes assez équitables pour ne pas exiger de moi que je le remplisse, & ma consolation est, que vous me plaignez plutôt de la nécessité où je me suis trouvé de l'entreprendre. Je sçais le désavantage que j'aurai de parler de ce grand Homme à des Auditeurs déja prévenu sur le sujet de sa personne, d'un sentiment d'admiration & de vénération, qui surpassera toujours infiniment ce que j'en dirai. Mais dans l'impuissance d'en rien dire qui vous satisfasse, j'en appellerai à ce sentiment général, dont vous êtes déja prévenus; & profitant de votre disposition, j'irai chercher dans vos cœurs & dans vos esprits, ce que je ne trouverai pas dans mes expressions & dans mes pensées.

Il s'agit, dis-je, d'un Héros prédestiné de Dieu, & voici comme je l'ai conçu: écoutez-en la preuve; & peut-être en

ſerez-vous d'abord perſuadés. Un Héro à qui Dieu, par la plus ſinguliere de tou tes les graces, avoit donné en le formant un cœur ſolide, pour ſoutenir le poids d ſa propre gloire; un cœur droit, pour ſer vir de reſſource à ſes malheurs, & puiſ qu'une fois j'ai oſé le dire, à ſes propre égaremens; & enfin un cœur Chrétien pour couronner dans ſa perſonne une vi glorieuſe par une ſainte & précieuſe mort Trois caractères dont je me ſuis ſenti tou ché, & auxquels j'ai cru devoir d'autan plus m'attacher, que c'eſt le Prince lui même, qui m'a donné lieu d'en faire l partage, & qui m'en a tracé comme le plan, dans cette derniere lettre qu'il écri vit au Roi ſon Souverain, en même tems qu'il ſe préparoit au jugement de Dieu, qu'il falloit ſubir. Vous l'avez vûe, Chrétiens, & vous n'avez pas oublié les trois tems & les trois états, où lui-même s'y repréſente : ſon entrée dans le monde, marquée par l'accompliſſement de ſes devoirs, par les ſervices qu'il a rendus à la France; le milieu de ſa vie, où il reconnoît avoir tenu une conduite qu'il a lui-même condamnée; & ſa fin conſacrée au Seigneur par les ſaintes diſpoſitions, dans leſquelles il paroît qu'il alloit mourir. Car prenez garde, s'il

vous plaît : ſes ſervices & la gloire qu'il avoit acquiſe, demandoient un cœur auſſi ſolide que le ſien, pour ne s'en pas enfler ni élever. Ses malheurs & ce qu'il a lui-même enviſagé comme les écueils de ſa vie, demandoient un cœur auſſi droit, pour être le premier à les condamner, & pour avoir tout le zéle qu'il a eû de les réparer. Et ſa mort, pour être auſſi ſainte & auſſi digne de Dieu, qu'elle l'a été, demandoit un cœur plein de foi & véritablement Chrétien.

C'eſt donc ſur les qualités de ſon cœur, que je fonde aujourd'hui ſon éloge. Ce cœur, dont nous conſervons ici le précieux dépôt, & qui ſera éternellement l'objet de notre reconnoiſſance : ce cœur, que la nature avoit fait ſi grand, & qui ſanctifié par la grace de Jeſus-Chriſt, s'eſt trouvé à la fin un cœur parfait : ce cœur de Héros, qui après s'être raſſaſié de la gloire du monde, s'eſt par une humble pénitence ſoumis à l'empire de Dieu, je veux l'expoſer à vos yeux : je veux vous en faire connoître la ſolidité, la droiture & la piété. Donnez-moi, Seigneur, vous à qui ſeul appartient de ſonder les cœurs, les graces & les lumieres dont j'ai beſoin pour traiter ce ſujet chrétiennement. Le voici, mes chers Auditeurs, renfermé

dans ces trois penſées. Un cœur, dont la ſolidité a été à l'épreuve de toute la gloire & de toute la grandeur du monde, c'eſt ce qui fera le ſujet de votre admiration. Un cœur, dont la droiture s'eſt fait voir juſques dans les états de la vie les plus malheureux, & qui y paroiſſoient les plus oppoſés c'eſt ce qui doit être le ſujet de votre inſtruction. Un cœur, dont la religion & la piété ont éclaté dans le tems de la vie le plus important & dans le jour de ſalut qui eſt principalement celui de la mort, c'eſt ce que vous pourrez vous appliquer pour faire le ſujet de votre imitation : & ce ſont les trois parties du devoir funébre que je vais rendre à la mémoire de TRÉS-HAUT, TRÉS-PUISSANT, ET TRÉS-EXCELLENT PRINCE LOUIS DE BOURBON PRINCE DE CONDÉ, ET PREMIER PRINCE DU SANG.

I. PARTIE. DE quelque maniere que nous jugions des choſes, & quelque idée que nous nous formions du mérite des hommes, ne nous flattons pas, Chrétiens; il eſt rare de trouver dans le monde un vrai mérite; encore plus rare d'y trouver un mérite parfait, & ſouverainement rare, ou plutôt rare juſqu'au prodige, d'y trouver un mérite univerſel, c'eſt-à-dire, tous les genres de mé-

rites rassemblés & réunis dans un même sujet. Mais c'est pour cela même, que ce mérite, quand il se trouve, est quelque chose de si difficile à soutenir : c'est pour cela que la gloire d'un tel mérite est une tentation si délicate & si dangereuse, & que de s'en préserver, c'est une espece de miracle, dont il n'y a qu'un Héros choisi de Dieu & formé de la main de Dieu, qui soit capable. Or voilà quel fut le caractère de celui dont nous pleurons la mort ; & c'est, mes chers Auditeurs, le premier trait des miséricordes que Dieu par son aimable providence a exercées sur lui. Je m'explique.

On voit tous les jours dans le monde des hommes avec peu de mérite, aidés du hazard & de la fortune, ne laisser pas de s'acquérir de la gloire & faire de grandes actions, sans en être eux-mêmes plus grands. On voit dans le monde des hommes d'un mérite distingué, mais d'un mérite borné. On y voit des braves, mais dont les autres qualités ne répondent pas à la valeur : de grands Capitaines, mais hors de-là de petis génies. On y voit des esprits élevés, mais en même tems des ames basses ; de bonnes têtes, mais de méchants cœurs. On y voit des sujets dont le mérite, quoique vrai, n'a pas

le bonheur de plaire ; & qui avec tou les talens dont le Ciel les a pourvûs n'ont pas celui de se faire aimer. On voit des hommes qui brillent dans le mouvement & dans l'action, mais que le repos obscurcit & anéantit ; que les emplois font valoir, mais qui dans la retraite ne sont plus que l'ombre de ce qu'il ont été.

Où voit-on l'assemblage de toutes ces choses ; c'est-à-dire, où voit-on tout ensemble & dans le même homme, une gloire éclatante fondée sur un mérite infini ; de grandes actions faites par des principes encore plus grands ; un courage invincible pour la guerre, & une intelligence supérieure & dominante pour le conseil ; un esprit vaste, pénétrant, sublime, n'ignorant rien, & né pour décider de tout ; une ame encore plus belle & encore plus noble ; les vertus militaires avec les civiles, l'élévation du génie avec la bonté ; la vivacité des lumieres avec les charmes de la douceur ? Où voit-on un homme également aimable & redoutable, également aimé & admiré : un homme l'honneur de sa nation, la terreur des ennemis de son Roi, l'ornement de la Cour, l'admiration des Sçavans, l'amour & les délices des honnêtes gens : un homme

aussi grand dans la retraite qu'à la tête des armées ; aussi comblé de gloire réduit à lui-même & se possédant lui-même, que remportant des victoires & donnant des combats ? où voit-on, dis-je, tout cela & dans un éminent degré ?

Vous l'avez vû, Chrétiens, & je ne sçais si vous le verrez jamais. Des siécles ne suffisent par pour en produire un exemple ; & notre siécle est le siécle heureux, où cet exemple a paru. Mais l'idée que j'en donne est trop singuliere pour pouvoir convenir, ni être appliqué à nul autre qu'au Prince incomparable que j'ai prétendu vous marquer : & je ne crains pas que remplis de cette idée, vous ayez pû vous y méprendre, ni en imaginer un autre que lui. Or concluez de-là encore une fois, quels fonds de solidité il a donc fallu que Dieu lui donnât, pour le fortifier contre une telle gloire ; c'est-à-dire, non pas contre la vaine & la fausse gloire ; dont il n'y a que les petits esprits qui soient susceptibles, mais encore la gloire selon le monde la plus véritable, & par conséquent la plus propre à inspirer aux Héros même le poison subtil de l'orgueil & d'une idolatrie secrete de leurs personnes.

Non, Chrétiens, jamais homme sur la

terre n'a été, ni dû être plus exposé à cette corruption de l'amour-propre, & cette enflûre de cœur, qui naît de la connoissance de son propre mérite, que le Prince dont je fais l'éloge : pourquoi ? parce que jamais homme n'a eu dans sa condition un mérite si complet, si généralement reconnu, si hautement, si justement, si sincérement applaudi. Quel bruit ne firent pas dans le monde ses premiers exploits, & par quels prodiges de valeur sa réputation naissante ne commença-t-elle pas à éclater ?

Comme il étoit né pour la guerre, il ne lui fallut point d'apprentissage pour le former. La supériorité de son génie lui tint lieu d'art & d'expérience, & il commença par où les conquérans les plus fameux auroient tenu à gloire de finir. Dans un âge, où à peine confie-t-on aux autres la conduite d'eux-mêmes, il se vit toute la fortune de la France entre les mains. Nous étions menacés des derniers malheurs : la foiblesse d'une minorité, une Régence tumultueuse, un Conseil en butte à l'intrigue & à la cabale, des semences de division, des Grands mécontens, l'agitation de la Cour, l'épuisement des peuples, faisoient concevoir à l'Espagne des espérances prochaines de notre ruine.

La valeur du Duc d'Enguien apporta le reméde à tous ces maux. Une bataille de laquelle dépendoit, ou le salut, ou la perte de l'Etat, fut l'épreuve ou le coup d'essai de ce jeune Héros. On crut qu'emporté par l'ardeur de son courage, il alloit tout risquer; & déja sûr de lui, en Capitaine consommé, il répondit & se chargea de l'événement. En vain lui remontra-t-on qu'il alloit combattre une armée plus nombreuse que la sienne, composée des meilleures troupes de l'Europe, commandée par des chefs d'élite, fiere & enflée de ses succès, avantageusement postée. Plein d'une confiance, qui parut dans ce moment-là lui être comme inspirée d'en-haut, quoiqu'avec des forces inégales, il s'avança, il triompha; & faisant tout céder à sa valeur, il déconcerta & il humilia les Puissances ennemies.

Par-là il leur fit sentir que la France pouvoit être tout à la fois affligée & victorieuse, dans la désolation & en état de leur donner la loi. C'est ce que la journée de Rocroi leur dut apprendre, & ce qu'elles n'oublieront jamais. Mais en même tems par-là il sauva le Royaume, il le calma; &, si j'ose ainsi m'exprimer, il le ranima. Il devint le soutien de la Monarchie, & par cette importante action af-

fermiſſant l'autorité du nouveau Monarque, dont il étoit le bras, il nous fut dès-lors comme un préſage de ce regne heureux, glorieux, miraculeux, ſous lequel nous vivons.

En effet, depuis ce mémorable jour, la fortune inconſtante pour les autres, ſembla pour lui s'être fixée & avoir fait avec lui un pacte éternel, pour être inſéparable de ſes armes. Vaincre & combattre ne fut plus déſormais pour lui qu'une même choſe. Ce ne fut plus qu'un torrent de proſpérités, de conquêtes, de batailles gagnées, de priſes de villes. Il n'y eut point de campagne ſuivante, qui par la ſingularité des entrepriſes que forma le Duc d'Enguien & qu'il exécuta, n'égalât ou ne ſurpaſſât tout ce que nous liſons dans l'hiſtoire de plus ſurprenant.

Les journées de Fribourg & de Nortlingue ſi célèbres par l'opiniâtre réſiſtance des ennemis, & par les inſurmontables difficultés qu'il y eut à les attaquer : ces journées, que l'on peut fort bien comparer à celles d'Arbelles & de Pharſale, porterent l'allarme & l'effroi juſque dans le cœur de l'Empire, & forcerent enfin l'Allemagne à vouloir la paix aux conditions qu'il nous plût de la lui donner. Sans parler de cent autres actions que je

ıpprime, & dont vous êtes bien mieux ıſtruits que moi, la journée de Lens enore plus triomphante, acheva de mettre e Prince dans la juſte & inconteſtable oſſeſſion, où il ſe vit alors, d'être le léros de ſon ſiécle. Une ſuite ſi étonante de ſuccès prodigieux & inouïs fit aire devant lui toute la terre, pour me ervir du terme de l'Ecriture; ou plutôt, ar un contraire effet, quoique par la nême raiſon, fit parler de lui toute la erre, c'eſt-à-dire, la fit retentir de ſon ıom, & la fit taire de tout le reſte. Or ous ſçavez combien avec de tels ſuccès l eſt difficile de ne pas s'éblouïr, & de e pas ſortir des bornes de la modération umaine. Vous ſçavez le danger qu'il y a e s'oublier alors ſoi-même, juſqu'à deenir l'adorateur de ſoi-même, & juſqu'à ire comme l'impie, *Manus noſtra excel-* *Deut.* *a, & non Dominus fecit hæc omnia.* Vous *c. 2.* erez pourtant combien, par la miſériorde du Seigneur, notre Prince en fut loigné. 2. *Mar.* c. 1.

Mais ce n'eſt pas tout, & je ne crains oint d'amplifier ni d'exagérer, quand 'ajoute que ſes ſuccès n'ont été que la noindre partie de ſa gloire; & que le prinipe de ſes actions étoit encore plus prore à le flatter, que ſes actions mêmes :

parce qu'on ne peut nier que lui-même & ce qui étoit en lui, ne fût encore infiniment plus grand que ce qui partoit de lui. Car j'appelle le principe de tant d'héroïques actions ce génie transcendant & du premier ordre, que Dieu lui avoit donné pour toutes les parties de l'art Militaire; & qui dans les siécles, où l'admiration se tournant en idolatrie produisoit des divinités, l'auroit fait passer pour le Dieu de la guerre, tant il avoit d'avantage au dessus de tous ceux qui s'y distinguoient.

J'appelle le principe de ces grands exploits, cette ardeur martiale, que sans témérité ni emportement, lui faisoit tout oser & tout entreprendre; ce feu, qui dans l'exécution lui rendoit tout possible & tout facile, cette fermeté d'ame, que jamais nul obstacle n'arrêta, que jamais nul péril n'épouvanta, que jamais nulle résistance ne lassa ni ne rebuta; cette vigilance que rien ne surprenoit, cette prévoyance à laquelle rien n'échappoit; cette étendue de pénétration avec laquelle dans les plus hazardeuses occasions il envisageoit d'abord tout ce qui pouvoit ou troubler ou favoriser l'événement des choses, semblable à un aigle, dont la vûe perçante fait en un moment la décou-

verte de tout un vaſte pays ; cette promptitude à prendre ſon parti, qu'on n'accuſa jamais en lui de précipitation, & qui ſans avoir les inconvéniens de la lenteur des autres, en avoit toute la maturité ; cette ſcience qu'il pratiquoit ſi bien, & qui le rendoit habile à profiter des conjonctures, à prévenir les deſſeins des ennemis preſqu'avant qu'ils fuſſent conçus, & à ne pas perdre en vaines délibérations ces momens heureux, qui décident du ſort des armes ; cette activité que rien ne pouvoit égaler ; & qui dans un jour de bataille le partageant, pour ainſi dire, & le multipliant, faiſoit qu'il ſe trouvoit par-tout, qu'il ſuppléoit à tout, qu'il rallioit tout, qu'il maintenoit tout, Soldat & Général tout à la fois ; & par ſa préſence inſpirant à tout un corps d'armée, & juſqu'aux plus vils membres qui le compoſoient, ſon courage & ſa valeur ; ce ſang froid qu'il ſçavoit ſi bien conſerver dans la chaleur du combat ; cette tranquillité, dont il n'étoit jamais plus sûr que quand on en venoit aux mains, & dans l'horreur de la mêlée ; cette modération & cette douceur pour les ſiens, qui redoubloit à meſure que ſa fierté contre l'ennemi étoit émue ; cet inflexible oubli de ſa perſonne qui n'écouta jamais

la remontrance, & auquel conſtammer
déterminé, il ſe fit toujours un devoir d
prodiguer ſa vie, & un jeu de braver
mort. Car tout cela eſt le vif portrait qt
chacun de vous ſe fait, au moment que j
parle, du Prince que nous avons perdu
& voilà ce qui fait les Héros.

Ceux qu'a vanté l'ancienne Rome, d
ceux qui avant lui s'étoient diſtingue
ſur le théâtre de la France, poſſédoier
plus ou moins de ces qualités : l'un excel
loit dans la conduite des ſiéges, l'autr
dans l'art des campemens : celui-ci étoi
bon pour l'attaque, & celui-là pour l
défenſe : l'univerſalité jointe à l'éminen
ce des vertus guerrieres, étoit le caract
re de diſtinction de l'invincible CONDÉ
Ainſi le publioit le grand Turenne, ce
homme digne de l'immortalité, mais l
plus légitime juge du mérite de nott
Prince, & le plus zélé, auſſi-bien que
plus ſincére de ſes admirateurs : ainſi, di
je, le publioit-il ; & la juſtice qu'il
toujours rendue à ce Héros en lui dor
nant le rang que je lui donne, eſt un té
moignage dont on l'a ouï cent fois s'ho
norer lui-même. De-là vient que l
Prince de Condé valoit ſeul à la Franc
des armées entieres : que devant lui le
forces ennemies les plus redoutables s'a

foibliſſoient viſiblement par la terreur de ſon nom ; que ſous lui nos plus foibles troupes devenoient intrépides & invincibles ; que par lui nos frontieres étoient à couvert, & nos provinces en ſûreté ; que ſous lui ſe formoient & s'élevoient ces Soldats aguerris, ces Officiers expérimentés, ces braves dans tous les ordres de la milice, qui ſe ſont depuis ſignalés dans nos dernieres guerres, & qui n'ont acquis tant d'honneur au nom François, que parce qu'ils avoient eû ce Prince pour maître & pour chef.

Quel tréſor dans Eun tat d'y poſſéder un tel homme ! Et quel vuide un tel homme par ſa mort ne laiſſe-t-il pas dans un Etat ! Or de penſer qu'on eſt cet homme, & l'être en effet, le ſçavoir, le ſentir, ſe l'entendre dire à toute heure ; & ouïr, mais auſſi ſinguliérement que celui-ci, de cette haute réputation, dont il ſemble que Dieu même a voulu paroître jaloux, ayant ſi ſouvent affecté de s'appeller dans l'Ecriture le Dieu des armées : c'eſt-à-dire, entre les hommes comme le Dieu des autres hommes ; quelle tentation & quel piége pour le ſalut, ſur-tout dans les maximes d'une religion, qui ne couronne que les humbles, & qui réprouve les vertus mêmes ſéparées de l'humilité !

Vous allez voir ſi notre Prince ſuccomb
à cette tentation.

Mais auparavant joignez à la gloire d
armes celle de l'eſprit, dont l'abus n'e
pas moins à craindre, & qui donna dan
ſa perſonne tant de luſtre à la qualité mê
me de Héros. Car il n'étoit pas, ſi j'oſe m
ſervir de ce terme, de ces Héros incu
tes, qui de la bravoure & de la ſcience d
la guerre, ſe font un titre & un droit d'ig
norance pour tout le reſte. Avec le magna
nime & l'héroïque, il ſçut accorder tou
le brillant & tout le ſublime des talens d
l'eſprit.

Quelle capacité plus vaſte, quel diſcer
nement plus exquis, quel goût plus fin
quelle compréhenſion plus vive, quell
maniere de penſer & de s'énoncer plu
juſte & plus noble ? Qu'ignoroit-il ? &
dans l'immenſité des choſes, dont il avoi
acquis la connoiſſance, que ne ſçavoit-i
pas exactement ? Depuis le Cédre juſqu'
l'Hyſope, auſſi-bien que le ſage Salo
mon, c'eſt-à-dire, depuis la plus relevé
théologie juſques aux moindres ſecrets d
la mécanique, de quoi n'étoit-il pas in
ſtruit ? Que n'avoit-il pas lû & dévoré
prophane & ſacré, antique & moderne
de quoi ne parloit-il pas, & ne jugeoit-i
pas en maître ?

S'il falloit assister à un Conseil, avec quelle force de politique, avec quelle abondance d'expédiens, avec quel don de décision n'y opinoit-il pas ? S'il s'entretenoit avec des Sçavans, que n'ajoutoit-il pas à leurs lumieres par ses réflexions, & dans ce qu'ils croyoient sçavoir, de combien de faux préjugés, doué lui-même d'une science plus épurée, ne le faisoit-il pas revenir ? Quel poids, s'ils le consultoient comme auteurs, son approbation ne donnoit-elle pas à leurs ouvrages ? & quel lecensure plus infaillible que la sienne, leur répondoit par avance du jugement du public? Tout cela se trouvant en lui accompagné de ces vertus, qui font l'ornement de la société civile, & qui par une alliance rare joignoient le parfait honnête-homme à l'habile-homme, au grand homme, au Prince, au héros, que lui manquoit-il pour être selon le monde un homme achevé ?

Jamais homme encore une fois, n'eut donc tant de droit d'être rempli de lui-même, si jamais on peut avoir droit d'en être rempli : & jamais homme pour se défendre de la vanité, n'eut donc tant à craindre du côté de la vérité. Mais c'est ici où commence le miracle de la providence. Car au même tems, parce qu'il

avoit un cœur ſolide (or voici à quoi j réduis la ſolidité de ce cœur, en le com parant & en l'oppoſant à lui-même) jamai homme avec tant de gloire, n'a été ſ ſupérieur à ſa propre gloire; jamais hom me avec tant de mérite, n'a été moin enflé de ſon mérite; jamais homme ave tant d'éclatans ſuccès, n'a été ſi éloign de l'oſtentation, ni ſi ennemi de la flatte rie; jamais homme avec tant de grandeur n'a allié tant d'humanité, tant d'affabilité tant de bonté; jamais homme avec tan de capacité & tant de lumieres, n'a eu moins de préſomption; jamais homm avec tant de ſujets d'être content de lui même, n'a été moins occupé de lui même, moins gâté ni moins infecté d l'amour de lui-même. Miracles, dis je, de la providence, mais d'autant plu miracles, qu'ils paroiſſoient en lui comm naturels. A ces traits, mes chers Audi teurs, vous reconnoiſſez encore ici le Prin ce de Condé.

Un Héros ſupérieur à ſa propre gloi re, c'eſt-à-dire, qui a tout fait pour l'ac quérir, hors de la deſirer & de la chercher ce qu'il ne fit jamais. Quelle gloire avoit il en vûe? celle du Roi & de l'Etat Pour celle-là, il n'y avoit rien qu'il ne ſe crût permis; & la meſure de ſes deſirs quand

quand il s'agiſſoit de la gloire du Roi, étoit de la deſirer ſans bornes, & de rapporter tout à elle, ou, pour mieux dire, de ſacrifier tout pour elle. Il ne penſoit à la ſienne, que pour en reprimer les mouvemens, & pour s'en interdire la vaine joie, qu'il eſtimoit une baſſeſſe : ayant ſouvent proteſté, que quoi qu'il eût fait, il n'avoit jamais rien fait pour paroître brave ; ayant toujours eu pour maxime d'aller au ſolide des choſes, d'aimer ſon devoir pour ſon devoir même, & de trouver dans le ſeul témoignage de ſa conſcience toute la récompenſe de ſes ſervices : ſolidité d'autant plus héroïque, qu'elle eſt plus intérieure & plus cachée.

Un Héros ſans oſtentation. Le vit-on jamais s'applaudir, ou ſe prévaloir d'aucunes de ces actions glorieuſes, qui l'avoient rendu ſi célébre ? S'il en parloit, c'étoit avec retenue, dont jamais, ni ſa complaiſance pour ceux qui l'écoutoient, ni leur curioſité qu'il faiſoit ſouffrir, ne le fit relâcher. S'il racontoit le gain d'une bataille, vous euſſiez dit qu'il n'y avoit eu nulle part ; ce n'étoit que pour louer ceux qui y avoient montré de la valeur, que pour leur en donner la gloire, que pour les faire connoître à la

Cour : jamais plus éloquent ni plus offi cieux, que quand il leur rendoit cette juſ tice ; & jamais plus en garde ni plus réſer vé, que quand on vouloit ou ſurprendre ou forcer ſa modeſtie, pour lui faire dir ce qui le touchoit perſonnellement. A-t-o pû obtenir de lui qu'il écrivît les Mémoi res de ſa vie ; choſe qu'il auroit faite i dignement, & dont la poſtérité lui auroi eu une obligation éternelle ? Et avec quel que inſtance qu'on l'en ait preſſé, ſon in docilité ſur ce point, ſi je puis m'exprime de la ſorte, a-t-elle pû être vaincue ? Tou ce que j'ai fait, répondoit-il, n'eſt bo qu'à être oublié : il faut écrire l'hiſtoir du Roi, toute autre déſormais ſeroit ſu perflue. Et on ſçait avec quelle abondan ce de cœur il parloit ainſi. Sa ſincérit n'étoit-elle pas en cela une aimable preu ve de ſa ſolidité ?

Un Héros ennemi de la flatterie. Vou me direz qu'il lui étoit aiſé de l'être, par ce qu'étant sûr de la vraie louange, & ayant tout ce qu'il avoit pour être ſincé rement loué, à peine pouvoit-il craindr d'être flatté. Parlons donc plus correcte ment. Un Héros ennemi de la louang même la plus ſincère & la plus vraie : ca il étoit difficile qu'on lui en donnât d'au tre ; mais c'étoit aſſez qu'elle fût louange

pour qu'il ne pût pas la soutenir. Avec quelle impatience & quel chagrin ne la supportoit-il pas, quand il ne pouvoit l'éviter? Et quand il en étoit le maître, avec quel air de dignité, quoique sans fierté, ne la rebutoit-il pas? Au lieu que le foible des Grands est d'aimer à être trompés, & d'écouter avec plaisir l'adulation & le mensonge, dont on nourrit sans cesse leur amour-propre; le caractère tout opposé de notre Prince étoit de ne pouvoir souffrir les vérités mêmes qui lui étoient avantageuses, & qui honorant son mérite, fatiguoient & gênoient sa modestie: hors de-là passionné pour la vérité, c'est-à-dire, aimant la vérité qui l'instruisoit, qui le détrompoit, qui le condamnoit; mais craignant & fuyant la vérité qui le louoit & qui l'exaltoit. Dis-je rien que vous n'ayez vû, & ce caractère de solidité si rare parmi les Princes, ne vous a-t-il pas fait cent fois admirer celui que vous regrettez aujourd'hui?

Un Héros aussi humain, qu'il étoit grand. Je sçais qu'il pouvoit être l'un sans préjudice de l'autre: & je conviens qu'il étoit de l'intérêt de sa grandeur même, qu'il eût ce fonds d'humanité, qui le rendoit si affable & si accessible, parce qu'il ne paroissoit jamais plus grand,

que quand il se communiquoit, & qu'il se laissoit voir de près. De combien peu de grands du monde en pourroit-on dire autant ? Mais aussi dans combien peu de grands du monde voit-on cette application qu'il avoit à gagner par des bontés prévenantes, ceux qui avoient l'honneur de l'approcher ? Vit-on jamais Prince d'un commerce plus aisé, plus libre, plus commode ? Se sentoit-on, quand on conversoit avec lui, embarrassé ou gêné du respect qu'on avoit pour sa personne, quoiqu'on en fût pénétré ? Quel soin n'avoit-il pas de le tempérer, par tout ce qu'il y a d'obligeant; se familiarisant avec les uns, s'abaissant avec les autres, s'ouvrant & se confiant à ceux-ci, entrant dans les affaires de ceux-là, s'accommodant & se proportionnant à tous ? Pouvoit-on sortir d'avec lui, sans être charmé de son honnêteté, & sans ressentir une joie secrete des marques qu'on venoit d'en recevoir ? Et faut-il s'étonner, si avec de semblables manieres, après avoir gagné tant de batailles, il avoit gagné tant de cœurs ? Mais en falloit-il un moins solide que le sien, pour préférer, comme il faisoit, cette conquête des cœurs à toutes celles qu'il avoit faites par sa valeur ?

Un Héros que l'amour de lui-même n'avoit point gâté. De-là vient cet attachement admirable & cet inépuisable zéle qu'il avoit pour tous ses devoirs. Comme il étoit peu occupé de soi, il pensoit éternellement à ce qu'il croyoit devoir aux autres. Fut-il jamais un meilleur pere, fut-il un plus aimable maître, fut-il un plus parfait ami ? Quelle ample matiere d'éloge ces trois qualités ne me fourniroient-elles pas, si je pouvois m'y arrêter ?

Un plus parfait ami. Servez-m'en ici de témoins, vous qui en avez fait l'épreuve : en avez-vous connu un plus fidéle, un plus sûr, un plus exact observateur des droits sacrés de l'amitié ? Vous qui êtes assez heureux pour avoir été honoré de celle de ce grand homme, rappellez-en le souvenir, & dites-moi : vous a-t-il jamais manqué, a-t-il eu de l'indifférence pour vos intérêts, s'est-il montré insensible à vos malheurs, lui est-il échappé un secret que vous lui eussiez confié, avez-vous découvert en lui ces foibles auxquels l'amitié des Grands est sujette, ou plutôt, qui font que les Grands connoissent si peu l'amitié ? ses défiances & ses froideurs vous ont-elles causé de l'inquiétude ? avez-vous eu à essuyer ses inégalités, a-t-il exigé de vous des dépendan-

ces ſerviles ? Quand il a pû vous obliger vous a-t-il fait valoir ſes graces ? il aimo & il vouloit être aimé ; a-t-il rien omi pour y réuſſir, & jamais Prince y eſt-i mieux parvenu, c'eſt-à-dire, jamais Prin ce a-t-il eu tant d'amis choiſis, tant d'a mis déſintéreſſés, tant d'amis attachés lui pour lui-même, tant d'amis de toute profeſſions & de tous états, à la Cour & hors de la Cour, dans la robe & dans l'é pée ? Mais l'aimoit-on comme on aime or dinairement les Princes, par intérêt, pa politique par néceſſité, & n'avoit-il pa l'avantage d'être aimé comme les particu liers, par inclination, par choix, par eſti me ; en un mot, parce qu'il étoit aimable L'auroit-il été, quoique grand Prince, s'i n'avoit été ſolide ?

Un meilleur pere & plus digne d'e porter le nom. Mais il ne m'appartient pa de toucher à cette qualité. Il n'y a qu' vous, PRINCES & PRINCESSES, qui m'é coutez, à qui elle ait été pleinement con nue. Nous ſçavons les ſoins infinis qu'il s'eſ donné pour vous élever, & pour faire d vous des Princes parfaits : mais il n'y que vous-mêmes qui puiſſiez dire la ten dreſſe qu'il a eue pour vos perſonnes. J vous le demanderois ici, ſi je n'appréhen dois de rouvrir vos plaies ; & ce n'eſt qu'en

tremblant que je vous y fais penſer : mais dût-il vous en coûter de la douleur, au moins par-là comprendra-t-on combien vous lui avez été chers, & juſqu'où il a porté l'amour paternel. Permettez-moi donc de le dire, & aux dépens de ce qu'en ſouffrira votre cœur, écoutez l'éloge d'un Pere, que la pieuſe, quoique prophane Antiquité, n'auroit pas moins révéré ſous ce nom de Pere, que ſous celui de Héros : d'un Pere, dont vous avez été la joie, comme il a été votre gloire. Il a rempli le devoir & le nom de Pere, juſqu'à n'épargner pas ſa propre vie, & juſqu'à ſe faire un plaiſir de la ſacrifier pour ſes enfans ; &, puiſqu'il faut le dire enfin, la meſure de l'amour qu'il a eu pour eux, eſt qu'en effet il en a été la victime.

Or tout cela compris enſemble, eſt ce que j'ai appellé un cœur ſolide, oppoſé à ce cœur vain que Dieu réprouve, particulierement dans les Grands de la terre. Et j'ai dit, mes chers Auditeurs, que par-là Dieu avoit donné à notre Prince un préſervatif admirable, non-ſeulement contre la gloire du monde, mais contre tous les déſordres qui la ſuivent, & qui ſont ſi funeſtes pour le ſalut. Car qu'eſt-ce qui perd les Grands du monde ? vous le ſçavez ; cette plénitude d'eux-mêmes, cette en-

flure de leur grandeur, cet abus de leur dignité, cet oubli de leur devoir, cette habitude d'indépendance, ce mépris & ce rebut des autres, cette haine de la vérité, cet amour de la flatterie, cette dureté, cette fierté, cette jalousie & cette ostentation d'autorité, cette crainte de mérite d'autrui, cette présomption de leur propre, cet entêtement de ce qui leur est dû, que sçais-je ? voilà ce que la gloire du monde leur attire ; & dans l'usage qu'ils en font, voilà ce qui les perd, & ce qui les damne. Or, graces au Seigneur, rien de tout cela ne s'est trouvé dans notre Prince, parce qu'il avoit un cœur solide à l'épreuve de la vanité, & de toute l'iniquité qui en est inséparable. Dieu lui donnant ce cœur solide, préparoit donc dès-lors en lui le fonds sur lequel devoit agir sa grace. Il éloignoit donc déja de lui tous les obstacles que sa grace auroit eus à surmonter, si elle avoit trouvé en lui un autre cœur. Cette solidité de cœur entroit donc déja dans le dessein & dans l'ordre de sa prédestination éternelle : pourquoi ? parce que dans les vûes de Dieu, elle devoit être en lui le contrepoids de toute la gloire qu'il avoit à soutenir. Mais voici quelque chose de plus : car j'ai ajouté que Dieu, par une seconde faveur, lui avoit

donné un cœur droit pour servir de ressource à ses malheurs ; & c'est le sujet de la seconde partie.

II. PARTIE.

IL n'y a point d'astre qui ne souffre quelque éclipse ; & le plus brillant de tous, qui est le soleil, est celui qui en souffre de plus grandes & de plus sensibles. Mais deux choses en ceci sont bien remarquables : l'une, que le soleil, quoiqu'éclipsé, ne perd rien du fonds de ses lumieres, & que malgré sa défaillance, il ne laisse pas de conserver la rectitude de son mouvement : l'autre, qu'au moment qu'il s'éclipse, c'est alors que tout l'univers est plus attentif à l'observer & à le contempler, & qu'on en étudie plus curieusement les variations & le système. Symbole admirable des états, où Dieu a permis que se soit trouvé notre Prince, & où je me suis engagé à vous le représenter. C'est un astre qui a eu ses éclipses. En vain entreprendrois-je de vous les cacher, puisqu'elles ont été aussi éclatantes que sa lumiere même : & peut-être serois-je prévaricateur, si je n'en profitois pas, pour en faire aujourd'ui le sujet de votre instruction. J'appelle ses éclipses, le malheur qu'eut ce grand homme de se voir enveloppé dans un parti que forma l'esprit

de discorde, & qui fut pour nous la source funeste de tant de calamités : & considérant ce grand homme dans sa profession de Chrétien, j'entends par l'éclipse qu'il a soufferte, ce tems où livré à lui-même, il nous a paru comme dans une espece d'oubli de Dieu; ce refroidissement où nous l'avons vû dans la pratique des devoirs de la religion. Deux choses que je ne puis pas disconvenir avoir été les deux endroits malheureux de sa vie, l'une par rapport à son Roi, & l'autre par rapport à son Dieu. Mais c'est ici, adorable & aimable Providence, où vous me paroissez toute entiere, & où je découvre le secret de votre conduite. Car vous aviez donné à ce Héros un cœur droit, qui dans les maux les plus extrêmes lui a été d'une immanquable ressource : un cœur droit qu'il a conservé dans ces deux malheureux états; & qui ayant toujours été entre vos mains, ne s'est jamais absolument ni perverti, ni démenti : un cœur droit, dont vous vous êtes avantageusement servi pour ramener ce Héros à tout ce qu'il vous a plû; n'ayant permis qu'il s'écartât du droit chemin, que pour l'y faire rentrer, & plus utilement pour nous, & plus glorieusement pour lui-même. Voilà, providence de mon Dieu, l'effet

de vos miſéricordes, que je dois faire obſerver à ceux qui m'écoutent, & qui vont être pour eux autant de leçons de leurs plus importans devoirs.

Oui, pour le malheur de la France, le Prince que nous pleurons, ſe vit mêlé dans un parti, que la diſcorde avoit formé, & qui le détacha de nous. D'autres plus éclairés que moi, ont appréhendé de toucher ce point de ſon hiſtoire : & moi, pour l'intérêt de mon miniſtère, je me ſuis ſenti inſpiré de m'y arrêter. Car j'oſe dire, que jamais point d'hiſtoire ne fut plus propre à vous faire voir, ce que peut la droiture d'un cœur dans l'extrémité des diſgraces humaines; ni plus propre à imprimer dans vos eſprits la grande maxime, non-ſeulement de la véritable politique, mais de la pure religion, qui conſiſte dans l'inviolable attachement que l'on doit avoir pour les Puiſſances établies, & pour ceux en qui réſide l'autorité légitime, ou qui en ſont les dépoſitaires. Et je ne crains pas que le zéle que vous avez pour la gloire du Héros dont nous parlons, vous faſſe ſupporter avec peine cette morale; puiſque c'eſt de la droiture même de ſon cœur & de la pureté de ſes ſentimens, que j'en vais tirer les preuves les plus convaincantes.

Il eſt donc vrai, Chrétiens : ce Prince juſqu'alors l'appui de l'Etat, par la conjoncture fatale des diſſenſions civiles, en devint tout d'un coup la terreur. Il eſt vrai, qu'entraîné par le torrent, il ſe trouva malgré lui hors de la route que ſa ſageſſe & ſa raiſon lui faiſoient tenir, & qu'il avoit réſolu de ſuivre. Mais il eſt vrai auſſi (premiere circonſtance bien eſſentielle) que jamais ſon cœur ne ſe ſentit ſi cruellement déchiré : & nous n'avons qu'à rappeller le ſouvenir des choſes paſſées, pour lui rendre aujourd'hui cette juſtice, qu'au moins les maux que nous ſouffrîmes, cauſés par la guerre qui s'alluma dans le Royaume, ne dûrent point lui être imputés, puiſqu'ils ne furent que les ſuites de la violence qu'on avoit faite à ſon cœur. Et en effet, on ſçait combien il s'efforça de détourner l'orage de cette guerre; & de quelle maniere, ſur le point qu'elle alloit éclater, il s'y oppoſa. Malgré les chagrins, dont il étoit accablé, & dont il pouvoit ſe promettre par elle du ſoulagement, on ſçait combien il y réſiſta. Vaincu par d'autres intérêts que les ſiens, auxquels il ne pût être inſenſible, & qui l'y engagerent enfin, on ſçait le déſeſpoir qu'il en temoigna; car il étoit naturellement ennemi des con-

ſeils violens, & aux dépens de ſes intérêts propres, il en avoit de l'horreur. Son cœur, dont les intentions étoient droites, n'eut donc par lui-même aucune part à nos miſeres; & ſi les mouvemens de ce cœur euſſent été ſuivis, vous le ſçavez, jamais l'eſprit de diviſion n'auroit prévalu; jamais notre repos n'eût été troublé, & jamais la France n'eût eu la douleur de voir le Prince de Condé ſéparé d'elle. Ce fut la main du Seigneur, qui s'appeſantit ſur nous; ce fut le fruit de nos iniquités; ce fut la juſtice de Dieu, qui, pour nous punir, nous ôta ce Prince, ſur lequel, & avec raiſon, nous comptions bien plus, que ſur la multitude de nos légions & de nos forteresſes.

Je ne dis point ceci pour vous juſtifier ſa conduite. A Dieu ne plaiſe, que j'excuſe ce que lui-même a déteſté, ni que je prétende faire ici une apologie, dont il ſeroit encore le premier à me faire un crime. Qu'il ait été foible une fois, & qu'une fois il ait ſuccombé à une tentation humaine, (ſeconde circonſtance) au moins eſt-il vrai qu'il a eu le mérite des cœurs droits & des grandes ames, en ſe condamnant lui-même: & à Dieu ne plaiſe, que je diminue rien par mon diſcours, d'un mérite auſſi rare que celui-là. Car je ſou-

tiens, que pour un Héros comme lui, cette condamnation de soi-même, sur-tout avec les suites qu'elle a eues, & dont nous l'avons vue accompagnée, a été dans l'ordre politique, aussi-bien que dans la religion, cette espece de pénitence, qu'une bouche éloquente de notre siécle assuroit fort bien n'être pas moins glorieuse, que l'innocence. Tel a été le sentiment de celui qui devoit en être le juge, c'est-à-dire, du plus grand des Rois : & nous sçavons combien ce désaveu sincere d'une conduite malheureuse a eu de pouvoir sur lui, pour regagner sa confiance & son amitié.

Mais ne croyez pas qu'il n'en ait couté à notre Prince qu'un stérile & vain repentir : (troisieme circonstante encore plus notable.) Pour donner à ce repentir plus d'efficace & plus de poids, l'un des soins de notre Prince fut de le rendre utile & salutaire à tous ceux qui étoient alors compagnons de son triste sort. Eloigné de la Cour & du Royaume, il en faisoit des leçons au jeune Prince son fils ; & par des confidences paternelles de l'état douloureux où il se voyoit, il rectifioit en lui, ou, si vous aimez mieux, il prévenoit les conséquences de son propre exemple. En pere aussi tendre que sage, il lui représen-

toit les horreurs des ces sortes d'engagemens : il lui mettoit devant les yeux, & il lui faisoit sentir la déplorable destinée d'un Prince réduit à chercher un asyle, & à dépendre de la protection d'une puissance étrangere, qui se défie toujours de lui, & dont lui-même ne peut jamais s'assurer. En un mot, il lui apprenoit à profiter de ses malheurs : & son unique consolation dans le comble de ses disgraces, étoit de penser qu'il élevoit dans la personne de ce fils un autre lui-même ; mais qui instruit & formé par lui, seroit plus heureux que lui, mieux conseillé que lui, le dirai-je ? plus irrépréhensible que lui, dans la chose du monde où il avoit plus recherché & plus passionnément souhaité de l'être. Fut-il jamais une droiture de cœur comparable à celle-là ? Ce n'est pas assez.

Pénétré de ces sentimens, & parce qu'il avoit le cœur droit, ce Prince, quoiqu'abandonné à sa mauvaise fortune, refusa constamment tous les avantages qui auroient pû la relever ; mais qui en la relevant, lui auroient été un obstacle à son retablissement dans les bonnes graces & dans l'obéissance du Roi : (quatrieme circonstance, dont vous avez dû faire avant moi la remarque.) A quelle épreuve sur

ce point l'Espagne ne le mit-elle pas, & à quelles conditions ne fut-elle pas toute prête de traiter avec lui, s'il avoit voulu pour jamais s'attacher à elle ? Mais avec quelle fermeté & quelle hauteur ne rejetta-t-il pas les propositions, quoique spécieuses par où on le tenta ? On luit offrit en pleine souveraineté des villes & des provinces considérables ; & il ne répondit à ces offres, que par une généreuse indignation d'avoir été cru capable de les écouter. Le retour à l'obéissance de son Roi lui parut quelque chose de meilleur & de plus avantageux pour lui, que d'être lui-même Souverain : & il préféra le droit qu'il s'étoit réservé de travailler à ce retour & de pouvoir l'espérer, à tous les titres dont son ambition auroit pû hors delà être flattée. Elle étoit irritée par la misere, mais son devoir le soutint. Il ne put ni souffrir, ni consentir d'acheter à ce prix une couronne ; & il aima mieux s'exposer à être toujours malheureux, que de renoncer pour jamais à être fidéle. Voilà ce que j'appelle un cœur droit.

Eut-il un moment de joie, tandis que séparé de nous, il se vit dans l'affreuse nécessité d'être malgré lui-même notre ennemi ? Non, Messieurs séparé de nous, il gémissoit dans le secret de son cœur des

ſuccès même de ſes armes : ſa valeur employée contre ſa patrie, lui étoit odieuſe à lui-même ; forcé à en faire un tel uſage, il auroit voulu, ou en avoir moins, ou être hors de toute occaſion de la produire. Que ne fit-il pas pour mettre fin à un état ſi violent ? (cinquieme circonſtance, dont je ſuis sûr que vous fûtes alors touchés.) Omit-il rien de tout ce qui dépendoit de lui, pour diſpoſer les choſes à la paix ? Dans les négociations des Pyrénées, où il fut queſtion de régler ce qui regardoit ſa perſonne, voulut-il être conſidéré au préjudice de la cauſe commune ? Héſita-t-il à ſacrifier tout, plutôt que d'apporter à ce grand œuvre le moindre retardement ? Les intérêts de ſes amis exceptés, ne pria-t il pas qu'on oubliât les ſiens, & qu'on l'oubliât lui-même, ſi de-là dépendoit la concluſion d'un traité, qui devoit pacifier l'Europe ? Et pourvû qu'on lui ménageât le ſeul bien après lequel il ſoupiroit, ſçavoir, les bonnes graces du Roi, ne proteſta-t-il pas qu'il ſeroit content ? La paix entre les deux Couronnes ne fut-elle pas le comble de ſes vœux, parce qu'elle l'aſſura que ce bien lui étoit accordé ? Et n'avouoit-il pas, que le jour de ſa vie le plus triomphant, étoit celui où retabli à la Cour

& favorablement reçu du Roi, il étoit rentré dans la poſſeſſion de ce bien?

Mais avec quel zéle ne travailla-t-il pas enſuite à ſe l'aſſurer, & à s'en rendre digne plus que jamais? (ſixieme & derniere circonſtance.) Et quel ſoin n'eut-il pas après ſon retour, de réparer ſes malheurs par le redoublement de ſes ſervices? Ici un nouvel ordre de choſes ſe préſente à moi, & je me trouve encore accablé de mon ſujet. Car ce ſeroit le lieu de vous faire voir notre Prince, ſuivant le Roi dans ſes glorieuſes campagnes, qui ont été les miracles de notre ſiécle; & prenant part à ſes conquêtes, dont un jour la poſtérité aura droit de douter, ou peut-être même qu'elle ne croira pas, parce qu'elles ſont bien plus vraies, que vraiſemblables. De quel œil les regardera-t-il? ſi la droiture de ſon cœur n'en avoit encore ſur ce point réglé les mouvemens, peut-être auroit-il eu peine à n'en pas concevoir une envie ſecrete, lui qui juſques-là n'avoit rien trouvé dans la guerre qui pût être pour lui un ſujet d'envie. Mais il fut alors convaincu, qu'il y avoit quelque choſe de nouveau ſous le ſoleil; & parce qu'il avoit un cœur droit, il vit avec joie un plus fort que lui, ſelon le terme de l'Ecriture, ſur le théâtre du monde,

obſcurciſſant tous les Héros, & lui cauſant à lui-même de l'étonnement. Je vous repréſenterois, dis-je, le Prince de Condé, ſuivant les pas de LOUIS LE GRAND, qui étoient des pas de géant, & ſe ſurpaſſant par la nouvelle ardeur que lui inſpiroit l'exemple de ce Monarque. Vous le verriez, ainſi que parle Daniel, rajeuni comme l'aigle; & dans un corps uſé de travaux, rallumant tout le feu de ſes premieres années, combattre, & comme un autre Hercule, defaire à Séneff l'hydre conjurée contre nous, c'eſt-à-dire, les trois formidables armées de l'Empereur, de l'Eſpagne, & de la Hollande; en pourſuivre les reſtes & les diſſiper par la levée du ſiége d'Oudenarde; repaſſer en Allemagne, & par ſa préſence ſauver l'Alſace expoſée en proie à l'ennemi, & déſolée par la mort de Monſieur de Turenne; empêcher les funeſtes ſuites de la perte de ce Général; avec les débris d'une armée & avec une poignée de gens, arrêter toutes les forces de l'Empire, les faire honteuſement échouer devant Hagueneau & devant Saverne, les fatiguer, les conſumer, les pouſſer au-delà du Rhin, par-tout ſecondé de ſon illuſtre Fils, qui partagoit avec lui la gloire de ſes actions, & à la valeur auſſi-bien qu'à l'amour duquel il eut à

Séneff la satisfaction & la joie de se voir lui-même redevable de la vie : par-tout s'immolant & se sacrifiant, mais par-tout triomphant & remplissant la mesure de cette glorieuse réparation qu'il faisoit à la France. Changeant de scéne, vous l'admireriez hors du tumulte de la guerre, & dans une vie plus tranquille, achevant en ceci de se satisfaire par une conduite envers le Roi, qui n'eut peut-être jamais d'exemple, mais qui en pourra éternellement servir à tous ceux qui m'écoutent.

En effet, il n'y avoit point de particulier dans le Royaume, à qui le Prince de Condé ne fût un modéle de l'attachement, du dévouement, de la soumission & de l'obéissance qui sont dûs au Roi; il n'y avoit point de courtisan, qui n'apprît de lui à honorer, à révérer, à aimer le Roi; il n'y avoit point d'esprit chagrin ni mécontent, qu'il ne redressât en lui inspirant la vénération & la tendresse qu'il avoit pour le Roi. Ce mérite du Roi si connu avoit des charmes pour lui, qu'il faisoit sentir aux autres; & on ne concevoit jamais une idée plus haute des grandes qualités du Roi, que quand le Prince de Condé s'en expliquoit, & qu'on l'en entendoit parler. Avec quelle application n'étudioit-il pas les volontés de ce Monar-

que, pour y conformer les ſiennes ? Avec quelle ardeur n'alloit-il pas au devant de tout ce qui pouvoit lui plaire ! Avec quelle joie ne voyoit-il pas ſa famille unie à la perſonne de ce grand Roi, par le lien d'un heureux mariage ? Avec quels ſaiſiſſemens de douleur & de crainte n'appréhendoit-il pas & ne reſſentoit-il pas les moindres maux, dont la ſanté précieuſe de ce grand Roi étoit attaquée ? Avec quelle vivacité ne s'intéreſſoit-il pas pour ſa conſervation ? Après avoir cent fois tremblé des affreux périls, où il avoit vû ce Roi conquérant pouſſé par ſon héroïque valeur, avec quelle réſolution ne l'empêcha-t-il pas de s'expoſer aux dangers où la maladie de la jeune Princeſſe, c'eſt-à-dire, où l'excès de ſa bonté & de ſon amour de pere alloient l'engager ? Avec quel courage, dis-je, & quelle vigueur notre Prince, quoique lui-même languiſſant & déja mourant, ne l'en retira-t-il pas ? Mais ne put-on pas dire alors, & n'eut-il pas droit de penſer, qu'il rendoit par-là un ſervice à l'Etat, ſeul capable d'effacer le ſouvenir des choſes paſſées; que par-là il s'acquittoit envers la France de tout ce qu'il pouvoit lui avoir dû ; & que lui conſerver ſon Roi, étoit ne lui devoir plus rien ? Voilà, mes chers

Auditeurs, de quoi nous ſommes redevables à la droiture de ſon cœur. Mais voyons de quelle reſſource la droiture de ſon cœur lui a été par rapport à ſon Dieu : & c'eſt ici où votre piété va trouver de quoi ſe ſatisfaire.

Il eſt vrai, ce Prince, ou livré à lui-même, ou, ſi vous voulez, emporté par l'eſprit du monde, nous a paru quelque tems comme dans une eſpece d'oubli de Dieu. Mais quoiqu'il ait paru oublier Dieu, ô profondeur & abyme de miſéricorde ! il ne l'a jamais méconnu, & malgré ſon relâchement dans la pratique des devoirs de la religion, il n'a jamais dans le ſecret de ſon cœur abandonné la religion, il n'a jamais perdu la foi, il n'a jamais douté de nos myſtères. Ainſi l'a-t-il lui-même déclaré, & nous ſçavons que ſon témoignage eſt vrai, puiſque jamais Prince ne fut moins capable que lui, ſurtout dans un ſujet pareil, de diſſimuler ni de feindre. Quand il ne l'auroit pas aſſuré, certains traits de ſa vie, quoiqu'alors moins chrétienne & plus diſſipée, nous en auroient ſuffiſamment répondu. Ce ſoin qu'il avoit après une victoire remportée, ſur le champ même de bataille, les genoux en terre, d'en rendre à Dieu les premieres actions de graces ; c'eſt ce

qu'il fit à Rocroy : ces ordres si absolus & si sévères qu'il faisoit garder, pour empêcher dans la licence de la guerre, la prophanation de lieux saints : cette exactitude à ne confier les bénéfices auxquels il devoit pourvoir, sur-tout quand ils étoient chargés de la conduite des ames, qu'à des sujets choisis & sans reproche ; chose qu'il observa toujours : ce zéle si louable qu'il témoignoit pour la conversion du moindre de ses domestiques engagé dans l'héréſie ; c'est ce que nous avons vû : ces conseils salutaires qu'il a si souvent donnés à ses amis mourans, & à ceux qui dans les attaques étoient bleſſés auprès de lui, les exhortant le premier à mettre leur salut en assurance, & s'employant à leur en procurer les prompts secours : ces marques de Christianisme si édifiantes, qu'il donna lui-même à Gand dans le danger d'une maladie ; & ce qui nous a enfin paru à sa mort, où, comme parle le saint Esprit, se fait la manifestation des sentimens de l'homme & de ses œuvres, *In fine hominis denudatio operum ipsius* : tout cela, dis-je, montre bien qu'au milieu même des égaremens du monde, la religion s'étoit conservée dans son cœur. Or elle ne s'y étoit conservée, que parce qu'il avoit un cœur droit : & *Eccles. c. 11.*

par-là je prétends, mes chers Auditeurs rendre ici à la religion un des plus invincibles témoignages qui puisse lui êtr rendu : par-là je prétends confondre le libertinage & tous les monstres d'impiété qui pourroient regner parmi vous ; & j veux par-là vous faire adorer la Providence, qui sçait si bien des plus grands maux tirer sa gloire & notre bien. Ecoutez-moi & qu'au moins ce que je vais dire, n soit pas un jour le sujet de votre condamnation.

Témoignage invincible & irréprochablē en faveur de la religion : pourquoi parce que jamais homme, à peine en exceptérois-je saint Augustin, n'a tant examiné la religion, ni avec un esprit si éclairé, que notre Prince : & ce que je vou prie en même tems de remarquer, jamai homme ne l'a étudiée avec moins de précaution que lui, ni avec plus de dange de la perdre ; c'est-à-dire, avec un espri plus curieux & plus éloigné de cette sou mission aveugle que la religion demande. Or que s'ensuit-il de-là ? le voici, non pa comme je l'imagine, mais comme le Prince lui-même l'a éprouvé par un don de grace, dont il a depuis tant de fois rendu gloire à Dieu. Il s'ensuit de-là, qu'il n'a donc conservé la religion pure, que parce

que

que malgré ſa curioſité, il l'a connue vraie, c'eſt-à-dire, que parce que ſa curioſité, ſon ſçavoir, ſa pénétration n'ont pû y découvrir de foible; que parce qu'à l'exemple de S. auguſtin, plus il étudioit cette religion, plus elle lui paroiſſoit fondée ſur les principes éternels de la vérité & de la ſainteté; que parce que toutes ſes recherches n'aboutiſſoient qu'à l'en convaincre; que parce qu'au milieu même des égaremens du monde il avoit, auſſi-bien que ſaint Auguſtin, une raiſon ſaine, & que ſon cœur qui étoit droit, a toujours été ſur le point de la religion d'intelligence & d'accord avec ſa raiſon. Car voilà ce que l'iniquité du monde n'a jamais pû corrompre dans ce grand homme, & voilà ce qui l'a ſauvé. S'il avoit eu moins de lumieres, ſemblable à ces demi-ſçavans qui ne ſont impies que parce qu'ils ſont ignorans, il auroit, comme dit l'Apôtre, témérairement condamné tout ce qu'il auroit ignoré. *Jud.* S'il avoit eu moins de droiture, il n'auroit *epiſt.* cru que ce qu'il auroit voulu; & à l'exemple de l'inſenſé, qui voudroit qu'il n'y eût point de Dieu, il auroit dit dans ſon cœur: *Il n'y a point de Dieu.* Mais parce que la *Pſ.* 13. droiture de ſon cœur répondoit parfaitement à l'abondance de ſes lumieres & à l'intégrité de ſa raiſon, malgré l'impiété

du monde, il a toujours dit & dans sa raison & dans son cœur : *Il y a un Dieu;* & par un enchaînement de conséquences, contre l'évidence desquelles il a cent fois confessé que le libertinage le plus fier n'avoit rien à opposer que de foible & de pitoyable, son cœur de concert avec sa raison lui a toujours fait conclurre : *Il y a un Dieu. Il y a une religion, qui est le vrai culte de Dieu. De toutes les religions du monde, la Chrétienne est uniquement & incontestablement l'ouvrage de Dieu. De toutes les sociétés Chrétiennes, il n'y a que dans la Catholique, où se trouve l'unité, où subsiste l'ordre, & par conséquent où réside l'esprit de Dieu.* C'est ainsi, mes chers Auditeurs, que raisonnoit ce grand Prince, & c'est à quoi, s'en ouvrant lui-même à ses plus confidens amis, il protestoit qu'il s'en étoit toujours tenu.

Or voilà ce que je prétends avoir été l'heureuse ressource, ou le remède souverain de ses froideurs & de ses relâchemens dans la pratique des devoirs chrétiens. Car d'un cœur ainsi disposé, que ne doit-on pas attendre? D'un cœur en qui la religion n'est pas éteinte, que n'a-t-on pas lieu d'espérer? Avec ce principe de religion, de quoi ne revient-on pas? Tandis que la foi est encore vivante, faut-il s'étonner, si

malgré la dissipation des voies du siécle, malgré la dureté de la pierre, malgré les épines qui l'étouffent, cette divine semence surmontant tout cela par sa vertu, produit enfin des fruits de grace, de salut & de sainteté ? Et n'est-ce pas le miracle de la miséricorde que nous avons vû dans la personne de notre incomparable Prince ? Le dirai-je, Chrétiens ? Dieu m'avoit donné comme un pressentiment de ce miracle; & dans le lieu même, où je vous parle aujourd'hui, dans une cérémonie toute semblable à celle pour laquelle vous êtes ici assemblés, le Prince lui-même m'écoutant, j'en avois non-seulement formé le vœu, mais comme anticipé l'effet, par une priere qui parut alors tenir quelque chose de la prédiction. Soit inspiration, ou transport de zele, élevé au-dessus de moi, je m'étois promis, Seigneur, ou plutôt je m'étois assuré de vous, que vous ne laisseriez pas ce grand homme, avec un cœur aussi droit que celui que je lui connoissois, dans la voie de la perdition & de la corruption du monde. Lui-même, dont la présence m'animoit, en fut ému. Et qui sçait, ô mon Dieu, si vous servant dès-lors de mon foible organe, vous ne commençâtes pas dans ce moment-là à l'éclairer & à le toucher de vos divines lumieres ?

Quoi qu'il en soit, mes vœux & mes souhaits n'ont point été vains. Il vous a plû, Seigneur, de les exaucer, & j'ai eu la consolation de voir ma parole accomplie. Ce Prince qui m'avoit écouté, a depuis écouté votre voix secrete, & parce qu'il avoit un cœur droit, il a suivi l'attrait de votre grace. Mais je m'apperçois que j'entre dans le sanctuaire de ce cœur, & que sa droiture m'a insensiblement conduit à sa piété : derniere qualité, qui dans sa personne a couronné, comme j'ai dit, une vie glorieuse, par une sainte & précieuse mort. Encore un moment de votre attention, & je vais finir.

III. PART.

C'Est à la mort, dit saint Chrysostôme, que le secret de la prédestination des hommes commence à se développer ; & c'est, si j'ose parler ainsi, dans ce dénouement de la vie, où nous voyons tous les jours le discernement que Dieu fait déja du bon grain & de la paille, c'est-à-dire, des lâches Chrétiens & de ceux en qui la foi est victorieuse du monde, par la différence des caractères & des dispositions de ceux qui meurent Car les Chrétiens lâches, dit ce saint Docteur, par un effet de réprobation visible, qui est la suite déplorable de leur lâcheté, quoique chargés de

crimes devant Dieu, obstinés à jouir de la vie, remettent l'importante affaire de leur conversion au tems de la mort; font paroître des foiblesses honteuses, & supposé les principes de la religion, affreuses & scandaleuses dans la nécessité la plus pressante de se disposer à la mort, ont pour Dieu des cœurs froids & des cœurs durs, dans la vûe même prochaine de la mort. Telle est la destinée fatale des mondains, que Dieu rejette. Au contraire ceux qu'il choisit, pour être, comme dit saint Paul, des vases de miséricorde, s'ils sont dans le désordre du péché, préviennent la mort par une véritable pénitence; purifiés par la pénitence, regardent la mort avec tranquillité, & en soutiennent le combat avec fermeté; mourans, achévent de se sanctifier par la mort, ou plutôt sanctifient la mort même, & se la rendent précieuse devant Dieu par la ferveur de leur piété. Ainsi meurent les élus de Dieu; & c'est ainsi, mes chers Auditeurs, qu'est mort le grand Prince, à qui nous rendons aujourd'hui les devoirs funébres.

Il est mort en sage Chrétien, parce qu'il a voulu que sa mort fût précédée de sa conversion & de son retour à Dieu: il est mort en héros Chrétien, parce qu'il a fait paroître en mourant toute la grandeur de

ſon ame : il eſt mort en parfait Chrétien, parce qu'il a conſacré les derniers momens de ſa vie, par tout ce que la religion peut inſpirer de plus ſaint & de plus tendre à un cœur fervent. N'ai-je donc pas eu raiſon de lui appliquer cet éloge de l'Ecriture : *II. Reg. c. 5.* *Nequaquam, ut mori ſolent ignavi, mortuus eſt.* Il eſt mort, mais non pas comme les lâches mondains, ni comme les lâches impies ont coutume de mourir. Or voilà, hommes du ſiécle, ce que vous devez imiter. Ni la valeur de ce Prince, ni ſes qualités héroïques ne ſont preſque pas des exemples pour vous, tant elles ont été élevées au-deſſus de vous, mais ſa converſion & ſa mort ſont des modéles que Dieu vous avoit réſervés, & dont je défie les cœurs les plus impénitens & les plus endurcis pécheurs de n'avoir pas été touchés.

Il voulut en ſage Chrétien, par un retour à Dieu, auſſi ſincere qu'exemplaire, prévenir la mort. Ce fut votre ouvrage, Seigneur, & la gloire en eſt due encore aujourd'hui à votre grace toute puiſſante. Il auroit pû, ſuivant le malheureux uſage des eſclaves du monde, attendre juſqu'à la derniere heure, & par d'opiniâtres délais dans l'impuiſſance de ſe réſoudre, pouſſer juſqu'au bout le déſordre d'une eſpérance préſomptueuſe : mais il avoit trop de lu-

mieres, pour prendre un si mauvais parti. Persuadé qu'une conversion à la mort n'étoit d'ordinaire qu'une conversion forcée, & qu'une conversion forcée ne pouvoit jamais être une conversion chrétienne, il en médita une, qui au moins de ce côté-là ne put pas à lui-même lui être suspecte : & il voulut par des épreuves solides de soi-même, se donner le loisir de se convaincre, que c'étoit lui qui quittoit son péché, & non pas son péché qui le quittoit. Touché du souvenir des dangers qu'il avoit courus, & dans lesquels, prodigue de son ame, aussi-bien que de sa vie, il avoit mille fois risqué son salut éternel, il conçut l'importance & l'obligation de l'assûrer une fois. Son ame sauvée de tant de périls, lui parut précieuse. Il ne voulut pas qu'en vain la Providence eût fait tant de miracles pour le conserver. Il crut lui devoir cet hommage, non-seulement de ne la plus tenter, mais de racheter, par ce qui lui restoit de jours & d'années, l'oubli de Dieu & de soi-même, dans lequel il avoit vécu. Le moment de salut arriva pour lui : il le connut, & dans un tems où le monde ne s'y attendoit plus, mais où le Dieu des miséricordes avoit préparé son cœur, ce Prince qui n'avoit si long-tems balancé que pour s'affermir davantage, après avoir pris

toutes les mesures pour s'attirer le don d
ciel, se declara enfin par un changemen
qui rejouït les Anges, & qui édifia le
hommes ; qui consola les gens de bien, &
qui confondit les impies. Quel coup d
foudre pour ceux-ci, lorsqu'ils virent écla
ter les véritables sentimens de ce héros,
duquel ils s'étoient jusques-là quoiqu'injus
tement prévalus, pour autoriser leur con
duite ! Ce coup, mes chers Auditeurs, le
atterra & les consterna. De tout autre
exemple, le libertinage en auroit appellé,
ou plutôt, comme tout autre exemple, il
se seroit ou élevé, ou inscrit en faux. Car
voilà l'iniquité de l'esprit libertin du siécle.
Qu'un mondain, même de bonne foi, ré
forme sa vie, on raisonne sur sa conversion,
on en cherche les motifs, on veut que l'in
térêt soit le ressort qui ait donné le mouve
ment à la grace : & quand tous les dehors
sont hors de prise, on va fouiller jus
ques dans les intentions les plus secretes,
pour y trouver le levain caché de l'hypo
crisie & de la dissimulation.

La conversion de notre Prince fut à
couvert de tout cela. Sa bonne foi & la
sincérité de son procédé étoient si établies
dans le monde, que l'impiété la plus ma
ligne se tut, & respecta dans sa personne
l'œuvre de Dieu. En effet, jamais retour à

Dieu ne fut plus humble, plus uniforme, plus constant ni mieux soutenu, plus accompagné de toutes les conditions que le monde même respecte, & qui font dans les actions des hommes ce caractère d'irrépréhensibilité, dont parle saint Paul. Quelles mesures de prudence, je dis de prudence chrétienne, son humilité n'y observa-t-elle pas? Egalement ennemi de l'affectation & de l'ostentation, il évita soigneusement tout ce qui pouvoit ressentir l'une ou l'autre dans l'accomplissement d'une résolution si sainte; & l'une de ses applications fut de n'y mêler aucune singularité, par où il semblât avoir voulu s'en faire honneur: s'étant proposé pour modéle le sage & l'humble saint Augustin, qui en usa de la sorte, de peur, disoit-il lui-même dans le livre de ses Confessions, qu'on ne l'accusât, ou qu'on ne le soupçonnât d'avoir voulu paroître grand jusques dans sa pénitence. *Ne conversa in factum meum intuentium ora dicerent, quod quasi appetiissem magnus videri.* Avec quelle égalité d'ame & quelle constance notre Prince ne poursuivit-il pas ce que la grace du Seigneur lui avoit si divinement inspiré? incapable d'un vain projet, il se prescrivit dès-lors à soi-même une forme de vie chrétienne, qu'il pratiqua sans re- *l. 9. Confes. c. 2.*

lâche, & de laquelle il ne se démentit jamais : assistant chaque jour, mais avec un respect digne de Dieu, au mystère adorable & redoutable ; priant comme le centenier Corneille avec assiduité ; nourrissant son ame de la lecture des Ecritures saintes, dont Dieu lui avoit donné le goût ; la purifiant par la patience, qui selon l'Apôtre, devint l'épreuve de sa foi, aussi-bien que la matiere de sa pénitence ; béniſſant Dieu dans ses douleurs, & lui en faisant par sa soumission un sacrifice continuel : tout cela à la vûe de sa maison qu'il édifioit, & qu'il régloit par son exemple ; n'ayant pas eu moins de zèle pour donner selon l'Evangile les marques nécessaires de sa conversion, & pour en faire voir les fruits, que de modestie pour en éviter l'éclat ; & jusqu'au tems que le Seigneur acheva d'y mettre le sceau de la grace finale, ayant soutenu avec une inviolable persévérance, ce qu'il avoit si saintement & si mûrement entrepris.

Ainsi préparé du côté de Dieu, faut-il s'étonner s'il a fait paroître en mourant toute la grandeur de son ame, & s'il est mort en héros Chrétien ? Car on peut bien dire de lui ce qu'a dit l'Ecriture d'un saint Roi, dont elle a canonisé la piété : *Spiritu magno vidit ultima*, qu'il a envisagé sa fin.

Eccles. c. 48.

avec cet esprit de héros, qui fut encore ici son caractère, & qui jamais ne fut plus grand, que quand il se trouva dans sa personne sanctifié par la religion, *Spiritu magno*. Les impies & les enfans du siécle, malgré la prétendue force d'esprit qu'ils affectent pendant la vie, laissent voir aux approches de la mort toute leur foiblesse. Ils sont désolés à la mort, parce qu'ils n'ont pas assez de force pour se résoudre à quitter la vie. Ils veulent à la mort être trompés, parce qu'ils n'ont pas le courage de s'entendre dire qu'il faut mourir. Leur emporter la parole, est pour eux une mort anticipée, que la fausse prudence du siécle croit toujours leur devoir épargner. Un malheureux respect humain fondé sur leur conduite passée, & encore plus sur leur disposition présente, ferme sur cela la bouche aux plus zélés de leurs amis. On écarte les Ministres de l'Eglise, dont au moins la vûe les avertiroit d'y penser; & la crainte d'effrayer un pécheur mourant, mais particuliérement un Grand du monde, fait qu'on le livre, tel qu'il est, & qu'on l'abandonne à la rigueur des jugemens de Dieu : terrible, mais juste châtiment de sa lâcheté.

C'est ce que nous voyons tous les jours : mais c'est ce qu'on n'a pas vû dans le Hé-

ros, dont je vous propose l'exemple. Qu
fait-il? Frappé de la maladie qui doit d
cider de son sort, pour en bien soutenir
l'attaque, il en veut sçavoir le péril :
commande, mais en Prince & en maître
qu'on ne lui déguise rien de l'état où il est
il oblige ceux qu'il a honoré de sa con
fiance, à lui rendre cet important, quo
que douloureux office ; il leur en léve lui
même toutes les difficultés ; il reçoit l
nouvelle de sa mort, comme il a cent foi
reçu les ordres de son Souverain, c'est-à
dire, comme un ordre du ciel, auquel i
est prêt d'obéir ; & le premier sentimen
dont il est touché, c'est d'adorer en espri
& en vérité l'auteur de son être, en lui di
sant avec une soumission également chré
tienne & héroïque : *Dominus est ; quod bo
num est in oculis suis faciat : Il est le maîtr
de ma vie ; qu'il fasse de moi ce qui est agréa
ble à ses yeux.* Posséda-t-il jamais son ame
avec plus de fermeté ; & dans un jour de
bataille eut-il jamais plus de présence &
plus d'application d'esprit que ce jour-là ?
Quoique mourant, aucun de ses devoirs
ne lui échappe. Il écrivit au Roi une lettre
aussi tendre, que respectueuse. Il profite
de ce moment, pour obtenir une grace,
qu'il a si ardemment souhaitée, & qui va
finir la disgrace d'un Prince qu'il ne peut

I. Reg. c. 3.

oublier ; d'un Prince qu'il a reconnu si digne de ses soins ; d'un Prince, qu'un mérite éprouvé & dont il répond, lui a rendu encore plus cher que la proximité du sang. Il pourvoit aux affaires de sa maison avec autant de liberté, que de sagesse. Il pense à ses amis, & malgré eux, par les bienfaits dont il les comble, il leur donne les dernieres marques de sa précieuse amitié. Vous diriez qu'en effet la mort n'est pour lui qu'un départ & un voyage, auquel il se dispose ; au lieu que l'impie la regarde comme une entiere ruine, & comme une totale destruction : *Et quod à nobis est iter exterminium.* Mais laissons là ces devoirs du monde, & attachons-nous à ce qu'il fait comme Chrétien. *Sap. c. 3.*

Le désordre, ou plutôt le scandale des mondains qui meurent, est qu'on n'ose même leur parler de ce que l'Eglise a pour eux de plus salutaire & de plus saint. Cette idée de Sacremens de l'Eglise, qui dans les vûes de la foi devroit les remplir de consolation & de force, du moment qu'on la leur propose, les jette dans des abattemens d'esprit, qu'on ne sçait si l'on doit imputer à une simple lâcheté, ou à une énorme dureté ; & Dieu veuille qu'il n'y entre point d'infidélité. Quels détours ne faut-il pas prendre, & à la honte de la re-

ligion, quels ménagemens ne faut-il p
apporter, pour les déterminer à ſe mun
de ces divins ſecours, & à ſe pourvoir d
ces remedes ſouverains, qui ſont les ſou
ces du ſalut? Ni ménagemens, ni détou
ne ſont néceſſaires, pour y déterminer nc
tre Prince. Il les deſire lui-même avec ar
deur; il les demande avec empreſſement
il n'attend pas que ſon eſprit affoibli ne ſo
plus en état d'en profiter; il veut, pour e
reſſentir toute la vertu, être dans un parfa
uſage de ſa raiſon, & poſſéder ſon am
toute entiere, pour s'en appliquer tout l
fruit. Inſtruit de cette grande vérité, qu
les choſes ſaintes ne ſont que pour le
Saints, il s'y prépare, non ſeulement pa
une confeſſion fervente, mais par un
exacte & rigoureuſe diſcuſſion de toute
les obligations que ſa religion lui preſcrit
& auxquelles il achéve de ſatisfaire. Œu
vres de piété, de charité, de juſtice, i
n'omet rien de tout ce que la délicateſſ
d'une conſcience auſſi éclairée que la ſien
ne peut lui ſuggerer: & ce que l'on a admi
ré, ou même vanté dans les conſcience
les plus timorées, eſt ce qu'il accompli
avec toute l'humilité d'un ſerviteur inutile
mais pourtant fidéle. Si quelque choſe
malgré ſes ſoins, ſe trouve avoir manqué à
ce qu'il ordonne, & à quoi il fût obligé

y ſupplée par la plus ſûre & la plus efficace de toutes les voies. Il ſçait l'amitié qu'a ſon fils pour lui, il connoît ſon cœur, & ne croit pas pouvoir donner à Dieu une caution plus infaillible de ce qui lui reſtoit à acquitter, que l'amitié de ce fils ſur laquelle il ſe repoſe. Se trompoit-il, & fondé ſur cette amitié, n'avoit-il pas droit de s'aſſûrer de tout? Mais achevons.

Après avoir reçu ſon Dieu, plein de zèle & animé de cette ferveur, qui eſt comme l'effet ſenſible du Sacrement dans ceux qui le reçoivent bien diſpoſés, il rend ſon ame en préſence des ſiens. PRINCE ET PRINCESSE, qui m'écoutez, oſerois-je vous remettre devant les yeux ce triſte ſpectacle, que votre douleur eut tant de peine à ſoutenir? Mais ſuſpendez pour un moment votre douleur, & dites-moi; Avez-vous jamais oui parler avec plus de dignité avec plus de grace, avec plus d'énergie & plus de force, de vos plus eſſentiels devoirs, que vous en parla ce Héros mourant? Non, je ne craindrai pas de vous rappeller ſes dernieres paroles. Je ſçais que vous ne pouvez les oublier, & que vous en fûtes trop vivement pénétés pour en perdre jamais le ſouvenir. Quand vous n'auriez pas eu juſqu'alors les ſentimens de religion que Dieu vous a donnés; ce Prin-

ce, l'organe de Dieu, vous les auroit inspirés dans le moment qu'il se sépara de vous : & le dernier effort qu'il fit, lorsqu'bénissant sa famille dans vos personnes, vous dit *que la véritable grandeur consistoit à servir le Maître des maîtres, & à mettre en lui sa confiance ; & que vous ne seriez jamais ni grands hommes, ni grands Princes, qu'autant que vous seriez Chrétiens & attachés solidement à Dieu :* Ces paroles dis-je, que vous recueillites avec autant de respect que de piété, auroient bien fait sur vous plus d'impression, que les prédications les plus touchantes n'en feront jamais pour vous le persuader. C'est avec ces paroles qu'il vous quitta, ou, pour mieux dire, qu'il s'arracha de vous.

Pour mourir en parfait Chrétien, il voulut mourir par avance à ce qu'il avoit le plus tendrement aimé. C'est à vous seul, mon Dieu, qu'il voulut consacrer les derniers momens de sa vie. Pour se détacher de la chair & du sang, il vous en fit, Seigneur, un sacrifice digne de vous qui l'acceptâtes, & de lui qui vous le présenta. Et pour exécuter lui-même l'arrêt de cette douloureuse séparation à laquelle vous le prépariez, il vous immola toute la tendresse de son cœur, en faisant retirer le Prince son fils & la Princesse sa belle-fille,

ont la présence étoit encore pour lui quelque chose de si doux, & dont pour tout autre que pour vous, il n'auroit pas voulu, ô mon Dieu, perdre un seul moment. Et c'est alors qu'uniquement occupé de vous, & déja mort à tout le reste, il entra en esprit dans votre sanctuaire, pour n'avoir plus d'autres pensées que celles de votre justice & de votre miséricorde : *Introibo in potentias Domini, memorabor justitiæ tuæ solius.* C'est alors, mes chers Auditeurs, que renonçant à tout le faste de la gloire mondaine, & se souvenant seulement qu'il étoit pécheur, il donna ces marques publiques d'un cœur contrit & humilié, que Dieu ne mépriſa jamais dans le plus vil coupable, mais que je ne sçais s'il n'admire point, aussi-bien que la foi du Centenier, dans un héros pénitent. C'est alors qu'empruntant la voix, & employant le ministère de celui qui l'assistoit, il déclara le désespoir où il étoit, d'avoir par ses discours & par ses exemples mal édifié son prochain, & en particulier ses domestiques & ses amis. C'est alors qu'ajoutant au mérite de la pénitence, le desir de la souffrance & le zèle de la pénitence, réduit à une langueur extrême, il s'affligea de ne pas souffrir assez, & souhaita pour l'expiation de ses fautes, d'endurer les douleurs *Ps.70.*

les plus aiguës. C'eſt alors que rempli
foi, il répondit à toutes les prieres de l'
gliſe, ſe les faiſant répéter, parce qu'i
trouvoit, diſoit-il, les motifs les plus ſo
des de ſon eſpérance, & achevant d'u
voix mourante, mais qui étoit encore
ſouffle de cette vie divine de la grace, dc
Dieu l'animoit, les Pſeaumes qu'on
commençoit. C'eſt alors qu'embraſſant
croix de ſon Dieu, & s'uniſſant à elle p
de ſaints baiſers, il pria celui qui alloit êt
ſon juge, de n'oublier pas qu'il étoit ſ
Sauveur, lui diſant ces paroles affectue
Luc. ſes, qui juſtifierent le publicain : *Deu*
c. 18. *propitius eſto mihi peccatori.* C'eſt alors q
ſe livrant aux ferveurs de la charité la pl
conſommée, il ne fut plus touché que
ſeul regret d'avoir trop tard aimé ſon Die
& de la ſeule crainte de ne pouvoir p
l'aimer juſqu'à la fin. *Je crains*, dit-il, *q*
mon eſprit ne s'affoibliſſe, & que par-là
ne ſois privé de la conſolation que j'auro
eue de mourir occupé de lui, & m'uniſſan
à lui.

Mais il ne m'appartenoit pas, Chrétien
de vous faire goûter ni ſentir l'onctio
d'une mort ſi précieuſe. Ce don étoit ré
ſervé à une bouche plus ſacrée & plus élo
quente que la mienne. L'illuſtre & ſçavan
Prélat qui vous a parlé avant moi, a déj

luiſé cette matiere ; & après ce que vous
ez ouï, c'eſt à moi de me taire ici, en
je réduiſant à cette ſeule parole de mon
ixte : *Nequaquam, ut mori ſolent ignavi, prtuus eſt.* Il eſt mort, mais non pas com-
je les mondains, à la mort deſquels il ne
roît qu'impénitence, que dureté, qu'in-
nſibilité pour Dieu & que lâcheté. Voi-
l, MONSEIGNEUR, ce qui devoit mettre
comble à l'éloge de notre incomparable
ince, & ce qui devoit couronner ſa glo-
euſe vie. Sans cela tout ce qu'il a fait, &
ut ce que j'ai dit de lui, ſeroit devant
ieu, non-ſeulement vanité des vanités,
ais ſujet de ré robation. C'eſt par-là que
evoit finir ſon éloge, & c'eſt par-là qu'il
mérité d'être ce Héros de la terre, choiſi
Dieu, & prédeſtiné pour le ciel. Dieu,
ONSEIGNEUR, vous a donné dans ſa per-
nne l'idée de la véritable gloire. Mais en-
in & pour lui & pour vous ſeroit-il au-
urd'hui l'idée de la véritable gloire ſelon
monde, ſi vous ne trouviez en lui l'idée
la véritable piété. Vous avez hérité de
s grandeurs, de ſes lumieres, des rares
lens de ſon eſprit, &, malgré le ſilence
e votre modeſtie m'impoſe, de ſes qua-
és héroïques : mais tout cela ſéparé de
piété, à quoi vous conduiroit-il ? Com-
e au contraire tout cela ſanctifié par ſa

piété, à quoi ne vous élevera-t-il pas ? Il y a peu d'années, que lui-même entendit ici l'éloge du Prince son pere, & vous entendez aujourd'hui le sien. Ainsi se termine la gloire des hommes : mais celle que vous aurez d'imiter sa foi & sa religion ne se terminera jamais. Les miséricordes & les graces singulieres dont Dieu l'a prévenu, voilà ce qui fait le sujet de votre confiance : voilà ce qui fait la consolation de la Princesse votre digne Epouse, dont ce grand Homme a tant honoré la vertu, & dont je puis dire que la vertu est l'un des plus puissans motifs, qui ont servi à la sanctification de ce grand Homme. Car jusqu'à quel point n'en a-t-il pas été touché ; & qu'y avoit-il de plus propre à lui faire goûter Dieu & à lui faire aimer la religion, que la conduite édifiante, que la vie irrépréhensible, que la dévotion exemplaire de cette Princesse, selon son cœur dont la douceur le charmoit, en même tems que son attachement à tous ses devoirs le persuadoit ? Une vie héroïque chrétiennement & saintement terminée, voilà ce que le jeune Prince votre fils aura sa cesse devant les yeux, ce qu'il se souviendra d'avoir vû, & ce qui lui inspire de ces nobles & ces généreux sentimens que nous admirons en lui. Formé & cultivé par

c Héros, en pouvoit-il avoir d'autres ? Voilà le modéle que tous les Princes de vtre maiſon auront éternellement à ſe ppoſer, pour être eux-mêmes des Prin-c parfaits & des Princes prédeſtinés.

Mais après leur avoir repréſenté un mo-de ſi propre à les toucher, & ſi capable d les convaincre, c'eſt à nous, MONSEI-GEUR, de rendre aujourd'hui à ce Héros devoirs de la plus juſte & de la plus ſemnelle réconnoiſſance, dont nous ne us acquitterons jamais. Je parle ici au n de toute une Compagnie qu'il a ho-rée de ſa protection, de ſa bienveillan-, oſerai-je le dire ? de ſa confiance, de eſtime & de ſon amitié. Vous le ſça-, mes Peres, & je ſuis ſûr qu'au mo-nt que je dis ceci, vos cœurs auſſi vi-ment émus qne le mien, répondent un témoignage unanime à tout ce que enſe & à tout ce que je ſens. Vous ſça-ce que nous devons à ce grand Prince, ce que nous avons perdu en le perdant. toit notre appui, notre conſeil, notre ſolation. Nous avions recours à lui, nme à notre pere ; nos intérêts le tou-ient, nos diſgraces l'affligeoient, il pre-t part aux ſuccès de nos miniſtères ; ſa té pour nous nous ſervoit dans le mon-de défenſe, & nous valoit mieux que

toutes les apologies. Quelle marque
nous a-t-il pas donné de cette bonté? Ap
nous avoir confié pendant sa vie ce q
avoit au monde de plus cher, il a vo
mourir entre nos mains; & mourant,
nous a laissé une partie de lui-même,
est son cœur. Ce cœur plus grand que l
nivers; ce cœur que toute la France aur
aujourd'hui droit de nous envier; ce co
si solide, si droit, si digne de Dieu, i
voulu que nous le possédassions, & c
nous en fussions les dépositaires. Nous
serons, GRAND PRINCE, & jamais dern
re volonté n'aura été ni plus respectueu
ment, ni plus fidélement exécutée. Aut
de cœurs que nous avons, ce sont com
autant de mausolées vivans, où nous pla
rons le vôtre. Ce bronze & ce marbre
sont destinés que pour en conserver les c
dres; mais il vivra éternellement en no
Tandis que cette Compagnie subsistera
y sera en vénération. Jusqu'aux extrémi
de la terre, on prendra part à l'engageme
où nous sommes d'honorer ce cœur. Da
l'ancien monde & dans le nouveau, il y a
ra des cœurs pénétrés des obligations i
mortelles que nous avons au Prince
Condé. Aidez-nous, Ministre de Jesu
Christ, à remplir dans toute son étend
un si saint devoir. Pontife du Dieu viva

élat que ce Héros a distingué entre ses
ps chers & ses plus confidens amis, ai-
ez-nous à lui rendre devant Dieu, le tri-
t solide de notre véritable gratitude ; &
r le sacrifice de l'agneau sans tache que
us allez immoler, achevez de purifier ce
ur que toute la gloire du monde n'a pû
mplir, parce qu'il étoit né pour cette
oire éternelle & incorruptible que Dieu
pare à ses élûs.

Monseigneur l'Evêque d'Autun.

ÉLOGE
DE MONSIEUR
LE PREMIER PRESIDEN
DE LA MOIGNON

Quelques jours après la mort de Monſie le Premier Préſident DE LA MOIGNON, *Pere Bourdaloue prêcha le ſermon de l'A mône dans une aſſemblée de charité ; après avoir expliqué ces paroles qu'il avc priſes pour texte :* Qui penſez-vous qu' le ſerviteur prudent & fidéle que ſon m tre a établi ſur toute ſa maiſon, afin qu pourvoie à leurs beſoins, & qu'il leur di tribue dans le tems la nourriture néceſſa re ? *Il ajoûta à la fin de l'exorde :*

JE pourrois, Chrétiens, ſi la doule toute récente me le permettoit, ra peller ici à vos eſprits une idée ſenſib de ce ſerviteur prudent & fidéle, do l'Evangile nous parle aujourd'hui. Di nous en avoit mis devant les yeux un r re exemple, bien plus capable que m paroles de vous édifier, ſi nous avio mérité de le poſſéder plus-long-tem

(

Ce grand & illuſtre Magiſtrat, qu'une mort auſſi prompte que douloureuſe vient de nous ravir. Cet homme, l'honneur de ſon ſiécle, l'ornement de ſa condition l'appui & le ſoutien de la juſtice, le modéle vivant de la probité, l'amour de tous les gens de bien. Cet homme parfaitement Chrétien, & encore plus recommandable par ſa religion, que par toutes les éminentes qualités dont la nature l'avoit enrichi. Cet homme qui ſçut ſi bien accorder la grace de ſa modeſtie avec l'élévation de ſa dignité, la douceur de ſon eſprit avec la fermeté de ſon miniſtère; les vertus qui le faiſoient aimer, avec celles qui, malgré lui-même, le faiſoient révérer & admirer. Cet homme enfin, dont le nom ne mourra jamais, & qui vient de s'enſevelir dans la bénédiction des peuples; c'eſt celui que je pourrois vous propoſer comme la parfaite image du ſerviteur fidéle de l'Evangile, puiſqu'il n'y a perſonne de vous qui ne lui rende ce témoignage, qu'il a été par profeſſion, par inclination, par choix de Dieu & par élection, le pere des pauvres; puiſque l'un des caractères par où il s'eſt diſtingué eſt d'avoir cheri les pauvres comme ſes enfans & comme ſa propre famille; puiſque ni l'éclat, ni la foule de ſes importantes occupations, ne lui ont jamais ôté

un moment de cette application infatigable qu'il a eue pour le bien des pauvres ; puisqu'il n'y a point de maison ni d'établissement des pauvres qui n'ait été l'objet de son zéle, & qui n'en ai ressenti les effets ; puisque les pauvres eux-mêmes, par leurs gémissemens & par leurs larmes, protestent avoir perdu en lui un protecteur, qu'à peine esperent-ils recouvrer jamais. Je pourrois, dis-je, pour l'exécution même de mon dessein, vous retracer l'idée de cet homme incomparable, & l'éloge que je ferois de sa personne, ne seroit qu'une reconnoissance publique que vous confesseriez lui être dûe. Mais mon regret particulier, (car combien en particulier me doit être, non-seulement vénérable, mais précieuse & chere sa mémoire ?) ma douleur très-vive & très-sincere n'empêche de vous en dire davantage, & de m'expliquer autrement que par mon silence. Suspendons pour quelques momens les réflexions que nous aurions à faire sur une perte que nous ne pouvons assez pleurer : & pour bien comprendre ce que c'est dans la maison de Dieu qu'un serviteur fidéle, adressons-nous à la Vierge qui prit la qualité de servante du Seigneur, au tems même qu'elle en fut déclarée la Mere. *Ave, Maria.*

TABLE DES SERMONS,

AVEC

L'ABRÉGÉ DE CHAQUE SERMON.

Le premier chiffre marque la page où commence l'article que l'on abrége ; & le second, la page où ce même article finit.

Sermon pour la Fête de sainte Magdelaine, page 1.

DIVISION. Pénitence de Magdelaine, pénitence prompte pour surmonter tous ces retardemens si ordinaires aux pécheurs, 1. Partie ; pénitence généreuse pour triompher de tous les obstacles, & en particulier de ces respects humains, qui arrêtent tant de pécheurs, 2. Partie ; pénitence efficace, pour sacrifier à Dieu tout ce qui avoit été la matiere & le sujet de son péché, 3. Partie, *p.* 1. 5.

I. PARTIE. Pénitence prompte. *Dès qu'elle connut*, elle ne délibéra point. Elle marcha, elle exécuta. Se convertir, ce n'est point raisonner, mais conclurre & agir. On ne se convertit point sans connoître ; mais aussi connoître, à l'égard des prédestinés, est le point décisif de la conversion, *p.* 5. 7.

Mais encore que connut Magdelaine ? deux choſes : 1. que cet homme qu'elle cherchoit, étoit Sauveur, & Sauveur des ames ; 2. que ce Sauveur étoit dans la maiſon du Phariſien, c'eſt-à-dire, que cette maiſon étoit le lieu marqué dans l'ordre de la prédeſtination divine, où elle devoit trouver l'auteur de ſon ſalut. Voilà ce qui la rendit ſi diligente & ſi active. Sur-tout, en connoiſſant elle aima, & ſon amour acheva de la déterminer, *p.* 8. 12.

Appliquons-nous cet exemple. Nous ſçavons qu'il faut nous convertir, mais nous différons toujours. De nous repréſenter l'injuſtice & la témérité de ces retardemens, c'eſt ce qui nous touche communément aſſez peu. Que nous manque-t-il donc pour devenir plus prompts & plus agiſſans ? un peu de cette charité qui triompha du cœur de Magdelaine. Or, à quoi tient-il que ce feu divin ne prenne dans nos cœurs ? Magdelaine connoiſſoit-elle mieux Jeſus-Chriſt, que nous ne le connoiſſons : & même ne peut-on pas dire que nous le connoiſſons mieux, qu'elle ne le devoit alors connoître ? Faiſons une fois, ce que tant de fois nous avons propoſé de faire, *p.* 12. 17.

II. Partie. Pénitence généreuſe. Le plus grand obſtacle que la pénitence ait à vaincre, c'eſt le reſpect humain : mais Magdelaine ſçut bien le ſurmonter. Elle ne craint point de ſe produire au milieu d'une aſſemblée. Elle quitta, pour ainſi dire, le luxe d'une mondaine, mais elle en retint tout le front ; ou, elle convertit l'effronterie du péché, dans une ſainte effronterie de la pénitence, *p.* 17. 21.

Mais à quel reſpect humain pouvoit-elle être ſenſible, puiſque c'étoit une pécheresſe déja connue ? Il eſt vrai, c'étoit une pécheresſe connue, mais quel eſt l'effet du péché ? de nous rendre honteux pour le bien, autant que nous ſommes har-

dis pour le mal. Or, c'eſt cette honte que Magdelaine eut à ſurmonter, & qu'elle ſurmonta. La pénitence, par un effet tout contraire, la rendit honteuſe pour le mal, & hardie pour le bien, *p.* 21. 25.

Soyons bien perſuadés de cette maxime, que quand le reſpect humain nous dominera, nous ne ſerons point propres pour le Royaume de Dieu. Diſons comme l'Apôtre: *Si je cherchois à plaire aux hommes, je ne ſerois pas ſerviteur de Jeſus-Chriſt.* Y a-t-il un reſpect humain que nous ne ſurmontions pour une fortune temporelle? comment trouvons-nous ſi difficile pour Dieu, ce qui nous devient ſi facile pour un intérêt périſſable, *p.* 25. 28.

III. PARTIE. Pénitence efficace. L'efficace de la Pénitence, ſelon ſaint Paul, conſiſte à faire ſervir pour Dieu, ce qu'on a fait ſervir pour le péché. Or telle eſt la pénitence de Magdelaine. Elle emploie ſes yeux à pleurer, ſes cheveux à eſſuyer les pieds de Jeſus-Chriſt, ſes mains à répandre ſur les pieds de ce même Sauveur, des liqueurs précieuſes, & les parfums dont elle ſe ſervoit pour contenter ſes ſens, *p.* 28. 32.

Voilà pourtant des femmes du monde la ſolide preuve d'une ſincere converſion: faire à Dieu le ſacrifice de tout ce qui a ſervi à l'offenſer; toute autre marque eſt équivoque & trompeuſe. Comment détruire le péché, lorſqu'on n'en veut pas couper la racine? *p.* 32. 35.

Parce que la pénitence de Magdelaine fut efficace, ce fut une pénitence durable; & moins cette ſainte pénitente s'épargna dans toute la ſuite de ſa vie, plus elle goûta cette paix intérieure dont la grace la remplit, lorſque le Fils de Dieu lui dit, en lui remettant ſes péchés: *Allez en paix.* C'eſt ce que nous éprouverons nous-mêmes. Dieu, dans notre pénitence, nous rendra aimable, ce

qui paroiſſoit d'abord inſupportable à la nature, *p.* 35 · 40.

Sermon pour la Fête de ſaint Ignace de Loyola, page 41.

DIVISION. *Dieu eſt fidéle, par qui vous avez été appellé à la compagnie de ſon Fils Jeſus-Chriſt notre Seigneur.* C'eſt ce que diſoit l'Apôtre aux Chrétiens de Corinthe, & ce qui convient parfaitement à ſaint Ignace. Fidélité de Dieu dans la vocation d'Ignace, 1. Partie. Fidélité d'Ignace à ſuivre la vocation de Dieu, 2. Partie, *p.* 41. 43.

I. PARTIE. Fidélité de Dieu, dans la vocation d'Ignace. 1. Fidélité envers l'Egliſe ; 2. Fidélité envers Ignace même, *p.* 43.

1. Fidélité de Dieu envers l'Egliſe, pour l'intérêt de laquelle il ſuſcita Ignace, en lui inſpirant le deſſein d'une vie Apoſtolique. C'étoit un tems où l'héréſie s'élevoit de toutes parts ; & Dieu, pour la combattre & pour défendre ſon Egliſe, appella ſaint Ignace. Voilà ce qui a rendu les enfans d'Ignace ſi odieux à tous les hérétiques : haine dont ils doivent ſe glorifier. Quelle étoit la ſource la plus commune des déſordres qui regnoient dans l'Egliſe ? l'ignorance des vérités de la foi. Dieu donc envoya Ignace pour enſeigner & par lui-même & par ſes ſucceſſeurs, pour catéchiſer, pour inſtruire la jeuneſſe, pour ouvrir des écoles publiques, où l'on apprit, non point préciſément les ſciences prophanes, mais la ſcience du ſalut, *p.* 44. 52.

2. Fidélité de Dieu envers Ignace, le rendant capable de ſoutenir une ſi ſainte entrepriſe, & par des dons extraordinaires de la grace, les mettant en état de l'exécuter. C'étoit un homme ſans lettres

& ſans étude : mais Dieu tout-à-coup l'éclaira dans ſa retraite, & lui communiqua les plus ſublimes connoiſſances. Non-ſeulement Ignace fut éclairé d'en-haut pour lui-même, mais pour la conduite des autres : il n'y a, pour en être convaincu, qu'à lire ce livre admirable des exercices qu'il compoſa. C'étoit un étranger, un mendiant, un inconnu : mais Dieu lui promit de lui être propice à Rome, & il le fit. Cependant le Ciel permit qu'Ignace fut perſécuté ; il eſt vrai : mais être perſécuté pour la juſtice, & tirer de ſes perſécutions, de nouveaux avantages pour faire connoître & aimer Dieu, ne ſont-ce pas des graces & des effets de la fidélité de Dieu ? En quelqu'état que nous ſoyons, ſi c'eſt Dieu qui nous y engage, il nous y ſoutiendra, *p.* 52. 64.

II. Partie. Fidélité d'Ignace à ſuivre la vocation de Dieu. Fidélité néceſſaire, & ſans laquelle il ne pouvoit être un parfait miniſtre du Dieu vivant. Fidélité qui ſe réduiſit à deux choſes : 1. au ſoin qu'il prit d'acquérir toutes les diſpoſitions requiſes pour ſon miniſtere ; au zéle qu'il fit paroître dans l'exercice de ſon miniſtère, *p.* 64. 65.

2. Soin qu'il prit d'acquérir toutes les diſpoſitions requiſes pour ſon miniſtère. Ce fut en effet pour cela qu'Ignace travailla d'abord à acquérir toutes les vertus que demande le miniſtère Evangélique, ſur-tout une parfaite mortification. Comment ſe traita-t-il dans la grotte de Manreze ? Ce fut pour cela qu'à l'âge de trente-trois ans, il s'abaiſſa juſqu'à ſe renfermer avec des enfans dans une école, pour y apprendre des lettres ; pour cela, qu'il vint continuer ſes études à Paris, mendiant lui-même ſon pain de porte en porte, afin de fournir à ſa ſubſtance. Choſe merveilleuſe ? c'eſt là que ce zélé diſciple devint bientôt maître, & qu'il

jetta les premiers fondemens de ſon Inſtitut, en s'aſſociant des compagnons, *p.* 67. 76.

2. Zéle qu'il fit paroître dans l'exercice de ſon miniſtère. Sans parler de tout le reſte, il ſuffit de conſidérer cette compagnie dont il forma le deſſein, dont il fut l'inſtituteur & le conducteur, & dont l'unique fin eſt la gloire de Dieu, & la ſanctification des ames. Dire d'Ignace, qu'il a été le fondateur de la Compagnie de Jeſus, c'eſt faire en un mot l'éloge complet de ſon zéle : car c'eſt donner à entendre que non content de glorifier Dieu par lui-même, il l'a glorifié encore par tant de miſſionnaires, de prédicateurs, de directeurs des conſciences, de ſçavans hommes, de Martyrs. Soyons fidéles à Dieu, comme ce grand Saint, en rempliſſant les devoirs de notre état. La fidélité de Dieu conſiſte à nous donner ſa grace, & notre fidélité doit conſiſter à agir avec la grace de Dieu, *p.* 76. 88.

Sermon pour la Fête de Notre-Dame des Anges, ſur l'indulgence de Portiuncule, page 89.

DIVISION. *Ce pauvre a prié, & le Seigneur l'a exaucé.* Ce pauvre, c'eſt ſaint François, priant dans l'Egliſe de Portiuncule, & demandant à Jeſus-Chriſt, par l'interceſſion de Marie, une indulgence pléniere pour tous les pécheurs qui viſiteroient cette Egliſe avec les diſpoſitions convenables. François qui prie pour les pécheurs, & qui, par le mérite de ſa perſonne eſt digne d'être exaucé, 1. Partie. Marie qui intercéde pour François, & qui s'y trouve engagée par les plus puiſſans motifs, 2. Partie. Jeſus-Chriſt qui accorde en faveur de l'un & de l'autre une indul-

gence que nous devons regarder comme un des dons de Dieu les plus eſtimables, 3. Partie, *p.* 89. 91.

I. PARTIE. François qui prie pour les pécheurs, & qui par les mérites de ſa perſonne eſt digne d'être exaucé. Car, qu'étoit-ce que François? 1. un pauvre volontaire, 2. un pauvre crucifié, 3. un pauvre déſintéreſſé pour lui-même, & zélé pour le prochain, *p.* 91. 93.

Un pauvre volontaire, un pauvre Evangélique, inſtituteur d'un ordre de pauvres, parfaits imitateurs de la pauvreté de Jeſus-Chriſt. En falloit-il davantage pour lui faire trouver grace auprès de Dieu, qui ſe plaît à écouter juſqu'aux ſimples deſirs des pauvres? *p.* 93. 97.

2. Un pauvre crucifié, c'eſt-à-dire, un pauvre revêtu de la mortification de Jeſus-Chriſt, juſqu'à porter les ſtigmates de ce Dieu Sauveur. Quelle auſtérité de vie, quels jeûnes, quel renoncement à tous les plaiſirs! Eſprit de pénitence qu'il a laiſſé en héritage à ſes enfans. Or, combien Dieu devoit-il être touché de la priere d'un homme en qui il découvroit des traits ſi marqués, & une ſi parfaite image de ſon Fils? Jeſus-Chriſt prie pour nous dans le ciel, en montrant à ſon Pere, les cicatrices de ſes plaies; & François prioit ſur la terre, en montrant à Dieu les mêmes bleſſures imprimées ſur ſon corps, *p.* 97. 102.

3. Un pauvre déſintéreſſé. Pour qui adreſſoit-il ſes vœux au ciel? pour les autres, & non pour lui-même. Nos prieres n'ont pas la même efficace auprès de Dieu, parce que nous ne ſommes, ni pauvres de cœur, comme ſaint François, ni crucifiés au monde, ni charitables & déſintéreſſés, *p.* 102. 108.

II. PARTIE. Marie, qui intercéde pour François, & qui s'y trouve engagée par deux grands

motif : 1. motif de piété maternelle, 2. motif d'intérêt propre, *p.* 108. 109

1. Motif de piété maternelle envers saint François. Car la Mere de Dieu ne devoit-elle pas spécialement chérir un homme qui faisoit une profession particuliere de lui appartenir, & qui, dans l'Eglise de Portiuncule, voulut contracter une alliance étroite avec elle, en se dévouant à son service, & la choisissant pour chef de son ordre ? Quand donc François, à la tête de ses enfans, prioit au pied de l'Autel, Marie prosternée devant le trône du Seigneur, lui présentoit elle-même leur priere, *p.* 109. 113.

2. Motif d'intérêt propre. De quoi s'agissoit-il dans la concession de l'indulgence que demandoit saint François ? l'Eglise de Portiuncule érigée sous le nom de Marie, & sous le glorieux titre de Notre-Dame des Anges, étoit dans un abandon qui la déshonoroit, & il étoit question de la mettre dans un nouveau lustre en y attirant les peuples, & y rétablissant le culte de la Reine du ciel. De plus, il s'agissoit de favoriser un ordre, qui, de tous les ordres de l'Eglise, devoit être un des plus ardens défenseurs des priviléges de cette Vierge, sur-tout de son Immaculée Conception. Ce n'est point en vain qu'on honore Marie, & qu'on se confie en elle, lorsque ce n'est point un stérile honneur qu'on lui rend, ni une confiance présomptueuse qu'on a dans sa méditation, *p.* 113. 119.

III. Partie. Jesus-Christ qui accorde en faveur de Marie, & de saint François, une indulgence que nous devons regarder comme un des dons de Dieu les plus estimables. Entre les autres indulgences, celle-ci est une des plus authentiques, & des plus assûrées : 1. parce que c'est une indulgence accordée immédiatement par Jesus-Christ ; 2. parce que c'est une indulgence attestée par les miracles

les plus certains ; parce que c'eſt une indulgence répandue parmi le peuple chrétien, avec un merveilleux progrès des ames, *p.* 119. 122.

1. Indulgence accordée immédiatement par Jeſus-Chriſt : donc Indulgence qui doit être infaillible. François, néanmoins, en communiqua avec le ſouverain Pontife : car tel eſt l'ordre & l'eſprit de Dieu, que toute révélation ſoit ſoumiſe au tribunal & au jugement de l'Egliſe. En quoi la conduite de ſaint François condamne bien celle des hérétiques qui ne veulent s'en rapporter qu'à eux-mêmes, *p.* 122. 125.

2. Indulgence atteſtée par des miracles certains, quoi qu'en puiſſent dire ces prétendus-eſprits forts, qui demandent des miracles pour croire, & qui ne veulent croire nul miracle, *p.* 125. 127.

3. Indulgence répandue parmi le peuple chrétien, avec un merveilleux progrès des ames. C'eſt ce qu'ont éprouvé tant de pécheurs convertis, tant de Chrétiens lâches, excités & ranimés ; tant de juſtes mêmes ſanctifiés. Du reſte, pour gagner cette indulgence pléniere, il faut renoncer pleinement au péché ; & voilà pourquoi il y en a très-peu à qui elle ſoit appliquée. Ne négligeons rien pour profiter d'un avantage ſi précieux, *p.* 127. 132.

Sermon pour la Fête de ſaint Louis, Roi de France, page 133.

DIVISION. Saint Louis a été un grand Saint, parce qu'étant né Roi, il a fait ſervir ſa dignité à ſa ſainteté, 1. Partie. Saint Louis a été un grand Roi, parce qu'il a ſçu, en devenant ſaint, faire ſervir ſa ſainteté à ſa dignité, 2. Partie, *p.* 133. 138.

I. PARTIE. Saint Louis a été un grand Saint, parce qu'étant né Roi, il a fait servir sa dignité à sa sainteté. En effet, sa grandeur n'a servi qu'à le rendre, 1. humble devant Dieu, avec plus de mérite, 2. charitable envers le prochain, avec plus d'éclat, sévere à soi-même avec plus de force & plus de vertu, *p.* 138. 141.

1. Humble devant Dieu. Tout Roi qu'il étoit, il ne se considéra que comme un sujet né pour dépendre de Dieu, & pour obéir à Dieu ; & il préféra toujours la qualité de Chrétien à celle de Roi. De-là, procédoit ce zéle admirable qu'il eut pour tout ce qui concernoit la gloire de Dieu, & de son culte. De-là, ce zéle pour la propagation de l'Evangile, ce zéle pour l'intégrité & l'unité de la foi, ce zéle pour la discipline de l'Eglise, ce zéle pour la réformation & la pureté des mœurs, ce zéle de la maison de Dieu qui le dévoroit. Or ce zéle n'eut de si merveilleux succès, que parce qu'il étoit soutenu de la puissance Royale, *p.* 141. 151.

2. Charitable envers le prochain : rendant lui-même justice à tout le monde, se familiarisant avec les pauvres, portant en terre les corps de ses soldats tués dans une sanglante bataille, fondant des hôpitaux sans nombre. Or à tout cela combien lui servit le pouvoir qui lui donnoit la dignité de Roi ? *p.* 151. 155.

3. Sévere à soi-même. Austérité qui, dans le rang où le ciel l'avoit fait naître, doit être regardée comme un miracle de la grace. Car quel miracle qu'un roi couvert du cilice, atténué de jeûnes, couché sous le sac & sur la cendre, toujours appliqué à combattre ses passions, & à mortifier ses desirs ! Voilà notre condamnation. Saint Louis s'est sanctifié jusques sur le trône : qui peut donc nous empêcher, chacun dans notre état, de nous sanctifier ? *p.* 155. 160.

II. PARTIE. Saint Louis a été un grand Roi, parce qu'il a ſçu, en devenant Saint, faire ſervir ſa ſainteté à ſa dignité. Il a été grand dans la guerre, grand dans l'adverſité, grand dans la proſpérité, grand dans le gouvernement de ſon Royaume, grand dans ſa conduite avec les étrangers; & c'eſt à quoi lui a ſervi ſa ſainteté, *p.* 160. 162.

1. Grand dans la guerre & dans la paix. Il n'a point aimé la paix pour vivre dans l'oiſiveté, & il n'a point aimé la guerre pour ſatisfaire ſon ambition. Qui le rendoit ſi intrépide & ſi fier dans les combats? c'étoit le zéle de la cauſe de Dieu qu'il défendoit, *p.* 162. 164.

2. Grand dans l'adverſité. Exemple de ſa priſon où ſa ſeule ſainteté put ſi bien le ſoutenir, *p.* 165. 167.

3. Grand dans la proſpérité. Jamais la France n'avoit été plus floriſſante, ni le peuple plus heureux, parce que ſaint Louis ſe faiſoit une religion de contribuer à la félicité de ſes ſujets, *p.* 167. 168.

4. Grand dans le gouvernement de ſes états. Jaloux par piété d'y maintenir le bon ordre, il ſçut ſe faire obéir, craindre & aimer. Divers exemple, *p.* 168. 170.

5. Grand dans ſa conduite avec les étrangers. C'étoit dans le monde chrétien, le pacificateur & le médiateur de tous les différends qui naiſſoient entre les Têtes couronnées. De toutes parts on avoit recours à lui, parce que l'on connoiſſoit ſa probité & ſon incorruptible équité. Exemples, *p.* 170. 173.

Fauſſe idée des libertins, qui ſe perſuadent qu'en ſuivant les regles de la ſainteté Evangélique, on ne peut réuſſir dans le monde, *p.* 173. 179.

Sermons pour des Vêtures & des Professions Religieuses.

I. Sermon sur l'Etat Religieux.

Le tréſor caché dans la Religion, page 183.

DIVISION. *Le Royaume des cieux eſt ſemblable à un tréſor enterré dans un champ : l'homme qui l'a trouvé, le cache ; & tranſporté de joie, il va vendre tout ce qu'il poſſede, & achete ce champ.* Quel eſt ce tréſor, & où eſt-il caché, ſi ce n'eſt dans l'état religieux ? Le tréſor dont il eſt ici parlé, c'eſt le parfait Chriſtianiſme. Or voici les trois avantages de l'ame religieuſe : c'eſt qu'en quittant le monde, & ſe conſacrant à la religion, elle trouve parfaitement le Chriſtianiſme, *invenit*; 1. Partie. C'eſt qu'embraſſant une vie cachée, elle le met en ſureté, *abſcondit*; 2. Partie. Et c'eſt que ne ſe réſervant rien, elle l'achete au prix de toutes choſes, *& vendit univerſa quæ habet, & emit*; 3. Partie, *p.* 183. 187.

I. PARTIE. Premier avantage de l'ame religieuſe, c'eſt qu'en quittant le monde, & ſe conſacrant à la religion, elle trouve parfaitement le Chriſtianiſme, *invenit.* Le Chriſtianiſme pur & ſans tache ne ſe trouve point dans le monde ; mais on le trouve dans l'état religieux : car c'eſt là qu'on trouve des communautés d'ames élûes qui, vivant dans la chair, comme parle l'Apôtre, ne vivent point ſelon la chair ; d'ames innocentes & tout enſemble pénitentes ; de ſaintes Vierges, qui uſent de ce monde comme n'en uſant point ; qui ſont crucifiées au monde, & à qui le monde eſt crucifié. Tout cela nous paroît grand, & au-deſſus de l'homme ; mais tout cela eſt néceſ-

faire pour le vrai Christianisme, *p.* 188. 194.

Hors de la religion, ce trésor ne se trouve que rarement, ou même, à prendre le monde dans le sens de l'Ecriture, il ne s'y trouve point du tout. Car tout ce qui est dans le monde, est, ou concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie, *p.* 194. 197.

En effet, en quoi consiste ce Christianisme qui est par excellence le don de Dieu? dans la béatitude de la pauvreté, dans la gloire de l'humilité, dans le goût & l'attrait de l'austérité. Or voilà ce que le monde ne connoît point. Dans le monde, il y a des pauvres, mais qui s'estiment malheureux de l'être. Dans le monde, on voit des hommes humiliés, mais qui ont en horreur l'humiliation. Dans le monde, on souffre, mais on est au désespoir de souffrir. Il n'y a que la religion où l'on trouve des pauvres qui se font un bonheur de leur pauvreté; il n'y a que la religion où l'on se glorifie d'être obscur & humilié; il n'y a que la religion où l'on souffre avec joie, & où l'on se fasse un plaisir d'être mortifié.

II. Partie. Second avantage de l'ame religieuse, c'est qu'embrassant la vie religieuse, elle met en sûreté ce trésor du Christianisme qu'elle a trouvé, *Abscondit.* La retraite religieuse est pour elle un préservatif: 1. contre la corruption du monde, 2. contre les railleries & la censure du monde, 3. contre les vaines complaisances & la fausse gloire du monde, *p.* 202. 204.

1. Préservatif contre la corruption du monde. Car l'ame religieuse s'étant séparée du monde, elle est à couvert de la dissipation du monde, de ses attraits, de ses exemples, de ses loix, de ses usages, & au lieu que le monde corrompt pour les mondains les choses même les plus indifférentes, la religion sanctifie tout, *p.* 204. 210.

2. Préſervatif contre les railleries & la cenſure du monde. Il y a des ames dans le monde qui voudroient ſervir Dieu, mais le reſpect humain les arrête. Au lieu que l'ame religieuſe eſt indépendante des jugemens du monde, & que la cenſure, même du monde, ſeroit pour elle une raiſon de s'attacher à ſon devoir : car le monde ne cenſure les religieux, qu'autant qu'il les voit s'écarter de leur profeſſion, *p.* 210. 212.

3. Préſervatif contre les vaines complaiſances, & la fauſſe gloire du monde. Qu'un Chrétien du monde faſſe la moindre partie de ce que fait une ame religieuſe, on l'exalte, on le canoniſe, & les louanges qu'il reçoit, ſont une dangereuſe tentation pour lui : mais dans la religion, la vie parfaite eſt une vie ordinaire, & par conſéquent à l'abri de toutes les atteintes d'une vanité ſecrete. *p.* 212. 215.

III. Partie. Troiſiéme avantage de l'ame religieuſe, c'eſt qu'elle donne tout pour poſſéder ce précieux tréſor de Chriſtianiſme : *Vendit univerſa quæ habet, & emit.* On voudroit être Chrétien dans le monde ; mais en même tems, on voudroit qu'il n'en coutât rien. Dans la religion, on ſacrifie tout pour cela, & l'on ſe dépouille de tout. Belles paroles dans le monde prétendu-chrétien, belle apparence de réforme ; mais dans la pratique, oiſiveté, molleſſe, amour-propre. Dans la religion, exercices pénibles, jeûnes, veilles, ſilence, pauvreté, offices divins, &c. *p.* 215. 220.

Dans le monde on profeſſe le Chriſtianiſme, mais en même tems on fait dans le monde, ſa volonté, & on veut toujours la faire. Dans la religion on y renonce, & n'eſt-ce pas le plus grand de tous les ſacrifices ? la plupart des vertus du monde ſont des vertus païennes ; dans la religion, ce ſont des vertus vraiment chrétiennes. Erreur de Luther, lorſqu'il oſa avancer que les vœux de la

religion n'ajoutoient rien à la ſainteté du baptême, & qu'un ſimple Chrétien donnoit autant à Dieu, qu'un religieux, *p.* 220. 226.

II. Sermon ſur l'état religieux.

Le choix que Dieu fait de l'ame Religieuſe, & que l'ame Religieuſe fait de Dieu. page 227.

DIVISION. *Souvenez-vous-en, Iſraël, & ne l'oubliez jamais: vous choiſiſſez aujourd'hui le Seigneur, afin qu'il ſoit votre Dieu; & le Seigneur vous choiſit aujourd'hui, afin que vous ſoyez ſon peuple particulier.* Ces paroles expriment parfaitement ce qui ſe paſſe entre Dieu & l'ame religieuſe, lorſqu'elle ſe conſacre à la religion. Le choix que l'ame religieuſe fait de Dieu, afin qu'il ſoit particulierement ſon Dieu, 1. Partie. Le choix que Dieu fait de l'ame religieuſe, afin qu'elle ſoit particulierement ſa créature, 2. Partie, *p.* 227. 231.

I. PARTIE. Le choix que l'ame religieuſe fait de Dieu, afin qu'il ſoit particuliérement ſon Dieu. 1. Choix glorieux à Dieu, 2. choix heureux pour l'ame religieuſe, 3. choix qui lui rend Dieu ſouverainement néceſſaire, 4. choix après lequel auſſi Dieu lui ſuffit, 5. choix enfin par où Dieu devient ſpécialement & plus proprement ſon Dieu, *p.* 231. 233.

1. Choix glorieux à Dieu. Car c'eſt reconnoître authentiquement l'excellence de l'être de Dieu, & ſa ſouveraineté, puiſqu'il n'y a qu'un Dieu qui mérite que nous quittions tout pour le poſſéder: Hommage qui lui eſt dû, & qu'il ne reçoit dans

toute son étendue, que de l'ame religieuse, *p.* 233. 237.

2. Choix heureux pour l'ame religieuse. Ce choix est pour elle une assûrance aussi grande qu'on peut l'avoir en cette vie, qu'elle aime Dieu de cet amour parfait dont la grace est inséparable, *p.* 237. 240.

3. Choix qui rend Dieu souverainement nécessaire à l'ame religieuse. Si par son infidélité elle venoit à ne pas trouver Dieu dans la religion, ne pouvant d'ailleurs y trouver les consolations du monde, quelle seroit sa ressource ? Du reste, heureuse nécessité qui l'oblige à s'attacher à Dieu, *p.* 240. 243.

4. Choix après lequel aussi, Dieu suffit à l'ame religieuse. Les mondains comblés des biens du monde, ne sont pas encore contens : l'ame religieuse avec Dieu seul, jouit d'une paix parfaite, & nous sert de preuve sensible, pour connoître comment Dieu seul fera notre béatitude, *p.* 243. 246.

5. Choix par où Dieu devient spécialement & plus proprement le Dieu de l'ame religieuse. Dieu lui tient lieu de tout ; il est donc particulierement son Dieu. De plus, il est le Dieu de tout l'univers, par la nécessité de son être : mais il est plus proprement le Dieu de l'ame religieuse par le choix libre & volontaire qu'elle a fait de lui, *p.* 247. 251.

II. PARTIE. Le choix que Dieu fait de l'ame religieuse, afin qu'elle soit particulierement sa créature. Elle ne pouvoit choisir Dieu, si Dieu auparavant ne l'avoit choisie & recherchée. Mais pourquoi Dieu l'a-t-il choisie ? 1. afin qu'elle soit sainte ; 2. afin qu'elle soit irrépréhensible ; 3. afin qu'elle serve de modéle aux Chrétiens du siécle. Et c'est ainsi qu'elle appartient spécialement à Dieu, & qu'elle en est particulierement la créature, *p.* 251. 253.

1. Afin qu'elle ſoit ſainte : car Dieu l'a choiſie, afin qu'elle ſoit plus dévouée à ſon ſervice. Or Dieu étant ſaint & le Saint des ſaints, dit ſaint Chryſoſtôme, il veut & il doit être ſervi par des ſaints. Et n'eſt-ce pas de quoi ſont remplies tant de communautés religieuſes ? p. 253. 256.

2. Afin qu'elle ſoit irrépréhenſible. Dans l'état religieux, une ſainteté ordinaire ne ſuffit pas. Il faut une ſainteté irréprochable, une ſainteté à l'épreuve de toute cenſure, une ſainteté où le monde, ce monde critique & ſi attentif à obſerver les perſonnes religieuſes, ne puiſſe découvrir aucune tache. Il faut pour l'honneur de Dieu, que les religieux puiſſent dire aux mondains, ce que ſaint Paul diſoit aux Païens : *Capite nos* ; examinez-nous, & voyez s'il y a rien dans toute notre conduite que vous ayez droit de reprendre, *p.* 256. 261.

3 Afin qu'elle ſerve de modéle aux Chrétiens du ſiécle. Car, qu'eſt-ce qu'un vrai religieux, ſinon un Chrétien parfait, & une image vivante de la perfection Evangélique ? *p* 261. 263.

Les perſonnes religieuſes ſont donc le peuple de Dieu particulier, & d'une façon plus propre, ſes créatures, puiſque rien ne leur manque pour être totalement, uniquement, & irrévocablement à Dieu, *p.* 263. 267.

III. Sermon ſur l'état religieux.

Le Renoncement Religieux, & les récompenſes qui lui ſont promiſes, page 268.

DIVISION. *Pierre prenant la parole, dit à Jeſus-Chriſt : Vous voyez, Seigneur, que nous avons tout quitté, & que nous vous avons ſuivi ; quelle récompenſe en recevrons-nous donc ? Jeſus-Chriſt leur répondit : Je vous dis en vérité, qu'au*

tems de la réſurrection, vous qui m'avez ſuivi, vous ſerez aſſis ſur des trônes pour juger les douze tribus d'Iſraël. Et quiconque aura quitté ſa maiſon, ſes freres & ſes ſœurs, ſon pere ou ſa mere, recevra le centuple, & aura pour héritage, la vie éternelle. Voilà en quoi conſiſte le renoncement religieux, & le fruit que l'ame religieuſe en doit eſpérer. Voilà ce qui a porté tant de Chrétiens à ſe ſéparer du monde, & à ſe dépouiller de tout pour ſuivre Jeſus-Chriſt. Avoir tout quitté pour Jeſus-Chriſt, c'eſt pour l'ame religieuſe, une grace eſtimable, & le fonds de toutes les graces dont elle eſt redevable à Dieu dans la religion, 1. Partie. Avoir droit aux promeſſes de Jeſus-Chriſt, c'eſt pour l'ame religieuſe, une récompenſe & une béatitude commencée, mais qu'elle doit ſoutenir par ſa ferveur, & qu'elle doit continuellement mériter dans la religion, 2. Partie, p. 268. 275.

I. Partie. Avoir tout quitté pour Jeſus-Chriſt, c'eſt pour l'ame religieuſe, une grace ineſtimable, & le fonds de toutes les graces dont elle eſt redevable à Dieu dans la religion. Bien loin de ſe glorifier du ſacrifice qu'elle a fait; elle en doit remercier Dieu, qui lui a inſpiré le deſſein de renoncer, 1. à des biens onéreux, 2. à des biens contagieux, 3. à des biens qui, dans la viciſſitude continuelle des choſes de la vie, & plus encore dans l'inévitable néceſſité de la mort, n'aboutiſſent qu'à affliger l'homme, & à le rendre malheureux, *p.* 275. 278.

1. Biens onéreux, je dis onéreux pour la conſcience: ce ſont de grandes charges devant Dieu, à qui il en faut rendre compte. Les vrais Chrétiens en ont tremblé, lorſqu'ils ont été pourvûs de ces biens. Mais l'ame religieuſe en eſt déchargée; & n'eſt-il pas plus avantageux pour elle de ne les point poſſéder, que de les avoir, & de courir le riſque affreux de ſe perdre? A quoi a-t-elle propre-

ment renoncé ? Eſt-ce à l'agréable de ces biens ? non : puiſqu'il eſt même défendu aux Chrétiens de ce ſiécle. Elle n'a donc fait, à le bien prendre, que de ſe délivrer de ce que ces biens ont de pénible, *p* 278 . 285.

2. Biens contagieux. Biens qui ſouillent l'ame par la cupidité qu'ils y allument. Il eſt d'une extrême difficulté de les poſſéder ſans s'y attacher ; & en s'y attachant, il n'eſt pas poſſible de ſe ſauver. C'eſt donc un parti bien plus aiſé à l'ame religieuſe, de s'en défaire tout d'un coup, & de s'épargner ainſi tant de combats que les Chrétiens du ſiécle ont à ſoutenir, pour accorder enſemble la poſſeſſion de ces biens, & le ſoin de leur ſalut, *p.* 285. 290.

3. Biens qui dans la viciſſitude continuelle des choſes de la vie, & dans l'inévitable néceſſité de la mort, n'aboutiſſent qu'à affliger l'homme, & à le rendre malheureux. Ce ſont des biens fragiles ; mille accidens les font perdre, la mort au moins les enleve : & ſur cela à quels chagrins ne ſont pas expoſés les gens du monde ; tandis que l'ame religieuſe eſt indépendante de toutes les calamités publiques ou particulieres, & qu'elle voit ſans regret approcher la mort ? *p.* 290. 292.

II. PARTIE. Avoir droit aux promeſſes de Jeſus-Chriſt, c'eſt déja pour l'ame religieuſe une récompenſe & une béatitude commencée, mais qu'elle doit ſoutenir par ſa ferveur, & qu'elle doit continuellement mériter dans la religion. Trois promeſſes de Jeſus-Chriſt : 1. confiance au jugement de Dieu, & même ſupériorité & prééminence, 2. le centuple en ce monde ; 3. la vie éternelle, *p.* 292. 294.

1. Confiance au jugement de Dieu, & même ſupériorité & prééminence. Exemple de ſaint Hilarion qui s'écrioit à la mort : *Sors, mon ame, que*

crains-tu ? il y a près de soixante & dix ans que tu sers Dieu. Outre la confiance, supériorité & prééminence : *Je vous dis en vérité, qu'au tems de la résurrection, vous qui m'avez suivi, vous serez assis sur des trônes pour juger les douze tribus d'Israël.* En effet, la vie des personnes religieuses sera la condamnation des mondains, *p.* 294.

2. Le centuple en ce monde. Qu'est-ce que ce centuple ? la liberté de l'esprit, la paix intérieure, les dons de la grace. Erreur du mondain qui voudroit jouir de ce centuple, sans se mettre auparavant dans les dispositions nécessaires. Il est vrai qu'il y a des ames religieuses qui ne le goûtent pas : mais pourquoi ? parce qu'elles ne sont pas vraiment religieuses selon l'esprit & le cœur, *p.* 300. 308.

3. La vie éternelle dans l'autre monde. Ainsi l'a dit en termes formels le Fils de Dieu : *Quiconque aura quitté sa maison, ses freres & ses sœurs, son pere ou sa mere, recevra le centuple, & possédera la vie éternelle.* Or de telles espérances & de tels avantages, ne sont-ils pas déja pour l'ame religieuse une félicité anticipée ; & qu'y a-t-il de plus propre à exciter sa ferveur ? *p.* 308. 311.

IV. Sermon sur l'état Religieux.

L'opposition mutuelle des Religieux & des Chrétiens du siécle, page 312.

DIVISION. Rien n'est plus capable de confondre la lâcheté des Chrétiens du siécle, que de considérer la perfection de l'état religieux, 1. Partie. Et rien n'est plus propre à consoler les religieux, & à les confirmer dans leur vocation,

que d'enviſager les malheurs preſque inévitables, & les obligations des Chrétiens du ſiécle, 2. Partie, *p.* 312. 317.

I. PARTIE. Rien n'eſt plus capable de confondre la lâcheté des Chrétiens du ſiécle, que de conſidérer la perfection de l'état religieux. Cette vûe, 1. leur découvre ſenſiblement ce qu'ils doivent être, & ce qu'ils ne ſont pas; 2. les détrompe de l'erreur dont ils ſe préviennent ſouvent, que la loi de Dieu eſt pour eux quelque choſe d'impraticable; 3. réfute toutes les excuſes qu'ils alléguent, quand on leur reproche leur pareſſe & leur négligence dans la voie de Dieu, *p.* 317. 319.

1. Cette vûe découvre ſenſiblement aux Chrétiens du ſiécle, ce qu'ils doivent être, & ce qu'ils ne ſont pas. Dans les premiers ſiécles de l'Egliſe, il n'y avoit point de religieux, parce que les Chrétiens, vivant en Chrétiens, étoient alors comme autant de religieux. Dans la ſuite des tems, cet heureux état du Chriſtianiſme, a changé par le déréglement des mœurs; & Dieu a ſuſcité les religieux, afin qu'ils fuſſent pour les Chrétiens du ſiécle, une image ſenſible de la perfection dont ils ſont déchus, & où ils doivent tendre. Que doivent-ils donc dire en voyant la ſainteté de la profeſſion religieuſe? ce que diſoit à peu près ſaint Antoine après avoir vû ſaint Paul anachoréte: *Malheur à moi qui porte en vain le nom de Chrétien*, *p.* 319, 329.

2. Cette vûe détrompe les Chrétiens du ſiécle de l'erreur dont ils ſe préviennent ſouvent, que la loi de Dieu eſt pour eux quelque choſe d'impraticable. Quand ils voyent tant de religieux pratiquer les conſeils mêmes les plus héroïques, comment peuvent-ils ſe perſuader que l'obſervation des préceptes leur eſt impoſſible? *Non poteris quod iſti & iſtæ?* quoi? vous ne pourrez pas faire au moins une par-

tie de ce que font ceux-ci & celles-là ? *p.* 329. 333.

3. Cette vûe réfute toutes les excuſes qu'alleguent les Chrétiens du ſiécle, quand on leur reproche leur pareſſe & leur négligence dans la voie de Dieu. Quelle prétexte peut les juſtifier ? eſt-ce la naiſſance, l'éducation, l'âge, le tempérament, les infirmités ? mais ils voyent dans les communautés religieuſes des perſonnes de toute condition, de tout âge, de tout tempérament, porter avec conſtance, & même avec une ſainte allégreſſe tout le poids de la regle la plus auſtère, *p.* 333. 335.

II. PARTIE. Rien n'eſt plus propre à conſoler les religieux, & à les confirmer dans leur vocation, que d'enviſager, 1. les miſeres preſque inévitables des Chrétiens du ſiécle, leurs obligations indiſpenſables juſqu'au milieu du monde, *p.* 335. 336.

1. Les miſeres preſque inévitables des Chrétiens du ſiécle. Le Religieux a ſes croix, mais n'en a-t-on pas dans le monde ; & croix pour croix, celles de la Religion ne valent-elles pas mieux, puiſqu'elles ſont ſalutaires ? On dépend dans la Religion : ne dépend-t-on pas dans le monde, & la ſervitude n'y eſt-elle pas incomparablement plus dure ? Ainſi du reſte. *p.* 336. 342.

2. Les obligations indiſpenſables des Chrétiens du ſiécle. Obligations auxquelles leur ſalut eſt attaché ; obligations qui, dans ce qu'elles ont de plus eſſentiel & de plus onéreux, ſont auſſi étroites pour les perſonnes du monde, que pour les Religieux ; enfin obligations que les perſonnes du monde ne peuvent néanmoins remplir qu'avec des violences extrêmes. Au lieu que les ames religieuſes ont toutes les facilités imaginables pour s'acquitter, ſoit des devoirs communs à tous les états du Chriſtia-

nîsme, soit des devoirs propres de leur profession. Du reste, avantages qui ne diminuent en rien le mérite du sacrifice que font à Dieu les personnes religieuses, *p.* 342. 350.

V. Sermon sur l'état Religieux.

Comparaison des Personnes religieuses avec Jesus-Christ ressuscité, page 351.

DIVISION. *Si nous sommes entés en Jesus-Christ par la ressemblance de sa mort, nous le serons en même tems par la ressemblance de sa résurrection.* Etat de Jesus-Christ ressuscité, vrai modéle de la perfection religieuse : ou vie religieuse dans sa perfection, fidéle image de l'état de Jesus-Christ ressuscité. Conformité de l'état religieux, avec l'état de Jesus-Christ ressuscité, soit par rapport au corps, soit par rapport à l'ame. Par rapport au corps, c'est ce que fait l'angélique pureté que professent les personnes religieuses, 1. Partie. Par rapport à l'ame, c'est ce que fait l'entier éloignement du monde, & l'intime commerce avec Dieu, où vivent les personnes religieuses, 2. Partie. *p.* 351. 358.

I. PARTIE. Conformité de l'état religieux avec l'état de Jesus-Christ ressuscité par rapport au corps : c'est ce que fait l'angélique pureté que professent les personnes religieuses. Quatre qualités des corps glorieux, selon saint Paul, & en particulier du corps de Jesus-Christ ressuscité. 1. Corps tout spirituel, *Surget corpus spirituale.* 2. Corps incorruptible, *Surget in incorruptione.* 3. Corps tout éclatant de gloire, *Surget in gloriâ.* 4. Corps plein de force, *Surget in virtute.* Or voilà dans une vierge dévouée à Dieu les quatre effets de la chasteté, *p.* 358. 361.

1. Corps tout spirituel, *Surget corpus spirituale*: c'est-à-dire, corps affranchi de la servitude des sens. Tel fut celui de Jesus-Christ resuscité, tels seront ceux des bienheureux après la résurrection, & tel est l'état où le vœu de chasteté met une personne religieuse, *p.* 361. 364.

2. Corps incorruptible, *Surget in incorruptione.* La chasteté semblable à ce précieux parfum que Magdelaine répandit sur les pieds du Sauveur du monde, est, dans la pensée des Peres, comme un baume sacré qui maintient le corps d'une épouse de Jesus-Christ dans une intégrité parfaite. Hors de la religion, elle seroit en danger de se corrompre, mais l'état religieux est pour elle un préservatif assûré, *p.* 364. 366.

3. Corps tout éclatant de gloire, *Surget in gloriâ.* C'est une inviolable chasteté qui fait aux yeux de Dieu, le plus bel agrément d'une vierge. C'est elle qui l'éléve à la noble alliance qu'elle contracte avec le Verbe de Dieu, en devenant l'épouse de l'Agneau, *p.* 366. 368.

4. Corps plein de vertu & de force, *Surget in virtute.* La pureté des corps glorieux après la résurrection sera une pureté sans effort; mais la pureté d'une vierge sur la terre, est une pureté victorieuse, qui résiste & qui triomphe, *p* 368. 369.

Du reste, tout cela demande dans les personnes religieuses un grand soin de se conserver, & l'exercice de toutes les vertus nécessaires pour se maintenir. Morale que les Chrétiens du siécle doivent s'appliquer à eux-mêmes, *p.* 369. 375.

II. Partie. Conformité de l'état religieux avec l'état de Jesus-Christ resuscité par rapport à l'ame: c'est ce que fait l'entier éloignement du monde, & l'intime commerce avec Dieu où vivent les personnes religieuses. Comment vécut Jesus-Christ sur la terre durant les quarante jours qu'il y demeura après

ſa réſurrection ? Il y fut ſéparé du commerce des hommes ; 2. ſi de tems en tems il ſe fit voir à ſes diſciples, ce ne fut que pour des beſoins importans ; 3. dans ces apparitions, il vit ſes diſciples, & leur parla, mais en leur témoignant toujours une ſainte impatience de les quitter ; 4. du reſte, il n'eut d'entretien qu'avec Dieu ; & toute ſa converſation fut dans le ciel. Or, n'eſt-ce pas là en figure & en abrégé la vie d'une ame religieuſe ? *P.* 375. 377.

1. Jeſus-Chriſt fut ſéparé du commerce des hommes ; & toute la vie d'une ame religieuſe eſt une vie cachée avec Jeſus-Chriſt en Dieu. *P.* 377. 379.

2. Jeſus-Chriſt de tems en tems ſe fit voir à ſes diſciples, mais ce ne fut que pour des beſoins importans ; pour les raſſembler, pour les confirmer, pour les conſoler, pour les inſtruire. Une ame religieuſe ne doit avoir de commerce avec les Chrétiens du ſiécle, qu'autant que l'édification, le zéle, la charité, la néceſſité le demandent, *P.* 379. 383.

3. Jeſus-Chriſt, dans ſes apparitions, vit ſes diſciples, & leur parla, mais en leur témoignant toujours une ſainte impatience de les quitter. Dans les viſites qu'une ame religieuſe reçoit quelquefois de ſes proches, elle n'aſpire qu'à rentrer bientôt dans ſa retraite, & qu'à retourner à ſes exercices, *P.* 383. 385.

4. Jeſus-Chriſt n'eut d'entretien qu'avec Dieu ; toute ſa converſation fut dans le ciel : & une ame religieuſe n'eſt occupée que de Dieu, ni ne goûte que les choſes du ciel. Heureuſe vie dont elle comprend le bonheur, & dont elle rend ſans ceſſe à Dieu des actions de graces, *p.* 385. 391.

VI. Sermon sur l'état Religieux.

L'Alliance de l'Ame Religieuse avec Dieu. page 392.

DIVISION. *Mon bien-aimé est à moi, & je suis à lui.* C'est l'Ame religieuse qui parle, & qui, sous la figure de l'Epouse des Cantiques, nous fait connoître la sainte alliance qu'elle a contractée avec Dieu. Trois choses forment une alliance, le choix, l'engagement & la société. Que fait donc une jeune personne en embrassant la profession religieuse? Elle choisit Dieu, 1. Partie: elle s'engage à Dieu, 2. Partie: elle s'acquiert, pour ainsi dire, un droit spécial sur tous les trésors de Dieu, & sur Dieu même, 3. Partie, *p.* 392. 395.

II. PARTIE. L'ame religieuse choisit Dieu. Car qu'est-ce que la profession religieuse? le choix le plus singulier que Dieu puisse faire de la créature, & le choix le plus authentique que la créature puisse faire de Dieu. Dieu appelle l'ame, & l'ame lui répond. Or cette correspondance n'est rien autre chose que le choix qu'elle fait de Dieu, *p.* 395. 399.

Choix si excellent & si parfait, que l'ame religieuse a droit pour cela, de quitter pere & mere, & de rompre en quelque sorte, les liens les plus sacrés de la nature. Il n'en est pas de même des vierges du siécle. Toutes vierges qu'elles sont, elles n'ont pas encore choisi Jesus-Christ d'une maniere qui les autorise à se retirer de la maison paternelle. Il y a plus: non-seulement l'ame religieuse quitte pere & mere, mais elle se quitte encore elle-même, *p.* 399. 401.

Choix qui devient pour l'ame religieuse, une

raiſon de ſervir Dieu avec toute la ferveur que demande ſon état. p. 401. 404.

II. PARTIE. L'ame religieuſe s'engage à Dieu. 1. Engagement ſacré. 2. Engagement ſolemnel. 3. Engagement irrévocable. p. 404. 406.

1. Engagement ſacré : car c'eſt un engagement de vœu. D'où il s'enſuit que c'eſt le plus grand de tous les engagemens, & qu'en ce qui regarde l'obſervance des choſes que l'ame religieuſe a vouées, elle ne peut commettre d'infidélité, qui ne tienne de la nature du ſacrilége. p. 406. 407.

2. Engagement ſolemnel. Il n'eſt appellé profeſſion, que parce qu'il eſt contracté à la face des autels, & devant les miniſtres de l'Egliſe. Différence d'un vœu ſolemnel, & d'un vœu particulier. L'Egliſe accepte le premier, & n'accepte pas l'autre, p. 407. 409.

3. Engagement irrévocable : Les vœux de l'ame religieuſe ſont indiſſolubles. Elle a néanmoins encore tout à craindre de ſa volonté, qui, par ſon inconſtance, peut, non pas ſe dégager de l'obligation, mais ſe relâcher dans l'obſervation de ſes vœux, & voilà ce qui doit exciter ſa vigilance, p. 409. 413.

III. PARTIE. L'ame religieuſe acquiert un droit ſpécial ſur tous les tréſors de Dieu, & ſur Dieu même. Dieu eſt le Dieu de tout le monde ; mais il ſe donne ſpécialement aux ames qui ne veulent que lui, & qui ne s'attachent qu'à lui. Or que veut autre choſe l'ame religieuſe, & quel autre bien ſe réſerve-t elle ? Deux témoignages tirés de l'Ecriture, l'un de David, l'autre des Juifs lorſqu'ils entrerent dans la terre promiſe, p. 413. 418.

Il eſt vrai que l'ame religieuſe, en faiſant alliance avec Jeſus-Chriſt, fait alliance avec un Dieu pauvre, avec un Dieu humilié, avec un

Dieu crucifié, & qu'elle doit entrer avec lui en ſociété de peines & de maux ; mais dans Jeſus-Chriſt, tout s'eſt converti en bien. Ce ſont des maux pour les mondains qui n'en profitent pas, & qui les portent ſans conſolation : mais ce ſont des biens pour l'ame religieuſe, qui ſe les rend ſalutaires, & qui, par la grace de Jeſus-Chriſt, y goûte une onction toute divine, *p.* 418. 421.

Voilà ce qui doit ſervir de modéle aux Chrétiens du ſiécle. L'exemple d'une ame religieuſe, ſa fidélité, ſa ferveur, ſa conſtance, ſon détachement, confond leur tiédeur, leur lâcheté, leurs attaches criminelles aux biens de la terre. Du reſte, quelque différence qu'il y ait entre l'état religieux, & celui des gens du monde, deux vérités ſont certaines : 1°. que les gens du monde peuvent eux-mêmes être parfaits dans leur état, & ſelon leur état, comme les religieux ; 2. que non-ſeulement ils le peuvent, mais qu'ils y ſont indiſpenſablement obligés, *p.* 421. 426.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé Claude Rigaud, Directeur de notre Imprimerie Royale du Louvre, Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit imprimer & donner au public *les Sermons du Pere Bourdaloüe, pour l'Avent & le Carême, les Myſtères, les Panégyriques, les*

Dominicales, les Exhortations, & la Retraite spirituelle, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége sur ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Sieur Exposant, & reconnoître son zéle, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, d'imprimer ou faire imprimer lesdits Sermons ci-dessus spécifiés, en tels volumes, forme, marge, caractère, conjointement ou séparément & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de quinze années consécutives, à compter du jour de la date desdits Présentes. Faisons défenses à toutes personnes, de quelque qualité ou condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Sermons, ci-dessus expliqués, en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre, même de traduction étrangere ou autrement, sans la permission expresse, & par écrit dudit sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui ; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant ; & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires, & ce dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression desdits Livres ci-dessus énoncés sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie ;

& qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur Daguesseau ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur Daguesseau, le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Exposant, ou ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris, le 13. jour du mois d'Octobre, l'an de grace 1721, & de notre Regne le 6. *Signé*, Par le Roi en son Conseil. CARPOT. *Et scellé du grand Sceau de cire jaune.*

Et à côté est écrit : *Registré sur le Registre IV. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 698, numero 755, conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13 Août 1703. A Paris ce 15 Février 1721. Signé*, DELAULNE, *Syndic.*